

Kif

Chalumeau, Laurent

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

INTE

**LAURENT
CHALUMIEAU**

GRASSET

LAURENT CHALUMEAU

KIF

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

*A Salim Kabli et Patrick Hauvuy.
Car tout ça, ça fait d'excellents Français.*

Un

LE JOUR DE SON RETOUR EN FRANCE, dès la sortie de l'aéroport *Nice-Côte-d'Azur*, Georges sentit qu'il y avait un problème avec l'argent : la façon dont Régis faisait des phrases, au lieu de juste répondre oui, tout roule, quand Georges avait demandé si c'était bon avec la banque.

A partir de là, Georges sur ses gardes. Pendant le trajet vers Monaco, essayant de ramener la conversation sur les sommes que son beau-frère gérait depuis vingt ans.

Et là, de nouveau, Régis bottant en touche, disant qu'ils auraient le temps, après dîner ou le lendemain et, chaque fois, partant sur autre chose. Par exemple, juste avant d'arriver, Régis disant, "Tu vas voir, depuis l'autre fois, on a déménagé. Bien obligés. Les loyers bloqués, c'est réservé aux 'Monégasques de sang'. Moi, trois générations en principauté, on reste citoyens de seconde zone. On dit toujours Israël, ou les pays du Golfe, mais l'apartheid, tu l'as là, collé à la France. Seule différence, ici, les femmes ont le droit de conduire."

"Pourquoi vous restez alors ?"

"Parce que. C'est chez moi. J'ai toujours vécu là. C'est là qu'est mon boulot. Du coup, on est sur Beausoleil, mais la partie française : un HLM qu'on a eu par un gars que je connais. Ils ont refait des travaux, donc tu vas voir, c'est pas mal. Après, on va pas se mentir, du fait des bas loyers... Note, depuis qu'on y est, pas eu un seul problème. C'est juste que bon..."

"Juste que bon quoi ?"

"Rien. Tu sors de chez toi, tu croises un de tes voisins, t'as de très fortes chances ça va être un Arabe. Après, je dis pas que, ni rien. Mais bon. T'as un fort pourcentage. C'est tout."

"Oui. Et donc, mon argent ?"

"Attends. Là on arrive. On va pas faire ça maintenant."

Voilà : pendant que la C4 de Régis grimpait la pente, Georges sut pour de bon qu'il y avait, comme on dit, un lézard avec sa thune.

GEORGES DIT, "ATTENDS, JE COMPRENDS PAS. Sur le papier, la

banque, ça dit que j'ai quatre mille euros. Il est où, le reste ?”

Pendant le dîner, ils avaient parlé d'autre chose, mais là, Gisèle dans la cuisine à remplir le lave-vaisselle, Georges et Régis au salon, terminé, plus d'excuses.

Georges redit, “Hein ? Il est où le reste ?”

Régis leva la paume. “Alors, je te dis tout de suite, si tu t'énerves, ça sert à rien. Dès l'instant qu'on s'énerve, c'est plus la peine de discuter. Moi, tu t'énerves, j'arrête et on voit ça une autre fois, un jour où t'es plus calme.”

“Mais je suis calme, je te demande juste où est l'argent.”

“Ben c'est comme je t'ai dit : investi dans différentes affaires.”

“Oui, ‘les remonte-pentes à Dubaï’. Tu m’as dit. Je le crois pas que t’es allé mettre mon blé dans une connerie pareille.”

“Je m'excuse, au départ c'était pas une connerie. Ça sentait très très bon. La piste de ski intérieure qu'ils ont déjà, ça crache du cash, mon vieux, une avalanche. Donc c'est pour ça, la deuxième qu'ils devaient faire sur l'archipel artificiel qu'ils avaient en projet, ça sentait *très très* bon. Sauf là, c'est juste que le *resort* qui était prévu, en définitive, ils ont interrompu la construction. Plutôt, ils l'ont pas commencée parce que l'île où ils devaient l'ouvrir, ben en définitive, ils ont décidé de pas la faire en voyant qu'ils auraient pas la demande comme ils pensaient avant le début de la crise.”

“Nickel, alors. Ils peuvent me rendre mon blé. Puisqu'ils n'ont pas construit, ils l'ont pas dépensé.”

“Ah mais si, justement. Il y a eu des frais de recherche et développement. Et toi, l'argent que j'ai mis, c'était exprès au tout début, que tu sois dans les investisseurs initiaux – ceux qui se goinfraient le plus quand ce serait fini. Du coup, c'est beaucoup toi qui as financé la constitution de dossier.”

“Oui. Et j'en suis de combien, de ‘constitution de dossier’ ?”

“Je sais plus. Faudrait que je regarde. Disons, une centaine de mille.”

“T'es gentil, une centaine de mille, je vais pas m'asseoir dessus. C'est qui la société des remonte-pentes à Dubaï ? Je vais aller les trouver et on va régler ça entre gens bien élevés.”

“Bon alors déjà, c'est pas une société. C'est un client du cabinet, on gère son patrimoine. Comme ça que j'ai eu accès aux infos du dossier. Et sur le coup, je te redis, c'était super juteux. Culbute fois cinq ou six. Là, excuse-moi, je t'annoncerai tes cent mille multipliés par cinq, tu me feras pas la gueule.”

“Sauf que là, c'est pas ça ce que tu me dis. Donc pardon. Mais dis-moi : ton client, là, lui aussi il s'est fait repasser de cent mille ?”

“Heu, sûrement. J'ai pas les chiffres exacts.”

“Ah non ? Ben moi, j’aimerais bien les avoir. D’ailleurs tu sais quoi ? Je vais aller lui demander, à ton gars. On le trouve où ?”

“T’es malade. Fais pas ça ! Tu vas le trouver, on saura au bureau que j’ai mis de l’argent perso sur le projet d’un client.”

“Argent *perso* ?”

“Non mais eux, pas de détails : je perdrais ma place pareil. Donc reste tranquille. Toute façon, je vais te dire, ça servirait à rien. Une fois que t’aurais parlé à Bineladan, vu comme il est, à part m’attirer des emmerdes, tu serais pas plus avancé.”

“Comment tu l’as appelé ?”

Régis soupira avant de dire, “Bineladan.”

“‘Bineladan’ ? Comment t’écris ça ?”

Régis soupira à nouveau. “B.I.N., plus loin, L.A.D.E.N.”

“Donc Bin Laden, en fait. Pourquoi tu prononces bine-la-dent ?”

“C’est lui qui veut. A cause du 11 Septembre, il préfère que les gens disent Bineladan. Ça pourrait moins l’ambiance quand il fait une résa au restau ou un billet d’avion.”

“Attends, donc, Bin Laden, en fait, c’est *Ben* Laden – comme Oussama ?”

“Oui mais bon, c’est une famille *très très* nombreuse. Là, nous, on bloque sur Oussama, mais ils sont je sais pas combien de branches. Des gens tout à fait normaux : BTP, fret, pétrole. On se rend pas compte mais, depuis dix ans, ils souffrent de l’amalgame avec une brebis galeuse.”

“Okay. Et donc, là, celui à qui t’as filé cent mille de mes euros, c’est quoi pour Oussama ? C’est son frère ? C’est son fils ?”

“Son neveu. Mais très très éloigné.”

“Comment ça ‘éloigné’ ? Si c’est son neveu, c’est que c’est le fils de son frère ou de sa sœur – donc par définition, pas si ‘éloigné’ que ça.”

“Non mais là, ce que j’en sais, c’est un peu différent. Si tu veux, techniquement, okay, c’est son neveu, mais...”

“‘Techniquement’ ?”

“Si tu préfères, il a été reconnu, mais pas du tout élevé par son père ni accepté par la famille. Au départ, c’est l’un des frères d’Oussama, me demande pas lequel, il en a je sais pas combien, qu’a mis une Suisse en cloque. Or, il y a trente ans, Ben Laden, ça veut pas dire Al-Qaïda. Ça veut dire Saoudien. Saoudien pété de thunes. Et la Suisse, de fait, c’est ça qu’elle a compris. Elle a forcé le mec à reconnaître le gosse et assurer une rente, sous condition que elle, elle se démerdait toute seule à élever son bâtard.”

“Classieux.”

“Ben oui. Je trouve. Là, le même, il doit avoir trente-cinq, même en faisant la java pas possible dans les palaces partout avec ce qu’il y a

de plus cher comme putes, il lui en restera toujours. Donc l'un dans l'autre..."

"Ben raison de plus pour aller lui demander de me rendre mon blé. Lui il sentira rien et moi, je m'excuse, mais ça veut dire beaucoup."

"Putain tu fais ça, il va me faire virer. Et t'auras pas un centime. Ce qu'il faut que tu comprennes, c'est qu'il me connaît pas. Ou alors si : il a dû me voir trois fois, j'apportais les dossiers quand il était en rendez-vous avec ma responsable, c'est tout. Son projet, je me suis greffé dessus en loucedé, tu comprends ce que je veux dire ? Tu vas lui demander des thunes, il va te dire 'quelles thunes ? Moi je vous connais pas.' Et il sera sincère."

"Putain, je le crois pas. Je le crois juste pas."

Il y eut un blanc. Régis sans doute heureux du court répit, jusqu'à ce que Georges dise, "Au fait ?"

"Oui ?"

"Là, okay, t'as cent mille de cramé en remonte-pentes bidons. Mais j'avais pas que ça. Depuis le temps que je t'envoie les deux tiers de ma paie – le reste, là, il est où ?"

Régis eut un petit sourire. "Alors là, sérieux, il faut que tu promettes de pas encore t'énervier et de faire un effort pour comprendre ce que je te dis. Parce que, là, ma parole, à la finale, je pense tu vas me remercier."

C'ÉTAIT UN PEU PLUS TARD LA MÊME SOIRÉE, dans une boîte de nuit, quelque part dans une ZAC entre Nice et Cannes, côté nord de l'A8.

Régis à l'entrée doublant tout le monde, connu des videurs blacks, échangeant avec eux des poignées de mains de rappeur. A l'intérieur, blindé de monde un samedi soir, pareil : Régis à l'aise, fendant la foule des lascars sapés flash et des petites Beurettes bien foutues, indifférent au bruit, aussi, alors que pour Georges, le raffut de la sono était juste impossible.

Une fois au bar, Georges le vit faire la bise à la serveuse et lever deux doigts. Quand elle posa les coupes devant eux, il demanda où était Greg. La fille donna un coup de menton vers la foule. Régis prit sa coupe et fit signe à Georges de le suivre. Georges laissa la conso sur le comptoir.

De l'autre côté de la piste, les basses étaient un poil moins fortes. Ils restèrent donc plantés un moment, Georges persuadé de faire tache, deux Blancs plus que quinquas au milieu de jeunes gens de couleur. Régis, toujours le mec à la coule, fixait la piste en sirotant sa coupe, bougeant la tête en rythme. Du menton, il désigna le disquaire, dans sa cabine un peu surélevée. "C'est Didji Doudou. Il est top, non ?"

Georges préféra ne pas répondre, ne voyant pas ce que Régis pouvait trouver de "top" à tout ce boucan. Pour passer le temps, il se mit à observer un Black du service d'ordre qui surveillait l'entrée des toilettes, être sûr que des mecs n'allaient pas chez les dames et inversement. La dope, en revanche, le mec moins pointilleux. Certains et certaines sortaient des pipi rooms la tête clairement plus allumée qu'en y entrant. Soit le Black était aveugle, soit il croquait.

Régis tendit le bras devant lui, en direction de banquettes occupées par des caïds et des filles qui devaient se croire dans un clip, pour ne pas dire un porno. "Tu vois, là, le Blanc de notre âge avec les cheveux frisés qui fait la bise aux Blacks ?"

De fait, un type en chemise blanche grande ouverte était en train de donner l'accolade à des Blacks et Reubeus d'au moins trente ans de moins que lui. "C'est lui qu'on vient voir. C'est Greg." Régis disant ça comme si c'était un honneur de rencontrer le gars. Georges dit, "D'accord. Donc c'est à lui que t'as filé mon blé."

Georges devait faire une tête car Régis montra des filles robes ras le moteur et dit, "Quoi ? Ça te plaît pas ?"

"Oh si ! Juste, il y a un truc que je comprends pas."

"Oui ?"

En fait, Georges avait recommencé à parler même après les premiers coups de feu, ne percutant pas tout de suite, prenant d'abord ça pour un des arrangements de la musique de merde.

Ce n'est qu'en voyant la panique sur la piste, les danseurs qui refluaient, qu'il comprit que les bruits étaient bien des détonations. Trois types en tenues d'intervention noires, avec les rangers et le masque assortis, avançaient dans la boîte en vidant des fusils à pompe et une Kalach. Ils tiraient en l'air, mais l'un d'eux dut quand même toucher l'ampli ou la platine du disc-jockey, car la musique s'arrêta net. Aussitôt, faute de beat pour la faire varier, la lumière se ralluma plein pot.

En quelques secondes, les trois tireurs eurent la piste pour eux, les gens couchés par terre, sous les tables, accroupis derrière les banquettes.

Celui qui tenait la Kalach prit la pose et finit son chargeur sur les bouteilles alignées au-dessus du bar, le mec dans un film. Les deux fusils à pompe firent pareil. Quand ils furent à sec, ils reprirent le chemin de la sortie, sans que personne n'ose bouger.

Il fallut bien trente secondes pour que les plus proches de la sortie se risquent à aller entrouvrir la porte et regarder dehors. Comme il semblait ne rien leur arriver, le reste de la clientèle se réveilla et ce fut la ruée. Georges regarda faire. Il ne restait quasiment plus personne dans la boîte quand il désigna du menton le corps affalé en travers

d'une banquette. "Ton pote, là, pour qu'il m'explique son concept de 'boîte communautaire', ça risque d'être plus dur."

Régis dit, "Putain ! Greg !" Ils s'approchèrent. Le gars avait la bouche ouverte et les yeux écarquillés. Il ne respirait plus. "Merde alors ! Greg !"

"Ouais. Mes condoléances."

"Oui. Enfin, toi, par contre, j'ai envie de dire : mes félicitations."

"Ah bon ?"

"Oui. La façon que lui et moi on a monté le bazar, SCI monégasque, actionnariat croisé, tout ce que tu vois...", faisant un geste vers la piste déserte et les murs dévastés, le sol jonché d'éclats de verre, de douilles et de bouts de plâtre, "... tout ça, là, c'est à toi."

Deux

GEORGES ET RÉGIS ATTENDAIENT SUR LES BANQUETTES pendant que les types en brassard orange ou combinaison blanche s'affairaient dans la boîte. Georges intéressé, n'ayant en fait jamais vu ça autrement qu'à la télé.

Un petit mec à lunettes semblait diriger le truc. Avec un autre flic, ils interrogeaient les employés. D'abord la sécu, tous blacks, va savoir pourquoi. Puis, les serveurs salle et les petites nanas du bar. A l'évidence, ils les gardaient pour la fin, Régis et lui.

Les filles du bar étaient trois. Jolies, vingt, vingt-deux ans, habillées léger et court, en nuisettes ou alors des jeans, mais comme ils faisaient maintenant : quasi comme des collants. Mignonnes, mais en réalité Georges regardait surtout la femme dont l'officier de police judiciaire notait les déclarations.

Arabe d'origine, ou du moins méditerranéenne. Trente-cinq ans révolus, donc quasi le double des autres, robe courte et décolletée comme les gamines, mais moins ras le bonbon et plus couverte en haut. Et surtout, une tignasse noire, mon vieux, Georges ne se souvenait pas en avoir vu des comme ça, à part peut-être la chanteuse morte, là, Amy Winehouse. Et donc là, un chignon très très haut sur la tête et le reste qui lui dégringolait en cascade sur les épaules.

Régis dit, "Putain tu crains, pas m'avoir écouté. Là, regarde, tout le temps qu'on poireaute. On aurait mieux fait de se barrer comme j'avais dit."

"Pourquoi ? J'ai tout vu. Je peux aider l'enquête."

"Ouais mais ça va compliquer."

"Compliquer quoi ?"

"Ben les murs, c'était Greg, mais la licence, c'est à ton nom. La boîte, sur les papiers, le gérant, c'est toi."

"Et comment c'est possible, ça ?"

"Comme je t'ai dit, je connais un gars qui connaît un gars. J'ai signé à ta place, comme j'avais la procu. Tout s'est très bien passé."

"Pourquoi t'as pas direct tout mis au nom de ton copain, alors ?"

"C'est-à-dire, la licence et l'ouverture tardive, c'était plus commode

comme ça. Greg, c'était chaud, rapport à une bêtise qu'il a faite étant jeune."

"D'abord des tire-fesses dans le désert avec un Ben Laden, maintenant une licence IV faux-nez avec un mec fiché. Le porno pédophile et le trafic d'organes, tu m'y as mis à quelle hauteur ? Juste pour savoir ?"

Régis répondit à côté. "Quand ils auront fini, je te présenterai au personnel. Vu que maintenant, c'est toi le patron. Autant qu'ils te connaissent."

Ça, par contre, Georges était partant, pour le coup, si dans le lot ça voulait dire que Régis allait lui présenter la belle Arabe aux cheveux comme Amy Winehouse.

SANS DÉCONNER, C'ÉTAIT LA VINGTIÈME FOIS QU'IDRIS, le Reune, disait que c'était un AVC cardiaque que Greg il était mort. Pas comme si c'était eux qui l'avaient rafalé.

Steeve n'en pouvait juste plus d'entendre le Reune répéter le même truc. Du coup, Steve redit, "Vous pouvez raconter ce que vous voulez, vous pouvez pas me dire que Greg il est pas mort. Or, je m'excuse, mais on avait dit lui faire peur, pas lui fumer sa gueule ! Lui faire peur."

Là c'était l'Arabe, Rachid, qui redisait ce qu'il avait déjà dit : "C'est ce qu'on a fait, je m'excuse. On lui a juste fait *peur*. Après, que lui, il en est mort *de peur*, c'est autre chose."

Le Reune, à présent : "C'est sûr tu vas faire peur à un mec qu'il est trop peureux, le mec il peut en mourir de peur."

Steeve dispensé de devoir répondre par son iPhone. Trisha.

"Oui ? Qu'est-ce tu veux ? Il y a un problème ?"

L'autre conne au bout du fil : "Ben non, pourquoi ?"

"Ben je sais pas. T'appelles."

"Ben oui. J'appelle. Depuis quand c'est un problème ?"

"Ben je sais pas. Là, normalement tu devrais pas être en train d'appeler. Donc c'est pour ça, t'appelles, je me dis qu'il y a un bug."

"Il y a pas de bug. C'est juste que ça y est, c'est fini."

"Déjà ?"

"Ben ouais. Sept minutes. Comme dans la chambre au Sofitel."

"Putain, au prix qu'il paye, sept minutes ? C'est tout ?"

"Ben oui. Le mec c'était ça son délire. Tout faire pareil que DSK. Donc sept minutes, même pas, il avait déjà fini, il voulait que je m'arrache."

"Oui mais bon, même sept minutes, ça l'a fait ? Il était content ?"

"Je sais pas. Il avait l'air. Je t'ai dit : pressé que je me casse après."

Mais ça, c'est tous."

"Attends, il était content ou pas ? Me dis pas tu sais pas voir la différence."

"Mais oui, il était content ! Qu'est-ce tu me saoules, là, demander s'il est content. On a tout fait ce qu'il voulait : DSK et la Black à New York. Donc il était content. Qu'est-ce ça peut te faire à toi, savoir il est content ?"

"Ce que ça peut me faire ? Je peux te dire c'est important pour moi, monsieur Bineladan il soit content. Très important, même."

"Ben voilà, alors : il était content."

Un blanc. Comme si elle attendait quelque chose. Les deux autres, le Reune et le Reubeu avaient tout écouté et échangeaient des petits sourires. Steeve dit, "Bon. Et donc, là, qu'est-ce tu fais ? T'es où ?"

"Toujours à l'hôtel, tu veux je sois où ?"

"Je sais pas. Qu'est-ce tu fous à l'hôtel si tu dis que c'est fini. T'es toujours dans la suite à monsieur Bineladan ?"

"T'écoutes pas, ma parole. Je t'ai dit : dès qu'il a joui, il m'a tège. Même pas pu me rechanger dans sa salle de bains. Là, je suis à la réception."

"Qu'est-ce tu fous à la réception ?"

"Ton avis ? J'attends que tu viennes me chercher."

L'OFFICIER DE POLICE JUDICIAIRE ÉTAIT CAPITAINE et s'appelait Trillard. Là, il examinait le passeport de Georges et c'était comme d'habitude : lisant le nom, et ensuite levant les yeux pour le considérer d'un autre œil.

Georges habitué, depuis le temps. Le flic dit : "Note, c'est vrai, il y a quelque chose : le menton. Puis le contraste sourcils noirs, cheveux gris. Si ! Vous avez un faux air, en fait."

"On m'a dit, oui."

"Le pire, vous ne pouvez même pas en vouloir à vos parents." Georges le regarda lire la date de naissance sur le passeport et calculer. "Cinquante-six ans ? L'année qu'ils ont décidé de vous appeler Georges, l'autre était même pas né. *Georges Clounet*, du coup, c'est pas à cause de lui."

"Du tout. C'est par rapport à un grand-père qui se prénomrait comme ça. Et voilà."

"Vous avez dû masquer, quand il a commencé à être connu ?"

Georges aurait pu répondre à ça en dormant, tellement il l'avait déjà fait. "Même avant, vous savez. A l'école, c'était Clounet le Clone, Giorgio le Clown, ou l'inverse. Et puis, oui, il y a quinze ans, *Urgences*, 'docteur Ross'. Après ça a été les films, toute la bande, là, des casses à Las Vegas, *Ocean onze douze treize*. Non, là où c'est devenu pénible,

c'est le café. Vous savez, les capsules..."

"*What else ?*"

"Voilà."

"Pourquoi vous avez pas dit que vous étiez de la maison ?" Sans transition.

"Dit à qui ? Et pourquoi ?"

"Ben là, les collègues, tout à l'heure, en donnant vos papiers. Pourquoi vous ne leur avez pas dit que vous étiez police ?"

"C'est-à-dire, j'étais en CRS. Maintien de l'ordre. Rien à voir avec ça." Montrant la scène de crime en train de remballer. "Et puis, *étais*. J'y suis plus, depuis deux jours. Ma carte de retraité a dû partir au courrier."

"Ce que j'ai dit. *Etiez*. Et donc ?"

"Et donc c'était pas 'la maison'. Les quinze dernières années, j'étais détaché aux Affaires étrangères, sécurité des ambassades et personnels diplomatiques."

"Donc je résume, vous étiez là, boire un verre, trois cagoulés déboulent. Et 'ça se met à calibrer au pompe', l'expression que vous avez employée."

"Oui. *Mossberg 500*, je dirais. Et un *Franchi SPAS 12*, j'ai reconnu le crochet. L'autre, c'était un dérivé de Kalach. *AKS 74U*, vu la taille, tenu d'une main, crosse sous le bras. Il s'est bien fait plaisir sur les bouteilles."

"Alors, vous allez dire, j'aurais dû m'en apercevoir avant, vu que sur la commune, entre autres choses, c'est moi qui suis en charge de la police administrative, donc des établissements de nuit. Mais, au temps pour moi, avant ce soir, je n'avais pas fait attention. Ici, je traitais avec ce pauvre Grégoire Meneken, paix à son âme. Alors qu'en fait, c'est vous qui êtes listé comme gérant. Comment ça se fait ?"

"C'est justement pour me faire expliquer ce point que je me trouvais sur place ce soir. Hélas, je n'ai pas eu le temps de poser la question."

"Oui parce que bon, c'est contrariant, quand même. Policier, en principe, c'est une profession incompatible, non ? Il va falloir que j'examine à tête reposée. Sinon, comme vous avez reconnu les armes – tant que vous y êtes, les flingueurs, vous n'auriez pas idée de qui ça pourrait être ?"

"Des mecs en délicatesse avec l'ancienne direction, on va dire. Mais au-delà de ça... Comme je disais, ce soir, c'est ma première visite."

"D'accord. Et donc, vous, personne ne vous a menacé ?"

"Ben, avant-hier, j'étais encore à la frontière tchéto-slovaque avec l'ambassadeur de France à Tbilissi. Donc pour me menacer..."

“Je comprends. Je comprends...” Le type en gamberge sur la bonne marche à suivre.

“Okay : on va voir ce que dit l'autopsie, mais a priori, il n'y a pas homicide. Du moins pas volontaire. Là, c'est une intimidation qui a provoqué un accident cardiaque... C'est sûr que d'habitude, une fusillade comme ça, on s'emmerde pas : fermeture direct. Mais là, je crois plutôt, je vais vous laisser ouvert. A fins d'enquête. Voir si vos tirailleurs se manifestent à nouveau. Auquel cas, évidemment, vous me prévenez.”

“La chèvre, autrement dit.”

“Une façon de le voir. Maintenant, si vous préférez, je vous ferme.”

“Je sais pas. Je suis obligé de dire tout de suite ?”

DANS LA BMW Série 1 CABRIOLET DE STEEVE, Trisha dit, “La vraie femme de chambre, Strauss-Kahn, je sais pas ce qu'il lui a fait, mais moi, celui-là, je peux te dire, il m'a fait mal.”

“Mal comment ? Faut aller à l'hosto ?” Steve disant ça, mais espérant que non, vu l'heure.

“Quand même pas. Mais bon. Je peux te dire, le mec, bonjour ! Je lui dis, doucement, il me dit *shut up bitch*. Le gros mytho barré, à fond dans son délire, qui m'insulte en anglais.”

Steve dit, “Console-toi en pensant ce que ça fait la minute. Moins de sept, obligé, ça va être à l'arrache. Mais, ta carrière de X ou depuis, jamais t'auras gagné autant de blé aussi vite. En plus, pardon, le concept de refaire pile-poil le Sofitel, du coup, t'as même pas eu à te la prendre en facial. Tout sur la blouse. Donc excuse, des conditions comme ça, tu devrais dire merci. Pas souvent t'en auras.”

“Je dis juste il m'a fait mal. C'est tout.”

“Okay. Bon. Et sinon ? A part ça ?”

“Rien. Enfin si : il a chouné sur l'uniforme que tu m'as donné. D'après lui, c'est pas exactement celui que la fille elle portait. Il a dit, pour le prix...”

“Comment tu veux que je sache, moi, l'uniforme précis ? Femme de chambre, c'est une blouse, des collants, des chaussures. En plus, juste pour le déchirer et gicler dessus, merci.”

“Attends, moi, je m'en fous. Je te dis juste ce qu'il a dit : il a dit pour le prix...”

“Okay. L'uniforme. Et c'est tout ?”

“Non. Il m'a aussi demandé si j'étais guinéenne comme tu lui avais dit.”

Trisha, ce que Steve en savait, était née à Sevrans, dans le 9-3. “Qu'est-ce tu lui as dit ?”

“Que j'étais d'origine. D'abord il a tiqué, puis il a dit ça va.”

“Ah bon ? C’est vrai ? T’es guinéenne ?” Le coup de bol, putain.

“T’es pas bien ? Je suis française ! Ça se voit pas ? Après, mes grands-parents, au Mali, d’un côté, et les autres de Dakar.”

“Okay. Et à part l’uniforme et l’origine, il a fait chier sur d’autres trucs ?”

“Non. Tout le reste, je dirais, il a kiffé. Hey, juste quand je partais, j’étais sur le pas de la porte, tu sais qu’est-ce qu’il me dit ?”

Comme si Steeve allait savoir, vu qu’à ce moment précis il était à la boîte, une cagoule sur la tête. “Non. Qu’est-ce qu’il t’a dit ?”

“Il m’a dit : là, comme Black un peu d’actualité, Nafissatou Diallo, c’est la seule que tu fais ? Ou, peut-être, une autre fois, est-ce que ça serait possible que je lui en fasse une autre ?”

“Ah bon ? Comme qui ?”

“C’est ce que j’ai dit : ça dépend, genre comme qui ? Et là je m’attends qu’il dise, Naomi, Rihanna, Beyoncé – et tu sais ce qu’il me dit ?”

Pareil, Steeve obligé de prendre sur lui. “Non. Il t’a dit quoi ?”

“Il me dit, une autre fois, au besoin, tu penses tu saurais faire Rama Yade ?”

Steeve dit, “Et toi, là, rassure-moi : t’as dit que oui, j’espère ?”

RÉGIS ÉTAIT AUX TOILETTES. Georges cherchait des yeux la belle Arabe coiffée Amy Winehouse. A la place, il vit approcher un grand Noir baraqué, belle gueule, crâne rasé et petit bouc. “On m’a dit c’est vous l’associé de Greg ?”

“Moi aussi, c’est ce qu’on m’a dit.”

“Je suis Patrick, le chef de la sécu.” Georges fit oui de la tête, laissant venir. “Oui et donc là, je suis désolé ce qui est arrivé à Greg, mais bon, du fait que c’est vous son associé, je me dis, c’est avec vous que je vois pour ce soir.”

“Pour ce soir ?”

“Oui, par rapport à, je veux dire, la rémunération.”

“La rémunération ?”

“Oui, moi et mes gars. La rémunération. C’est comme ça que faisait Greg. Il payait à la fin du week-end, du moins la partie en espèces.”

“Oui. Peut-être. Mais juste, là, la rémunération pour quoi ?”

“Pour la sécu de ce soir.”

“Quelle sécu de ce soir ? Un mort et je sais pas combien de milliers d’euros de dégâts. Je vois pas bien quelle sécu vous avez assurée.”

“Trois mecs qui se présentent avec des armes de guerre, qu’est-ce vous vouliez qu’on fasse ?”

“Je sais pas. Quelque chose. Au lieu de là : rien.”

“Wohoho, mets sur pause, là ! Comment tu me parles, toi ?”

“Je vous parle comme je veux, et là, je dis, vous et vos branlitos, déjà ce soir, vous verrez pas un rond, mais surtout, je veux plus voir vos gueules. Jamais. Vous dégagez et jamais vous revenez. C’est clair comme ça ?”

Le mec regarda autour d’eux avant de dire : “Là, tu fais ton bonhomme avec les condés pas loin. Mais quand on va se croiser et qu’ils seront plus là, tu vas voir, ce sera pas la même.”

“Ça, s’ils ne sont plus là, c’est certain : je risque de moins bien me tenir. Donc maintenant, Patrick, le chef de la sécu, tu dégages.”

Le mec refit le même manège, regardant autour, comme pour bien évaluer le contexte, prenant son temps pour le principe. A force, il dut considérer que l’honneur était sauf et dit, “Aucun problème, mon pote. Quand tu veux. Promis. Je te ferai de la place dans mon planning. C’est toi qui dis.”

Il fit alors demi-tour et Georges le regarda marcher vers la sortie, croisant Régis qui revenait. Le grand Noir lui dit un truc au passage. Régis du coup se mit à lui trotter derrière, demandant ce qui se passait.

Georges recommença à chercher la belle Arabe, sans succès. Elle était partie sans que Régis ait le temps de les présenter. Régis qui revenait, justement, l’air affolé. “T’es fou ! Pourquoi t’as dégagé Patrick ?”

“Parce que. De la sécu comme lui et ses guignols, j’ai pas besoin.”

“Mais non ! T’es fou de faire ça. Ça craint ! T’aurais dû me demander.”

“Initialement, je voulais demander à ton copain Greg. Mais j’ai pas pu, tellement le Patrick et ses sbires gèrent bien la porte.”

“C’est pas la question. Patrick, tu le connais pas, mais c’est un mec, il faut pas le faire chier.”

Georges dit, “Ah bon ? Parce que moi, oui ?”

Trois

APRÈS LA NUIT AGITÉE DE SAMEDI, le dimanche, Georges avait dormi aussi longtemps que possible sur le canapé-lit au milieu du séjour, avant d'être réveillé sur le coup de treize heures par Gisèle en train de mettre la table. Redormi l'après-midi. Puis beaucoup parlé avec Régis, le soir. Et là, le lundi aprême, bus, TER pris à Beausoleil et taxi à la gare de Cinjus-Tésauris, il roulait à l'arrière d'une Seat en direction de la boîte sur la quatre voies qui remontait de la Côte.

Comme de juste, plus on partait vers l'arrière-pays et plus les concessionnaires auto, pépiniéristes et piscinistes descendaient en gamme, jusqu'au moment où, passé un dernier rond-point, terminé : fin de la ZAC. La route ne traversait plus que des champs en friche.

Georges repéra le grand panneau en bord de route, planté dans le talus, avec marqué *Le Kif – Discothèque* en gros et au-dessus une lampe pour l'éclairer la nuit, et dit au chauffeur que c'était là. Le gars s'engagea sur le grand parking goudronné, vide à cette heure-ci, et déposa Georges et son sac devant l'entrée d'un hangar planté au beau milieu.

Georges attendit que le tacot soit reparti et fit le tour du bâtiment. A l'arrière, invisible depuis la route, il trouva la Porsche *Carrera S* noire intérieur rouge dont Régis lui avait parlé, rangée le long de grandes bennes poubelles à roulettes.

De retour devant la porte, là où il avait laissé son sac, il se dit que de jour, sous le cagnard, le truc faisait encore plus pitié que de nuit. Un hangar à perpète, paumé au milieu des champs. Il fallait être motivé, déjà, venir jusqu'ici se mettre en vrac. Seul point positif, par contre, la sono pouvait pulser. Aucun riverain n'allait venir râler.

Il ouvrit avec le code et les clés que Régis lui avait donnés et fut tout de suite agressé par l'odeur. Un mélange à gerber de vieille bibine, de sueur et de renfermé. Encore, là, les mecs ne fumaient plus dedans. Qu'est-ce ça devait être avant, avec le tabac froid en prime !

Du coup, il ouvrit bien grand tout ce qui pouvait l'être, porte principale, issues de secours donnant sur l'arrière et quatre meurtrières qui, à défaut de créer des courants d'air, laissaient entrer des faisceaux de lumière.

Voilà donc ce qui était censément à lui : cinq cents mètres carrés, à en croire Régis – la salle, bien plus petite à voir une fois qu'elle était vide, avec des pauvres banquettes en skaï noir rafistolées au chatterton, disposées autour des cubes noirs qui servaient de tables basses, deux bars, la cabine du disquaire et un espace dégagé pour la piste de danse. Le tout dans un état, là, pas racontable, avec du verre brisé partout, des papiers, des canettes vides, les techniciens de scène de crime ayant empêché le staff de faire le ménage après la fermeture.

Il alla checker les toilettes, s'attendant au pire et de fait, dames, messieurs, handicapés : toutes dégueulasses. Mais, Dieu merci, après essai des chasses d'eau, pas bouchées.

Après, il alla voir une remise occupée par divers appareils frigorifiques et des caisses de boissons. Contiguë à ça, se trouvait la pièce qui avait servi de logement au défunt Greg. Dix mètres carrés, une armoire de récup, matelas à même le sol, le lit pas fait, un sac de sport dégorgeant de linge sale posé par terre. Pas de salle de bains. Obligation de se servir des toilettes clientèle et de la douche située dans celles des handicapés. Avec l'âge, Georges s'était habitué à mieux, mais il avait aussi connu pire. Pour quelques jours ou semaines, il survivrait.

Mais d'abord nettoyer.

A partir de là, tandis qu'il remplissait des sacs-poubelle, puis sortait les jeter dans la benne, il eut tout le temps de repenser aux explications de Régis sur le transfert des parts de la fiduciaire monégasque. Georges bien décidé à tout mettre en vente dès régularisation des titres. Du coup, dans l'intérim, pourquoi ne pas essayer de faire tourner la boutique et de gagner trois sous ? Georges, pardon, ne voyant rien de bien sorcier à la gérance d'une boîte de nuit : musique de merde jouée trop fort, et de la tise vendue cher. Non, vraiment. Pas besoin d'avoir fait Polytechnique.

A part pour la sécu. Quand Régis avait dit, "Okay. Mais maintenant que t'as viré Patrick, comment on va faire ?", Georges avait commencé par répondre, "C'est pas dur : je vais aller à la caserne de la zéro-six à Saint-Laurent-du-Var, voir s'il y a pas de l'ex-collègue intéressé par un petit billet." Régis avait applaudi avec une grimace. "Bravo ! Des CRS moustache cirrhose, avec notre cœur de cible Beurette-caïd-Blackos, ça va être du tonnerre. Tu mets ça à la porte, t'as plus de souci à te faire, c'est sûr que ça sera calme dedans : il y aura juste personne."

"Arrête. T'exagères."

"Non. *Toi*, arrête. Notre clientèle, crois-moi, c'est obligé que ce soit des minorités qui fassent la sélection. Sinon, c'est la violence urbaine au premier que tu refoules."

"Okay. Ce moment-là, c'est pas dur : je vais aller dans une salle de gym, voir s'il y a des costauds que ça peut intéresser."

“Non plus. C’est plus comme ça que ça marche. Tes muscles, là, ils vont avoir le CQP APS ? Je crois pas.”

“Le quoi ?”

“Certificat Qualification Professionnelle Agent Prévention et Sécurité. Délivré par la préfecture après minimum soixante-dix heures de formation.”

“Que les craignos que j’ai lourdés, là, ils l’avaient, le CQP bidule ?”

“Bien sûr.”

“Ah bon ? Et d’où ils le sortaient ?”

“C’est des gars qui font de la garde statique dans la journée, Ikea ou Leroy-Merlin, tu vois ce que je veux dire ? Au bout d’un nombre d’heures, ils sont habilités d’office.”

“Bon, okay. Combien de gus il y a besoin ?”

“Minimum du minimum, deux ou trois à la porte et un à l’intérieur.”

“Combien de jours on a pour les trouver ?”

“Ben d’ici vendredi, vas-y, compte sur tes doigts.”

PAS LOIN DE TROIS HEURES, MON VIEUX, rien que pour ramasser tous les tessons, lessiver le sol partout, curer les gogues et faire la liste de ce qu’il allait falloir remplacer.

Là, il venait d’attaquer la chambre. Régis avait beau dire que Greg n’avait pas d’ayant droit connu, que Georges pouvait tout balancer – à part les clés de la Porsche et quelques papiers utiles, bien sûr –, Georges se trouvait con d’être là à fouiller les affaires d’un mort. Au début, donc, il essaya de trier, mais abandonna vite et là, jetait tout ce qu’il trouvait dans des sacs-poubelle. Au moment d’en ficeler un, il entendit une voix, quelqu’un qui parlait dans la salle, le ronflement des frigos empêchant de distinguer les mots. Il termina son nœud, posa le sac et passa dans la réserve, la voix plus distincte, du coup, disant quelque chose à propos de “tournages”.

Une fois sur le pas de la porte qui donnait sur le bar et la salle, il fut surpris de voir la belle Arabe à tignasse de l’autre soir. Moins Amy Winehouse, cette fois : jean et chemisier que sa poitrine remplissait bien, au lieu de la petite robe, et les cheveux, eux, sans chignon, juste retenus par ses lunettes de soleil portées en serre-tête.

Mais en plus d’elle, il y avait un type, à l’évidence celui dont Georges avait entendu la voix. Un petit brun à la fois beau gosse et sale gueule, avec un fute blanc trop slim et une chemise à rayures à peine boutonnée. Beaucoup de gel dans les cheveux, aussi.

En voyant Georges, le petit brun s’était arrêté de parler. La belle Arabe, elle, dit bonjour. Puis, “Je travaille ici. Là, je passe juste prendre des affaires que j’ai laissées dans la réserve.”

Georges dit, “Bien sûr, allez-y”, et s’écarta pour la laisser passer, regrettant que ce ne soit pas l’inverse, le petit mec qui s’en aille et elle qui reste discuter. Une fois la belle Arabe passée derrière, Georges se tourna vers le petit mec, l’air de dire je vous écoute.

Un temps et le petit mec dit, “Pardon, bonjour, on se connaît pas. Steeve. Avec deux e.” Georges ne voyant pas l’utilité de la précision, mais bon. Il hocha la tête et dit, “Enchanté. Georges. Je peux vous aider ?”

“Donc, Georges, vous êtes le remplaçant de Greg, c’est ça ?”

“Ça dépend pour quoi. Par exemple, là, qu’est-ce qui me vaut le plaisir ?”

“Je suis, comment dire, dans la prévention de risque d’événementiels’. Si vous préférez, je fais du courtage en sécurité.”

“Heu, oui. C’est-à-dire ?”

“C’est-à-dire, je vous assure contre le risque d’événementiels. Tout particulièrement, les événementiels pyrotechniques. Que par contre, si vous n’êtes pas sécurisé chez moi, alors vous risquez de voir un événementiel se déclencher dans votre établissement. Votre affaire brûle, autrement dit. Et donc pour s’épargner ça, la solution, c’est de souscrire une sécurité incendie avec moi. Payable après au choix, en une fois à l’année, au mois ou même la semaine. Comme on préfère.”

“C’est très commode.”

“Non, c’est normal. L’instant qu’il paye, le client est roi, comme on dit. L’autre solution, après, c’est bien sûr que je deviens associé. Ben oui : plutôt que me verser une somme, on me rémunère en parts. C’est ce genre d’arrangement que j’étais sur le point de convaincre Greg et puis voilà : juste quand on était, je vous mens pas, à ça de conclure, sa santé a pas tenu. Et là, faut recommencer du début avec vous.”

“Pas nécessairement, non. Je crois avoir compris : en fait, vous êtes venu me racketter.”

“Non. Faire du courtage en sécurité.” Le petit mec souriait, content de lui, attendant.

Georges dit, “Je peux faire une remarque ?”

“Certainement. Allez-y.”

“C’est compliqué, je trouve, votre présentation. Je ne suis pas expert, mais je pense vous devriez être plus direct, aller plus vite au fait. Donc ça, c’est sur la forme. Que sinon, sur le fond, voilà ce que j’en pense.”

LE LUNDI, C’ÉTAIT SA JOURNÉE POUR ELLE. Ni boutique *Chien Chéri* comme du mardi au vendredi. Ni discothèque *Le Kif* de minuit à cinq heures comme le week-end. Rien à faire et son fils à l’école, puis

après chez sa mère à elle. Là, bientôt dix-huit heures, avant d'aller le récupérer, elle passait juste en coup de vent au *Kif* chercher les chaussures qu'elle y avait oubliées la nuit de samedi, avec tout ce qui s'était passé. Surprise en arrivant de trouver la boîte grande ouverte et le parking désert. A l'intérieur, ne voyant personne, elle avança vers le grand bar et l'accès à la réserve, là où se trouvaient ses chaussures, sursautant en entendant une voix dans son dos. Quelqu'un qui disait, "Ça, ces cheveux-là, je les reconnaîtrais entre mille."

Elle se retourna et reconnut tout de suite le relou. Le relou là en train de dire : "C'est vrai que tu travailles là, j'oubliais. C'est toi, donc, la Nissan *Micra* qui est garée dehors. Je me demandais."

Steeve Le Bris, de son vrai nom. Mais surnommé le relou dans le petit milieu du X en PACA à cause de l'ambiance pourrie qu'il avait mise chaque fois sur les tournages. Plus récemment, elle avait cru comprendre qu'il s'était embrouillé deux trois fois avec Greg.

"Ça, c'est une bonne surprise, tu vois. C'est pas toi que je venais voir, mais je trouve, le hasard fait bien les choses. C'est vrai : ça fait longtemps qu'on n'a pas eu l'occasion, se retrouver, toi et moi, parler, un peu posés, non ?"

Même habituée à se débrouiller, elle n'était pas enchantée de se retrouver seule avec lui. Quelque chose de glauque qu'il dégageait, déjà à l'époque et qui ne s'était pas dissipé avec le temps.

"Je pensais à toi l'autre jour, justement, et je me disais, sérieux, c'est trop dommage t'as arrêté le X." Et voilà. Pile comme dans son souvenir. Steeve Le Bris. Le relou. Raccord. "Tu vas me dire, ton âge. Ouais. Okay. Mais c'est pas un problème. MILF beurette, Beure mature, c'est clair que c'est une niche, mais t'as des amateurs. Toute façon, n'importe quoi, même les trucs les plus zarbes, tu trouves des amateurs. C'est ça qu'est bien avec le cul."

Relou, c'était gentil, encore, par rapport à la réalité du mec.

Elle s'était remise à avancer vers le grand bar, voyant la porte qui donnait sur la réserve ouverte. Le relou derrière elle, avançait aussi, racontant ses salades. "Donc, moi, tu veux rempiler", claquant dans ses doigts, "comme ça, je te trouve des tournages."

Et là, dans l'encadrement de la porte de la réserve, venait d'apparaître un type. La tête lui disait quelque chose. Oui : il était là, la nuit de samedi, quand la police interrogeait tout le monde.

Au lieu de demander au type qui il était ou ce qu'il faisait là, elle préféra faire profil bas. Elle dit, "Bonjour. Je travaille ici. Là, je passe juste prendre des affaires que j'ai laissées dans la réserve."

Le type dit, "Bien sûr, allez-y", s'écartant pour la laisser passer. Elle entra dans la pièce, soulagée que ce soit le type plutôt qu'elle qui reste en tête à tête avec le relou.

Qu'est-ce qu'il était venu faire, d'ailleurs, celui-là ? Un lundi après-midi, à cette heure-ci et avec ce qui s'était passé la nuit de samedi ? C'était forcément une nazerie. Et l'autre, là, le grand grisonnant ? Qui c'était ? Qu'est-ce qu'il faisait là, lui aussi ? Peu importait. Pas ses oignons. Là, elle avait juste hâte de récupérer le sac avec ses chaussures dedans, et de les laisser se débrouiller entre eux.

LE PITCH EXACT QUE STEEVE AVAIT PRÉPARÉ, répété quarante fois dans sa tête ou à haute voix devant sa glace, c'était : "Je suis dans l'événementiel convivial et ludique. Autrement dit, vous voulez passer une bonne soirée entre amis du même monde, quelque chose à célébrer, je fournis tout. La compagnie si besoin, féminine aussi bien que masculine, les 'remontants' au cas où, l'animation musicale. L'équipe vidéo discrète, en option, pour ceux qui parfois aiment conserver un souvenir. Que cette presta-là, on va dire, c'est mon cœur métier et c'est le genre de choses que j'aimerais organiser dans votre établissement."

Là, si le gars disait non merci, Steeve relançait : "Alors, à ce moment-là, laissez-moi vous parler de, comme on dit, ma 'deuxième casquette' : j'ai nommé, l'événementiel pyrotechnique." Et là, en douceur, enchaînant sur le courtage en sécurité : plusieurs formules de polices qui vous protègent contre le risque de sinistre spontané. Et ainsi de suite.

Steeve, dans l'ensemble, assez content des phrases qu'il avait peaufinées, trouvant ça plus classieux comme approche que de juste menacer cash. Mais là, de tomber sur la Beurette, puis l'autre qui était sorti de derrière sans prévenir, Steeve dès le départ s'était emmêlé dans les deux sortes d'événementiel, sautant une partie de la présentation et donc se retrouvant hors des rails de son pitch standard. Forcé d'improviser et du coup, forcément, moins efficace. Résultat, le grisonnant avait dit, "Je vais vous dire ce que j'en pense" et là, BAM, une grande gifle puis, juste derrière, une autre sur l'autre joue, trop rapide pour que Steeve ait le temps de réagir. Ensuite, le mec lui avait attrapé l'oreille – celle avec le diam dans le lobe, putain ! –, l'écrasant à pleine main, la lui froissant entre ses doigts et puis la lui tordant à la lui arracher avant de dire, "T'es venu comment ? Voiture ?"

Steeve, par réflexe, oublia que l'autre lui tenait l'oreille, hocha la tête et regretta aussitôt, se faisant mal tout seul.

L'autre dit, "T'es garé dehors ?"

Steeve voulut reprendre la main : "Non, dans ton cul je suis garé, fils de pute." L'autre lui lâcha alors l'oreille, mais juste le temps de lui recoller une grande baffe et, tout de suite, lui rattrapa l'oreille, la broyant encore plus fort, disant, "Tss-tss, sois poli si t'es pas joli. Je te

redemande : t'es garé dehors ?" Steeve dit, "Ouais je suis garé dehors. Tu veux je sois garé où, connard ?"

Steeve prêt à tout pour que le mec lui lâche l'oreille. La massacrer comme ça, à tous les coups, elle allait être rouge et enflée. Ambiancer les clients avec une oreille deux fois plus grosse que l'autre, ça allait craindre. L'autre allait lui payer – prendre cher l'enculé, je te dis pas.

"Eh ben je te raccompagne à ton véhicule, être sûr que tu t'en vas."

Et là, Steeve obligé de se plier en deux pour pas avoir trop mal, le mec en train de le tirer vers la sortie de la boîte, puis sur le parking en direction de sa voiture.

Arrivé à la hauteur du cabriolet BM de Steeve, lui tenant toujours l'oreille, le mec se pencha et dit : "A ton avis : est-ce que j'ai envie de te revoir ?"

Quatre

RÉGIS DIT, “OUAIS, C’EST UNE TROMPETTE. Une petite gouape qui se la raconte. C’est bien que tu l’aies redressé. Avec Greg, déjà, il arrêta pas de faire chier.”

Ils n’étaient plus que tous les deux, finissant de rendre l’endroit habitable pour Georges. La belle Arabe repartie, Régis et elle s’étaient juste croisés.

Georges dit, “Oui enfin bon, pas pour dire, il est top ton business. J’ai pas encore rouvert, déjà des mecs qui viennent me racketter.”

“Oui mais ça, la ‘Nuit’, toujours t’as des craignos qui vont s’imaginer que c’est comme dans les films. Tant que c’est que ça, ça va. Là où c’est chiant, c’est quand c’est en interne.”

“Genre ?”

“Le racket par tes propres videurs. Grand classique. Très souvent, en pensant se simplifier la vie, les gérants sous-traitent la sécu avec des boîtes spécialisées. Comme ça, un pépin à la porte, pénalement, c’est le prestataire qui mange. Sauf que du coup, tes mecs, c’est pas toi qui les choisis. Et les gars qu’on t’envoie, tu te doutes bien, il y a de tout. Les CRS, à côté, c’est le Rotary.”

Georges ne releva pas. “Oui. Et ?”

“Et le plus dur, du coup, pour un patron, c’est de pas se faire piquer la boîte par sa sécu. Par exemple, les mecs tombent sur un trafic et qu’au lieu de l’arrêter, ils veulent un pourcentage – ou pire, carrément, s’en occuper eux-mêmes, là c’est mort, le mec il peut fermer.”

“C’est que je dis : qu’est-ce que c’est que ce business ? Musique de merde, des horaires à la con, la pègre qui tourne autour. Explique-moi l’intérêt.”

“Alors déjà, je t’arrête, musique de merde, pour ton goût. Mais t’en as qui apprécient. Les horaires à la con, pareil : parle pour toi. T’as des gars, au contraire, eux, c’est ça le bon rythme. Et l’intérêt, c’est simple, c’est l’oseille. Ton bouclard, tu le remplis, ça gagne, mon pote. Et beaucoup en liquide.”

“Ah bon ? Vous prenez pas la carte ?”

“Si mais, tu dis que t’as le sabot en panne. Surtout, notre clientèle, c’est beaucoup du voyou. Des gars qui aiment flamber, bien étaler leur fraîche, et qui raquent en espèces pour montrer qu’ils en ont. Donc, le liquide, t’inquiète, on en fait. Presque trop, même. Certains soirs, tu te dis qu’il faut pas que ça donne des idées à une bande de crapauds.”

“Tu vois. C’est ce que je te dis. Un business à la con.”

“Ce qui est con, surtout, c’est que tu te sois embrouillé avec Pat et son équipe. Okay, Patrick, il dealait en douce, mais pas autant qu’il aurait pu. Ça restait très cadré. Bon esprit. A l’ancienne. Que là, va t’en savoir ce que tu vas nous ramener. Il aurait mieux valu trouver un arrangement.”

“Si je dois tenir une boîte de nuit, c’est pas comme ça que j’envisage de le faire.”

Régis leva les yeux au ciel. “C’est quoi déjà l’école, pour devenir CRS ?”

“Ecole nationale de police de Sens. Pourquoi ?”

“Je savais pas que t’avais pris l’option ‘établissement de nuit’.”

“Alors figure-toi, avant d’être détaché en ambassade, quand j’étais à Béthune, les gars, c’était deux tiers des Polonais issus de la mine. Une compagnie normale, la buvette, c’est quatre barmen. Là, il y en avait huit. Le bar ne fermait jamais. Six litres de Ricard jour. Donc l’école, peut-être pas. Mais la CRS 15, comme prépa au débit de boissons alcoolisées, tu trouveras pas mieux. Le reste, après, c’est juste une histoire de juke-box qui joue pas les mêmes trucs.”

Georges vit son beau-frère fermer les yeux avant de dire : “Tu sais quoi ? Je préfère rien dire.”

D’OÙ HASSAN SE TROUVAIT, quatre ou cinq cents mètres d’altitude, un hameau un peu avant Puget-Théniers, la vue sur la vallée dédommageait de la route pour venir jusque-là. Tout juste soixante bornes de Nice par la 202, mais après, ça se gâtait : vilaine route de montagne et, en quittant le goudronné, trois cents mètres de chemin de terre en lacet. Content d’avoir pris le petit utilitaire Citroën, du coup, juste avec des glacières derrière pour les bêtes égorgées, plutôt que le gros Renault isotherme. Le *Berlingo* plus adapté à ce terrain-là, en plus d’être plus discret, moins susceptible d’intéresser les douanes en redescendant sur Nice.

Même comme ça, la piste s’arrêtait cinquante mètres avant les habitations. Hassan s’était fait chier à orienter sa camionnette à cul, histoire de moins galérer après, au chargement. Le *Berlingo* rangé à côté du *Kangoo* du berger, Hassan se faisant la remarque, les deux quasi identiques, malgré la différence de marque, à l’exception du mouton mal peint qui décorait le *Kangoo* sur les ailes et le capot, avec

écrit dessous *Delfino, élevage ovin, viande pastorale.*

Le berger et sa femme les avaient regardés approcher, Kader et lui. Kader avait fait les présentations, Francis, Francine, Hassan – Hassan pigeant tout de suite pourquoi Kader les avait surnommés “de Souche”, comme les Français du même nom. Francis de Souche. Francine de Souche. Parce que là, l'accueil, pardon : zéro. Pas un verre d'eau. Que dalle. Business direct.

A la limite, Hassan s'était dit qu'il préférerait. L'extérieur de la maison des de Souche te coupait l'envie de voir dedans. Toute de bric et de broc, avec un étage en matériaux de récup rajouté aux vieilles pierres, gâchée encore par la grosse parabole et, là, mi-octobre, les décos de Noël toujours accrochées de l'année dernière. Les deux de Souche après, raccord parfait : le mec en treillis, pompes de rando et grosse polaire. Le genre à chasser à l'arme de guerre pour se marrer, comme dans les histoires qu'Hassan avait entendues, de tarés qui tiraient le sanglier au Uzi. Sa meufe plus coquette, ou du moins essayant, fausse blonde pas bien décolorée, les racines repoussées jusque-là, avec le dauphin tatoué en haut du nibe, décolletée pour bien qu'on le voie. En les regardant, les deux, et leur maison, Hassan s'était dit, c'est des blédards, en fait. Français, si tu veux. Mais des blédards.

Il avait bien prévu qu'il faisait juste chauffeur, donc Kader et l'éleveur, Francis, étaient partis tout seuls choisir les bêtes. L'abattage, Hassan avait déjà vu faire, en bas, à Puget, sur des moutons tués dans les règles – déclarés, immatriculés, contrôle vétérinaire. Donc le circuit, la saignée, l'arrachage, c'est bon, il connaissait. Pas pressé de se le refaire. La femme du berger, peut-être elle aussi lassée depuis le temps, était rentrée dans la maison.

Lui, il avait alors repéré un endroit où, à la place des cultures en terrasses, la falaise surplombait la vallée à pic, décidant que c'était le meilleur spot pour admirer la vue. Le Var, Puget, au loin, la 202 en contrebas, la vieille route de Grenoble avec plein de camions. La circulation hypnotique à force. Ne voyant pas le temps passer, du coup, goûtant juste le silence, la vue et le grand air, se disant qu'il était quand même mieux là qu'au boulot.

Un moment, un bruit le fit se retourner. La femme de l'éleveur, Francine de Souche, qui se dirigeait vers lui. Une fois qu'elle l'eut rejoint, elle dit, “D'habitude, c'est l'autre, là, le costaud, comment c'est qu'il s'appelle...”

“Moktar.”

“Voilà, Moktar. Pourquoi c'est pas lui aujourd'hui ?”

“Décès dans sa famille. Il rentre demain.”

“Et le petit avec Francis, là, c'est quoi déjà son nom à lui ?”

“Kader. Enfin, au départ, Kevin. Mais maintenant, il veut qu’on l’appelle Kader.”

Elle resta silencieuse quelques secondes, mais pas longtemps. “Et toi, tu les aides pas à préparer la viande ?”

“Je sais pas faire. Je suis pas boucher.”

“Ah bon ? Pourquoi t’es là, alors ?”

“Je conduis. Kader n’a plus le permis.”

“Ah, ça, maintenant, ils te le sucrent pour un rien. Même pas conduire bourré. Trois radars, une ceinture, deux portables, terminé. Ils se rendent pas compte comment t’es pénalisé après.”

Hassan ne trouva rien d’intéressant à répondre et ils restèrent silencieux un petit moment. Lui toujours assis, elle toujours debout, à fixer l’horizon et puis elle dit, “Et, je veux dire, je peux te poser une question ?” Il se tourna et fit signe que oui. “Ton copain, les fois qu’il est déjà venu avec le balèze, là, Moktar, toujours, il y a un truc qui m’étonne, c’est comment il s’habille. Je veux dire, Moktar, il est traditionnel avec la barbe et tout, mais bon, il est arabe. Que lui, là, Kader-Kevin, il s’habille comme ça alors que lui il est français.”

“Tout à fait. Et donc ?”

“Eh ben, que, toi – le prends pas mal, mais qu’on voit bien que t’es d’origine arabe –, tu t’habilles normalement. C’est tout inversé. Je me demandais comment ça se fait.”

Hassan se dit qu’il allait faire simple pour Francine la Française de souche. “Ben, peut-être, comme t’as dit, moi je suis arabe. J’ai pas besoin de me mettre le costume en plus. Kader – Kader-Kevin, comme tu dis. C’est bon, ça, Kader-Kevin. Je vais l’appeler comme ça, maintenant. Et donc Kader-Kevin, lui, s’il s’habillait normalement, les gens ne pourraient pas deviner.”

“Deviner quoi ?”

“Qu’il s’est converti à l’islam. Or, il semble, pour lui, c’est important que ça se sache. Donc voilà. Il a la barbe, la chéchia – le bonnet de prière, si tu préfères –, et la djellaba.” Trop courte, la djellaba, s’arrêtant à mi-mollets, au-dessus des socquettes que Kader-Kevin portait dans ses sandales. Mais bon. C’était un autre débat.

Au bout de quelques secondes, Francine dit, “C’est bizarre, se convertir, non ?”

Hassan ne vit pas de raison de ne pas dire la vérité à Francine de Souche : “Il a fait ça en prison, Bois-d’Arcy, en banlieue parisienne. Ce que j’ai compris, il s’est collé aux barbus pour pas être emmerdé. A force, il semble qu’il s’est mis à croire pour de vrai qu’il n’est d’autre Dieu que Dieu.”

La fille en train de digérer l’info. Hassan sachant ce qu’elle allait demander ensuite. Et deux secondes plus tard, elle dit, “Qu’est-ce qu’il

a fait pour aller en prison ?”

“Conduite bourré. Il a tué deux personnes, je crois, et une autre dans un fauteuil à vie.”

“Ah. C’est sûr que là...” Un blanc. “Non c’est sûr que là, c’est normal qu’ils lui ont retiré le permis.”

“Tu vois.”

Après ça, ils restèrent l’un et l’autre sans rien dire et au bout d’un moment, il l’entendit qui repartait vers la maison, le laissant seul face à la vue.

Les trois bêtes étaient sans doute égorgées, dépecées, vidées et découpées depuis longtemps, Kader et l’éleveur devaient à présent être en train d’attendre que la viande soit assez refroidie pour être transportable.

Entre l’air pur et le panorama, Hassan assez content, en fait, d’avoir décommandé sa demi-journée au taf et accepté de conduire Kader. *Kader-Kevin*. Du coup, là, tant qu’il y était à être de bonne humeur, il sortit son téléphone, voir s’il avait du réseau et ouais, dis donc : deux barres. Assez pour essayer. Ça sonna bien dix fois avant de décrocher. “Allô ?”

“Euh oui, bonjour. J’appelle, c’est pour l’annonce.”

“L’annonce ?”

“Oui. Le studio à Cagnes-sur-Mer.”

“Le studio à Cagnes-sur-Mer.”

“J’ai visité la semaine dernière. On m’a dit que j’aurais la réponse aujourd’hui.”

“La réponse aujourd’hui.”

Le mec relou à répéter comme ça tout ce qu’il disait. “Bon. Savez quoi ? Plutôt que répéter ce que je dis, on va gagner du temps. Vous avez mon dossier. Hassan Bourokba. Alors *oui*, je suis arabe et *oui*, agent de sécurité, je suis rémunéré au SMIC.”

“Arabe et agent de sécurité ?” Le mec continuait à tout répéter, putain.

“Oui. Vigile, quoi. Donc si vous préférez louer à un Français de souche fonctionnaire ou étudiant avec caution parentale, dites-le, ça ira plus vite.”

“Non non.”

“Quoi ‘non non’ ?”

“Non, non : je dis, je préfère pas louer à un étudiant. Vous, là, arabe et agent de sécurité ? Pile le profil que je recherche.”

EN TRAVERSANT LA RÉSERVE POUR REGAGNER LA SALLE, Georges montra une grosse boîte noire avec des trous sur le devant, posée sur une étagère. “C’est quoi, ça ?”

“Ça ? La machine à mousse. Elle a servi deux fois et puis Greg a compris.”

“Compris quoi ?”

“Que les soirées à thème, tout ce qui plaît au client, en fait c’est la misère pour l’exploitant de la boîte.”

“Ah oui ?”

“Pas toutes. Soirées sosies, soirées blanches, ça va. Juste, nous, on n’en fait pas. C’est plus pour les boîtes de plages. Mais mousse, bulles, confettis, oublie. L’enfer pour remettre le local en état, après. Les soirées électro, c’est autre chose : t’as la queue aux toilettes, t’en as pas un qui pisse, c’est que pour la défonce. Oublie. Sinon, t’as les soirées strip-tease, stars du X. Temps en temps, pourquoi pas, mais c’est une autre clientèle. Des morts de faim qui filment la fille avec leur téléphone. Non, pas être emmerdé, le top, c’est la soirée généraliste : pas un sachet suspect. Des Charles-Henri qui dansent le rock sur Claude François avec Marie-Armelle. Juste, tels que Greg nous a positionnés ‘diversité’, faut pas rêver. Ça sera jamais pour nous.”

“Et l’appareil à côté ?”

“Pour faire de la fumée. On s’en sert pour les shows de hardeuses, justement, les fois où on en fait. Ça salit pas. C’est de la neige carbonique.”

“Et là, le gros bouzin qui fait un bruit de frigo, c’est quoi ?”

“Ben un frigo. Machine à glaçons, pour être précis. Greg l’a achetée d’occase, ça et le portique de détection de métaux. Un hangar à techno en banlieue de Bruxelles qui avait fait faillite. Greg a raflé le matos, pensant faire une affaire. Juste, c’est bien trop puissant. Jamais on va en dessous du premier tiers du bac. J’aimerais que la sono soit aussi puissante. A propos, la sono, va falloir voir avec Didji Doudou ce qu’il faut racheter. Je vais l’appeler.”

Ils passèrent dans la salle. Régis dit, “Sans déconner, c’est un bel outil, cette boîte. Et tout aux normes, tu peux y aller. Sorties de secours, nombre d’extincteurs, on va au-delà des règlements. Deux robinets incendies armés enroulés sur les murs près des issues. Normalement, notre superficie, c’est même pas exigé. Donc je peux te dire, ils peuvent venir t’inspecter, tu risques rien.”

“Tiens, à propos : tout à l’heure, t’es allé pisser, le téléphone a sonné. C’était pour feu ton pote.”

“Ah oui. Ça capte mal, ici. Donc parfois, Greg transférait son iPhone sur le fixe. Forcément, là, il a pas rebasculé les appels. Il faudra prévenir Orange.”

“C’était un gars à propos d’un studio à Cagnes-sur-Mer...”

“C’est dans la SCI. Avec ici, c’est le seul truc de sa mère que Greg

avait pas encore vendu. Il y a eu des visites vendredi pour retrouver un locataire.”

“Ben là, le gars a un profil intéressant. Demain il pouvait pas. Je lui ai dit de passer après-demain.”

“D’accord, mais bon. Fais gaffe à qui tu loues. Pas te retrouver marron avec un polygame qui vit grâce aux allocs.”

Cinq

LE PLUS DUR, À L'USAGE, DANS LE FAIT D'ÊTRE COMME ÇA, pour ainsi dire en cavale, planqué hors de Paris-périphérie depuis trois mois, c'était le silence radio que Hassan se savait obligé d'observer. Conséquence, certains soirs, des moments de solitude. Personne pour se détendre un peu, raconter trois conneries.

Du coup, certains soirs, Hassan se parlait tout seul – ou plutôt, dans sa tête, faisait comme s'il parlait à ses collègues d'avant, racontait sa vie actuelle à la brochette, Ahmed, Fred et Manu, forçant l'accent caillera et le parler "lascar" pour faire marrer avec le rouquin converti : "Kader-Kevin". Hassan, tout seul, allongé dans la petite piaule qu'il louait dans le trois-pièces de l'autre, s'entendait leur dire, ouais, non, mon coloc, laisse tomber. Il est français au départ, le mec – français, je veux dire, *François* le Français, tu vois ce que je veux dire ? Rouquin, la peau super blanche. Genre Ribéry, un peu, et pareil, la gueule toute destroyée, des suites d'un accident de voiture. Juste, meilleur à l'oral. Après, moins bon au foot, donc l'un dans l'autre. Bref, le mec, il se convertit. Pareil, comme Ribéry. Qu'est-ce qu'ils ont tous, les roux avec la gueule en vrac ? Donc, le mec devient muslim. Très bien. Juste, le mec, après, du fait que c'est pas sa religion d'origine, je te raconte pas comment il en fait des caisses ! Fringué comme un blédard. Super rigide sur les prières. Et puis toujours à essayer, dire des mots en arabe, *hamdoullah*, *in châ Allah*, et tout ça – sauf, laisse tomber, il prononce comme une merde. Te dire jusqu'où ça va : le mec, avant de se convertir il était commercial chez Bacardi, représentant en discothèques ? Là, le mec, maintenant, il s'est pluggé avec un Reubeu qui fournit les boucheries de la région. Du coup, il bosse à l'abattoir comme sacrificateur halal – sacrificateur *helel*, comme il essaye de dire au lieu de juste prononcer halal normal à la française sans essayer de faire genre. Et bref, le mec, t'imagines le taf ? Toute la journée, des moutons, pattes en l'air, sur un casier exprès, et lui, il les égorge en direction de La Mecque en disant *bismillah*, *Allah hou akbar*. Et ainsi de suite : au nom d'Allah, Allah est grand. *Slash*. Dix, vingt fois à la file, fonction du nombre qu'on leur a commandé. Je vais te dire, tu vas là-bas, même tu restes cinq minutes, tu sors, on

te fait pas avaler un grec. Au moins les trois jours après, t'es végétarien. Que lui, là, non, trop fier. Super mouslim, le mec.

Et donc, plein de fois, Hassan s'était imaginé comme ça, régaland les collègues avec l'autre bouffon et sa djellaba trop courte au-dessus de ses chaussettes. Oui mais sauf que là, non. Là, le plan que le rouquin avait fait l'après-midi, ça, Hassan l'aurait raconté sérieux. Parce que le plan de cet après-midi, là ça ne rigolait plus.

PENDANT LE RETOUR, Hassan avait demandé au rouquin si son boulot lui plaisait toujours autant. L'autre avait dit que bien sûr. C'était le service d'Allah, Détenteur de majesté, Qui mérite d'être exalté, tel qu'ordonné dans les *hadiths* du Saint Coran.

Oui mais bon, toute la journée, ouvrir des gorges, sortir les tripes, asperger pour refroidir la viande. Soit légal, à Puget, ou comme là, à l'arrache, chez l'habitant, à force, ça peut lasser.

L'autre, non. Disant, n'importe quel domaine, ce qui comptait, c'était croire à ce que tu fais et chercher l'excellence. "Je te donne un exemple : moi, avant d'être pardonné par Allah, loué et exalté soit-Il, et accueilli dans Sa lumière, dans ma vie d'avant, j'étais au pire du *haram*, ouvrier du démon, à propager le poison."

"Oui, tu bossais chez Bacardi."

"Non mais même avant. Mes études de commerce, à l'IUT de Vichy, j'étais à fond dans l'univers des spiritueux. Je travaillais dans un bar, je faisais des compètes de *flairtending* – championnat de France, même, une année."

"Compètes de quoi ?"

"*Bar flairtending*. En même temps que tu prépares le cocktail, tu fais le show, tu jongles avec les verres, les shakers, les bouteilles. Tu vois le film *Cocktail*, avec Tom Cruise ? Non ? Bref, je faisais ça et mon frère, j'étais le meilleur : la Nuit, les alcools, la souillure des fornications illicites en *after* avec des chaudasses impies que mon numéro rendait folles – c'était les œuvres du diable, aujourd'hui, je le sais. Mais à l'époque – toi, là tu me connais maintenant", passant la main devant sa gueule mal rafistolée. "Mais ce que je te parle, c'était avant... – à l'époque, bref, j'étais le meilleur ! Quand j'ai rejoint Bacardi-Martini France, j'ai commencé, j'étais ambassadeur CHD. Consommation hors domicile : restaus, boîtes, bars. Tu vas convaincre les gérants d'aller chez nous plutôt que Pernod-Ricard ou Moët-Hennessy. Pour ça, j'avais les outils commerciaux normaux – les T-shirts, du matos ou des bouteilles au black. Mais surtout, j'avais le relationnel client. Là, mon frère, je les alignais tous. Tu sais pourquoi ? Parce que je *croyais* à ce que je faisais. Et ça, dans mon discours de vente, ça s'entendait ! Mon expérience en culture cocktail, ma

connaissance produit, les mecs, ils sentaient la passion. Total, je suis entré ambassadeur de marque, en un an, j'étais responsable marché."

"Je sais pas ce que c'est, mais j'imagine que c'est mieux ?"

"D'un point de vue progression personnelle dans l'entreprise, c'est clair ! Mais le Prophète, la prière et le salut d'Allah soient sur Lui, nous le dit : 'Dieu maudit le vin, son buveur, son transporteur et celui qui mange du profit de sa vente.' Autrement dit, j'étais trois fois maudit. Je travaillais pour Satan. Et j'étais le meilleur. Et Dieu m'a sanctionné. Et Dieu m'a pardonné. Et Dieu m'a réorienté. Donc aujourd'hui, je ne peux qu'aimer ce que je fais et Le remercier de me laisser le faire en Son nom. Et c'est en Son nom qu'à nouveau je recherche l'excellence."

"Okay mais du coup, là, t'espérerais passer quoi ? Responsable marché halal ?"

Le rouquin avait eu un petit sourire rusé et avait dit, "Qui sait ?"

Après, ils avaient livré les bêtes tuées au black à Antibes et Tésauris, chez des bouchers et des particuliers, et vers sept heures, ils rentraient déposer la camionnette à la chambre froide située dans la zone industrielle de Saint-Laurent-du-Var quand, tout à coup, sans dire pourquoi, à Cagnes-sur-Mer, le rouquin converti avait dit à Hassan de se garer dès que possible. Hassan s'était rangé sur un espace livraisons cinquante mètres plus loin. L'autre avait dit de couper le moteur et de venir avec lui, Hassan surpris alors de le voir emporter la petite mallette en bois où il rangeait son couteau de sacrifice. Il s'était comme ça retrouvé à suivre le rouquin dans une boucherie halal. La boutique toute petite, pas grand-chose dans les vitrines réfrigérées. Ils avaient échangé des *salam* avec le boucher, un petit vieux, avec une chéchia blanche assortie à sa barbe et son tablier. Et là, le rouquin lui avait demandé où il se fournissait en viande.

Le petit vieux avait dit, "Chez Bigart. Bigart pour la viande. La charcuterie, ça vient de Belgique."

Le rouquin avait dit, "Bigart hein ? C'est un grossiste. Et donc quelles garanties tu as que le rite a bien été respecté, que la viande que tu achètes, donc la viande que tu vends à des musulmans de bonne foi, est bien *helel* ?"

Le petit vieux s'était mis à protester qu'il avait la certification sur toutes ses viandes, mais le rouquin avait dit, La certification, oui okay, mais est-ce que c'était fiable ? Par exemple, qu'est-ce qu'ils utilisaient comme couteau ?

"Tu sais pas ? C'est le plus important, pourtant, le couteau. Normalement, c'est les organismes de certification qui devraient les fournir. Mais ils sont trop avares. Du coup, souvent, les sacrificateurs se retrouvent avec un couteau fourni par l'abattoir, mal aiguisé, pas

adapté. Après, la bête est mal égorgée. Donc, le rite n'est pas respecté. Résultat, la viande n'est pas vraiment licite."

Le petit vieux avait redit qu'il avait la certification. Le rouquin avait ouvert sa boîte en bois et sorti l'espèce de machette à bout carré dont il était si fier.

"Moi, regarde ce que j'utilise : un chalif juif. Tous les sacrificateurs *helel* te le diront : les meilleurs couteaux de sacrifice sont ceux des Juifs. Parce que, eux, ils acceptent d'y mettre le prix. Un beau chalif, c'est très cher. Et très dur à trouver. Ça, c'est un vintage, américain, c'est les meilleurs, mais les rabbins qui les fabriquaient sont morts en emportant leur secret. Je l'ai eu sur eBay, je te dis pas combien. Regarde la lame. Un vrai rasoir. Avec ça, un seul coup, tu passes, sans forcer, tu tranches comme dans du beurre, *bismillah*, *Allah hou akbar*, la bête ne souffre pas, tu respectes le commandement. L'animal est licite et Allah, Celui qui domine et contraint, est célébré."

Le pauvre petit vieux hochait la tête, un peu largué, quand même.

"Je travaille avec Assaoui Moktar, tu le connais ? Tu as tort. Tu devrais te fournir chez lui. Comme ça, tu aurais la viande vraiment licite, au lieu du faux *helel* industriel certifié sans vraie vérification. Et dont la vente est un péché. Or, sache-le, mon bras et mon couteau sont au service d'Allah, loué et exalté soit-Il. Je sacrifie les animaux dans les règles du Saint Coran. Mais je protège aussi mes frères musulmans des hypocrites qui vendraient comme licites des viandes qui ne le sont pas. Eux aussi, *bismillah*, *Allah hou akbar*, je peux les rendre licites."

Montrant sa lame en disant ça. Hassan s'était dit qu'il hallucinait. Le rouquin était en train de menacer le petit vieux de lui ouvrir la gorge s'il ne se fournissait pas en viande chez Assaoui. Faire chier les gens comme ça, à force, c'était Kader-Kevin qui allait se retrouver avec un sourire kabyle, lui montrer l'effet que ça faisait, d'être rendu "licite".

"C'est comme tu veux. Tu n'es pas obligé de dire tout de suite. Tu réfléchis. Tu pries. Et *inch Allah*, tu feras le bon choix, tu prendras la voie juste. Je repasserai. Tu me diras alors."

Ils étaient repartis, Hassan mort de honte en quittant le petit vieux, préférant ne rien dire une fois remonté dans la camionnette. Le rouquin converti, lui, très content de sa prestation : "Tu comprends, là, ce que je t'expliquais ? Rechercher l'excellence ? Tu crois à ce que tu fais, les autres en face le sentent. Plus personne ne te résiste."

Hassan avait dit, "Oui c'est sûr." Qu'est-ce tu voulais dire, un taré comme ça ?

LÀ, ALLONGÉ SUR LE PETIT LIT DE QUATRE-VINGT-DIX DANS SA CHAMBRE, Hassan se disait *inch Allah*, bientôt il ne serait plus là, à

partager le trois-pièces avec le rouquin converti. Il serait dans le studio à Cagnes-sur-Mer. Mal meublé, mais la cuisine à peu près équipée. Un poil plus cher que la coloc avec Kader-Kevin, mais si ça permettait de ne plus croiser l'autre dès qu'il sortait de sa chambre, ça valait la dépense.

Comme un fait exprès, on frappa à la porte. L'autre venait le faire chier jusque dans son espace, maintenant. Le rouquin passa la tête et dit, "Tu veux pas venir au salon une seconde, j'ai fait du thé. Et il faut que je te parle d'un truc."

Qu'est-ce ça allait être, encore, comme connerie ? Hassan se retint de dire moi aussi, il faut que je te parle d'un truc. Je m'arrache bientôt. Juste pour ne plus voir ta gueule. Mais bon. Autant attendre que le plan à Cagnes soit verrouillé avant d'annoncer à Kader-Kevin qu'il déménageait.

Il passa dans le living décoré avec des touches arabisantes comme les stickers de sourates ou les versets coraniques calligraphiés sur tissus accrochés aux murs. Ou le service à thé en cuivre blanc sur la table basse. Il s'installa dans l'un des deux fauteuils, laissant le canapé au rouquin. Chez lui, après tout.

Une fois le thé servi, l'autre dit, "Tu vois la femme à Moktar ?"

"Non. Je sais qu'il en a une, mais je ne la connais pas."

"Elle est femme de ménage au *Marina Privilège*, le palace au bout du cap Cinjus. Pas femme de chambre. Femme de *ménage*. Les chambres, il ne la laissent pas les faire, parce qu'elle ne 'présente pas assez bien', si jamais des clients la voyaient. Te dire les bâtards ! Elle nettoie les cuisines et les locaux techniques. Mais les femmes de chambre lui ont raconté : l'autre soir, samedi, il y a un des clients, tu sais ce qu'il a fait ? Un Saoudien."

"Les Saoudiens, laisse tomber. Samir m'a dit, quand ils lui demandent des gars pour la sécu de leurs soirées, ils précisent, pas d'Arabes ou de Noirs. Ne pas risquer d'avoir des musulmans témoins des saloperies qu'ils font."

"Eh ben là, celui-là, il s'est fait une soirée 'Sofitel' : jouer à faire DSK dans la chambre à New York, avec une call girl noire déguisée en femme de chambre."

Hassan dit, "Je m'attendais à pire. Au moins, là, c'était une fille et elle était majeure."

"Oui mais attends, lui, là, c'est pas n'importe qui. Il est rattaché à la famille Ben Laden. C'est le fils d'un des frères de..."

Le rouquin, là, laissant sa phrase en suspens. Hassan dit, "Ah, là, oui : le neveu d'Oussama qui se fait un plan Strauss-Kahn, c'est sûr que..."

"Voilà. C'est ce que je dis. C'est doublement péché. C'est pour ça,

demain, je veux aller le voir.”

“Ah bon ?”

“Oui. Pour l’amener à se repentir.”

“Ah bon ?” Se retenant de se marrer. “Ben bon courage. Tu sais, ces Saoudiens, l’instant qu’ils sont hors de chez eux, ils se repentent plus de grand-chose.”

“Oui. C’est pour ça. Il faut que tu viennes avec moi.”

“Moi ? Non. Demain, je bosse. Aujourd’hui, je t’ai dépanné parce que Moktar était à l’enterrement, mais demain, j’ai une garde. Je vais pas encore planter Samir.”

“Si. Il faut que j’ai un Arabe avec moi. Moi, le Saoudien débauché ne va pas me prendre au sérieux.”

“Eh ben, demande à Moktar, il rentrait ce soir, normalement.”

“Non. Moktar, il est super, mais si tu préfères, je ne dis pas ça contre lui, mais comment dire... Ce n’est pas un orateur. Non, vis-à-vis du Saoudien, il faut un ‘Arabe de souche’, mais en même temps qui présente bien, qui sait parler. Tu vois ce que je veux dire ? Toi, tu es instruit. Tu sais bien t’exprimer. Et puis il y a ton passé...”

“Mon ‘passé’ ?”

“Le jihad. L’entraînement que t’as fait.”

Putain, mais ce con de converti ne le lâcherait donc jamais avec ça. La fois qu’Hassan lui avait dit, “avant ? Avant, je faisais le jihadiste dans un camp avec des gros mythes”, c’était parce que le rouquin lui avait pris la tête avec ses questions, sans se douter qu’ensuite il ferait une fixette là-dessus. S’il avait su, cette fois-là, il aurait mangé sa langue. “Je t’avais dit de plus jamais m’en parler.”

“D’accord, d’accord. Pardon. Mais c’est capital que tu sois là. Toi, il va plus t’écouter, tout de suite. Que juste moi et Moktar, je ne vais jamais le convaincre.”

Hassan pensa “Ah bon ? Je croyais, si t’étais passionné, rien ne te résistait ?” A la place il dit, “Le convaincre de quoi ?”

“De se repentir et d’accepter la pénitence que j’ai trouvée pour lui.”

Voilà autre chose. Le rouquin choisissait les pénitences, maintenant. “Ah bon c’est quoi ?”

“Payer une *sadaka*. Il fait l’aumône et Allah, il n’est d’autre Divin que Lui, pardonnera sa débauche.”

Pour ce que Hassan en savait, c’était assez libre comme interprétation du Saint Livre, mais bon, il n’allait pas se lancer dans un débat théologique avec le rouquin. “Okay. Payer combien ? A qui ?” Pensant que le rouquin allait dire dix mille euros pour une œuvre islamique, un truc en Palestine, ou alors, plus près d’eux, de quoi améliorer le confort dans la salle de prière qu’avait ouverte Samir.

Le rouquin converti dit, “Payer à moi – enfin, à nous. Un million d’euros.”

“Un million ?” A voix haute, ça paraissait encore plus débile. “Et pourquoi le neveu de Ben Laden te paierait ça à toi ?”

“Je viens de te dire. Pour qu’Allah lui pardonne de L’avoir si gravement offensé. C’est pour ça, pour le convaincre, j’ai besoin que tu sois là.”

C’était dément. Le rouquin converti décidément taré.

“Et, je veux dire, toi, admettons qu’il te donne un million, tu en fais quoi ?”

“Je glorifie Allah.”

“D’accord, mais plus précisément ?”

“Tu verras, fur à mesure. Mais d’abord, il faut que le Saoudien donne. Donc c’est pour ça : est-ce que t’acceptes de venir ?”

Hassan à présent curieux, quand même. Voir la tête du neveu Ben Laden quand l’autre allait lui demander un million pour se faire pardonner d’avoir joué à Strauss-Kahn.

Il soupira et dit, “C’est vraiment pour te rendre service.”

Six

ET VOILÀ. COMME D'HAB : SA CONNE DE MÈRE EN TRAIN DE CHIALER, du chiqué pour que Steeve se sente merdeux de l'avoir claquée, en rajoutant des caisses, je te dis pas. Que sérieux, ce coup-ci, il l'avait à peine frôlée. D'autres fois, peut-être. Mais là, franchement, c'est pas vrai qu'il avait tapé fort. Chaque fois le même cinéma, qu'en vérité, elle avait à s'en prendre qu'à elle-même. C'est elle qui provoquait. Steeve dit, "Putain tu fais chier. Chaque fois tu m'obliges, te recadrer, après t'es là, pleurnicher, me faire sentir coupable et tout. Tu crois j'ai pas compris ton petit manège ?"

L'autre renifla sa morve et le sang qui lui coulaient du nez. Tout ça juste une petite mandale de rien. Désolé : c'est elle qui devait être fragile au départ, carence en vitamines ou bien de l'hypertension pour que ça saigne autant.

Surtout, tout ça, pardon, sa faute à elle, une fois de plus : lui, juste, il avait demandé sa chemise, la Hugo Boss *slim fit* à col Kent. Sa mère, là, disant qu'elle était pas prête. Lui, comment ça pas prête ? Trois jours je l'ai mise au sale. Oui mais j'ai été obligée de la relaver, à cause des taches sur le col. Ça doit être tous ces gels que tu te mets dans les cheveux, tout ce que ça fait, ça coule et ça salit. C'est une tannée, après, réussir à les ravoir.

Qu'est-ce tu racontes mes gels ? Tu dis de la merde, tu sais pas de quoi tu parles, c'est ta lessive qu'est toute pourrite qui lave rien. Ou tu mets pas le bon programme sur la machine, pas accuser mon gel quand c'est toi, même pas capable, laver une chemise en trois jours. C'est là que, elle, elle avait dit qu'il était pas content du blanchissage gratuit, il avait qu'à porter ses affaires au pressing. Oh putain. C'était parti tout seul. Un réflexe. Tiens. Et ça, tu vas le porter au teinturier aussi ? Une grande tarte dans sa gueule.

Steeve dit, "Tu sais bien pourtant, chaque fois, tu parles mal, ça finit toujours pareil." Elle aurait dû savoir quand même depuis le temps. "Tu devrais savoir quand même depuis le temps. Il y a un truc que je suis..." Cherchant le mot – intransigeant ? Non. Indécrottable ? Non. Putain, c'était quoi ? Eh merde. Tant pis. "... Qu'il y a un truc que je rigole pas, c'est comment on me parle. Même t'es ma mère,

c'est pas une raison. Qu'après, sinon, ça devient n'importe quoi."

L'autre disant rien, boudant maintenant, alors qu'il essayait d'échanger avec elle. "Allez tiens, preuve que je t'en veux pas, fais-moi donc une omelette."

Elle sortit de la cuisine en reniflant et partit dans la salle de bains.

"Tu me prendras une bière en revenant t'es gentille." Pas de réponse mais Steeve presque sûr qu'elle avait entendu.

Intraitable. Le mot qu'il avait cherché c'était *intraitable*. Sauf là, c'était trop tard pour le dire. C'était chiant, les mots, quand ça faisait ça.

Coupé dans sa réflexion par son Samsung. Patrick. Qu'est-ce qu'il voulait celui-là ?

"Ouais, Patrick ? Bien ? La forme ?"

"Super. Dis voir, on est en bas de chez toi. Tu descends ou on monte ?"

"Non. Je descends. Je descends." Pis quoi encore ? Le grand Négro qui voulait venir chez lui maintenant ? Avec l'autre amochée qui ferait sa victime. Sûrement pas. Steeve dit, "Maman ?" L'appelant comme ça exprès pour lui faire plaisir, lui montrer qu'il était pas fâché. "Je descends voir un collègue. Je remonte tout de suite." Pas de réponse dans la salle de bains. "Je te dis ça pour l'omelette. Attends je sois remonté."

En sortant de l'immeuble, Steeve vit la bagnole de pimp de Patrick garée un peu plus loin sur le parking de la résidence : le monospace Cadillac *Escalade* à pas loin de cent mille. Le grand Rachid, l'imbécile de Reubeu qui était allé avec lui pour canarder la boîte, tenait la porte ouverte. En passant devant lui, Steeve fit exprès, lui dire même pas bonjour, et monta à l'arrière, à côté de l'autre frimeur, toujours avec des fringues super collées au torse, bien dessiner ses pecs et ses tablettes de mec qui passe sa vie en salle.

"Hey, Patrick ? Bien ? La forme ?"

"Nickel. Juste, je me demandais, avec le mec, là, ça l'a fait ?"

"Le mec ?"

"Le mec associé avec Greg qu'on savait pas qu'il existait ? Tu m'as dis que t'inquiète, c'est un blaireau, je gère. Donc je voulais savoir, t'as géré ?"

"Ah ben oui, j'ai géré. Grave !"

"Je veux dire, t'as géré géré ? Ou t'as géré zéro, genre géré comme l'autre soir, que tu vas faire flipper Greg avec deux de mes gars et Greg, lui, il en meurt ?"

Putain, il allait pas remettre ça, encore ! "Putain je t'ai dit l'autre soir. C'est pas notre faute qu'il avait le cœur fragile, toute la coke qu'il s'est mis dans son pif, cet enculé, voilà le résultat. C'est ça qui l'a tué,

Greg, pas nous. Nous, comment on pouvait savoir qu'il allait faire un infartuce ?"

"Oui mais, ça c'était avant-hier. Là, moi je te parle aujourd'hui, de comment ça s'est passé, si le mec s'est bien chié dessus."

"T'inquiète. Là, ce fils de pute, il a pas voulu montrer, tu vois ? Pas perdre la face tout de suite. Le mec genre je suis pas impressionné, mais qu'en fait tu sens bien, derrière, il se dit ouh là, c'est quoi là ce merdier, dans quoi j'ai mis les pieds ?"

"Ah ouais ? T'as senti ça ?"

"Clair ! Il faisait tout pour pas le montrer, mais ça va, depuis le temps, j'ai quand même l'habitude. Je sais quand un mec il flippe. Et bon, là, le mec, c'est vrai qu'il a besoin qu'on lui remette une couche. Encore insister un peu. Ce que j'ai fait cet aprème, sans doute ça suffit pas. Mais une bonne deuxième lame et après ça sera bon."

"D'accord. Et ça, donc, tu l'as senti plutôt pendant que vous discutiez ? Ou plutôt sur la fin, le moment qu'il t'a ramené à ta bagnole à coups de pompes dans ton boule ?"

Putain comment il savait ça le Nègre ? Peut-être l'autre salope de Beurette qui était allée cafter. Putain, elle allait prendre, elle, prochaine fois qu'il la voit. Mal renseigné, en plus : c'était en lui massacrant l'oreille. "C'est ce que je t'ai dit : le mec, il a essayé de donner le change. Et moi, je viens de t'expliquer, je l'ai laissé faire. Pour qu'il se méfie moins."

"T'as l'oreille rouge, là, c'est quoi ? Une allergie aux merdes que tu te mets dans les cheveux."

Putain, deuxième fois de la soirée. Qu'est-ce qu'ils avaient, tous, avec son gel ? Steeve décidant de ne pas relever et disant, "Et donc là, c'est bon. Comme je t'ai dit : le mec croit qu'il maîtrise, mais en fait, pas du tout : il se doute pas ce qui l'attend."

"Ah bon ? Moi non plus, en fait, je me doute pas, ce qui l'attend. C'est quoi ce qui l'attend ?"

C'ÉTAIT SA PREMIÈRE NUIT DANS L'EX-CHAMBRE DE FEU GREG et, gros comme une maison, Georges voyait le plan qu'il allait mettre quinze ans à s'endormir. Allongé sur son pieu, lumière éteinte, repensant à la journée.

Par exemple, une fois la BM du petit mec repartie sur la quatre voies, le moment où il était revenu vers la boîte, la belle Arabe était debout devant la porte. Georges avait dit, "C'est bon ? Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?" Elle lui avait montré le sac plastique qu'elle avait à la main. Et dit, "Oui. Et donc je vais y aller."

Georges avait dit, "Je me souviens de vous l'autre soir, après la fusillade, vous êtes restée pour répondre aux policiers. Je me

demandais, en temps normal, c'est quoi ce que vous faites ici ?”

“En gros, je supervise tout ce qui est service, la salle et les deux bars. Je gère aussi pour les stocks, même si c'était plutôt monsieur Meneken qui discutait avec les alcooliers.”

“Ah oui ! C'est pas rien, dites donc. Et ça vous plaît ?”

“Heu, oui. C'est surtout, les horaires me conviennent. Enfin, me convenaient.”

“Ah bon. Ils ne vous conviennent plus ?”

“C'est pas ça, mais il faudrait déjà savoir quand la boîte va rouvrir, qui va reprendre ? Si ça se trouve, les nouveaux n'auront pas envie de me garder.”

“Le nouveau, c'est moi. Et l'idée, c'est de rouvrir normalement, vendredi qui vient, comme si de rien n'était. Pour ça, j'ai besoin de vous. Vendredi, déjà, pour faire ce que vous faites d'habitude. Mais aussi, d'ici là, si vous voulez bien, pour me faire une formation emploi accélérée.”

“Une formation comment ?”

“M'expliquer le business de la nuit, me dire comment ça marche. Parce que moi, jusqu'à récemment, j'étais dans une tout autre branche. Je me dis que bon, ça doit pas être si sorcier. Mais quand même : si vous m'expliquez les deux trois trucs de base, ça me fera gagner du temps.” Et comme elle ne réagissait pas, il avait dit, “Ce serait payé, bien sûr.”

Elle ne répondait toujours pas, laissant encore passer un petit temps avant de dire : “C'est juste, je me disais, la façon que Greg, monsieur Meneken, tenait ses livres, je suis pas sûre que je vais savoir vous expliquer. Ça, faudrait voir plutôt avec son ami, monsieur Fulco.”

“Régis ?”

“Ah ben, si vous le connaissez déjà, très bien. Et donc, la gestion proprement dite, il faudrait voir avec lui. Moi, après, le reste, tout ce qui est bar, la musique, ça oui, je peux vous dire les grandes lignes.”

“Eh ben super alors. On commence par quoi ? Le bar ? La musique ?”

“Là, tout de suite, par rien, parce que je suis déjà en retard, il faut que j'aille récupérer mon fils.”

Pas plus chaude que ça non plus. Prudente. Limite méfiante, même. Là, disant oui plus par politesse qu'autre chose.

“Pas de problème. On dit quand alors ?”

“Je sais pas. Demain, après ma journée à la boutique on peut essayer de trouver une petite heure.”

Georges avait dit marché conclu, qu'ils se donnaient rendez-vous ici, à la boîte, le lendemain en fin d'après-midi. Et là ça s'était trouvé

que Georges dise ça, juste au moment où la C4 de Régis était en train de se ranger sur le parking.

Régis et la belle Arabe avaient échangé un signe de la main. Elle montant dans sa voiture, une vieille Nissan *Micra* pendant que Régis sortait de la sienne. Régis avait ensuite rejoint Georges et dit, “Ah ben je vois que t’as fait connaissance avec Djamila.”

Djamila, donc. Georges avait trouvé que Djamila, ça allait bien avec ses cheveux et dit à Régis, “Ouais, mais pas seulement. Avant elle, il y a un petit branleur, aussi, qu’est venu essayer de me secouer. Steeve. Avec deux e.”

C’est là que Régis avait dit, “Lui ? Ouais, c’est une trompette. Une petite gouape qui se la raconte. C’est bien que tu l’aies redressé. Avec Greg, déjà, il arrêta pas de faire chier.” Et que Georges avait répondu, “Oui enfin bon, pas pour dire, il est top ton business. J’ai pas encore rouvert que t’as déjà des mecs qui viennent me racketter.”

Et puis un peu plus tard, en remplissant les sacs-poubelle, de lui-même, sans que Georges l’ait questionné ni rien, Régis avait dit, “Non, Djamila, elle est super. Bosseuse, fiable, pas conne. Une fille super.”

Georges avait dit, “Ah oui ?”, tâchant de ne pas avoir l’air trop intéressé.

“Oui. Etant jeune, j’ai pas le détail mais je crois comprendre, elle a pas eu la vie facile. C’est pour ça, là, mon vieux, je lui tire mon chapeau. Elle se démène toute seule pour élever son gosse. Deux boulots – ici, la boîte, et puis la semaine avec Gisèle, la boutique.”

“Ah bon ? Elle travaille avec Gisèle ?” Georges attendant de voir pour décider si cette connexion allait constituer un avantage ou un inconvénient pour se rapprocher de la belle Arabe.

“Eh oui ! Et d’ailleurs, entre nous, je fais gaffe devant ta sœur parce que, même si elle le sait, elle aime pas trop qu’on le dise, mais au départ, les idées pour booster son affaire – tout : les concepts, l’énergie – c’est Djam qui est venue la voir avec.”

“Ah oui ?”

“Mais oui : au départ, Gisèle l’avait juste embauchée pour l’assister avec le toilettage. A l’époque, c’était l’ancien nom, *Toutou Chic*, t’avais juste l’atelier. Très vite, c’est Djam qui lui a dit, madame Fulco, pourquoi sur le devant, on fait pas aussi boutique ? La partie du local qui donne sur le parking ? Et le toilettage derrière. Gisèle a hésité, mais depuis, elle tient le magasin, et tout ce qui est toilettage, maintenant c’est plus que Djam. C’est de là qu’ensuite elle a eu les autres projets derrière, les *Chien Chéri*, *Darling Doggy* et tout.”

Mais oui. C’était les trucs dont sa sœur avait parlé le premier soir, sa boutique d’articles pour chiens, ses projets de ligne de vêtements et d’accessoires – et qu’il n’avait pas écoutés, trop impatient de pouvoir

enfin coincer Régis entre quatre-z-yeux, lui faire cracher ce qu'il avait fabriqué avec une vie d'épargne.

“Donc, maintenant, Gisèle te la joue royal au bar avec les parts de société qu'elle a données à Djam, je vous présente mon associée et tout ça. D'accord, mais excuse-moi ! Je vois mal comment elle aurait pu, décemment, ne pas la faire croquer si tout à coup ça se met à rigoler. Bref, te dire, Djamila, c'est une fille, elle est super.”

Et donc là, dans le noir, comme si c'était comme ça qu'il avait une chance de trouver enfin le sommeil, Georges pensait à la belle Arabe qui était une fille super.

Sept

COMME QUOI, TU VOYAIS LE *Marina Privilège* , c'est sûr que dans la vie, c'était mieux d'être pété de thune. Hassan bluffé par le palace où était descendu le neveu d'Oussama Ben Laden. Non parce que là, sérieux, tout : l'emplacement, l'espace, la vue, les installations de oufe, le luxe de bâtard, Hassan s'était dit, voilà ! Ça, c'était la Côte. Comme dans les films.

Comme par exemple arriver et voir le mec en uniforme venir ouvrir les portes de l'Opel Corsa toute pourrie comme si c'était une Rolls et souhaiter bienvenue au *Marina Privilège*, puis laisser le jeune voiturier aller garer l'épave hors de vue, forcément au milieu de caisses de malades.

Après, à la réception, Hassan avait été étonné que le mec au guichet appelle la chambre du bâtard au lieu de la sécu pour les faire dégager, vu comment ils faisaient tache, les trois. Hassan passe encore, fringué normal, mais les deux autres, Moktar et le rouquin, déguisés en marchands de tapis.

Sans doute le mec de la réception avait dû en voir d'autres et là, avait dit au téléphone qu'il y avait trois personnes pour monsieur Bineladan, disant Bineladan alors que le rouquin avait demandé Ben Laden. Le mec disant ensuite, non, ils ne veulent pas donner de nom, ils disent que c'est personnel. D'accord. Pas de problème. Je transmets. Puis avait raccroché et leur avait dit quelqu'un allait venir, avant de leur désigner des banquettes.

Cinq minutes plus tard un type s'était pointé, la trentaine, sapes de marques, pieds nus dans des pompes à lacets grises sans aucune couture visible, donc que Hassan avait évaluées à pas loin de mille.

Le mec disant alors qu'il s'occupait des affaires de monsieur Bineladan, disant "Bineladan", lui aussi, preuve que c'était une exigence du bâtard.

Le rouquin avait dit, "C'est à propos de la visite qu'il a reçue dans la soirée samedi dernier." Le mec s'était éloigné pour appeler sur son portable. Puis était revenu pour leur dire de le suivre, les emmenant à travers une grande galerie jusqu'au parc, puis tout au bout d'une longue allée vers la mer. Oui parce que le bâtard, lui, en plus, n'était

même pas installé dans l'hôtel proprement dit, mais carrément, dans un des bungalows indépendants au bord de l'eau, avec terrasse privée et tout. Donc là, voilà, ils étaient dos à la mer, en face du mec. Eux trois debout, le bâtard, lui, tranquille, en peignoir, allongé sur le transat, un verre dans une main, sa Marlboro dans l'autre.

Le gars qui était venu les chercher à la réception s'était rassis plus loin sur la terrasse et tapotait sur un MacBook Pro dernière génération. Depuis la même table, un autre mec ne les quittait pas des yeux. Musclé, sec, cheveux courts, gueule carrée, air fumier – le mec, même en civil, marqué Sécu sur le front, garde du corps perso du bâtard, Hassan était prêt à parier.

Le bâtard dit, "Je vous écoute."

Le rouquin se mit la main sur le cœur pour dire, "*Salam aleykom.*"

L'autre fit deux ronds avec sa clope en levant les yeux au ciel. "Ouais, *aleykom salam.* Et donc ?"

"Je m'appelle Kader, je suis sacrificateur *helel*. Moktar qui travaille avec moi. Et Hassan. Hassan a fait l'entraînement au jihad." Putain, combien de fois il faudrait lui dire d'arrêter avec ça. Hassan se promit de pourrir le rouquin une fois qu'ils seraient repartis.

Le bâtard dit juste, "Oui. Troisième et dernière fois : et donc ?"

"D'abord, es-tu familier avec la situation des lieux de prière musulmans dans la région PACA, et plus particulièrement sur la commune de Cinjus-Tésauris ?"

"Alors je vais être tout à fait franc : non."

Hassan sentant le mec se retenir d'ajouter "et je m'en branle".

"Ici, à Cinjus-Tésauris, il n'y a pas de carré musulman au cimetière, alors qu'une partie est réservée aux animaux de compagnie. Longtemps, sur la commune, la prière a eu lieu dans la buanderie d'un foyer Sonacotra. En 2003, l'Organisation des musulmans de Cinjus-Tésauris a réussi à acheter un local, au rez-de-chaussée d'un immeuble dans le vieux Tésauris. Mais son utilisation pour le culte reste très limitée, à cause du harcèlement procédurier des copropriétaires."

Le bâtard leva la main. "Okay. Okay. On ne communique pas bien, là. Dernière chance et après je vous fais raccompagner par Gunther", donnant un coup de menton vers le type assis à la table plus loin. "Quel rapport avec moi. Ou avec ma soirée de samedi dernier ?"

"Le rapport, il est simple. Samedi dernier, tu as eu un comportement indigne d'un bon musulman. Allah, l'Omniscient, l'Omnipotent, est fâché après toi. Or crains Allah, où que tu sois, en secret et en public."

Avant de répondre, le bâtard leva d'abord son verre en faisant sonner les glaçons. Le secrétaire se leva aussitôt pour venir le prendre et partit avec à l'intérieur du bungalow. Le bâtard dit, "Je ne vous

propose pas de vodka-tonic. J'imagine qu'il est trop tôt pour vous." Se foutant bien de leur gueule, en plus. Ça faisait drôle, à l'oreille, parce que le mec parlait français avec un accent, mais pas l'accent reubeu. L'accent suisse. Le mec devait dire nonante, septante et tout ça. "Et donc tu disais, Allah est fâché après moi ?"

"Oui. Et tu dois implorer Son pardon. Car Allah est grand accueillant au repentir, très miséricordieux."

"Tu sais quoi ? Au cas où, c'est un dossier entre Lui et moi. Et toi, tu te mêles de ce qui te regarde et tu nous laisses tranquilles, Allah et moi."

Le rouquin eut un petit sourire, Hassan trouvant ça pénible à regarder chaque fois que ça se produisait. "Par cette réponse, tu t'enfermes. Il nous est rapporté que Abdullâh Ibn Massoud, qu'Allah soit satisfait de lui, a dit : "C'est l'un des pires péchés lorsqu'un homme dit à son frère 'Crains Allah' et qu'il répond 'Occupe-toi de toi-même'."

"Ah bon ? C'est un des pires péchés, ça ? C'est bête. C'est exactement ce que je viens de faire."

"Voilà pourquoi Dieu, le Tout Miséricordieux, me dépêche pour t'aider au repentir qui te fera obtenir Son pardon. Et pour qu'Il te pardonne, il faut que tu fasses quelque chose pour célébrer Sa gloire, par exemple quelque chose qui améliore la situation de Son culte dans la région PACA. Mais aussi, pour que ça ait de la valeur, quelque chose qui t'impose un effort. C'est à ce prix-là que le pardon te sera accordé."

"Qu'est-ce que tu appelles 'ce prix-là' ?"

"Faire quelque chose qui te coûte."

Le secrétaire était de retour, avec le verre à nouveau rempli. Sans le regarder, le mec leva la main et le secrétaire lui glissa le verre dedans, avant de retourner s'asseoir plus loin. Le bâtard but d'abord une gorgée avant de dire, "Oui c'est ça que je te demande. Qui me coûte combien ?"

"Un million d'euros. En liquide."

Le bâtard éclata de rire, manquant de renverser son drink. "Un million en liquide ? Ça va le chalet ou bien ? Un million d'euros, moi je dis, ça fait bonbon pour une sucette, non ?"

Hassan ne l'aurait pas dit comme ça, mais voyait bien l'idée. Le rouquin, lui, restait silencieux. Du coup, le bâtard reparla en premier : "Okay et, juste par curiosité, admettons, un million d'euros en liquide, j'en fais quoi ? Je le donne à qui ?"

"Tu me le confies."

"Ben voyons ! Je te file un million à toi et Allah—"

"Loué et exalté soit-Il."

“Si tu veux. Mais donc, je te file un million et Allah, Lui, ‘loué et exalté soit-Il’, me pardonne. Mais pour qu’Il me pardonne, il faut que toi, tu touches un million. C’est pas mal, ta petite combinaison. Juste, dis-moi, c’est souvent que tu trouves des gogos qui te donnent un million d’euros pour s’excuser de s’être fait désenneiger le piton ?”

“Pas donner. Confier.”

“Ah oui, ‘confier’. Confier pour en faire quoi, après ?”

“Je le distribue.”

“Oui je vois : genre aux pauvres. Mais ça, si j’ai envie de faire la charité, je n’ai pas besoin de toi. Je peux aller donner direct. Comme ça au moins je suis sûr qu’il n’y a rien qui se ‘perd en route’, tu vois ce que je veux dire ? Et vis-à-vis d’Allah—”

“Loué et exalté soit-Il.” Hassan commençait à trouver le rouquin assez bon, en fin de compte, sa façon super straight, poker face – sauf qu’une gueule comme la sienne, poker face, ça créait un malaise, à force.

“Tu peux faire ça si tu veux. En *plus*. Mais ça ne remplace pas le fait que, pour célébrer Sa gloire, il faut que tu me confies un million.”

“Mais non ! C’est ce que je te dis : qu’est-ce que j’ai besoin de te confier un million, si je donne moi-même aux pauvres ?”

“Parce que. Moi, l’argent je ne le distribue pas aux pauvres.”

“Ah non ? Tu distribues à qui alors ?”

“Aux membres de la commission des permis de construire de Cinjus-Tésauris.”

“Allez, t’es trop confus, toi ! Il faut te suivre, tu sais ça ?”

“Il y a trois ans, le groupe Tranchant a fait construire un casino vers la sortie de Cagnes-sur-Mer, sur des terrains en friche en bordure de la route de Vence. Ça a donné des idées à un groupe italien qui voudrait faire la même chose dans les hauts de Tésauris, en bordure de la Pénétrante. On raconte que pour ça, les élus ont touché une enveloppe. Et donc, c’est simple : là aussi, ils reçoivent une enveloppe. Simplement, au lieu d’un casino, ce sera pour une mosquée.”

“Oui alors, ça, déjà, je m’excuse, c’est loin d’être joué. Et puis surtout, pardon, mais même en admettant que tes conseillers communaux acceptent, pourquoi ce serait à moi de payer les pots-de-vin pour une mosquée ici ? Pourquoi ça tomberait sur moi ?”

“Parce que tu es très riche. Et que, jusqu’ici, tu fais un usage condamnable de ta fortune.”

“Que tu dis. Mais donc, bref, que je comprenne bien avant que tu ne t’en ailles, si je ne paye pas, toi, tu fais quoi ?”

“Moi ? Rien. Mais Allah sera très déçu. Et ta famille, à n’en pas douter, embarrassée de voir l’un de ses membres salir ainsi le nom.”

Le bâtard ricana et dit, “Alors, ‘salir le nom’, déjà, vu l’état où il

est. Et ensuite, ma ‘famille’, je ne vais pas rentrer dans le détail, mais je vais te dire, ils n’ont pas de leçons à me donner. Crois-moi, je ne suis pas le premier Bin Laden à passer de bons moments sur la Côte d’Azur.”

“Sans doute, mais toi, tu as recherché la circonstance aggravante : en plus du simple péché de fornication impure, tu as imité la prédation d’un grand ennemi des croyants. Un sioniste fanatique, belliciste acharné, grand trésorier des croisés les plus haineux. Voilà pourquoi ta famille connaîtra une honte totale, qui compromettra sa prospérité même en terre sacrée d’islam. Et voilà pourquoi Allah sera si déçu. Et les croyants seront tristes de savoir Allah déçu. Certains parmi les plus dévots pourraient avoir à cœur de contenter Allah, en te punissant *en ce monde* de ton blasphème impie et, plus encore, de ton absence de contrition.”

Hassan trouvait le rouquin de mieux en mieux. Le bâtard avait gommé son petit sourire, petit à petit.

“Tandis que si tu manifestes ton repentir et contribues, à ta façon, à la célébration et diffusion de la parole sacrée en facilitant la construction d’un lieu de prière décent, Dieu le Tout Miséricordieux sera content de toi, et la communauté des croyants à jamais reconnaissante.”

“C’est du racket.”

“Pas du tout. Du racket, ce serait si c’était pour nous. Là, ce n’est pas du racket. C’est du rachat.”

“Du rachat ? Rachat de quoi ?”

“De ton âme.”

Le Saoudien se mit alors à jouer le mec qui réfléchit – surjouer, même : hochant la tête, faisant des moues, prenant son temps. Le rouquin, lui, toujours droit comme un piquet, le regard devant lui, dans le vague, se donnant l’air du mec patient et sûr de son affaire. En les voyant, les deux, et comment la situation se mettait à évoluer soudain, Hassan se dit, non mais tu le crois, ça ? Tu le crois qu’il va y arriver, ce con ?

Finalement, le bâtard ricana et dit, “Okay. Et dis-moi, comme ça, juste par curiosité, en admettant que tu obtiennes le permis, vous voudriez le faire où, votre ‘lieu de prière décent’ ?”

“Ici, à Cinjus-Tésauris.”

“Ça, merci, j’ai compris. Mais justement, c’est ça que je te demande : où ça, ‘ici’ ?”

“A Tésauris-Nord, le long de la Pénétrante, de l’autre côté de l’A8, là où ils voulaient faire le casino.”

“Ah, tu veux dire, tout là-haut, là-haut, après la zone industrielle ?”

“Voilà.”

“Ah bon. Là, ça va. Tu m’as fait peur. Je croyais que tu voulais faire ça ici, je veux dire ici, sur le cap Cinjus. Là, j’aurais pas été d’accord.”

“Ah bon ? Pourquoi ?”

“Ben parce que. Une mosquée sur le Cap, ça va pas ? T’es royé toi ou bien ? C’est là que je suis en train de faire construire ma villa ! Aucune envie que tous les vendredis, le quartier se retrouve envahi par des hordes d’immigrés.”

Huit

LA BELLE ARABE DEVAIT PASSER APRÈS DIX-NEUF HEURES. En entendant un moteur dehors, puis du bruit à la porte principale, Georges sentit son cœur accélérer et se trouva aussitôt ridicule. Tâchant d'avoir l'air normal, il traversa la salle vers le petit sas d'entrée et se retrouva en face, non pas de la belle Arabe, mais de l'OPJ qui avait dirigé les constatations après la fusillade trois jours avant. Le type tout sourire : "Je passais pas loin donc je me suis dit, à tout hasard, j'allais regarder si vous étiez là. Je vous dérange ?"

"Non, non. Pardon, je me souviens plus, votre nom, c'est ?"

"Trillard. Moi, le vôtre, par contre, je m'en souviens."

"Oui. Je me doute."

Un peu étonné de voir le gars débouler, contrarié aussi, en pensant à la belle Arabe qui allait arriver d'une minute à l'autre, Georges lui demanda s'il voulait boire quelque chose.

"La même chose que vous."

"Ah, moi, cette heure-ci, c'est de l'eau. Mais je peux vous servir autre chose. Pas de problème."

Le type dit qu'il prendrait une bière, alors. Ils gagnèrent le bar. Georges passa derrière, servit une Heineken au mec qui refusa le verre et but une gorgée au goulot avant de dire, "Non, je venais voir si tout se passait bien. Rien de particulier depuis l'autre soir ? Personne ne s'est manifesté ?"

Georges se demanda s'il devait parler du petit branleur de la veille, Steeve avec deux e, et puis décida que non. Ça allait compliquer. Il serait bien temps plus tard si le besoin se faisait sentir.

Le type parut surpris. Déçu, presque. "Bon, ben si jamais ça bouge, surtout vous me prévenez. Au départ, c'est quand même pour ça que je vous laisse ouvert. Pour appâter. Vous ouvrez bien toujours vendredi ?"

"Absolument. Comme si de rien n'était."

"Excellent. Bonne mentalité."

Georges ne vit pas trop quoi répondre à ça, donc ne dit rien. Le mec rembraya tout seul. "Non mais, du coup, puisque vous faites tout

comme s'il ne s'était rien passé l'autre soir, je me demandais si vous alliez aussi peut-être prendre le relais de l'arrangement qu'on avait avec Greg."

"Un arrangement ?"

"Tout à fait."

"Et c'était quoi, l'arrangement ?"

"Eh bien, que toutes les semaines, en fonction des résultats du week-end, il me remettait une tite enveloppe pour les orphelins de la police."

"Ah oui ? Et pourquoi ça ? Il avait tué un flic ? C'était pour se racheter ?"

"Je ne crois pas, non."

"Eh ben pourquoi, alors ?"

"Eh bien en échange, moi, je fermais les yeux sur certaines choses."

"Ah oui ? Genre quoi, par exemple ?"

"Eh bien, la drogue. Oui. Beaucoup la drogue, en fait."

"Ah ben ça, pour le coup, c'est réglé. Il y en a plus. J'ai viré les mecs. Vous allez plus avoir besoin de fermer les yeux."

"Oui alors ça, déjà, je demande à voir. Mais même en admettant. Les filles mineures ? Les mecs bourrés qu'on laisse repartir en bagnole ? Les bagarres ?"

"Jusqu'à présent, j'ai encore rien eu de ce genre et j'ai pas l'intention de le laisser se produire. Donc là non plus, pas besoin de fermer les yeux. Non, vos yeux, sérieux, vous allez pouvoir les rouvrir, ce qui est quand même plus prudent, non ? Les yeux fermés, on risque de se prendre un mur. Voyez ce que je veux dire ?"

"Très bien. Juste, il y a encore un truc que, avec Greg, je fermais les yeux dessus."

"Ah oui ?"

"Le fait que c'est votre nom sur la licence."

"Ben oui. Et alors ?"

"Alors que c'est pas vous le gérant."

"Ah bon ? Je suis pas gérant ? Votre avis, je fais quoi, là ?"

"Oui mais bon, vous voyez ce que je veux dire."

"Pas bien, non. Justement."

"Je veux dire le fait que ce soit vous le détenteur de la licence alors que vous êtes fonctionnaire de police."

"Etais. Je le suis plus. Je suis à la retraite. Je vois donc pas l'infraction."

"Peut-être. Mais il y a encore quinze jours, vous l'étiez. Je pourrais le dire, ça."

"Ah oui ? A qui ?"

“Aux services compétents.”

“Il faudra aussi leur dire pourquoi vous ne les prévenez que maintenant. Et pourquoi vous l’aviez pas vu avant. Et là, choisir si vous préférez passer pour un ripou ou un incompetent. Perso, moi, j’opterais pour une combinaison des deux. Parce qu’en tant que ripou, je vous trouve assez incompetent.”

“Je suis pas sûr que vous fassiez le bon choix, là. Mais peut-être c’est normal. Tout ça, pour vous, c’est trop récent. Vous savez pas encore vraiment comment ça marche. Donc je vais être sympa, je vais mieux vous expliquer les données du—”

“Excusez-moi, je vous coupe.”

“Oui ?”

“T’es venu comment ?”

“Quoi ?”

“Je dis : t’es venu comment ? A pied ? En voiture ?”

“Comment je suis venu ? En voiture, pourquoi ?”

“D’accord. T’es garé dehors ?”

CHARLENE DIT, “C’EST FOU QUE ÇA LEUR FASSE PAS MAL.”

Djamila dit, “Non, vas-y. L’épilation, c’est indolore pour les chiens.”

Charlene dit, “Ils ont de la chance ! J’aimerais bien être pareille.”

Djamila était à l’atelier avec Charlene, la serveuse du *Kif* qui lui avait demandé si des fois elle pouvait pas faire un stage, apprendre un boulot qu’elle pourrait faire de jour. Djamila en train de lui expliquer comment toiletter un terrier à poil dur. “On dit épilation, mais en fait, c’est ce que sur les humains, on appellerait ‘coupe au rasoir’. Sur les terriers et les teckels à poil dur, tu enlèves le poil de couverture qui est dur et rêche pour garder le sous-poil, doux et propre. Les épagneuls, c’est l’inverse : tu enlèves le sous-poil parce qu’il feutre et garde la poussière. Vas-y. A toi.” Charlene, du coup, pour l’instant, plus une perte de temps qu’une aide, mais Djamila se souvenait qu’elle aussi, au début, elle avait été bien contente que quelqu’un lui explique.

Charlene dit, “On se rend pas compte, on en voit dans la rue, le boulot qu’il y a derrière : comment c’est pas si simple en fait, de toiletter un chien.”

“C’est pas la fusée Ariane non plus. Juste de la patience et pas être trop maladroite de ses mains.”

“Et puis bien aimer les chiens, quand même, non ?”

“Oh non. Pas obligé.”

“Ah bon ? Toi, par exemple, tu les aimes pas ?”

“Pas spécialement, non. Mais ça me dérange pas non plus, les

manipuler. Juste, des jours, j'en peux plus de l'odeur. Mais ça, c'est tous les boulots. Prends la boîte, c'est pareil, en fin de nuit, comment on pue."

Le terrier les regardait, indifférent, le ventre et le cou retenus par des sangles accrochées à une potence vissée au bord de la table.

"Les chiens, c'est pas le problème. Là où j'ai du mal, en fait, c'est les humains qui vont avec." Les petites vieilles qui demandaient leur avis à un bichon ou un shihtzu, comme s'ils allaient leur dire quelle couleur de coussin ils préféreraient. "C'est pour ça, heureusement, il y a Gisèle. Moi je fais les chienchiens. Elle, elle se tape les mémères."

"Et l'autre dame, là, qui vient souvent vous voir, c'est qui ?"

"Quelle autre dame ?"

"Tu sais, blonde, pas très grande, avec des grosses lunettes et 'des formes', comme on dit."

"Ah ? C'est Anne-Dominique, madame Sauvin. La coach."

"La coach ?"

"Oui. Quand on a eu nos projets", pensant quand j'ai eu, "on s'est dit qu'on n'allait pas savoir faire. Donc Gisèle avait cette amie du tennis qui fait du coaching. Personnel et en entreprise. Et voilà."

"Et elle vous a 'coachées' comment ?"

"Par exemple, c'est elle qui nous a dit, bon alors les filles, c'est quoi votre plan d'affaires, votre bilan prévisionnel ? Faites voir la vision chiffrée du projet. C'est quoi la zone de chalandise ? Vous avez défini la cible, le positionnement, la strate ?"

"C'est quoi tout ça ?"

"Ben voilà, nous, avec Gisèle, pareil, on n'y comprenait rien. Donc c'est elle qui nous a cadrées, nous a aidées à trouver comment faire fabriquer les protos en Tunisie pour le défilé de dans dix jours. Pareil, *Canins câlins*, le site de rencontres, elle nous a présenté le concepteur qui va bosser dessus. Sans elle, on serait pas aussi avancées qu'on est sur les différents dossiers."

"Ah bon, elle fait ça comme métier. Moi je croyais qu'elle faisait juste la mairie."

"Ben donc tu la connais, alors. Pourquoi tu me demandes qui c'est ?" Djamila presque sûre maintenant de savoir où ça allait, agacée par avance.

"Non, juste, il m'avait bien semblé la reconnaître des affiches des dernières élections. Donc c'est pour ça, je me demandais pourquoi elle venait là, le soir, discuter avec vous."

"Ben je viens de te dire."

"Ah d'accord. Okay." Charlene hésitant encore. Djamila pensant, vas-y. Ce sera fait, comme ça. "Et juste, les affiches aux dernières élections, tu sais quel parti elle est ?"

Voilà. Djamila dit, "Oui. Front national."

"Ah bon. Tu savais, alors. Okay."

"Oui je savais. Bon. Je te laisse finir, là. Il faut que j'y aille."

Se tapant un peu d'emboutes en centre-ville et, une fois sur la quatre voies, aux ronds-points, mais rien de trop grave, arrivant même un poil en avance sur le parking de la boîte et là, voyant quoi ? Le nouveau patron qu'elle était censée former, en train de traîner un mec vers une bagnole, forçant le mec à marcher courbé en le tenant par l'oreille, exactement comme avec le Steeve la veille. Sauf que là, Djamila avait bien l'impression, le mec plié en deux était le policier qui l'avait interrogée l'autre soir, après la fusillade.

Djamila se gara à l'écart, coupa le moteur et resta dans sa voiture à regarder le policier remonter dans la sienne, mettre le contact et sortir du parking. Le nouveau patron debout, restant à le regarder comme pour être sûr que l'autre partait pour de vrai. Une fois la Peugeot engagée sur la quatre voies, elle sortit de sa *Micra* et se dirigea vers le nouveau patron. Arrivé à sa hauteur, elle dit, "C'est votre truc, vous, prendre l'oreille des gens, non ? C'est votre, comment on dit, c'est votre botte secrète."

Neuf

ILS ÉTAIENT AU BOUT DU PARKING situé sur le toit du supermarché *Casino*, à la sortie de Cagnes-sur-Mer, en bordure de la route de Vence. Moktar debout près de la *Corsa*, Hassan quelques mètres plus loin, à côté d'un 4 × 4 Volvo, avec Kader-Kevin et l'adjoint au maire de Cinjus-Tésauris en charge de l'urbanisme.

Le magasin dessous était en train de fermer. A part eux, quelques retardataires finissaient de transvaser leur caddy dans leur coffre. Bientôt il ne resterait plus qu'eux et le mec sur le toit.

Hassan, pour être honnête, était impressionné de voir le rouquin réussir à déplacer un élu sur le toit d'un supermarché. Le mec, là, en train de dire, droit au but : “Au téléphone, vous avez dit que c'était à propos du lieu de prière de la rue Christian-Lebrun. Jusqu'ici, je traitais avec monsieur Hamidi, que je respecte infiniment. C'est vous qui reprenez le dossier ?”

“D'une certaine façon, oui.”

“Pardon, mais ça n'est pas très clair. Au téléphone, vous avez parlé d'une ‘approche différente’ qui nécessite de la ‘discretion’. Donc me voici. Je vous écoute.”

Le rouquin dit, “Personnellement, et ça me place en désaccord avec Samir – monsieur Hamidi –, je pense que la situation rue Christian-Lebrun est bloquée. Les copropriétaires sont de mauvaise foi. Aucun des gages de bonne volonté que l'Organisation des musulmans de Cinjus-Tésauris s'efforce de leur donner n'est jamais suffisant.”

“Vous avez hélas raison. Vous savez qu'officieusement, la mairie a, sinon depuis le début, du moins très vite, souhaité voir aboutir les efforts de monsieur Hamidi. C'est quelqu'un de très raisonnable et que nous apprécions. Après, hélas, officiellement, nous sommes contraints par les règlements. Les copropriétaires savent en jouer très habilement. Vous observerez que le maire a toujours trouvé de bonnes raisons de ne pas céder à leurs demandes d'interventions en votre défaveur. C'est hélas le maximum de ce qu'il peut faire pour vous à ce stade.”

“C'est pourquoi moi et quelques autres, nous avons décidé

d'oublier la rue Christian-Lebrun et de réfléchir à un autre site.”

“Ouh là ! Vous me faites peur, là.”

“Il n’y a vraiment pas de quoi. Nous voudrions signer un bail emphytéotique pour le terrain qui avait été un moment envisagé pour implanter un casino. Je crois savoir qu’en définitive, ça ne verra jamais le jour. A la place, nous voulons y construire une mosquée. C’est aux limites de la commune, loin des habitations, aucun riverain ne pourra se plaindre que le lieu de prière constitue une nuisance.”

De nouveau, Hassan trouvait que le rouquin assurait. Peut-être la formation de technico-commercial qu’il avait suivie ou après, l’entraînement à la vente chez Bacardi.

L’adjoint au maire montra la paume, comme pour dire de freiner. “Ouh là là ! Comme vous y allez ! Même à cet emplacement, ça aurait besoin d’être bien expliqué à l’opinion. Un casino, c’est une chose. Une mosquée, c’en est une autre !”

“Nous l’avons parfaitement compris et sommes prêts à contribuer au budget communication d’une mairie visionnaire qui ferait évoluer la société française et progresser le vivre ensemble.” Hassan se demanda où le rouquin était allé chercher une phrase comme ça, pas sûr de ce qu’elle voulait dire. L’adjoint au maire donnait l’impression de comprendre sans problème, lui.

“Oui mais, même avant les électeurs, déjà, en interne...”

“Comme je disais, là aussi, nous sommes prêts à accompagner cet effort d’explication citoyenne.”

“Oui mais bon, si vous deviez avoir le bail, après, vous savez comment ça marche : il y a une commission d’examen des demandes de permis de construire – commission que je dirige d’ailleurs, c’est pour ça, je peux vous en parler. La commission se réunit pour éclairer le maire dans sa prise de décision. Elle se prononce par un vote à bulletin nominatif. Le sens de son avis est adopté à la majorité absolue des membres présents. Sur les cinq, il y en a déjà deux que vous pouvez oublier : une élue Front national, une folle qui était au Modem avant, obsédée par la laïcité et la corruption. Et un socialo mou du genou, mais bon, qui se sent obligé, parfois, de faire semblant de s’opposer. Reste donc trois personnes à convaincre, si vous voyez ce que je veux dire. Sans bien sûr parler du maire.”

Le rouquin tendit alors un petit papier plié au type. L’autre le prit et le déplia, regardant le chiffre inscrit dessus. Puis il le replia et le rendit au rouquin avec un petit hochement de tête et une moue d’approbation.

Le rouquin dit, “Remis à vous et au maire, que vous affecterez ensuite comme bon vous semble, là où ça vous paraît le plus utile. Ça, ça ne nous regarde plus, du moment que le permis est approuvé.”

“Il faut que j'en parle au maire. Et dans le cas d'un accord, qu'on voie comment il pourrait dire qu'il n'avait pas les moyens de s'opposer. Bref, il va falloir se revoir. Mais là, je dois vous laisser, j'ai conseil municipal.”

Depuis le temps qu'ils discutaient, il ne restait plus qu'eux sur le toit du supermarché. Le type remonta dans sa Volvo et s'en alla. Hassan décida de flatter le rouquin pour le faire parler. “Putain, t'as déchiré, là. Comment tu l'as vaseliné, ce bouffon !”

L'autre regardait au loin, comme absorbé par des pensées profondes, et prit son temps avant de dire, “Ce n'est pas moi. C'est Allah, Celui qui rend puissant.” Disant ça avec l'air de vraiment le penser.

LA BELLE ARABE ET GEORGES ÉTAIENT INSTALLÉS dans ce qu'elle avait appelé le “carré vipe”, Georges voulant croire que c'était dit avec ironie, à voir les banquettes en skaï esquinées et le gros cube qui faisait office de table. La paperasse mal classée qu'il avait trouvée dans les affaires de Greg en nettoyant le premier jour était à présent étalée dessus, la belle Arabe et lui essayant d'y mettre de l'ordre. Georges dit, “Et ça, là, c'est quoi ?”

Il lui montrait un petit prospectus aux couleurs criardes illustré d'une photo de deux filles en bikini confetti. “Ben oui : *Porn 2 be Alive*, show lesbien, c'est quoi ?”

Elle le regarda par en dessous et dit, “C'est quelle partie de la phrase que vous ne comprenez pas ? *Show* ? Ou *lesbien* ?” Georges se sentit rougir. “C'est pas dur : c'est deux filles qui se caressent. Les mecs les filment avec leur téléphone. Et ils consomment au bar. Il n'y a rien à ‘comprendre’.”

“Non, ce qui m'échappe, c'est ce que ça fait dans mon établissement. Je croyais que c'était une discothèque avec piste de danse. Pas cabaret goudou avec nu intégral.”

“Ben ça, faut demander au comptable de Greg, le mari de ma patronne, monsieur Fulco.”

“Vous voulez dire, ce truc, c'est un coup de mon beau-frère ?”

“Monsieur Fulco c'est votre beau-frère ?” L'expression de son beau visage était tout à coup – “choquée”, peut-être pas. Mais étonnée, ça oui.

“Oui.”

“Et donc madame Fulco, Gisèle...”

“C'est ma sœur, oui.”

Pour ce qu'il sentait, le fait d'être lié à Régis ne lui faisait pas marquer des points, plutôt l'inverse. L'inconnue, après, c'était dans quelle mesure d'être le frère de Gisèle les lui faisait regagner. Une

chose était sûre : la belle Arabe n'allait plus le regarder pareil à partir de maintenant.

"Ah bon. Ah ben je comprends mieux."

"Mieux quoi ?"

"Le fait que c'est vous qui reprenez, associé avec Greg et tout. C'est plus logique."

"Croyez-moi, ça ne l'est pas, pourtant. Pas du tout, même. Mais je ne vais pas vous embêter avec ça."

Il y eut un blanc. Elle dit, "Et sinon, vous, par exemple, ça va être quoi votre style de son ?"

"Mon style de son ?"

"Oui. La musique que vous aimez..."

Georges se retint de répondre qu'elle "venait de là, qu'elle venait du blues" et à la place dit, "Moi ? Comme musique ? Ben je sais pas. Quand j'en écoute, c'est plutôt Dire Straits. AC/DC. Sinon, dans les Français, j'aime bien Cabrel. Pour la poésie. Pis Johnny et Eddy, bien sûr. Mais bon, ça, c'est tout le monde."

Elle marqua un temps et dit juste, "Ah."

"Ah' ?"

"Non, je veux dire : oui, d'accord. Effectivement."

"Quoi, 'effectivement' ? Vous me demandez, je vous dis."

"Oui, non, il y a pas de mal. Juste, après, c'est clair que là, les sons que mixe Didji Doudou, ça risque de vous faire drôle. Mais bon, vous aurez qu'à vous dire, c'est ça aussi qui attire du monde."

Un autre blanc. Georges pour se donner une contenance se remit à parcourir la feuille posée devant lui, repérant alors quelque chose qui ne lui convenait pas du tout.

"Attendez, je rêve, là, ou la date qui est marquée c'est vendredi prochain ?" Prenant la belle Arabe à témoin, lui présentant la feuille d'une main et tapotant la ligne qui le contrariait avec l'index de l'autre.

Elle hocha la tête, ne semblant pas voir quel était le problème. "Oui, c'est ça."

"Vendredi, quand on rouvre, on aura le show lesbien ?"

"Ben oui. Ça avait été arrangé par Greg et le manager des filles. D'ailleurs..."

"Oui ?"

"Non rien."

Georges, curieux de savoir, mais peur d'être lourd en insistant trop, donc laissant pisser. Restant concentré sur ce qui paraissait le plus urgent.

"Et donc, mon premier soir, je vais avoir un show porno."

“Plaiguez-vous. Il y aura des gens, comme ça. Parce que sinon, je m’excuse, mais vous virez les caïds, vous empêchez la drogue, et si en plus de ça, vous commencez à annuler les performances coquines, vu comme on est situés, je veux pas dire, mais tout de suite, remplir la piste, ça va être compliqué.”

“Et pourquoi ? J’interdis pas aux gens de danser.”

Elle soupira. Georges ne put s’empêcher de remarquer comme ça avait fait bouger sa poitrine.

“Juste par curiosité, c’était quoi en fait le boulot que vous faisiez avant ? Non, je vous demande ça parce que peut-être, de savoir, ça m’aidera, mieux combler vos lacunes, après.”

Dix

DANS LA GRANDE SALLE DE L'HÔTEL DE VILLE DE CINJUS-TÉSAURIS, les tables étaient disposées en U, face à plusieurs rangées de chaises destinées à la presse et aux citoyens désireux d'assister au conseil municipal. Anne-Dominique Sauvin était chaque fois surprise de les voir presque toutes occupées.

Le maire se tenait pile au milieu, sous le buste de Marianne en plâtre blanc, entouré de ses adjoints comme Jésus de ses apôtres – ou un chef mafieux de ses lieutenants. Puis de chaque côté, s'asseyaient les conseillers municipaux, par ordre d'importance décroissante, pour finir, chacun à une extrémité de la tablée, par les élus d'opposition : gauche et écolos d'un côté, et, leur faisant face, le Front national. Anne-Dominique Sauvin se retrouvait ainsi tout en bout de table, à la droite des deux autres élus FN, Sébastien Gagnaire, jeune chargé de clientèle dans une agence BNP de l'arrière-pays, et surtout Corinne Germano, restauratrice “de tradition” sur le port de Tésauris, amie “personnelle” de Jean-Marie depuis quarante ans et à ce titre mascotte du Front dans le département – du moins, du Front à l'ancienne : rapatriés d'Algérie, refoulé pétainiste et Ligue des Contribuables. Celui qui allait devoir s'effacer, et le plus tôt serait le mieux, devant la vague bleu Marine – “laïcité” et “féminisme” conjugués pour faire rempart à l'islam, procès de “la Finance” et préférence nationale devenue *communautaire* – qu'entendait incarner Anne-Dominique.

Dur de dire, dans ces conditions, laquelle des deux femmes haïssait le plus l'autre. Pour s'être posé la question, Anne-Dominique avait conclu que Corinne Germano la détestait davantage, mais qu'elle-même, en retour, la méprisait beaucoup plus – du coup, qu'à l'arrivée, tout ça s'équilibrait.

Aujourd'hui, le conseil s'était ouvert sur une note un peu inhabituelle, puisque après avoir fait l'appel, le maire avait réclamé l'attention, le temps d'une “clarification préliminaire”, comme il avait appelé la suite :

“Chers concitoyens, chers collègues, d'abord et avant tout, je voudrais faire un sort que j'espère définitif aux rumeurs selon lesquelles, un peu à l'imitation de ce qui a été réalisé chez nos voisins

de Cagnes-sur-Mer, l'implantation d'un casino serait projetée sur l'une des friches qui bordent la Pénétrante, par-delà le viaduc de l'A8, peu avant l'extrême limite nord-est de la commune. Mais il existe de surcroît une rumeur dans la rumeur et, d'un seul geste, j'aimerais tordre le cou aux deux. En effet, il se dit aussi que certains membres de ce conseil et moi-même aurions reçu des pots-de-vin pour approuver ce projet. Donc une bonne fois pour toutes, laissez-moi être catégorique : il n'y aura pas de casino. Il n'y a pas eu de pots-de-vin. Point final. Et, bon sang, qu'on se le dise."

La main d'Anne-Dominique se leva toute seule, un réflexe qui l'étonna elle-même. Tous les regards ou presque se tournèrent vers elle. Le maire soupira et dit : "Madame Sauvin."

Trop tard pour reculer. "monsieur le maire, pardon, est-ce à dire qu'à aucun moment il n'a été question d'un casino à cet emplacement ?"

"Alors, c'est le moment d'être très clair et très précis : peu de temps après l'annonce du projet Terrazur à Cagnes-sur-Mer, nous, mairie de Cinjus-Tésauris, avons été approchés par le groupe italien De Risi. Des idées ont été échangées. Des études ont été rédigées. Mais récemment, il est apparu que la performance de l'établissement ouvert par le groupe Tranchant à Cagnes-sur-Mer, sans être à proprement parler un échec, tarde à combler toutes les attentes que la municipalité avait pu nourrir et, dès lors, laisse conclure que le marché n'existe pas localement pour un deuxième complexe du même type dans un rayon aussi restreint. Le groupe De Risi a ainsi renoncé et passé les coûts de développement déjà engagés aux pertes et profits. C'est là l'état exact de la situation. Ni plus. Ni moins. Donc voilà qui, je l'espère, mettra un terme aux fantasmes, légendes urbaines et autres théories du complot. A bon entendeur salut."

Le maire tout en vertu outragée et pieuse indignation. Lui dont le registre était d'ordinaire plutôt l'ironie blessante et la moue supérieure.

La clique UMP – en l'occurrence, plutôt la *claque*, manifesta alors son soutien. A qui serait le plus démonstratif. Personne pour avoir le mauvais goût de demander si ceux qui en avaient touché allaient du coup rendre l'argent aux Italiens. Et le maire avait embrayé sur l'approbation du procès-verbal du conseil précédent. "Si vous avez des corrections à suggérer, voyez avec madame Ciche qui assure le secrétariat effectif de notre conseil."

Conseil, ensuite, tout ce qu'il y a de normal et d'ordinaire, c'est-à-dire aussi rasoir et pipé que d'habitude, avec le maire assuré de la majorité absolue à chaque vote : Association de service intercommunal. Accueil personnes âgées ou dépendantes. Présentation de la nouvelle architecture du site internet de la ville. Augmentation

du nombre des panneaux lumineux qui dispensent des informations municipales. Des questions ? Qui s'abstient ? Qui vote contre ? Je vous remercie. Zou ! Marchés de service. Les espaces verts, trois lots. Marché des photocopieuses. Marché du poste de police. "La régie de vidéo-surveillance, pardon de télé-protection comme dirait mon collègue et ami, le premier magistrat niçois, nous a coûté très cher. Des questions ? Des abstentions ? Qui vote contre ? Je vous remercie." Attribution des subventions aux associations...

Là, Corinne Germano avait levé la main. Buste droit et voix qui porte. "Nous ne prendrons pas part au vote du budget supplémentaire, car nous avons été informés trop tardivement des chiffres." Le maire : "Un petit peu plus fort, madame Germano, car comme chacun sait, j'ai une petite faiblesse de l'oreille droite." Réponse de la reine du loup au fenouil et des farcis : "On avait remarqué, car vous n'entendez pas toutes les méchancetés qu'on dit sur vous." Rires entendus, échanges de regards, signes de tête beau joueur du maire à Germano, triomphe modeste de celle-ci et à charge de revanche, vieux ! La prochaine fois, c'est toi qui auras le point. Pipo et Molo dans leur petit numéro et à ce train-là, rien ne changerait jamais. D'une fois sur l'autre, Anne-Dominique avait de plus en plus de mal.

"Bien, nous arrivons au bout de l'ordre du jour. Il semble, et je pense que nous y survivrons tous, qu'aucune motion ne soit déposée aujourd'hui. Nous allons donc pouvoir clore la séance et en venir au moment que vous attendez tous : le traditionnel pot de l'amitié dans le salon Phocéa." C'était le moment où le maire allait donner la date du prochain conseil et demander à chacun d'être présent "car c'est l'une des obligations de notre mandat". Et là, Anne-Dominique leva la main. Le maire la vit, prit une grande inspiration et dit, "Ah, c'était compter sans madame Sauvin qui va, semble-t-il, différer un petit peu le pot de l'amitié évoqué à l'instant. Consolons-nous en nous disant que c'est forcément pour une excellente raison. Madame Sauvin ? A défaut de champagne, nous buvons vos paroles."

"Monsieur le maire, en début de séance, vous évoquiez les friches en bordure de la Pénétrante. C'est un site que je connais bien, puisqu'il se trouve dans les limites de la circonscription dont j'ai l'honneur de représenter ici certains électeurs."

Le maire leva le menton et porta la voix comme s'il s'adressait plus particulièrement aux spectateurs assis à l'autre bout de la salle. "Traduit en français usuel, madame Sauvin vient de dire à qui aurait encore pu l'ignorer qu'elle est élue Front national de la quatrième, Tésauris Nord-Est. Oui madame Sauvin, nous sommes au courant. Et donc ?"

"Et donc, monsieur le maire, je voudrais déposer une motion pour protester contre l'autorisation de réouverture de l'établissement de

nuît *Le Kif*, situé en bordure de la Pénértrante, exactement en face du site un moment envisagé pour implanter un casino.”

Du coin de l’œil, Anne-Dominique voyait Germano se raidir sur sa chaise, insultée de découvrir la demande de motion en même temps que tout le monde. Rien que pour ça, Anne-Dominique était ravie de son initiative.

“En effet, cette discothèque a été le théâtre samedi dernier d’une fusillade à l’arme de guerre, fusillade qui a coûté la vie au gérant de l’établissement. Cette dernière péripétie vient juste confirmer que *Le Kif* – dont le nom, je le rappelle, est l’une des façons de désigner le haschich –, est un repaire de voyous et un aimant à trafics. Sa position excentrée n’autorise pas tout. Les bordures de la Pénértrante aux limites de la commune sont classées, que je sache, future zone d’aménagement commercial, pas zone de non-droit. Je demande donc à la ville d’y mettre bon ordre. Merci d’avance, monsieur le maire.”

Le maire soupira et marqua un temps, jouant pour son public : “Madame Sauvin, en qualité d’élue, vous êtes censée ne pas *tout* ignorer du droit. En l’occurrence, la décision d’engager une procédure de fermeture administrative revient au préfet sur requête des services de police compétents. Lesquels, en l’occurrence, ont jugé préférable de laisser cet établissement fonctionner jusqu’à nouvel ordre. Au vu des éléments qui m’ont été fournis, je n’ai donc pas de raison d’aller contre ces recommandations ni de m’immiscer dans ce dossier.”

“Vous permettrez dès lors que je le fasse à votre place.”

En un temps record, on procéda au vote. Sans surprise, la proposition de motion fut rejetée. Anne-Dominique dit au maire. “Je me plie à la décision du conseil. Sachez toutefois qu’en ce qui me concerne, je n’en ai pas fini avec cette discothèque. Comment avez-vous dit, tout à l’heure, monsieur le maire ? ‘A bon entendeur salut ?’”

LA FEMME DE MOKTAR, ON VA DIRE, pas vraiment au top, comme cuisinière. Mais bon, c’était gratuit et il n’y avait pas eu besoin de le préparer, donc Hassan s’était laissé entraîner. Là, le rouquin et lui venaient de rentrer dans le trois-pièces qu’ils partageaient. Le rouquin converti redit pour la énième fois, “N’empêche qu’il fait chier avec son histoire de dossier.”

Hassan, lui, trouvait plutôt inespéré, au contraire, quasi miraculeux, même, ce qui s’était passé plus tôt dans la journée sur la terrasse du bâtard Ben Laden, peinant encore à croire comment, brusquement, la situation avait d’un coup donné l’impression de basculer :

Kader-Kevin en train d’ambiancer le mec avec la France, que les croisés, avant, appelaient “la fille aînée de l’Eglise”, mais bientôt, *inch*

Allah, qui deviendrait la fille aînée de l'islam", et un moment, peut-être pour que Kader-Kevin arrête de lui prendre la tête avec ses délires, le bâtard Ben Laden avait dit, "Bon d'accord. Admettons." Tout dans le *admettons*. Ce simple mot, tu savais qu'un truc venait de céder dans la tête du mec. De l'inenvisageable, on passait à l'hypothétique. Et donc le mec disant, "Bon d'accord. *Admettons*. Mais alors, qu'est-ce qui me prouve que vous voulez vraiment bâtir une mosquée ?"

"Comment ça ?"

"Ben je ne sais pas. Vous me demandez un million pour convaincre des élus d'approuver un permis de construire. Ces élus que vous voulez acheter, vous leur avez soumis quoi ? C'est ça que j'aimerais voir. Le dossier de demande de permis. Votre projet de mosquée. Je m'excuse mais bon, au prix que vous me demandez, ce serait quand même la moindre des choses !"

Le rouquin avait dit, "Pas de souci." Hassan le trouvant pas gêné, comme mec, se demandant où il allait trouver un dossier de construction de mosquée qui puisse convaincre le bâtard. Demandant au rouquin dès qu'ils avaient été dehors, "Où est-ce qu'on va trouver un dossier ?" Disant "on", maintenant que le truc, contre toute attente, laissait croire à une minuscule possibilité de concrétisation.

Le rouquin avait hésité puis dit, "Je sais pas. Le truc qui me vient, mais c'est pas idéal, c'est de récupérer une copie du projet original de Samir et l'OMCT. Celui que les propriétaires de la rue Christian-Lebrun contestent."

"Attends, tu crois que le mec irait donner un million cash pour ça ?"

"J'en sais rien. Comment tu veux que je sache ? Mais bon, après tout, pourquoi pas ? T'as bien vu ce qu'il m'a demandé après."

"Non. Quoi ?"

"Mais si ! Quand il m'a dit, Et par exemple, tout à l'heure vous disiez, si je refuse, vous feriez savoir partout ce que j'ai fait l'autre soir ? Je lui ai dit oui, je le ferais sans aucun problème. Et qu'il a dit, Et dans l'autre sens, ça marcherait aussi ? Je veux dire, si je devais contribuer à votre projet, est-ce qu'il y aurait moyen que ça se sache aussi ? Par exemple que ça remonte jusqu'en Arabie Saoudite, que j'ai participé ? Pas dire pourquoi. Juste, par des voies discrètes, faire savoir à certaines personnes, que j'ai aidé à l'ouverture d'une mosquée digne de ce nom ? Quand je lui ai dit que bien sûr, ça non plus, pas de problème, t'as pas senti que ça l'intéressait, subitement ? Comme si ça lui ouvrait des horizons, tout à coup. Et quand on est partis, comment il avait plus le même ton, à dire, Oui c'est certain, d'un autre côté, les lieux de culte, c'est un sujet. En Suisse, nous autres, on a bien eu le cas, tout récemment, avec le référendum contre les minarets. C'était

déjà plus le même mec que quand on est arrivés, moi je te le dis.”

“Okay. Que Dieu t’entende alors.”

“Loué et exalté soit-Il.”

Hassan sur le moment malgré lui tenta de partager les impressions du rouquin converti. Mais là, quelques heures plus tard, dans l’appartement, une autre question lui vint : “Et sinon, je veux dire, la mosquée, là, imaginons, t’arrives à en faire construire une – une fois terminée, au final, qui tu verrais comme imam, par exemple ? Tu prendrais l’autre, là, l’Egyptien qui vient à Christian-Lebrun ?”

“Nan. Il est très bien cet Egyptien. Tout ce qui est Coran, rien à dire. Mais lui, ici, il parle à peine la langue. Instauration de la charia en France, ça n’est pas son propos. Lui, tout ce qui l’intéresse, c’est les Frères musulmans au Caire. Donc non. Ni lui, ni un autre étranger, pas impliqué dans le jihad *ici*, en territoire croisé.”

“Tu voudrais qui alors ?”

Puisqu’il n’y répondait pas, Hassan crut d’abord que le rouquin n’avait pas entendu la question. Hassan allait donc la répéter, mais se ravisa, sentant une gêne, soudain et là, percuta, se disant mais non, c’est pas possible. Il regarda le rouquin dans les yeux et dit, “Attends, tu déconnes.”

L’autre ne répondit rien et détourna les yeux, comme s’il n’avait rien entendu.

Hassan dit, “*Toi ? Tu voudrais être imam ?*”

Kader-Kevin, le rouquin converti, se tourna alors vers lui, super sérieux. “Mais oui, ils n’arrêtent pas de nous poser des conditions, là, tous : formation des imams, islam de France, prêche en français et je sais pas quoi d’autre. Ben là, ils vont l’avoir, un islam de France, un imam *français de souche*, mon frère : roux aux yeux bleus, qui prêche en français pour appeler au jihad !” Le rouquin disant ça et juste derrière, ricanant tout seul, content de ce qu’il venait de s’entendre dire.

La vérité, Hassan était en train de réaliser, c’est que ça n’était pas juste un peu barré que le rouquin était, c’était *complètement* à la masse. Pour devenir imam, c’était minimum deux ou trois ans à l’école de Château-Chinon. Ou carrément six ou sept ans pour ceux qui voulaient vraiment être béton. Mais certainement pas juste, salut, je me réveille un matin et ça y est, tiens, j’ai décidé, partir d’aujourd’hui, je vais faire imam, comme l’autre connard était en train de lui expliquer : “Sauf là, c’est pas juste islam de France que ça va faire, ils vont rien comprendre ces sales bâtards !” Hassan à ce stade plus trop sûr de qui Kader-Kevin parlait, mais se gardant bien de lui demander. “Ça va pas être la même, ça, tu comprends ? Un imam blanc, mais dix fois plus radical que les Marocains, ou même les Algériens, que les

autres ils font venir. Tu comprends le concept ? C'est obligé que ça cartonne. Un peu comme Eminem, si tu préfères."

"Eminem ?" Hassan ne voyant pas le rapport.

"Oui, Eminem. Eminem, c'est quoi si tu regardes bien ? Du hip-hop, donc une musique de Blacks, mais représentée par un Blanc et voilà : terminé, méga platine, millions d'albums, ça explose les compteurs. Ben là pareil. Moi, c'est pas de la musique noire que je vais faire passer, c'est de la religion arabe. Je te le signe, je fais ça, ça déchire. Et donc, là, ce que j'essaye de te dire, c'est si tu considères que moi je vais être Eminem, toi, ce que je te propose, en fait, c'est être mon Docteur Dre."

"Docteur qui ?"

"Dre. Docteur Dre. C'est le Black qui faisait les sons pour Eminem. Tout ce qui était le flow, les rimes contre sa mère ou sa meufe ou les insultes sur les homosexuels contre nature, c'était Eminem qui les trouvait. Mais tout le reste, les grooves, les samples, tout ça, c'était Dre. C'était le Black. Et puis, par rapport au public, le fait que Eminem, il ait le Black avec lui, c'était mieux – tu comprends ? Et donc, là, moi, c'est sûr que dans un premier temps, le fait que je sois blanc, c'est mieux si j'ai un Reubeu avec moi, tu vois ce que je veux dire ?"

Hassan hocha la tête. Il voyait, ouais : il était face à un dément.

"Et alors, qu'est-ce que tu dis ? Ça te chauffe d'être mon Docteur Dre ?"

Hassan haussa les épaules, avec une moue l'air de dire, pourquoi pas ? Après un temps, il dit : "Ouais. Sûr. A donfe." Mais restant calme. Pas non plus donner l'impression d'être trop chaud, que l'autre se fasse des idées – ou le contraire : se méfie.

"Okay. Je suis content. Juste, à ce moment-là, ça veut dire qu'il faudra plus que tu refasses comme t'as fait tout à l'heure."

"J'ai fait quoi tout à l'heure ?"

"Avec le Saoudien, tu t'es genre défaussé, là, tout à l'heure. C'est pas cool."

"Défaussé ? De quoi tu parles ?"

"Quand le Saoudien s'est adressé à toi et que toi, là, t'as dit que t'étais juste le chauffeur, qu'est-ce tu crois que ça a eu comme effet, sur le mec ? Positif ? T'en es sûr ? Moi je crois pas. Ça faisait le mec qui veut pas se mouiller, le mec qui se désolidarise, c'est ça que ça faisait. Et moi, derrière, il a fallu que je survende encore plus. Je te le dis franchement, j'ai pas trouvé ça cool, mon frère."

"Pas du tout. Tu sais pourquoi j'ai dit ça ? C'était pour toi, mon frère. C'était pour pas que le Ben Laden prenne le pli de dealer avec moi sous prétexte je suis reubeu. C'était pour qu'il comprenne bien

que c'est d'abord avec toi qu'il fallait qu'il discute. Je voulais te mettre en valeur, si tu préfères, qu'il y ait pas d'ambiguïté sur qui c'est qui commande. Que tout de suite, il sache bien dans l'histoire qui c'est qui est Eminem et qui c'est qui est juste Docteur Dre."

Le rouquin prit un moment pour digérer l'argument, regard baissé, puis finalement, il leva les yeux vers Hassan et se posa la main droite sur le cœur : "Je te demande pardon, mon frère. Je n'avais pas bien analysé la situation. Tu vois : avant même que je t'en parle, déjà, de toi-même, tu me secondes efficacement. Bien sûr, tu as eu raison d'agir ainsi. C'est très bien. Continue. A présent, prions."

Hassan, là, ne répondit rien mais pensa : prier ? Je ne fais que ça, mon frère ! Un million. *Cash.*

Onze

ILS MARCHAIENT SANS RIEN DIRE AVENUE DE LA COSTA, à Monte-Carlo, le long des jardins du casino, après un rendez-vous chez le notaire, pour la lecture du testament de “Greg”. Georges perdu dans ses pensées jusqu’au moment où il entendit Régis dire, “Alors ?”

“Alors’ quoi ?”

“Ben *alors*, je sais pas, mais tu pourrais accuser réception de la perfection du montage : la SCI avec usufruit et nue-propriété croisés fifty-fifty entre toi et Greg. Du coup, au décès de l’usufruitier, l’usufruit s’éteint et vient reconstituer chez le nu-propriétaire une toute propriété. Moralité, là, toi, même que t’es français, t’as vu ce que le notaire a dit ? La convention actuelle te permet d’éluder l’impôt sur les successions, dès lors que le défunt résidait à Monaco.”

Georges se sentit obligé de dire quelque chose. “C’est sûr. ‘Eluder l’impôt’, c’est toujours appréciable.”

“Droit monégasque ! Droit monégasque, mon pote. Un point, un trait. De l’instant que t’es droit monégasque, tout de suite c’est plus la même. ‘Droit *monégasque*’, déjà, au départ, l’expression, t’as envie de dire, cherchez l’erreur. *Droit monégasque*, tu sais la blague ? ‘Droit’ monégasque, d’emblée, tu sais que tu te régales.”

“Ah oui ?”

“Ah ben ouais. C’est pas dur, *droit monégasque*, en bon français, ce que ça veut dire, c’est pas ‘droit monégasque’, c’est open bar, fête au slip, pipe champagne à toute heure. Tu te demandes ce qu’ils vont se faire chier aux Bahamas, les paradis fiscaux. Ils ont tout ce qu’il faut ici, en plein sur la Côte d’Azur ! Beau gros furoncle plein de pus, pile au milieu du cul, et tout le monde fait semblant de rien. Monaco, je vais te dire, t’envoies les chars, t’annexes, les Grimaldi au trou en attendant le procès et puis problème réglé. Sauf, personne a les couilles. Ou personne a envie.”

Ils étaient arrivés boulevard Princesse-Charlotte, devant les locaux de *Monaco Equity Management*, la société de gestion de patrimoine où travaillait Régis. Régis montra la grande entrée monumentale, avec le nom de la société gravé au-dessus. “Voilà. Moi, je descends là.”

La grande villa de style italien – plutôt un minipalais de trois étages, en fait – avait plutôt de la gueule. Georges fit une moue admirative. “Bien installé, dis donc.”

“Oui enfin, je préfère que tu voies pas la gueule de mon bureau. Et sinon, toi, là, t’enchaînes sur quoi ?”

“Ben, il faut que j’aille faire copier les clés de la boîte, parce que je retrouve pas le jeu dont tu m’as parlé. Après, à quinze heures, j’ai rendez-vous à Nice, un magasin qui s’appelle *Terre de son*, avec le mec qui passe les disques, comment tu l’appelles déjà ?

“Didji Doudou.”

“Voilà. Remplacer tous les trucs que les autres ont canardés l’autre soir.”

“Ça, il a eu du bol, Doudou. Là, c’est juste sa console, une enceinte et les lights qui ont morflé. Mais un peu plus à gauche, c’était lui qui ramassait.”

“Il a commencé à me prendre la tête au téléphone avec des références de mix deck, de pré-ampli à lampes ou je sais pas trop quoi. Je lui ai dit le plus simple c’est qu’on se retrouve au magasin, tu prends ce que t’as besoin, je raque et puis c’est marre.”

“Fais gaffe quand même qu’il t’emmène pas dans des délires de prix. Pour mille, mille cinq cents, tout mouillé, t’es équipé béton. Et garde bien les tickets, pour qu’on régularise avec le compte courant dès que la banque t’aura validé comme titulaire.”

“T’inquiète. Bon. A plus tard.” Tournant déjà les talons pour retourner vers le parking la Costa où il avait laissé la *Carrera* de feu Greg, ne détestant pas rouler en Porsche, tout compte fait. Et là, entendant Régis dans son dos dire : “Ah bon ? Tu te barres comme ça.”

Georges se retourna. “Pourquoi ? Tu veux que je me barre comment ?”

“Ben je sais pas, mais là, c’est tout ce que j’ai ? Pas merci ? Pas bravo ? Rien ?”

“Si : quand tu veux, on reparle des tire-fesses à Dubaï.”

KADER SE TROUVAIT AVEC MOKTAR dans la partie de l’abattoir de Puget-Théniers réservée au traitement des carcasses, Moktar et lui en train de travailler sur des bêtes égorgées plus tôt dans la matinée et dont il fallait maintenant couper les sabots, puis arracher la peau qui allait partir à Sisteron, dans une tannerie, puis, de là, en Chine, pour devenir un sac à main pour grosse putasse friquée. Ensuite venait l’éviscération, les viscères, eux, mis de côté pour l’inspection vétérinaire.

Tout en arrachant la peau, Kader dit à Moktar, “Tu sais ce que je

me dis chaque fois qu'on vient ici ?”

Moktar continua à dévider l'intestin du mouton. C'était très rare que Moktar réponde un truc, ce qui permettait à Kader de tester les idées qui lui venaient à haute voix – sans être interrompu, mais sans non plus se retrouver à parler tout seul.

“Cet endroit, l'abattoir, à lui seul, ça démontre l'idiotie de tous ces petits Blancs ennemis de l'islam.”

Sans cesser de travailler, Moktar hocha la tête.

“Tu supprimes le *helel*, là, qui leur fait si peur, tous, à tous les JT, eh bien ici, c'est pas compliqué : ça ferme. Hop ! Cinq emplois à la trappe.”

Là, Moktar s'interrompt deux secondes, le temps de hocher plusieurs fois la tête avant de reprendre ce qu'il faisait.

“Les moutonniers des villages d'altitude, tout autour, c'est pareil : sans les cent cinquante mille musulmans des quartiers Nord de Nice, Cannes et Antibes, personne n'achèterait leurs bêtes. Autrement dit, la présence des mouslims en PACA ne menace pas leur mode de vie. Au contraire ! C'est leur *seule* chance de pouvoir le maintenir. Mais c'est plus fort qu'eux. Aux dernières municipales, des communes où t'as pas un Arabe et qui n'existeraient plus sans ceux du littoral, le FN fait 30, 35 – certains villages, 40 ou 50 %. Ça prouve qu'avant d'être aveuglés par la haine, tous ces islamophobes sont d'abord étouffés par la bêtise. T'es pas d'accord ?”

Kader attendit que Moktar ait hoché la tête avant d'enchaîner.

“Donc, c'est pour ça, moi, face à des ennemis aussi fanatiques, je pense que Samir, il est un peu mou.”

Moktar fit la moue et souleva les épaules. Kader dit, “C'est le complexe de l'immigré, ça. L'impression de déranger. Pas vouloir faire de vagues. Toi, tu n'es pas immigré, Moktar. Tu es né ici. Eh bien voilà. Tu es comme moi : tu ne t'excuses pas d'être là. Tu sais que tu y as droit. Samir est un saint homme, que la paix d'Allah soit sur lui, mais le fait d'être né en Algérie, il reste trop timide. T'es bien conscient de ça ?”

Moktar eut une moue vague et fit avancer la carcasse qu'il venait de finir grâce à un système de rail au plafond, d'où pendaient les cintres en forme d'araignée auxquels les bêtes étaient accrochées.

Kader suivit le fil de sa pensée. “Hassan, c'est encore autre chose. Hassan, tu vois, lui, sous prétexte qu'il a fait l'entraînement du jihad, je sens bien, il se la joue blasé rapport à mes projets.”

Moktar refit une moue qui pouvait vouloir dire ce qu'on voulait, ou son contraire.

Kader dit, “Il est intelligent, Hassan. Mais tu sais quoi ? Parfois, c'est un désavantage. Ça dépend qui tu as en face. Je te dis ça, toi,

pour le coup, tu es hors de cause. C'est ça que j'aime bien avec toi. Parce que, crois-moi : intelligent, parfois, c'est un défaut. C'est comme ça que vont te venir des idées. Ça, et la tentation de prendre les autres pour des imbéciles."

Ça y est. Les carcasses étaient prêtes pour la pesée fiscale et l'examen véto. Une fois tamponnées et quand les documents afficheraient le poids, l'identification de l'éleveur et du boucher destinataire, le numéro de la tuerie et le numéro de la pesée, elles allaient être placées dans une chambre froide ventilée. Pour autant, pas question de rester attendre. Il fallait compter dix heures pour que la viande perde son eau et que le gras durcisse. Non, là, comme à chaque fois, ils reviendraient le lendemain.

Avant d'aller chercher le véto, Kader boucla son raisonnement : "Si tu préfères, Hassan, là, j'ai besoin de lui avec le Saoudien. Mais après ? Après, seul Dieu, loué et exalté soit-Il, sait ce qui va se passer. Parce que, d'accord, Hassan, ces jours-ci, on est colocs. Ça veut pas dire non plus qu'on est mariés, tu vois ce que je veux dire ?"

C'EST SÛR QU'UNE FOIS QU'ON T'AVAIT DIT QU'AVANT LE TYPE ÉTAIT CRS, tout s'expliquait déjà mieux. En même temps, si tu ne le savais pas, tu ne pouvais pas deviner au premier abord. Il ne dégageait pas ça. Djamilia avait essayé de l'imaginer en Robocop déboulant dans une cité ou démantelant un squat de clandestins. Mais sans bien arriver à le faire correspondre à ce qu'elle voyait de lui, en civil, comme il était maintenant. C'est vrai aussi qu'en lui disant son ancien métier, il avait précisé qu'il ne faisait pas ça, les manifs et les rafles. Lui, c'était protection des ambassadeurs. Donc au lieu du casque et du bouclier, c'était plutôt costume, Ray-Ban et oreillette, comme dans les films. Et comme ça, c'était déjà plus facile de se le représenter. Juste, dans un cas comme dans l'autre, avec son boulot d'avant, pour gérer une discothèque, tu m'étonnes qu'il avait besoin de cours !

Par exemple, là, il fallait racheter des bouteilles et des verres pour compenser la casse de l'autre soir quand les mecs avaient canardé. Mais avec le délai trop djeust pour se les faire livrer par un alcoolier, premiers travaux pratiques : elle l'avait envoyé chez *Metro* avec la carte au nom de la boîte et la liste de trucs à rapporter, lui disant, c'est juste à l'entrée de Nice, une fois traversé le Var, au début de la route de Grenoble. Il avait dit qu'il voyait à peu près où c'était. Ah oui ? Et vous allez y aller comment ? Ben, la voiture de comment il s'appelait, Greg. Elle : La Porsche ? La taille du coffre, je suis pas sûre. A moins de faire plusieurs voyages. Lui : Ah ouais, merde. Elle : Prenez la mienne. Pas qu'elle soit grande, mais vous y mettez déjà plus de choses. Juste, je vous conseille de passer à la pompe, parce que je suis presque à sec. Et puis, là, traînez pas, parce que de mémoire,

l'alimentaire ferme à vingt heures. Il avait pris les clés de la *Micra* et il était parti.

Elle, pendant ce temps-là, se servant du comptoir comme d'une table, essayait de mettre la paperasse à jour : commandes à Bacardi et Moët, devis des prestataires animation, Urssaf des barmails et des deux serveurs salle – le problème de la sécurité toujours pas résolu, soit dit en passant, mais le nouveau patron, inconscient, semblait ne pas s'affoler plus que ça.

Ça faisait quoi ? Cinq minutes qu'elle classait les feuilles quand elle entendit du bruit à l'entrée. Il était déjà de retour ?

Oh putain, non, pitié ! Pas encore ! Pas à chaque fois ! Là, à l'autre bout de la salle, au lieu du nouveau patron avec des verres et des bouteilles, c'était à nouveau le relou. Steeve Le Bris. Qu'est-ce qu'il voulait encore ? Et c'était quoi, là, ces deux bidons qu'il avait, un dans chaque main. Le relou, lui, tout sourire, disant tout en avançant vers le bar : "Ah ben oui, c'est bien toi. Il me semblait que c'était ta voiture que l'autre connard est parti avec. Il va regretter, ce fils de pute. Je peux te dire, l'absent va avoir tort !"

Arrivé de l'autre côté du comptoir à présent, posant ses bidons sur les papiers qu'elle venait de classer par pile.

"C'est quoi, là, tes bidons ? C'est pour quoi faire ?"

"L'essence ? A ton avis ?"

Ce con voulait mettre le feu. "Tu vas mettre le feu ? Et qu'est-ce que t'auras gagné ?"

"J'aurais gagné que ton patron, là, le grand con à cheveux gris, l'autre fois, cet enculé, il a pas voulu me croire que je suis dans l'événementiel."

"Mais non ! C'est évident que tout le monde va se douter que c'est toi."

"D'abord, c'est pas dit. Et après, même qu'ils se doutent, c'est une chose de se douter – mais faut prouver, après ! Et comme on est d'accord que c'est pas toi qui vas être assez conne pour aller raconter, du coup j'ai envie de dire : t'inquiète."

"Moi je pense que tu devrais réfléchir avant. Tu brûles cette boîte, il y a pas que le nouveau patron que ça risque d'emmerder." Disant ça sans trop savoir ce que ça voulait dire, mais cherchant juste un truc pour le faire hésiter.

"Ah ouais ? Ben tu sais quoi ? J'en ai rien à foutre. Et d'ailleurs, tiens, puisque t'es là, toi aussi, depuis le temps que tu m'énerves à te la jouer supérieure avec tes gros nibards, je vais te montrer ce que je sais faire."

"Ah bon ? En mettant le feu ?"

"Mais tout à fait : mettre le feu à ton cul, connasse. Je vais te

démonter bien comme il faut, tu vas voir. Tu veux faire ça où ? Là, sur le bar ? Une banquette ? Dis-moi. Moi, je m'aligne.”

Non mais ça va, oui ? Tu le crois, ce qu'elle venait d'entendre ? Le connard que c'était pas ? Djamila trop saisie pour répondre. Pas encore effrayée, mais sentant que ça n'allait plus tarder à venir, le mec tellement taré, tu ne pouvais pas être sûre, savoir comment ça allait tourner.

L'autre, pour l'instant, toujours en train de s'écouter parler. “En fait, j'ai encore une question, avant.”

Djamila ne lui faisant pas le plaisir de demander laquelle, ne disant rien. Essayant de voir comment elle allait se tirer de cette galère-là et, très honnêtement, sentant le coup quand même assez mal engagé, parce que l'autre venait de sortir de sa poche un de ces couteaux bizarre, mi-chemin entre l'hélice et l'éventail. Il joua à ouvrir et fermer le truc plusieurs fois d'affilée, sans doute pour bien montrer comme il était habile à faire tournicoter la lame, puis il dit : “Non, je préfère toujours demander avant : pendant que tu me sucés, ça te fait pas chier si je te filme avec mon portable ?”

Douze

MAINTENANT L'EX-HARDEUSE BEURE À GROS NIBES ÉTAIT DOS AU MUR. *Schlack-schlack-schlack*. Steeve fit virevolter son balisong philippin – *made in USA*, en fait : un *Benchmade BN62* payé deux cent soixante-cinq euros sur Internet –, à ça de sa figure. Ravi d'avoir une occasion d'étaler ses heures et ses heures d'entraînement. *Schlack-schlack-schlack*. L'ouvrant, le refermant, l'ouvrant, et ainsi de suite, tantôt latéral, tantôt de haut en bas, sûr de l'effet que le bruit et le spectacle de la lame tournicotant comme une hélice devaient produire sur elle.

“Okay, je l'ai : t'oses pas dire, mais tu kiffes le couteau – hein, coquine ? Les meufes, là, vous faites genre, mais vous aussi, vous avez vos fantasmes.” *Schlack-schlack-schlack*. “Tu vas voir comment je vais te faire le maillot avec ça.”

La tête qu'elle faisait à présent, Steeve pouvait dire qu'elle commençait à bien flipper sa race. C'est là que ça devenait bon. Pourquoi c'était toujours les trucs les plus bonnards qui étaient interdits ? Fumer dans les restos, conduire à 220 avec le pif plein de coke ou obliger une meufe ? Sans déconner, les gens dénigraient, ils savaient pas de quoi ils parlaient. C'est juste ils avaient pas essayé. Parce que, okay, déjà, le cul, au départ, on va dire, c'est pas désagréable. Mais tu le fais basique, très vite, d'une fois sur l'autre, ça va se ressembler. Par contre, la fille le fait un peu contre son gré, là, c'était un piment. Qu'est-ce tu crois que DSK, à son niveau, tout ce qu'il pouvait se payer, c'était plutôt ces plans-là qu'il recherchait ? Pardon, sa position, il avait déjà tout essayé, il pouvait tout se permettre, donc il y a pas de hasard. S'il s'offrait ça, forcer la meufe, c'est parce que c'était ça le summum du haut de gamme, le top line. Tu peux dire ce que tu veux, il avait tout compris, le mec !

“Tout ce t'as gagné, faire ta rageuse, m'obliger à sortir le balisong, j'ai la main prise. Du coup, je vais te passer mon portable, c'est toi qui vas filmer. Juste, cadre bien, hein ? Et vomis pas. Attention ! Mais je suis con, je te dis ça – toi, il y aura pas de problème. T'as l'entraînement. C'est pas la première bite que t'auras dans la gorge.”

DJAMILA SE DEMANDAIT SI CE QUI LUI ARRIVAIT ÉTAIT DE SA FAUTE. Si elle ne l'avait, pas *mérité*, bien sûr – mais d'une certaine façon provoqué par la façon dont elle s'était toujours comportée avec ce connard. Dans son souvenir, au fil des années, c'est vrai, chaque fois, elle l'avait plutôt pris de haut – ou en tout cas pas calculé, ignoré ou même vanné, devant lui ou derrière son dos. Est-ce que c'était ça qu'elle payait ?

Elle aurait bien aimé calmer sa respiration et les battements de son cœur. Réussir à penser. Analyser la situation. Pour l'instant, l'autre psychopathe s'écoutait dire des saloperies pour se mettre en condition. T'avais des mecs comme ça. Peut-être avec un peu de chance, il allait juste parler. Oh oui, qu'il parle, surtout. Tant qu'il parlait, il ne se passait rien. Peut-être que, elle aussi, il fallait qu'elle lui parle, du coup, pour gagner du temps ? Mais pour dire quoi ? S'excuser ? Le faire se sentir important ?

Le problème, là, c'est que c'était dur de réfléchir avec la lame sur sa gorge. L'autre main du taré en train de la peloter à travers son haut et son soutif, trop fort, faisant mal, en même temps qu'il disait que ce ne serait pas la première bite qu'elle aurait dans la gorge.

Alors que pardon, justement, *si*. Le *deepthroat*, elle avait toujours refusé. Ça et quelques autres trucs. Tant et si bien qu'à force de refuser des prestations qui devenaient à la mode, elle avait juste arrêté, comme ça c'était plus clair.

Mais là, un truc bizarre : elle venait de l'entendre dire *gorge* et juste derrière, un raclement – de *gorge*, justement. *Quelqu'un* qui venait de se *racler la gorge*. Avec la lame sur la sienne, ça n'était pas commode de regarder qui c'était. Mais le psycho avait entendu aussi, parce qu'il s'était arrêté de parler et s'était retourné.

Dans le mouvement, il avait un chouille écarté son couteau. Djamilà en profita. Elle aussi, elle tourna la tête et là, quelques mètres sur la droite, vit un type. Un Reubeu. Trente ans. Bonne tête. Sapé normal. Jean pull blouson. Djamilà incapable de dire depuis combien de temps il était là.

Le type, le Reubeu, dit, “Je m'excuse, la porte dehors était ouverte...”

L'autre connard, Steeve Le Bris, lui dit, “Oh ? Qu'est-ce tu fais, toi ? Tu vois pas je suis occupé ?”

Le Reubeu dit, “Heu, je sais pas si c'est vous que j'ai eu au téléphone...”

“Non c'est pas moi t'as 'eu au téléphone', connard ! Quel téléphone tu parles ?”

Le type, lui, gardant le même ton, comme s'il n'avait pas entendu les insultes de l'autre. “Ah bon. Donc, c'est pas vous. Non parce que là,

j'ai rendez-vous avec Georges Clounet.”

AGITÉE COMME ELLE ÉTAIT, GEORGES AVAIT UN PEU DE MAL À SUIVRE.

“Et là, l'autre connard a fait le malin avec votre nom, ‘Rendez-vous avec George Clooney ? George Clooney, tu vois bien, il est parti se faire un Nespresso. Donc tu dégages.’ Mais lui, là – pardon, j’ai pas retenu ton nom...”

L'Arabe agent de sécu à qui Georges avait dit de passer pour parler du studio à Cagnes-sur-Mer inclus dans la “SCI monégasque” dit, “Hassan.”

“... Hassan, voilà. Donc *Hassan* lui a dit de ranger le couteau parce que c'était dangereux. Du coup, l'autre a fait tourner sa lame, et il a dit, ‘Tu veux je te montre, c'est dangereux dans ta gueule, fils de pute ? Tu dégages pas tout de suite, je te promets, je te découpe.’”

Georges trouvait qu'elle faisait bien la voix du mec.

“Sauf Hassan, là, il n'a pas bougé. Il a redit à l'autre qu'il ferait mieux de ranger le couteau, sinon quelqu'un allait finir par se blesser.” Elle se tourna vers le gars, des fois qu'il ait voulu ajouter quelque chose. Mais non. Il la laissait raconter. Donc après deux ou trois secondes, elle dit : “Du coup, l'autre m'a lâchée pour aller vers Hassan. Et moi, là, j'ai profité, je suis allée dans la réserve chercher la matraque électrique et la bombe lacrymo. Je suis revenue et j'ai dit à l'autre connard de s'arracher sinon j'appelais les flics. Il a joué celui qui ricanait, là, toujours à faire des moulinets. Je lui ai dit de poser son couteau sur le comptoir, d'abord, et de partir. Comme il le faisait pas, j'ai fait grésiller la matraque et là, quand même, il a compris. Plutôt que prendre une décharge, il a posé son truc. Après, il allait pour reprendre son essence, mais j'ai dit, non. Ça aussi tu laisses. Il a dit, la prochaine fois je te vois, c'est toi que je vais cramer, salope. Pareil, en passant devant Hassan, il lui a fait des menaces. Et puis il est parti.”

En l'écoutant, Georges s'était dit qu'il aurait bien aimé être là pour la tirer d'affaire lui-même. Il aurait aimé être là pour dissuader le Steeve avec deux e une bonne fois pour toutes. Une jambe cassée, trois mois dans le plâtre, peut-être l'autre aurait mieux compris. Et là, surtout, lui, il aurait préféré être seul avec elle pour la réconforter. Elle avait l'air bien secouée. Mais il avait ce rendez-vous avec le gars pour le studio et peut-être plus si le mec lui faisait bonne impression. Donc voilà, c'était mal goupillé.

N'empêche, mec ou pas mec, il dit, “Vous voulez que je vous raccompagne chez vous ?” Au cas où elle disait oui, c'était facile de dire au mec qu'ils se verraient un autre moment. Dire : là, les

circonstances...

Elle secoua la tête, ses cheveux balayant ses épaules. "Non, non, ça va aller. Je vais rentrer. Un thé. Un bon bain chaud. Ça va aller." Georges eu la vision d'elle dans une baignoire. Les épaules et le haut de la poitrine émergeant de la mousse, les cheveux tout remontés en chignon, pour ne pas devoir passer une demi-heure à les sécher, après.

"Okay. Mais juste, avant, il faut que je décharge votre voiture."

HASSAN SE DEMANDAIT OÙ IL S'ÉTAIT FOURRÉ, ENCORE. D'abord le mec qui s'appelle Georges *Clounet* et qui, pour la loc d'un studio, donnait rendez-vous en discothèque à dix-neuf heures ! Ensuite, une fois sur place, pas de Georges Clounet, mais la belle cousine et l'espèce de kéké avec plein de gel dans les cheveux qui essaye de la pécho de force.

Hassan coincé, obligé d'intervenir, mais voyant le moment où il allait se manger un coup de couteau-papillon au passage. Heureusement, le mec pas l'air trop au point, répétant en boucle les mêmes trois pauvres figures qu'il avait réussi à maîtriser. Malgré tout, un moment, Hassan s'était vu mal barré à mains nues contre une lame. Et puis là, *hamdoullah*, la belle cousine était revenue avec une matraque électrique et une bombe lacrymo. Pas l'air à l'aise, ne les tenant pas comme il fallait. Mais le petit mec comprenant quand même le message : ça n'était pas ce coup-ci qu'il la kennerait de force. Donc autant s'arracher.

Il était parti et aussitôt la fille avait craqué. Des larmes, la tremblote. Hassan un peu désesparé, ne sachant pas trop quoi faire. Pour ne pas juste rester là sans rien dire, il lui avait demandé si elle voulait boire quelque chose, pensant de l'eau. Mais la cousine, elle, non, allant derrière le bar pour se servir un grand coup de vodka pure. Proposant à Hassan, mais non merci. Là, il avait essayé de raccorder, malgré tout, avec le motif de sa présence : voir Georges Clounet à propos du studio. La fille avait dit, il va pas tarder, il est allé chez *Metro* chercher des bouteilles et des verres. T'as qu'à l'attendre avec moi. Total, pas loin de trois quarts d'heure après, le mec s'était enfin pointé, surpris de trouver Hassan, disant "Oh merde, c'est vrai !" S'excusant d'avoir oublié leur rendez-vous et puis, sentant vite que quelque chose clochait, demandant à la fille ce qui n'allait pas et là, elle, chauffée par ses vodkas, commençant à raconter.

Pendant qu'elle parlait, Hassan observait le mec. Pas une mauvaise gueule, pas l'air d'un rigolo non plus. Plutôt affûté, physiquement, pour les cinquante-cinq, cinquante-sept ans qu'on lui donnait. La coupe de cheveux faisait militaire ou flic. Sauf, là, le mec gérait une boîte de nuit, donc dur à dire.

Quand la fille était arrivée au bout de son histoire, le mec avait dit

qu'il allait la raccompagner à sa voiture, demandant à Hassan s'il pouvait l'attendre encore juste deux minutes.

Avant de s'en aller la fille l'avait encore bien remercié. Hassan avait dit, non, lui, il n'y était pour rien, c'était juste le *Mektoub* qui l'avait fait arriver pile à ce moment-là.

Ça y est, le taulier, Georges Clounet, revenait en trimbalant des cartons. Hassan se sentit obligé de proposer de l'aide. L'autre déclina, disant que lui, Hassan, avait déjà assez fait.

En attendant, plus d'une heure qu'il était là, peut-être ils allaient *enfin* parler de ce qui l'avait fait venir : le putain de studio à Cagnes-sur-Mer ! Même si là, avec l'affaire du million cash, c'était moins urgent de quitter l'appart de Kader-Kevin. Mais, par contre, carrément utile d'avoir un point de chute rien qu'à lui que personne ne connaîtrait.

Le mec, Georges Clounet, dit, "Bon alors, pardon, hein. Tout ce mic-mac, je suis désolé."

"Il y a pas de mal. Et donc, pour le studio, au téléphone, vous disiez, c'était bon ?"

Le mec regarda sa montre et dit, "T'es attendu pour dîner ? Je te propose pas l'apéro, mais si tu veux, on casse une graine vite fait."

Le tutoyant direct, mais sans qu'il y ait lieu de se froisser pour autant. Il haussa les épaules et fit la moue.

Le mec prit ça pour un oui, puisqu'il dit, "Le truc c'est que moi, je suis pas d'ici. Je ne sais pas où aller."

Hassan hésita deux secondes, puis dit, "Ça dépend. T'aimes les kebabs ?"

Le mec ouvrit de grands yeux, l'air d'un gamin à qui on proposait une glace. "Avec mélange sauce blanche et samouraï ? J'adore."

Mélange sauce blanche et samouraï ? Peut-être le mec était sympa, en fait.

Treize

TROIS JOURS APRÈS, LE VENDREDI, vers dix-neuf heures, ils étaient prêts à ouvrir. Georges, premier surpris de se sentir si excité – limite ému. Juste deux trois détails de matos encore à installer et à tester en vue du show de ce soir, mais sinon, c'était bon. La sécu, par exemple : Georges avait fait affaire avec le gars, Hassan. Le gars, au départ, intéressé par le studio à louer, mais alors pas du tout par un job de vider, disant à Georges, la bouche pleine de kebab : "Mon patron je lui ai dit, n'importe quoi, veille de nuit, site indus, antifauche en civil dans les magasins, galeries marchandes, gardes statiques, ce qu'il veut – juste, pas les discothèques." Georges avait dit : pourquoi ? "Ça me gave. C'est pas grave, en plus, parce que tous les jeunes mecs, eux, c'est ça qu'ils kiffent. Ramasser les zéro-six de meufes et refouler des gens. Tant mieux pour eux. Moi ça me saoule."

Ils étaient installés dehors, une petite rue dans le vieux Tésauris, l'une des tables que le gars du kebab avait mises sur le trottoir. Georges aurait juste bien bu une bière avec son grec samouraï-sauce blanche, mais bon. Savoir ce qu'on voulait.

"Justement : tu voudrais pas trouver deux, trois autres gars comme toi, qui ont horreur de ça, pour faire la porte chez moi le vendredi et samedi ?"

"Pourquoi tu veux des mecs qui détestent ? Je te dis : il y en a plein qui adorent."

"Justement ! J'en veux pas, ceux-là. Forcément, c'est des cons. Des gars que ça gonfle, tout de suite j'ai plus confiance."

"Oui peut-être mais moi, non. Désolé."

"Attends. Réfléchis bien. Le studio, par exemple, on pourrait dire c'est un logement de fonction. Un avantage en nature en plus de la rémunération."

"De fonction, tu veux dire, pas de loyer ?"

Bref, à partir de ce soir, le mec allait faire l'entrée avec deux collègues de sa boîte, Georges gérant seul pour l'instant l'intérieur.

Entre-temps, bien entendu, il avait fallu que Régis critique. "T'es sûr de ton gars, là ? Qu'est-ce qu'il a de mieux que Patrick ?"

“Déjà, il déteste les boîtes. Je préfère, contrairement à l’autre qui faisait comme chez lui. Et puis le gars, j’ai vu son patron : algérien, au départ, parti pour être officier de CRS là-bas. Dans les années 90, il est venu faire une formation à Sens.”

“Ah ben d’accord. Un CRS qui a fait Sens. C’est bon. J’ai compris !”

“Non mais, en fait, la guerre civile qu’ils avaient à l’époque, sa famille lui a dit que c’était mieux qu’il ne rentre pas tout de suite. Du coup il est resté, il s’est marié, une Arabe née ici. Il a monté sa boîte. Le mec carré, ça se sent tout de suite. Ça, du coup, ce sera pro. Au moins un truc qui le sera.”

“Oui alors, ‘pro’, je vais te dire, pas ça qui va rien changer. Pro, pas pro, ils seront à la rue pareil. Ils connaissent pas notre clientèle. Les gros casse-couilles qu’il faut refouler ou, au contraire, les caïds gros flambeurs qui passent devant tout le monde. Tu comprends ? Ça, ton gars, là, il va pas savoir.”

“Ben si.”

“Ah oui ? Et comment ? Je suis curieux !”

“Tu seras là pour lui dire.”

“Quoi, moi ? Tu veux que je fasse la porte ?”

“Oui. Avec le gars.”

“Mais rien du tout, moi c’est pas mon métier.”

“Ah non ? On croirait bien pourtant, la façon dont tu parles. ‘Notre’ clientèle ceci, ‘notre’ clientèle cela.”

“Non, c’est pas ça. C’est juste, pour aider Greg et comme c’était tes ronds, je me suis intéressé. Donc fatalement, à force, j’ai choppé deux trois trucs. Mais de là à faire la porte !”

“Vis-à-vis de Gisèle, ça peut vite s’arranger : elle peut être avec toi, si tu veux.”

“Gisèle ? Mais pour quoi faire ?”

“Te tenir compagnie. Et puis palper les filles, être sûrs qu’elle rentrent rien de dangereux dans la salle.”

“Non, non. Mauvaise idée. Laisse Gisèle en dehors. Checker les filles, on demandera à une autre, si tu veux bien.”

Georges s’était alors souvenu, le premier soir, comment Régis claquait la bise à toutes les petites nanas, les jolies mômes du personnel et même la clientèle, les jupes ras le gagne-pain et la nichon parade. C’est sûr, Bobonne là-dedans qui le marque au calbute, ça serait plus dur, tout de suite, jouer Charlie et ses drôles de dames. Donc finalement d’accord pour faire équipe avec Hassan, tout bien considéré.

Sauf, là, Régis, il était à la bourre, et Djamila aussi. Du coup, c’était Georges qui “faisait équipe avec Hassan” – et puis l’autre, là, le jeune barbu blond qui passait les disques, “Didji Doudou” – pour

installer le matos, les cubes qui, assemblés, formaient ce qui allait être la scène. Et puis faire les essais de machine à fumée.

Georges dit, “C’était Greg qui le faisait, les autres fois ?”

Didji Doudou dit, “Non. C’était le manager des filles. Mais là, ce qu’on m’a dit, les filles, elles viennent toutes seules. C’est pour ça. Il faudra envoyer pour leur entrée sur scène, calé sur la musique. Pas trop non plus, que ça se dissipe vite fait et que les mecs puissent mater.”

Oui mais bon. Le bouzin pas si facile à maîtriser du premier coup, en fait, si on voulait bien doser. Georges dit, “Pourtant, mon ancien métier, les fumigènes, ça devrait me connaître.”

Du coup, les deux autres curieux : c’était quoi son métier d’avant. Georges se retrouvant à expliquer : les années maintien de l’ordre. Puis en 1995, la bifurque, les Affaires étrangères, les ambassades. Le barbu blond qui passait les disques dit, “Ah oui ? Quel pays, par exemple ?”

“Beaucoup de Caucase, en fait. Les bleds qui se terminent en *stan*.”

“Ah oui ? Genre Borat ? C’est pas des pays à la con, ces coins-là ?”

“Un peu. Mais j’adore. Les paysages. Les gens aussi – même s’ils sont durs. Les Tchétchènes, par exemple, woaw ! C’est du sérieux, les gus.”

“A Nice, il y a une mafia tchétchène en train de s’installer, les quartiers Notre-Dame et l’Ariane. Ils se fightent les territoires avec les Arméniens et les Reubeus. A ce qu’on raconte, les autres, face aux Tchétchènes, ils se chient dessus.”

Georges posa comme ça deux trois questions sur les Tchétchènes à Nice et puis ils firent des essais musique-lumière-fumée. Au bout de trois fois, Didji Doudou dit qu’ils étaient au point.

Mais quand il cessa enfin d’envoyer des décibels dans la salle, c’est à l’extérieur que Georges entendit du raffut : éclats de voix, mégaphone – des bruits de manif, en fait. Il dit aux deux autres de continuer les préparatifs pendant qu’il allait voir.

A l’entrée, il passa une tête dehors et, de fait, vit alors cinquante ou soixante pékins, avec deux caméras de télé pour les filmer, et une blonde, en train de beugler dans un porte-voix pour faire reprendre en chœur : “Les voyous/pas chez nous/*Le Kif*/fermé/pour la sécurité/les voyous/pas chez nous/*Le Kif*, etc.”

L’ayant repéré sur le pas de la porte, une des manifestantes marcha vers lui et lui tendit un tract. Les équipes télé aussi l’avaient vu. Elles rappliquaient dare-dare. Il battit en retraite à l’intérieur et verrouilla la porte, cherchant à comprendre.

Sur le tract, il lut : “Le KIF est NOCIF. NON aux dealers de HASCH qui règlent leurs comptes à la KALACH.” En dessous, le texte réclamait

la suspension immédiate de l'autorisation d'ouverture tardive du "repaire de gangsters". Et en bas, l'emblème du FN. Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? Il retourna dans la salle. L'Arabe, Hassan, lui dit, "C'est quoi alors ?"

"Le Front national qui manifeste contre le fait qu'on ouvre."

"Ah bon ? Qu'est-ce que ça peut leur foutre ?"

Georges lut le tract, à haute voix cette fois, en insistant sur les parties en majuscules : "Le KIF est NOCIF. NON aux dealers de HASCH qui règlent leurs comptes à la KALACH."

Didji Doudou dit, "Devraient rapper, les mecs, ils ont le sens de la rime", mais en faisant une grimace pour montrer qu'il pensait le contraire.

Georges découragé, soudain.

LES VOYOUS/PAS CHEZ NOUS/le kif/fermé/POUR LA SÉCURITÉ. Le slogan bricolé à la dernière minute peinait à enflammer les rangs de la petite manifestation. Anne-Dominique Sauvin veilla quand même à le faire scander plusieurs fois d'affilée, que les caméras tournent de quoi mélanger aux extraits du discours qu'elle allait prononcer.

Sans être un vrai succès, ce n'était pas un échec non plus : une cinquantaine de militants, majorité d'inscrits à la section Cinjus-Tésauris, mais aussi quelques membres de Cagnes-sur-Mer et Antibes, venus en voisins. Une petite dizaine de journalistes. Une équipe de Nice-Azur TV, une autre de France 3 et une WebTV que trois pelés devaient regarder. Deux radios locales, le gars de *Nice-Matin* qu'elle connaissait et l'envoyé d'un gratuit. Pareil, ça aussi, c'était mieux que rien. Jusqu'à ses colistiers de Cinjus-Tésauris qui avaient joué le jeu. Sébastien Gagnaire, et même Corinne Germano, venus pour faire de la figu, tant il était clair dès le départ que c'était le show de "Anne-Do". Là c'est elle qui parlait dans les micros.

"Samedi dernier, cette discothèque a été le théâtre d'une fusillade à l'arme de guerre, fusillade qui a coûté la vie au gérant de l'établissement. Des trafiquants de hasch qui règlent leurs comptes à la Kalach. Cette dernière péripétie vient juste confirmer que *Le Kif* – un nom qui, je le rappelle, est l'une des façons de désigner le haschich. On ne va donc pas se plaindre d'avoir été pris en traître. Cette péripétie, donc, vient confirmer que *Le Kif*, le bien nommé, est un aimant à trafics et un repaire de gangsters. Des bandes de racailles, le plus souvent étrangères à la commune – ou étrangères tout court –, qui, chaque week-end, transforment une portion du territoire municipal en no man's land dangereux."

Applaudissements des militants. Anne-Dominique veilla à garder l'air outré et déterminé, comptant jusqu'à cinq dans sa tête avant de

reprendre.

“La délivrance d'autorisation de fermeture tardive aux établissements de nuit étant désormais du ressort municipal, j'interpelle solennellement le maire de Cinjus-Tésauris pour qu'il diligente l'examen du dossier par ses services et prenne en compte les récents événements. En attendant, une association de riverains va se former et une pétition est lancée contre la réouverture de la discothèque *Le Kif*, au nom de l'intérêt public.”

Applaudissements des militants. Question de l'envoyé d'une des radios.

“Comment pouvez-vous vous constituer en association de riverains ? L'habitation la plus proche est à un kilomètre.”

Jeune type. Look étudiant. Lunettes.

“Nous avons une définition du mot *riverain* moins étriquée que la vôtre, monsieur. Toute excentrée qu'elle est, la périphérie de notre commune n'est pas un espace sans loi, pas plus que les terrains qui bordent la Pénétrante ne sont des friches ou des terres sacrifiées où tout et n'importe quoi serait alors toléré.”

Applaudissement des militants. Caquet du reporter rabattu. Pour peu qu'on sache les retourner, les “questions pièges” étaient de loin les meilleures. Anne-Dominique enchaîna vite : “Mais je vous rassure. Pendant nos protestations, *Le Kif* continue sur sa lancée. Samedi dernier, fusillade à l'arme de guerre. Ce soir, avilissement des femmes.” Tout en parlant elle déroulait l'affichette qu'elle avait décrochée dans un bar du centre-ville, montrant bien à la foule les deux filles, une Noire et une Blanche, qui y étaient représentées, nues et enlacées. “Voici l'affiche que certains d'entre vous ont peut-être aperçue en ville.” Lisant, à présent. “*Porn to be Alive...*” Sur l'affiche, c'était orthographié *Porn 2 be*. “Trisha et Vanessa Lang. Super mix. Show lesbien. Cadeaux. Dédicaces...” L'affiche disait *Kdos*. “Quel programme ! Quelle clientèle de choix cela va-t-il encore attirer ?”

Quelques rires de militants, mais moins qu'elle ne l'aurait souhaité. Nouvelle question du binoclo de la radio. “C'est le fait que l'une des deux soit noire qui vous dérange ?”

C'était qui, ce petit con ? En même temps, heureusement qu'il était là. Il en fallait toujours un comme ça. Elle marqua exprès un temps avant de dire :

“Non monsieur. Ce n'est pas ‘le fait qu'une des deux soit noire’ qui me dérange. Et, laissez-moi vous dire, je ne vous connais pas, mais je préfère penser que vous valez mieux que cette question. En tout cas, moi, je peux vous assurer qu'elle est indigne de ce que j'essaye de faire ici ce soir.”

Applaudissements. Moins nourris. L'attention faiblissait. La nuit

était presque tombée. Temps de conclure. Anne-Dominique remercia tout le monde d'être venu. L'attroupement commença à se disperser, les militants retournant à leurs véhicules. Les équipes télé remballaient. Anne-Dominique aurait bien fait de même, mais certains militants tenaient à la féliciter, elle n'allait pas les envoyer bouler. De loin, Germano lui faisait signe qu'elle devait filer, mais qu'elles s'appelleraient. C'est ça. Casse-toi, pauvre conne. Le type de France 3 et celui de *Nice-Matin* vinrent la saluer. Anne-Dominique leur demanda s'ils avaient ce qu'il fallait. Largement, pour la place que ça allait prendre, les types lui disant de ne pas s'attendre à beaucoup plus qu'une brève, mais qu'ils feraient au mieux.

Les premières voitures sortaient du parking. Certains militants n'allaient pas se quitter comme ça. Apéro dînatoire et pot de l'amitié chez les uns, chez les autres – vendredi soir, dix-neuf heures trente, après tout. Anne-Dominique chaque fois invitée, bien entendu. Juste, là, pas le courage. Après avoir décliné les propositions, elle se dirigea vers sa voiture rangée derrière le bâtiment, à côté d'une Porsche noire. Comme par hasard ! Une Porsche !

Une fois au volant de sa propre BMW *Série 1*, au moment où elle allait mettre le contact, son iPhone sonna, le nom Linda Ponderoux s'affichant sur l'écran. Anne-Dominique prit l'appel et dit, "Je te préviens ça va couper, j'ai plus de batterie. Comme une conne, j'ai pas vu : hier soir quand je l'ai mis à charger, j'ai pas fait attention que la prise était débranchée." Tout en parlant, répondant aux signes de la main que lui faisaient les derniers militants qui s'en allaient. "La femme de ménage qui a oublié de la remettre, à tous les coups. Mais je serai à la maison dans un quart heure, je te rappelle sur le fixe, d'accord ? Allô ? Allô ?" Et voilà. *Dead*.

Elle mit le contact. Ou plutôt essaya. Rien.

Sa voiture ne démarrait pas. Et son portable n'avait plus de batterie.

GEORGES AVAIT RÉGIS EN LIGNE, curieux de savoir ce qu'ils fabriquaient, Djamila et lui.

"On a une galère. Je t'expliquerai."

"Ah oui ? Vous avez une galère ? Et moi, j'ai quoi ? Ici, il y a pas dix minutes, t'avais la télé qui filmait une manif. Enfin une manif – ils devaient être cinquante, tout péter, mais quand même : une manif pour râler contre le fait qu'on ouvre."

"Ah bon ?"

"Le Front national, figure-toi."

"Ah bon ? Qu'est-ce ça peut bien leur foutre ?"

"Je te le demande. Et donc, c'est quoi, la 'galère' ?"

“Je t’expliquerai de vive voix. Je suis là dans vingt minutes. A tout de suite.”

Il raccrocha. On venait de sonner à l’entrée. Putain, qu’est-ce que ça allait être encore ! Eh ben c’était la blonde qui haranguait la foule dans le mégaphone. Toute seule à présent. Quadra, lunettes de soleil en serre-tête dans les cheveux mi-longs, bronzée, pas mal malgré quatre ou cinq kilos en trop, mais bien répartis, pas le genre que tu t’attendais à voir beugler dans un porte-voix. Qu’est-ce qu’elle pouvait bien vouloir, maintenant ? “Madame ?”

“Je sais que vous n’avez aucune raison de me rendre service, mais ma voiture ne démarre pas et mon téléphone n’a plus de batterie, est-ce que vous me laisseriez appeler un taxi ?”

“Bien sûr, pas de problème. Qu’est-ce qu’elle a votre voiture ? Si c’est la batterie et que vous avez des câbles...”

“Non. Je crois que c’est la pompe. Ou l’ordinateur de bord. Je ne sais plus ce qu’on m’a dit. Il paraît que c’est fréquent sur ce modèle de BMW. Je devais m’en occuper et puis bon... Je peux utiliser votre téléphone alors ?”

“Oui oui. Pas de problème. Juste, avant, vous voulez pas m’expliquer ce que c’était, là, à l’instant ? Je suis pas sûr de comprendre.”

Et là, elle, se crispant. “Ah. Bon. Tant pis. C’était une mauvaise idée. Je vais marcher un peu. Ça me fera du bien, même si je n’ai pas les chaussures pour. A tout le moins, soyez gentil, n’aggravez pas l’état de ma pauvre voiture.”

“Vous me prenez pour qui ? Je vous demandais à quoi rimait tout le chambard dehors. C’était pas une condition. Vous ne voulez pas me dire, tant pis. Vous pouvez appeler un taxi quand même.”

“Pardon pour le soupçon. Effectivement. C’était en trop. Mais le ‘chambard’, comme vous dites, c’est en référence à celui, plus grave, qui a eu lieu ici il y a à peine huit jours : une fusillade à l’arme de guerre. Et un mort.”

“Je sais, l’ancien gérant.”

“Et vous, donc, vous êtes ?”

“Le nouveau gérant. Du moins provisoirement.”

“Je précise que je n’ai rien contre cet endroit en tant que tel. En qualité d’élue, je réclame juste une discothèque respectueuse et respectable.”

“Et moi donc ! Mais bon, vous savez quoi ? Laissez tomber le taxi. On va vous raccompagner chez vous. Là, moi, je ne peux pas parce que j’attends quelqu’un. Mais j’ai mon gars de sécu, pour l’instant, il n’a pas de porte à surveiller. Il va vous ramener avec ma voiture.” Il recula pour appeler. “Hassan ? Ho ! Hassan ?” Il se retourna vers la

blonde. “Ah oui, pardon, il s’appelle Hassan.”

LE TAULIER, L’ANCIEN CRS, lui avait demandé s’il avait déjà conduit une Porsche. Hassan avait dit oui. Le gars lui avait donné les clés de sa *Carrera* en lui disant de raccompagner “la dame, élue Front national, dont la voiture ne démarre plus”. Hassan avait dit, pas de problème. Ils étaient sortis, elle et lui, et avaient gagné la voiture sans échanger un mot, chacun s’installant et mettant sa ceinture.

Hassan mit le contact, mais avant d’embrayer il se tourna vers elle et par-dessus le ronronnement du moteur dit, très calme – détaché, presque : “Et donc, en fait, t’es élue du Front national ?”

Et elle, là, la bonne bourge mature blonde qu’il se pinait en moyenne une ou deux fois la semaine depuis bientôt deux mois, très calme aussi, le fixa droit dans les yeux et dit, “Ben oui. Pourquoi ? Ça va être un problème ?”

Quatorze

GEORGES NE SAVAIT PAS TROP comment un patron de boîte était censé s'habiller. Costard cravate, ou juste veste ? Il aurait voulu poser la question à la belle Arabe, Djamila. Faute de l'avoir sous la main, il avait opté pour sa meilleure chemise, portée par-dessus le pantalon. Il lui demanderait si ça allait quand elle serait là.

Un peu après neuf heures et demie, Régis et elle finirent par arriver, à deux minutes d'intervalle. Et, surprise, cinq minutes après, sa sœur, Gisèle. Elle, pour le coup, pas du tout raccord avec l'endroit, robe à fleurs, escarpins et ses bijoux en or. Elle en avait toujours porté beaucoup – ça et du maquillage. Après, épouser un résident monégasque n'avait rien arrangé.

“C'est gentil d'être venue. Tu viens nous donner un coup de main ?”

“Non, je ne reste pas. Je voulais te voir deux minutes avant que tout le cirque commence. On a un truc à te demander.”

“‘On’ ?”

“Djam et moi.”

Allons bon. Sans doute à voir avec leur truc de chiens, mais quel rapport avec lui ?

Ils se posèrent sur les banquettes du pseudo “carré vip”. Une fois assis en face d'elles, Gisèle dit, “Voilà : on a un souci avec notre défilé de mode.”

Pas sûr de voir de quoi sa sœur parlait. “Votre défilé de mode...”

“Mais oui. Je t'en ai parlé. Notre projet de marques d'habits pour chiens ? *Chien Chéri* et *Darling Doggy* ?”

“Ah oui. Oui, bien sûr. Et donc ?”

“On devait avoir un défilé la semaine prochaine dans un des salons du casino Terrazur, à Cagnes-sur-Mer. Pour convaincre les investisseurs. Et puis aussi amorcer la pompe à commandes. Bref, là, moins d'une semaine avant, ils nous annulent. C'est tombé juste là, tout à l'heure.”

Pour dire quelque chose, Georges dit, “Ah, merde. Ils peuvent faire ça ?”

Gisèle dit, “Ben, la preuve : ils le font.”

“Mais je veux dire, vous avez pas un truc signé, un contrat ?”

“Pas vraiment. On s’était juste mis d’accord avec un type qu’on connaît là-bas, mais, là, lui, c’est sa responsable qui a mis son veto.”

“Ah merde.”

“Je vais te dire, même avec un papier, ça nous coûterait plus cher de procédure que ce qu’on pourrait demander en dédommagement. Et ça ne réglerait pas notre problème.”

La belle Arabe dit, “A savoir, un endroit où défiler la semaine prochaine.”

Georges voyant venir le coup, mais pas encore sûr, donc ne disant rien pour l’instant. Gisèle dit, “Donc on se demandait, si par exemple...”

“Oui ?”

“On pourrait pas le faire ici.”

Voilà. “Ici, dans la boîte tu veux dire ?”

“Mais oui ! On installe un *runway* pour que les mannequins – enfin, les chiens et les accompagnatrices – puissent faire l’aller-retour. Des chaises de chaque côté pour les invités.”

La belle Arabe dit, “Il n’y en aura pas tant non plus.”

“Et comme ça, par rapport à Terrazur, on économise la location de la salle.”

George dit, “Ah bon ? Parce qu’en plus, je ne vous ferais rien payer ?”

QU’EST-CE TU VOULAIS FAIRE ? T’as des fois, t’es le pare-brise. Pis d’autres, t’es l’insecte. Il avait dit oui. Gisèle s’était levée l’embrasser, disant oh comme elle avait de la chance d’avoir un petit frère comme lui, lui collant du rouge sur la joue. Georges s’était retenu de lui dire que c’était plus pour la belle Arabe que pour elle qu’il avait accepté. Ensuite sa sœur avait encore brassé l’air cinq minutes avant d’ordonner à son mari de la raccompagner dehors jusqu’à sa voiture, disant tout en s’éloignant, tu vois je t’avais dit qu’il dirait oui, qu’est-ce que t’étais allé chercher qu’il voudrait pas ?

Georges resta seul avec la belle Arabe. Elle aussi le remercia, disant qu’il les sauvait. Il dit que non, si ça pouvait dépanner, c’était avec plaisir et changea de sujet : “Dites-moi, à propos de ce soir, je croyais qu’il devait y avoir deux filles. En fait, Didji Doudou – putain, il a pas un autre nom le gars ? ‘Didji Doudou’, je vous jure, j’ai du mal.”

“Edouard. Son prénom, c’est Edouard.”

“Je préfère, déjà. Donc *Edouard* est venu me dire, en définitive, il n’y en aurait qu’une.”

“Vanessa est malade. Du coup, c’est juste Trisha qui vient. C’est la

Noire.”

“Oui mais bon – faire un ‘show lesbien’ toute seule, ça va être plus dur.” Pensant qu’elle allait au moins sourire, mais non. Très sérieuse pour lui dire : “Vous seriez surpris. Vous en faites pas pour elle.”

“Non mais moi, on s’en fout. C’est les mecs. Ils viennent pour voir deux filles, il n’y en a qu’une, ils vont pas renauder, vouloir être remboursés ?”

“Croyez-moi, le show de Trisha, ils vont repartir contents. Et ça va consommer, parce qu’ils vont avoir chaud.”

“Si vous le dites. Juste, là, en plus, c’est moi qui vais devoir gérer la technique pendant son spectacle, envoyer la fumée.”

“Ben oui.” L’air de dire, où est le problème ?

“Je veux bien le faire, c’est pas la question, mais je me demandais, ces filles-là, elles n’ont pas quelqu’un avec elles, ne serait-ce que pour leur sécurité ?”

“Si. La plupart elles ont un manager qui fait aussi régisseur, pour économiser. Souvent, en fait, c’est le petit ami.”

“Et là, elle, non ? Elle n’en a pas ? – de manager, je veux dire.”

“Si. Mais là, il ne peut pas venir. Et c’est tant mieux, d’ailleurs.”

“Comment ça ?”

“Son manager, c’est Steeve Le Bris. Le taré qui voulait mettre le feu l’autre fois.”

Georges pensa, oui, mettre le feu, sans parler du reste, mais le garda pour lui. “Ah bon ? C’est *lui*, son manager ?” Elle écarta les mains en signe d’impuissance. “Ça veut dire qu’il prend un pourcentage sur ce qu’elle gagne ?”

“J’imagine.”

“Combien ?”

“Je sais pas. Faudrait demander à Trish.”

“Ah ben dis donc ! Penser qu’un peu de mon blé va aller dans la poche de cette merde. Enfin, le nombre de choses qui me défrisent, ces jours-ci, je suis plus à une près.”

VERS ONZE HEURES, GEORGES REPENSA À L’AUTRE, là, Hassan, parti raccompagner la bonne femme du FN. Toujours pas revenu au bout de deux heures et demie. Qu’est-ce qu’il fabriquait ? Tu vois pas qu’il ait eu un accident ? Juste quand Georges cherchait son numéro dans son portable, le gars repointa le bout de son nez.

“T’as eu un ennui avec la caisse ?”

“Non, pourquoi ?” L’air super détaché, comme si ça faisait juste dix minutes qu’il s’était absenté.

“T’as vu le temps que t’as mis ? L’élue FN, elle habite à Grenoble

?”

“Ben non, pourquoi ?”

“Ben je sais pas. Deux heures et demie pour faire l’aller-retour.”

“Non. En fait, on a discuté.”

“Discuté ?” Ben voyons. L’autre disant ça comme si c’était normal.

“Oui, et puis voilà : j’ai pas vu passer l’heure. Tiens, je te rends les clés.”

Mais c’était quoi, là, cette équipe d’Arabes insolents qu’il se trimbalait ? Et en même temps, un peu à court de pistes pour les remplacer. Il tendit la main et dit, “S’il te plaît, oui.”

AU DÉBUT ILS AVAIENT ROULÉ EN SILENCE, à part les indications d’itinéraire. Et puis Hassan avait dit, “Je comprends mieux maintenant pourquoi t’étais si stressée par la discrétion, toujours peur qu’on nous voie ensemble.”

La première fois, ça s’était fait à la fin d’une journée de surveillance sur un minicentre commercial en bordure de RN7. Une centre fitness spa esthétique beauté bronzage, une boutique déco et un supermarché de produits bio – autrement dit, quasi que des bonnes femmes à aller et venir sur le petit parking. Il l’avait vue sortir du supermarché, emmerdée avec des sacs qui menaçaient de déborder de son caddy, et lui avait proposé de l’aider à porter ses achats jusqu’à sa voiture.

En marchant jusqu’à sa petite BM, il avait commenté la quantité de trucs qu’elle avait achetés, en blaguant, et elle avait répondu pareil, le contact se faisant tout de suite, au point que, une fois les sacs dans le coffre et à l’arrière, elle avait dit, “Oui mais une fois chez moi, comment je fais ? Pour être bien, il faudrait que vous soyez là aussi pour m’aider.”

Il avait fait l’innocent : “Ah ? Il y a personne chez vous qui peut vous...”

“Pas là, non. Il faudrait que je vous emmène avec moi.”

“Là, tout de suite, c’est difficile. Il faut que je reste jusqu’à la fermeture.”

“Et ça ferme à quelle heure ?”

En fait, cette fois-là, ils n’étaient pas du tout allés chez elle. Il l’avait suivie en scooter sur un parking d’hôtel à Villeneuve-Loubet, juste à côté de *Marina Baie des Anges*. Elle avait sorti de l’argent et lui avait dit de prendre une chambre dans l’annexe.

Les fois suivantes – sept ou huit, par là –, ils s’étaient retrouvés direct à l’hôtel. Elle lui donnait l’argent, il allait prendre la clé d’une chambre dans l’annexe, accessible depuis le parking sans passer par la réception. Il avait dit, “T’as l’air drôlement rodée.” Elle avait dit, “Pas

du tout, l'autre jour, avec toi, c'était la première fois que je venais. C'est ma copine Linda qui m'avait expliqué comment elle faisait avant son divorce."

Et donc là, en la ramenant chez elle dans la Porsche, il avait dit, "Tu voulais rien raconter de ta vie. Moi je croyais que c'est parce que t'avais un mec. En fait c'était politique."

Elle avait haussé les épaules. "Oui, alors, en même temps, c'est pas pour parler politique qu'on avait rendez-vous. Donc je vois pas l'intérêt qu'il y aurait eu."

Arrivé devant chez elle, voyant l'endroit où elle lui avait dit de s'arrêter, il n'avait pu s'empêcher. "Ça s'invente pas : l'élue FN de Cinjus-Tésauris habite la résidence Mauresque, chemin de la Maure."

"Et alors ?"

"Et alors, rien. Juste, avoue, c'est ironique."

"Alors, mon petit bonhomme, sache que je n'ai rien contre les Arabes, si c'est à ça que tu penses." Donnant alors un coup de menton dans sa direction. "La preuve. Mais même sans parler de toi, si j'avais les moyens, j'achèterais un petit riad à Marrakech et j'y passerais le plus clair de mon temps. Donc, pardon !"

"T'adores Marrakech et tu voudrais t'acheter un riad ? Ah ça, de fait, ça prouve. Pardon."

"Ah bon, aimer Marrakech, c'est être raciste, maintenant ?"

Il s'était retenu de dire : ah oui ! Et pas juste "maintenant". Carrément depuis toujours ! Mais ça n'en aurait plus fini, après – et pour quoi faire ? A la place il avait dit, "Et, je veux dire, comment tu t'es retrouvée à faire ça ?"

"Faire quoi ?"

"Faire FN, comme métier ?"

"Mais le FN, c'est pas mon métier."

"Ah bon ? C'est quoi ton métier alors ? Ça fait deux mois qu'on baise, je sais même pas ce que tu fais."

"Pareil : ça n'était pas le sujet. On s'en fout de ce que je fais."

"Oui et donc ? Tu fais quoi ?"

"Coach."

"Coach ? Dans quel sport ?"

"Non. Pas entraîneuse. Je fais du *coaching*. Coaching de vie et de performance. Personnel et professionnel, si tu préfères."

"Et le FN ?"

Elle avait levé les yeux au ciel et soupiré avant de répondre.

"Tu veux pas que je te suce, plutôt que toi, là, commencer à me pomper."

C'est le truc qui l'avait le plus scotché avec elle en matière de cul.

Pas tant ce qu'elle faisait ou qu'elle aimait – encore que, là, déjà, elle envoyait bien. Mais comment elle en parlait cash. Pire que certains mecs.

“Tant qu'à faire, être venu jusqu'ici, que t'aies pas fait le trajet pour rien : coupe le moteur et entre deux minutes.”

PAS LOIN DE DEUX HEURES DU MATIN et Trisha n'allait pas tarder à entamer la première partie de son show. Le “Super Mix” : faire semblant de passer des disques quasi à poil, en même pas mini, en *nano*-maillot-ficelle, dans la petite cabine de Didji Doudou. Ça remplirait la piste de mecs qui se trémousseraient, le téléphone brandi au-dessus de leurs têtes pour la filmer.

Pour l'instant, Djamila était avec elle, dans la chambre de Greg – maintenant, celle du nouveau patron, l'ancien CRS –, et finissait de lui maquiller le corps aux endroits qu'elle avait du mal à atteindre seule. Djamila assise sur le lit. Trisha debout devant elle, toute nue à part ses mules à talons en train de parler d'un reportage à la télé sur les femmes en Afrique, elle ne se souvenait plus quel pays, mais jurant qu'elle n'y mettrait jamais les pieds.

“Mais bon. C'est d'être une meufe qu'est dur. Sans déconner, meufe, c'est chelou partout. Sauf, en France, si par exemple la fille, elle est bourgeoise, elle a les études, la maille et tout, ouais, elle, ça passe plus crème que pour la fille au Pakistan – qu'elle a même pas six ans, elle est mariée déjà à un mec, trente ans plus qu'elle. Et si après, ado, elle veut se dérober, c'est l'acide dans sa gueule. Donc laisse tomber.”

Peut-être d'avoir vécu en caserne, dans la chambre de l'ex-CRS, tout était bien rangé, rien qui traînait, le lit au carré. Le contraire de ce que c'était avant du temps de Greg. Peut-être pour ça que Djamila l'avait senti masquer quand elle lui avait dit que, les fois précédentes, la chambre de Greg servait de loge. Peut-être peur qu'elles dérangent ses affaires.

Patricia – enfin, Trisha – poursuivait son idée. “Et donc, après, en France, même les trucs chelous, certaines, qu'il leur arrive, la meufe, elle est pas trop conne, il y a moyen qu'elle gère. Je dis pas c'est facile, mais en France, une femme battue, elle peut aller aux flics. Pas comme dans les pays où, le mari la frappe, elle va à la police, ils la tapent encore plus, juste pour lui apprendre à pas venir dénoncer. Tu vois ce que je veux dire ? La fille, la ‘main courante’, c'est dans sa gueule.”

Le fond de teint était d'un marron plus clair que la peau, mais bon, de loin, ça ferait la farce. Djamila avait presque fini, ayant juste dû camoufler un bleu à la cuisse, une marque de naissance sur l'épaule, un bouton sur la fesse droite. “Pas pour dire mais vous autres, de

corps, vous êtes plus facile à maquiller, les Blacks. Par rapport à une Blanche, même bronzée, ou une Reubeu, c'est plus vite fait. Juste quelques retouches. Limite t'en aurais pas besoin."

"Mais quand même, je préfère. Par respect du public."

On frappait à la porte. Djamila dit, parlant fort pour être entendue, "Un instant." Petite claque sur la hanche de Trisha. "C'est bon."

Elle la regarda enfiler le maillot *Wicked Weasel* minuscule.

Trisha, elle, pendant qu'elle ajustait le petit sachet en bas et les deux confettis sur ses tétons, déjà repartie sur un autre sujet : "Et au fait, je t'ai pas dit, le relou que je t'ai parlé, là, qui m'a demandé si je fais pas Rama Yade, devine en fait la famille à qui c'est ?"

Djamila gonfla ses joues, pour mimer l'ignorance.

"Le gars il se fait appeler Bineladan, mais en fait sa famille, pour de vrai, c'est Ben Laden."

"Ben Laden ?"

"Oui, tu sais, aux Guignols : le barbu qu'ils ont tué l'autre fois. Eh ben, en fait, c'est son oncle. Steeve m'a tout expliqué."

"Je t'ai dit, plus me parler de ce fils de pute. Quand je pense qu'il a failli me violer !"

"Je sais, c'est un taré. Il faut que je m'en débarrasse, mais c'est pas facile. Si c'est pour me retrouver avec pire. Lui, au moins, je sais comment faire."

Djamila lui tendit son peignoir. "Allez ! En piste !"

Djamila sortit la première, trouvant l'ancien CRS qui attendait. En les voyant, il dit, "Je vous assure, j'écoute pas aux portes, mais les cloisons sont minces. Ce neveu Ben Laden, là, c'était où et quand que vous l'avez vu ?"

LA FUMÉE ÉTAIT BIEN PARTIE, dosée comme il fallait. Donc là, trois heures passées, Georges était derrière le bar à regarder la Black, plus de maillot, les jambes grand écartées, et des mecs qui filmaient.

Georges devant parler fort pour que la belle Arabe l'entende : "Elle est obligée, là ?"

"Obligée, je sais pas. Mais si elle le fait pas, tous les mecs vont râler."

"C'est sûr : entre ça et le voile intégral, on va dire, comme souvent, la vérité est sans doute au milieu."

La belle Arabe ne répondit rien. Sur l'estrade, la fille venait de se renverser du Yoplait sur le torse et à présent se malaxait les seins avec.

"Ça, pareil ? Elle le fait pas, les mecs râlent ?"

Elle répondit à côté, réagissant en fait à ce qu'il avait dit juste avant. "Note, c'est vrai : pour une fille, entre la burqua et le bukkake,

il doit y avoir moyen, trouver le petit 'juste milieu' qui va bien.”

“Entre la burqua et quoi ?”

“Non. Rien.”

“Mais si.”

“Mais non. C’est pas grave.” Et elle le planta là pour aller prendre une commande. Beaux cheveux, mais bon, petit caractère, quand même.

QUATRE HEURES ET QUART. La fille avait fini son heure de “dédicace”, photos souvenirs et signatures d’affiches ou de tracts publicitaires. Douchée, rhabillée. Georges venait de la mettre dans un taxi. Au lieu de retourner tout de suite à l’intérieur, il s’attarda une seconde à la porte, demander à Hassan, le vigile arabe, si tout se passait bien. L’autre hocha la tête avec une moue satisfaite.

“Désolé pour tout à l’heure mais c’est Djamila, là, qui m’avait énervé.” Pas de réponse. “Bon, pis c’est vrai que t’avais mis longtemps.”

Le gars lui adressa un regard, l’air de dire, ça va pas recommencer ?

“Et, qu’est-ce que je voulais dire, tu sais ce que c’est, toi, ‘bouquaqué’ ?”

“Ça s’écrit comment ?”

“Je sais pas, justement.”

“Bouquaqué ? Non, je vois pas.”

Et là, un des mecs venus assister au show de la Black qui sortait justement à ce moment-là, dit : “Bukkake ?”

Georges dit, “Oui. On se demandait ce que c’est.”

“C’est japonais. Ça veut dire douche de sperme. Plein de mecs qui éjaquent en même temps sur une fille.” La gueule du mec, ça rendait ce qu’il venait de dire encore plus glauque.

Georges dit, “Ah ? Okay. D’accord. Merci.”

Le mec dit, “De rien. Bonsoir.”

Le vigile arabe attendit que le mec soit éloigné et, se retenant de se marrer, dit : “Ben voilà. Suffit de demander.”

Georges haussa les épaules, soupira et regarda l’heure. Quatre heures trente. Encore une à tirer. L’un dans l’autre, tu calculais, ça lui faisait des bonnes journées. “Et dis-moi – ça, tu vas peut-être savoir, toi qui es sur la région depuis plus longtemps que moi.”

“Oui ?”

“D’ici, c’est loin le...” – comment elle avait dit, le palace où était le neveu Ben Laden ? – “Le *Marina Privilège* ?”

Quinze

LE SAMEDI, LEVÉ APRÈS TREIZE HEURES, l'après-midi de Georges était passé vite fait. Lessives, un long jogging, dîner correct sans plus dans un petit thai, et là, c'était déjà l'heure de la mise en place : la belle Arabe, les trois petites et les deux serveurs affairés à couper les citrons verts et jaunes en petits dés, à remplir les frigos, remplacer les cubis de concentré reliés aux pistolets à sodas ou passer l'aspiro sur les banquettes en salle.

Georges en profita pour discuter le bout de gras avec les trois barmaids, Charlene, Eglantine et Esperanza, sans oser demander si c'était leur vrai nom. Les trois, des petits colis et habillées pour que ça se voie. Mais chouette, enthousiastes, contentes, à les croire, de faire ça pour cent euros par nuit, plus leur part des pourboires. Expliquant que les bons soirs, elles se sentaient "gagnées par la fête". "On s'amuse derrière le bar, parfois plus derrière que devant." Une autre disant, Georges ne sachant déjà plus si c'était Eglantine ou Esperanza, "C'est recevoir les gens, c'est comme si on était chez soi."

A une heure, la boîte était encore vide. Edouard le didji venait d'arriver. Régis, le vigile arabe et les deux mêmes gars que la veille gardaient la porte. Comme il n'y avait encore personne à filtrer, Georges en profita pour prendre Hassan à part – juste vérifier un truc. "Alors, tu vas dire, ça me regarde pas, mais la mémé FN, hier..."

"Oui ?" Le mec sur ses gardes.

"Même en tenant compte de l'effet Porsche', j'ai envie de dire chapeau l'artiste."

"Chapeau de quoi ?"

"Pour l'emballage express. En plus, élue FN, pour toi, c'est mot compte triple."

"De quoi tu parles ?"

"Okay, tu veux pas dire. C'est tout à ton honneur. Mais juste pas me prendre pour un jambon Madrange : t'es parti, t'avais la chemise par-dessus le fute. T'es revenu, tu l'avais rentrée dans le pantalon. Signe probable, en tout cas possible, que t'avais enlevé et remis ton falzar."

“De quoi tu me parles ma chemise dans le pantalon ? Tu checkes les chemises des gens, toi ?”

“Si tu savais ! A force, analyser un site ou un individu en deux secondes, tu deviens zinzin. Tu le fais sans t’en rendre compte. Donc là, je t’ai vu revenir au bout de deux heures et demie, j’ai su que tu t’étais dessapé. Mais si t’es là ce soir, c’est qu’elle a pas porté plainte – donc était consentante. Et donc, compte tenu du temps que t’avais pour convaincre, chapeau. Voilà. C’est tout.”

Le gars, Hassan, ne répondit rien. Il regardait au loin, vers la route à quatre voies. Georges un peu comme un con, du coup, se collant mentalement des baffes et surtout se demandant ce qui avait pu lui prendre tout à coup de vouloir comme ça se la jouer complice et “vas-y, tu peux bien me dire” avec ce mec qu’il connaissait à peine. A présent, plus il restait là, planté comme un gros bourrin indiscret devant l’autre qui faisait comme s’il n’était pas là et plus c’était humiliant. D’être là à ne rien dire, du coup, ils purent entendre distinctement le bruit d’une moto qui remontait vers l’arrière-pays. Georges prit ça comme prétexte pour sauver la face avant de retourner dans la boîte.

“Ça, c’était une vieille BM, d’avant 1990. Une R60/7, je dirais, les premières carénées. C’est là-dessus que j’ai commencé, les années que j’ai faites en section autoroutière. C’était les vraies, ça. Avec les deux cylindres à plat qui dépassaient de chaque côté.”

Le type ne disait toujours rien. Georges décida de conclure et de rentrer : “T’avais un pompompom très distinctif, du fait d’un décalage entre le droit et le gauche qui se répondaient... Aujourd’hui, les BM, elles ont perdu leur identité sonore. Contrairement aux Ricains : eux, les Harley, même les modèles récents, ils font gaffe à conserver le son.”

Et là, juste quand Georges allait retourner à l’intérieur de la boîte, l’autre haussa les épaules et dit, “La vérité c’est que, jusqu’à hier soir que tu me le dises, je savais pas qu’elle était au FN.”

“Ah bon ? Tu veux dire, tu la connaissais d’avant ?”

Le type hocha la tête.

Georges dit, “Ah ouais. Pas banal, quand même.”

“Oui, c’est vrai. Même sans ça, déjà, c’était ‘pas banal’, comme tu dis.”

“Enfin, ‘pas banal’, attention, te méprends pas non plus sur ce que je veux dire. Dans l’absolu, que tu te tapes une bourge blonde et inversement, en soi, c’est pas un sujet, il y a rien à redire. Mais c’est juste que, là, compte tenu de la région, oui, c’est vrai que c’est... Voilà : ‘pas banal’. C’est ça le mot.”

“Alors, oui, déjà, si tu veux, de ce point de vue-là. Et puis, aussi,

parce que c'est une femme, je te dis pas, étant jeune, elle a vu des films qui l'ont marquée."

"Ah bon ? Quel genre ?"

"*Marquise des Anges*, ces trucs-là. Les rôles qu'elle veut que je joue ! Style, moi, je fais le sultan et elle, c'est Angélique vendue au marché aux esclaves. Tu vois ce que je veux dire ?"

Sa mimique pouvait s'interpréter de plusieurs façons. Georges dit, "Ben oui mais bon : toi, si ça te gonfle, le fais pas."

"Ça me gonfle pas. T'es fou ! Surtout maintenant que je sais. Moi, faire sultan qui ken des esclaves du FN, je te dis tout de suite : je kiffe."

EN SORTANT DE SON IMMEUBLE, Steeve trouva encore l'un des mecs de Patrick le videur qui l'attendait et le gros monospace Cadillac garé plus loin. Qu'est-ce qu'il voulait encore, le grand Négro ? Là, Steeve était pressé ! Mais, pareil que l'autre fois, obligé de monter à l'arrière, l'intérieur parfumé au cuir, trouvant l'autre en train de lire. Ce grand con ne s'interrompant même pas une fois Steeve à côté, prenant bien le temps de finir son paragraphe avant de, quand même, lever le nez et là, orienter le livre de façon que Steeve puisse voir la couverture – *La 50^e Loi*, par 50 Cent et Robert Greene – avant de dire : "Thucydide, putain ! Tu vois qui c'est ?" Steeve pas trop branché en rap, en fait, donc faisant non de la tête. "Sans déconner, le mec, je sais pas combien de siècles avant Jésus-Christ ? Déjà tout compris." Ah. Pas rappeur, donc. "Ecoute ça." Le Négro, là, se mettant à lire : "*C'est une règle générale de la nature humaine que les gens méprisent ceux qui les traitent bien et regardent vers ceux qui ne leur font pas de concessions. C'est mortel, non ? T'es pas d'accord ?*"

"Euh, si ! Les meufes, c'est clair : plus tu abuses, plus elles te kiffent."

"Ouais. Les meufes, c'est sûr. Mais certains mecs aussi." Cornant la page et refermant enfin son putain de bouquin. "Et bref, qu'est-ce que je voulais dire ? Ouais : j'ai appris, aujourd'hui, t'as essayé de faire cramer *Le Kif* ?"

Qui c'est qu'était allé baver encore ? "Ouais, mais je l'aurais pas fait. C'était pour intimider."

"Ah ouais. 'Intimider'. Parce que, t'es bien d'accord, ça aurait pas de sens, mettre le feu pour de vrai."

"Ben non. Evidemment."

"Non, là, l'idée, c'est : on prend le contrôle. Un seul lieu et après, chacun son activité. Le week-end, je fais mon biz. La semaine, tu privatises pour tes soirées tournages. Mais va pas te tromper : toi, juste, c'est un service que je propose à la clientèle. Mais tu seras chez

moi. Donc, quel droit t'irais cramer un truc qui est à moi ?”

La Beurette, ça, encore ! Soit elle avait bavé au grand Négro direct. Soit elle avait balancé à quelqu'un qui était venu répéter. Putain, l'un ou l'autre, elle allait payer, elle !

“Non mais là, t'as bien vu. J'ai rien cramé. J'ai juste fait peur.”

“Juste fait peur, juste fait peur... Ce qu'on m'a dit, t'avais de la vraie essence quand même. Tu sais quoi ? C'est à moi, que tu fais peur, là. T'imagines si jamais t'avais vraiment mis le feu à un établissement c'est comme s'il m'appartient ?”

“Non mais là, c'était pas contre toi, tu penses bien. C'est l'autre enculé, là, le CRS. C'est sa faute. Il m'a fait péter un câble. Il m'avait humilié.”

“Il t'avait ‘humilié’.”

Pan. Une gifle. Rien vu venir. Patrick venait de le gifler. Fort. “Ça va pas ? T'es con ! Pourquoi tu fais ça ?”

“Ben je t'humilie. Pour voir ta réaction.”

Pan. Une autre gifle, putain. Et puis des bonnes. Steeve avait mal à la joue. “Arrête putain ! Qu'est-ce qui te prend ?”

“Et toi ? Qu'est-ce qui va te prendre, toi, hein ? Moi aussi, là, je viens de t'humilier ? Qu'est-ce tu vas faire ? Aller chez moi avec du super 98 ? Tu vas brûler ma maison ? Non ? Alors, tu vois bien : c'était une bêtise. Faut plus recommencer. Même le mec t'humilie, tu vandalises pas quelque chose qui va être à moi. T'as compris ?”

Steeve hocha la tête tout en se massant la joue.

“Et jamais t'as besoin, travailler le self contrôle, bien maîtriser tes nerfs, tu m'appelles. Moi je viens, des mandales dans ta gueule et toi, tu mouftes pas. On fait ça le temps qu'il faut, t'apprennes à réfléchir avant d'agir. Pas de problème.”

DEUX HEURES. Depuis un quart d'heure, la boîte était bondée, remplie tout d'un coup. En trois minutes, du bar, Georges ne voyait plus la porte, ni la piste.

Bien plus de filles que la veille, pour la soirée porno. Des filles, là, de toutes les couleurs, presque toutes mignonnes, coiffées, maquillées, habillées de leur mieux même et surtout quand ce n'était pas beaucoup.

Les mecs, eux, à part quelques costards sans cravate, avaient leur belle chemise ou portaient la chaînette par-dessus le sweat-shirt ou le haut de survêt. Sinon, à l'endroit, à l'envers, beaucoup, beaucoup de casquettes.

Après, comment les petites du bar pouvaient parler de “contact avec les gens”, le bruit de BTP que faisait la sono ? Parfois, comme si les basses marteau-piqueur ne suffisaient pas, le didji déclenchait une

sirène, comme une alerte de raid aérien. Georges décida de renoncer à comprendre.

Malgré ça, sur la piste, il avait repéré quelques couples de danseurs intéressants à regarder. Des filles, aussi, qui dansaient entre elles avec l'air de bien s'amuser. Et autour, des mecs pour qui "danser", c'était lever le poing et pomper dans le vide en rythme.

Et puis d'autres, tu te demandais juste ce qu'ils faisaient là. Comme ce Black, adossé près des toilettes, qui avait l'air de s'emmerder, le pauvre, peut-être en attendant quelqu'un. Ou cet autre, black aussi, en bord de piste, immobile – le mec même pas là pour regarder les filles danser, jouant avec son portable. Explique-moi l'intérêt, venir faire ça en boîte, le vacarme dans les oreilles et même pas de réseau.

Georges avait déjà fait trois voyages au coffre dans l'armoire de sa chambre pour y ranger le liquide et les tickets carte bleue, comprenant mieux la convoitise des mecs pour le business de "la Nuit". Même après déduction des frais, barré comme c'était, la recette allait être belle.

Quand il revint dans la salle, Edouard le didji passait enfin un truc qu'il connaissait. Michael Jackson. La piste remplie comme un wagon de métro, du coup. Mais sans faire bouger le Black près des chiottes. Ni l'autre, toujours planté, scotché à son portable.

Georges par contre admiratif du boulot des filles, l'agilité et l'économie des gestes et l'intensité de leur concentration – un peu comme en maintien de l'ordre, en fait : pas te laisser affecter par le bruit et le bordel autour.

Les serveurs aussi assuraient, se frayant un chemin à travers la foule avec des plateaux chargés. Là, par exemple, il en suivait un des yeux, parti avec une bouteille de Ballantine's, quatre verres, un pichet de faux Coca et un bol de glaçons vers une table "carré VIP". Pendant trois secondes, il y eut un "noir salle total" comme Edouard le didji en déclenchait sans prévenir. La lumière revenue, le serveur était arrivé à destination sans rien renverser. Il fallut alors à Georges un instant pour retrouver où il avait déjà vu ce grand Black attablé avec les trois filles. C'était Patrick, l'ex-chef de la sécu.

Et là, déclic !

Georges tourna la tête. Les deux qui se faisaient chier étaient toujours aux mêmes emplacements. Mais celui près des toilettes venait d'échanger un regard avec un grand Reubeu posté, lui, près du bar, sans intention visible de commander une conso. Ces mecs étaient ensemble. Quatre, en considérant Patrick comme le chef de l'équipe. *Au moins* quatre. Et pas venus "faire la fête". Le hasard n'était pour rien dans les endroits de la boîte où ils s'étaient placés. Tout ça, une fois mis ensemble, constituait un dispo.

Depuis le temps, Georges savait reconnaître une situation qui puait du cul quand il en croisait une.

Seize

STEEVE DIT, “COMMENT ÇA, ‘ON ARRÊTE’ ?”

L’autre connasse de pute black, là, Trisha, dit, “Ben oui. On arrête.”

Ils roulaient sur la N98, Steeve la raccompagnait à Nice. Elle, dans un premier temps, bon esprit, disant, il est connu, en fait, ton mec, la famille 11 Septembre qui se prend pour DSK. Steeve disant comment ça ? Elle, disant que la veille, à la boîte, en entendant la MILF beurette et elle prononcer le nom, le CRS avait demandé après monsieur Bineladan, par rapport à de l’oseille qu’il aurait investie dans une de ses affaires. Steeve pour le coup curieux de savoir laquelle. Mais là, sans transition la Nègresse changeant le sujet, disant qu’elle déduirait de sa com à lui les taxis qu’elle avait dû prendre ces dernières vingt-quatre heures.

“Tout à l’heure, j’étais retenu à discuter sérieux avec ton ami Patrick. Donc ferme ta bouche, t’as rien à dire. Et même, je te ferai remarquer, je suis pas juste ton chauffeur. Pas oublier, je suis surtout manager.”

“Manager pardon ! Le dernier vrai bon plan, c’était l’autre à l’hôtel, le délire femme de chambre. Ça j’admets. Mais sinon, hier exhib à trois balles. Là, pauvre touze, une villa que franchement j’ai vu mieux. Ces conneries-là, merci, je me les booke en direct. Donc je te dis, on arrête et c’est tout.”

L’heure qu’il était, peu de bagnoles, les premiers phares loin dans le rétro, donc il freina jusqu’à se trouver arrêté au milieu de la route. “Voilà. Comme t’as demandé. On est arrêtés. Tu descends ?” Au début du pont sur le Var. Elle faisait moins sa maligne, là.

“Ça va pas ! T’es malade. Tu vas pas me laisser là !”

“Ah bon ? C’est quoi le blème ? Si près de l’aéroport, t’as peur que les mecs confondent, te prennent pour une Nigériane ?”

Elle fronça les sourcils, pencha la tête et dit, “Attends, fais voir.”

“Quoi ?” Des voitures les doublaient sur la gauche en klaxonnant.

“Ta joue, là, qu’est-ce que tu t’es fait ? C’est rouge.”

D’accord. C’était ça, le circuit : la Beurette de la boîte qui bavait à

la Nègresse et la Nègresse après qu'allait tout répéter à Patrick. Pour ça qu'elle faisait sa maligne, là. Elle se sentait protégée par le Nègro. L'autre avait déjà dû se vanter, comment il avait redressé Steeve. Ils allaient tous payer, putain. *Cher* ! Juste, là, pas la peine de se remettre encore une couche avec le Nègro. Donc il dit, "T'as de la chance que je suis pas comme ça."

"Pas comment ?"

"Plein de mecs, je peux te dire, ils t'auraient larguée, là : sortie à coups de lattes, parlé comme tu m'as fait. Mais moi, tu vois, je fais pas le salaud, te laisser, le pont du Var à trois du. Pourtant tout ce que tu mériterais."

Il redémarra. Ils roulèrent un peu en silence et puis il dit, "Et c'est quoi alors, ce plan défilé de mode que tu me parlais ? C'est venu comment ?"

"Ben toujours Djamil. Ma copine que t'as voulu violer."

"Violier, violer, tout de suite les grands mots. Je vais te dire, elle a bien changé ! Début que je l'ai connue, jamais elle aurait réagi comme ça. Elle était bien plus sympa !" Pas de réponse. "Et donc c'est quoi son rapport avec un défilé de mode ? Elle est serveuse en discothèque."

"Le week-end, mais le reste du temps, elle est toiletteuse pour chiens."

"Toiletteuse pour chiens ?"

"Oui : coiffeuse pour chiens, si tu préfères. Avec une tondeuse et des ciseaux exprès."

Et là, une vision : la Beurette, les cheveux qu'elle avait. Le volume, la longueur. Une tondeuse pour caniches. Steeve, là, n'écoutait plus l'autre pute parler de fringues pour chiens. Des images dans sa tête qui le faisaient sourire étaient plus intéressantes.

À LA PORTE, RÉGIS ÉTAIT EN TRAIN DE FAIRE LE BEAU AVEC UNE BLONDE. Georges l'attira à l'écart. "T'as laissé entrer les mecs de la sécu d'avant ?"

"Ben oui, pourquoi ?"

"A ton avis, ils sont là pour quoi ?"

"Se détendre. Ils sont arrivés, sapés propre, chacun une belle gonze. Patrick a dit, je me suis assez fait chier devant cette porte. Là, je vais kiffer ce qu'il y a derrière."

Georges préféra ne pas répondre et alla trouver Hassan. "Les mecs qui faisaient la sécu avant sont là. A mon avis, pour foutre le bordel. Va derrière chercher la matraque électrique et couvre-moi."

Ils rentrèrent dans la salle. Pendant que l'autre allait chercher l'arme, Georges rejoignit la table où l'ex-chef de la sécu s'était posé

avec des filles.

Le mec content de le voir, parlant fort pour couvrir la musique : “Ah ! Je me disais, t’allais jamais venir ! Assieds-toi.” Faisant signe aux filles. Elles se levèrent et partirent se trémousser sur la piste. Georges s’assit sur un tabouret, les consos et les verres sur la table entre eux deux.

“J’imagine que t’as vu Idris, là-bas.” Donnant un coup de menton en direction du Black posté en bord de piste. Georges ne se retourna pas. “Champion de taekwondo. Tes Reubeus à l’entrée, il va les mettre à l’hosto. Avec séquelles à vie.”

Georges ne répondit rien.

“Franck, près du bar, t’as pas vu ? Tout le monde croit il est Reubeu, mais en fait, non : Franco-Israélien. Service militaire en Cisjordanie. Champion de krav maga. Il connaît quinze façons, tuer un mec juste avec son petit doigt.”

Georges toujours silencieux.

“Ta sécu, on va la détruire. Et on va provoquer la panique dans la salle. Va y avoir des blessés innocents. Tout ça pourquoi ? Parce que t’es pas bien staffé. Que tu ferais appel à nous” – se mettant à chanter –, “*zéro tracas, zéro blabla, on est là*. Tu vas dire, j’ai pas les moyens d’embaucher autant de gars. Je te réponds : no souçaille, savoir comment tu les payes. Je m’en charge. Ben oui, puisqu’on est associés ? Après, toi de voir si on conclut tout de suite ou si tu veux quand même qu’on procède à ce que je viens de parler.”

“Juste une question avant.”

“Vas-y ?”

“Une fois donné le signal à tes champions du monde, là...”

“Oui ?”

“Toi, physiquement, t’es sûr que tu seras en état de faire la différence ?”

Le mec marqua un temps et dit, “J’adore ! Tu me défies perso, Mortal Kombat et tout ! Tu veux faire quoi ? Rallumer et régler ça, *free fight*, là, *mixed martial arts*, sur la piste, juste que toi et moi ?”

“Pas exactement, non. Je pensais à autre chose.”

Là, Georges allait feinter avec la main droite et en même temps attraper la bouteille de Ballantine’s de la main gauche. Pas hyper-commode, avec le goulot court. Mais bon : le temps que l’autre réalise, il aurait déjà pris la boutanche dans la gueule. Au lieu de quoi, la seconde d’après, le Black, Georges et la totalité des gens dans la salle furent éblouis par la lumière qui venait de se rallumer en même temps que la musique s’arrêtait. Comme une semaine plus tôt, les coups de feu en moins.

DE FAIT, QUAND LE GROUPE DE GARS, Reunes et Reubeus mélangés, s'était pointé avec chacun une fille bien flash, Hassan les avait trouvés louches, sans trop savoir dire pourquoi. Enfin si, d'ailleurs : quelque chose de forcé dans leur façon de la jouer copains avec le petit bonhomme que le CRS avait collé pour faire physionomiste – Régis. Le "beau-frère beauf", comme Hassan l'avait vite surnommé, d'une part parce que, s'il avait bien compris, c'était le beau-frère du CRS. Et puis, surtout, trois minutes avec lui, c'était bon : le mec était sur-beauf.

Et donc, là, quand les autres s'étaient pointés, quelque chose clochait, justement parce que tout était trop nickel : les sapes rien à redire, pas d'alcool dans l'haleine, avec juste les bonnes meufes, comme si les mecs voulaient être 100 % sûrs de pouvoir rentrer. Ça et puis des regards en douce qu'Hassan avait surpris : deux des mecs l'air de rien checkant Hassan et les deux collègues qu'il avait avec lui, comme pour les évaluer, au cas où il y aurait confrontation plus tard. Et là, Hassan s'était dit, c'est pas dur. Si ces mecs-là, une fois dedans, décident de foutre leur merde, il n'y aurait pas grand-chose que lui et les deux autres videurs allaient bien pouvoir faire pour les en empêcher. Les mecs plus nombreux, déjà, et en plus, à les voir, beaucoup plus affûtés.

Donc, bref, une fois les mecs dedans avec les jolies meufes qui les accompagnaient, Hassan avait demandé au beau-frère beauf qui c'était, là, ce groupe et le petit bonhomme lui avait dit, "Oh c'est cool. C'est les gars qui faisaient la sécu du temps de l'ancien patron. Ils sont super. T'inquiète." Ça aussi, ça avait déclenché des warnings – les mecs qui reviennent comme ça, au complet, tous en même temps. Et l'autre qui avait dit "T'inquiète". Hassan en alerte dès qu'on lui disait "T'inquiète", justement – mais bon, qu'est-ce tu voulais faire ? A part croiser les doigts... Et puis une demi-heure plus tard, le CRS s'était pointé, sur-vénère, engueulant le beau-frère beauf et disant à Hassan d'aller chercher la matraque électrique.

Okay, là, il l'avait en main. Et quoi, maintenant ?

Du bar, il avait repéré les emplacements d'au moins trois des lascars. De l'autre côté de la piste, il avait localisé aussi le CRS, assis à une banquette en face du grand Black qui, à l'entrée, avait semblé être le mâle alpha de la meute : grand, musclé en salle, assez belle gueule, un faux air de Booba en fin de compte.

Ses gars s'étaient répartis pile-poil à des endroits d'où chacun contrôlait une partie de la salle, c'était clair qu'ils connaissaient les lieux. Et donc là, avec son gourdin électrique, Hassan allait en neutraliser quoi ? Un, sûr – peut-être deux. Mais pas plus. Autant te dire, c'est là qu'il allait falloir bien choisir ceux qu'il dégomrait en

premier – ou avoir de la chance et tomber sur les bons –, mais sans savoir non plus ce que les mecs avaient sur eux ou pas. Restait la lacrymo, mais dans un espace fermé et surtout bondé comme là, c'était chaud à utiliser.

Voilà : c'était exactement pour ça, depuis le début qu'il s'était retrouvé à bosser chez Samir, qu'il avait refusé les discothèques. Exactement pour ne pas se retrouver dans ce genre de galère.

Ah putain – ça y est, l'un des Reunes venait d'échanger un signe de tête avec le Reubeu à l'autre bout du comptoir. C'était pour maintenant. Et c'est pile à ce moment-là que les lumières se rallumèrent en grand et que la musique s'arrêta.

GEORGES SE TOURNA VERS LA CABINE DU SON. Un flic en tenue était devant. C'était lui qui avait dû obliger Edouard à tout stopper et rallumer.

Georges repéra comme ça trois autres bleus en tenue, deux types et une jeune femme, qui faisaient signe aux clients de dégager la piste. Un mec avec un brassard police était grimpé sur un des cubes qui faisaient table basse et dit, parlant fort : “Mesdames-messieurs, n'ayez pas peur, c'est la police.” Georges ne se souvenait plus du nom, mais c'était le flic qu'il avait viré quatre jours avant, celui qui était venu réclamer une enveloppe. “Je répète : pas d'affolement, c'est la police. L'établissement fait l'objet d'un contrôle. Suivez les instructions et tout ira bien.”

C'était drôle, en fait. En déboulant comme ça, trois du mat, un samedi soir, le mec devait être convaincu de pourrir la soirée de Georges. S'il avait su ! Georges dit au Black, “Va falloir remettre à une autre fois, j'ai l'impression.” Le Black eut une moue fataliste, l'air de dire, “pas de problème”.

Georges se leva et s'approcha du flic qui menait la danse. En le voyant, l'autre dit, “Ah ! Le gérant. Très bien. Allez donc nous chercher les registres du personnel et les CQP agent prévention sécurité de vos portiers, pour ma collègue de l'Urssaf”, montrant une binoclarde maigrichonne. “Vos quittances de cotise SNDL, les cahiers de commandes et l'inventaire pour mon collègue des Douanes.” Montrant cette fois un grand type avec un brassard orange. “Pendant ce temps-là, moi je vais vérifier l'affichage des licences, l'équipement incendie, et tant que j'y suis, l'âge de certaines clientes qui ont l'air limite, limite. Au passage, je verrai si des fois il y a pas de drogue qui traîne.”

Georges dit, “Attendez, ça fait beaucoup de choses. Voulez commencer par quoi ?”

“Je vous ai dit, les livres, pour mes collègues.”

“Les livres ? Pas de souci. Et savez quoi ? Je vais même faire mieux que ça. Surtout ne bougez pas. Je reviens tout de suite.”

Dix-sept

EN FAIT, S'IL AVAIT EU LE CHOIX, le dimanche aprème, Hassan serait bien resté avec la cochonne FN au pieu, chez elle.

La “cochonne FN”.

Avoue, c'était zarbe.

Sérieux : tu te tires une bonne bourge blonde mature, ça se passe bien – même carrément, d'une fois sur l'autre, chaque coup, ça se passe *mieux*. Bref, super bon esprit et tout le monde est content. Et soudain, pan ! Tu découvres, la bourge de souche que tu démontes depuis deux mois, elle travaille pour Marine. Moins content, tout à coup. Qu'est-ce que t'es censé faire, un cas comme ça ?

Entendant dans sa tête l'un de ses potes lui dire, Maintenant que tu sais, tu la déchires en deux, bien-bien tu l'explores, comme si c'était Marine que tu... Un autre enchaînant, Prochaine fois que tu la retournes, tu te dis c'est Marine.

Oui, alors, ça, non, tu vois. Je crois pas, en fait. Débandade assurée. Soyez gentils, les mecs. Laissez Marine en dehors. Merci.

Non parce que, donc, FN, pas FN, l'autre soir, quand il l'avait raccompagnée et qu'elle lui avait dit d'entrer, ils l'avaient fait chez elle pour la première fois. Dans son grand séjour, puis dans sa chambre aux couleurs claires, avec un lit de cent quatre-vingts bien commode. Même un miroir à un endroit dans lequel il s'était vu en action, par moments, fonction de l'angle d'attaque. Il lui avait mis sa race, pensant que c'était la dernière et qu'il ne la reverrait plus quand il lui avait dit bon ben salut, porte-toi bien, avant de sortir et de repartir en Porsche.

Mais samedi, dans l'après-midi, elle l'avait appelé, curieuse de savoir ce qu'il faisait le soir. “Je travaille. Je fais la porte à la discothèque pour Arabes que tu veux fermer. Tu vois laquelle je parle ?” Elle avait ignoré la vanne et juste demandé, “Et avant, t'es très pris ?”

Donc il était venu, en scooter, suivant ses instructions pour entrer discrètement, sur le côté de sa propriété plutôt que la porte sur la rue – chemin de la *Maure* ! Elle, surflippée sur la discrétion. Du coup, un

moment de récup entre deux rounds, tout en la tripotant, il n'avait pas pu s'empêcher : "Et si tes amis fachos savaient que tu te fais défoncer par un bougnoule ?"

"Et toi, tes amis barbus, s'ils savaient que tu te tapes une chienne d'infidèle facho ?"

"Ils s'en foutaient. Juste, ils me reprocheraient de pas t'égorger une fois que j'ai fini."

"Oui, donc ça revient à dire qu'on se tient l'un l'autre par la barbichette."

"T'appelles ça *barbichette*, toi, ce que j'ai en main ?"

Tel que ça avait enchaîné derrière, la conversation s'était arrêtée là, mais plus tard, un autre moment d'accalmie, il avait remis ça sur le tapis. "Mais t'es élue FN, concrètement, ça veut dire quoi ?"

Elle avait pris une grande inspiration et soupiré, faisant monter et descendre ses gros seins, avant de répondre. "Eh bien je fais partie de l'opposition au conseil municipal."

"Oui, justement, c'est ça que je te demande : concrètement ça consiste en quoi ?"

"Eh bien je participe aux conseils une fois par mois en moyenne, on vote les différents articles de l'ordre du jour. Moi généralement, je vote contre ou je m'abstiens. Sinon, en plus, je siège à la commission qui étudie les demandes de permis de construire."

"Ah bon ? Ça marche comment, ça ?"

Là, elle, se mettant à lui parler, pas comme à un gol, mais comme à un enfant. Lui faisant un cours d'éducation civique, changeant de voix sans s'en rendre compte. "On est cinq. On se réunit, tous les mois, pareil. Et on étudie la conformité des projets avec les règlements du PLU."

C'était pas trop fort, ça ? Sans déconner. L'élue FN dont le mec de la mairie avait parlé l'autre soir sur le toit du supermarché, c'était elle ! Tu le crois la coïncidence qu'elle soit justement dans la commission que Kader-Kevin projetait d'acheter pour sa mosquée ? Le mec avait dit que, elle, c'était pas la peine de lui proposer de l'oseille, mais Hassan se demandait si, au cas où, elle l'aurait accepté.

Enfin bref, tout ça pour dire que non, c'était pas aussi simple que juste casse-toi grosse pute, t'es au FN, je te parle plus. Et par exemple, là, le dimanche, quatorze heures, une fois debout et réveillé, il serait bien allé passer l'après-midi avec elle. Juste, il ne pouvait pas. Il fallait qu'il aille à la salle de prière emprunter le dossier de demande de permis de construire. Pour ambiancer le bâtard Ben Laden et qu'après l'avoir consulté, il accepte de donner un million d'euros cash au rouquin converti.

Comme si ça allait être simple, ça aussi !

LÀ, LE DIMANCHE, QUATORZE HEURES TRENTE, chez sa sœur, ils venaient de finir de déjeuner et Régis était en train de dire à Georges, “Normalement, les contrôles, je t’arrête tout de suite : c’est moins Gestapo que ça. Les flics sont juste là pour que tu coopères avec les autres, l’Urssaf et les Douanes. Ils te font un peu baisser la musique et ils font leur vérifes. Okay, ça jette un froid, mais tu continues à travailler. Jamais tout rallumer comme il a fait hier. Là, t’avais l’impression qu’il déboulait dans un foyer Sonacotra ! Pas déconner quand même. Clairement, il y avait abus.”

Pas non plus comme si Georges allait écrire place Beauvau à Claude Guéant pour se plaindre. Donc là, il laissait parler Régis, si ça le défoulait.

“D’ailleurs, t’as bien vu : même les deux autres avaient l’air gêné à le voir faire. Mais toi, le coup de l’enveloppe, franchement, royal au bar. Là, je dis chapeau ! La gueule de l’autre, quand t’es revenu avec les classeurs et l’enveloppe de liquide pour lui filer devant tout le monde. Et t’as vu, le mec des Douanes et la mémé de l’Urssaf ? Pas plus surpris que ça quand tu t’es excusé de pas l’avoir payé quand il était passé tout seul. C’est sûr qu’après ça, les agents qui se retenaient de se marrer et les clients qui filmaient au portable, l’autre, il avait moins l’avantage, tout à coup. Sans déconner, royal au bar !” Parlant plus fort pour être entendu de Gisèle occupée à ranger dans la cuisine – patronne du couple, mais épouse à l’ancienne dans son look et pour tout ce qui relevait du ménage. “T’entends, Chouchou ? Ton frangin cette nuit au Kif ? Royal au bar ! Classe américaine ! Assuré, je te dis pas.”

Là, Gisèle depuis la cuisine répondit, “Me redis pas, non. T’as parlé que ça la moitié du déjeuner.”

Régis ne se formalisant pas et revenant à Georges pour dire, avec une moue : “Et là, l’amende de l’Urssaf pour l’absence de local réservé au personnel, t’inquiète. Ça va pas chercher loin. C’était juste histoire de. Mais tout le reste, ils ont tout vérifié, on était dans les clous. Alcools achetés en France, factures qui correspondent et tout. Non. Tu l’as super bien joué et on s’en tire nickel.”

Georges dit, “Oui. Ce coup-ci, c’est sûr, on s’en tire bien.” De fait, la descente de police qui télescope le raid d’anciens videurs, ils avaient eu du bol. Maintenant, est-ce qu’ils seraient aussi chanceux la prochaine fois ?

Régis dit, “Ça, après, c’est certain qu’il ne va pas nous lâcher. Il va trouver une autre façon de nous faire chier. Sauf que nous, là, tant pis. On est obligés : faire nos préparatifs normalement, tout comme si rien n’était.”

“Nos préparatifs ?”

“Oui, je te rappelle, t’as le défilé de la marque à *ta sœur*” – regard en coin vers la cuisine – “dans quatre jours.”

Ah oui ! Les chiens ! Georges n’arrivait pas à se les coller dans le crâne. “Donc j’ai dit au cabinet que je serai absent demain matin, on va aller louer les trucs qu’on a besoin.”

“Demain matin ? Ça m’arrange pas. J’ai autre chose de prévu.”

“Ah ouais mais moi c’est le seul moment que je peux me libérer.”

Georges réfléchit un instant puis dit, “Pas grave. On fera les deux. Et tu sais quoi ? En fait c’est pas plus mal si t’es là.”

“Si je suis là où ?”

“Au truc que j’ai prévu. Tu verras demain.”

LE DIMANCHE APRÈS-MIDI, Anne-Dominique serait bien restée au lit chez elle, à s’envoyer en l’air avec le vigile arabe. Au lieu de quoi, un peu avant dix-sept heures, elle était à Tourrettes-sur-Loup pour regarder son colistier, Sébastien Gagnaire, endoctriner les jeunes.

La rencontre était organisée sur un parking destiné aux voitures et aux cars de touristes, à l’écart du centre carte postale et des ruelles dans leur jus. Un choix de vie : quatre mille habitants, pas mal d’assujettis à l’ISF, les étrangers étaient suédois, anglais, allemands ou hollandais. Des caméras de surveillance, un fort taux de chômage et, comme dans les autres coquets petits villages voisins, des ados qui, malgré les efforts des mairies, s’emmerdaient à hurler à la lune.

Ce dimanche après-midi, par exemple, ils l’auraient de toute façon passé sur un parking à fumer leurs cigarettes, boire des whisky-Coca en canettes et faire vrombir les scooters.

Anne-Dominique le lui concédait volontiers : le talent de “Seb”, comme l’appelaient les jeunes, avait consisté à taper l’incruste parmi eux et à récupérer leur envie d’être en bande et de choquer les adultes – en l’occurrence, leurs parents modérés ou parfois même de gauche.

La preuve : ils étaient une bonne trentaine venus de Tourrettes et des autres villages d’altitude, mais aussi de Cagnes-sur-Mer et Cinjus-Tésauris.

En outre, l’annonce de la venue d’une journaliste et d’un photographe de *Nice-Matin* avait dû motiver les indécis. La journaliste, jeune et blonde, devait s’acquitter là du deuxième ou troisième reportage de sa carrière, sérieuse comme une correspondante de guerre, quand bien même l’envoi sur un parking d’arrière-pays, un jour chômé, pouvait aussi ressembler à du bizutage. Le photographe, lui, grisonnant, ventru et plus près de sa deux ou trois millième sortie, devait plutôt envisager les compensations salariales d’un travail le dimanche, s’il y en avait. Pour pressé qu’il était d’avoir fini, il n’était pas au bout de ses peines, à voir le zèle qui animait sa collègue. Là,

elle demandait et notait les prénoms et les âges. Valentin, dix-huit ans, Thomas, dix-huit ans, Mathieu, quinze ans, Baptiste, treize ans, Bénédicte, dix-sept ans, Damien seize ans, etc.

Pas de crâne rasé ou de coupe “connotée”, hormis Julien et Mikael. Pour sa part, Anne-Dominique se serait bien passée des deux tondus. Mais il eût été spécieux de traiter le dénommé Mikael de nazi. Il était de confession juive et, à ce titre, souvent cité comme indice de l'ouverture du mouvement depuis l'avènement de Marine.

Seuls les plus de seize ans avaient pu adhérer au Front. Les plus âgés allaient voter pour la première fois, dans quelques mois, aux deux tours de la présidentielle.

“Demain on ira coller pour la sainte patronne : Marine.” Gagnaire était en train de montrer aux jeunes qui l'entouraient comment préparer une affiche avant de la coller. Les jeunes allaient ensuite s'entraîner à faire de même. Pour ça, Gagnaire avait apporté des affiches représentant une femme voilée “intégral” et derrière elle, un drapeau algérien en forme de carte de France, hérissée de minarets. Au-dessus, on lisait “Non à l'islamisme” et en bas, “La jeunesse avec le FN”. Gagnaire était en train de dire à la journaliste, “Elle date des régionales de l'an dernier, mais je recycle. On n'est pas un parti riche et ça rappelle de bons souvenirs. Les régionales de 2010 ont marqué le retour du Front dans les Alpes-Maritimes. 24 % des voix !”

Deux minutes plus tard et quelques mètres plus loin, c'était l'un des jeunes, Anne-Dominique avait déjà oublié son prénom, qui racontait sa vie à la journaliste, expliquant qu'il avait d'abord “traîné avec des gars du Bloc identitaire”.

Ah, *Nissa Rebela* ! Les identitaires niçois, célèbres depuis leurs autocollants “Oui à la socca, non au kebab”, mais aussi ce concert de rap jugé “antifrançais” qu'ils avaient fait annuler et leurs apparitions publiques, toujours tonitruantes. Dieu les bénisse ! Comme un paratonnerre, ils compilaient à présent les clichés associés hier encore au FN “d'avant” : crânes rasés, slogans radicaux, comportement impétueux. Par comparaison, là, sur le parking, tous ces gamins avaient plutôt des têtes à s'inscrire aux jeunes UMP.

L'ado était en train de dire à la journaliste, “Mais le FN est un parti politique. Ils ne feront rien d'illégal, ils sont plus réfléchis. Donc, à mon avis, plus efficaces que les identitaires qui sont juste une assoce ultra radicale contre les islamistes.”

Pas de doute, “Seb” avait bien formé sa jeune garde. Pourquoi, au nom de quel sacerdoce, par quel sens du sacrifice, leur consacrait-il l'essentiel de ses loisirs ? Parce qu'il avait un “bon contact avec les jeunes” ? Suivez mon regard soupçonneux... Oh bonne mère, l'horrible scandale en perspective, le jour où des langues se délieraient ! Eh bien non, pour une fois. Là, Dieu merci, Gagnaire avait un tout

autre mobile, pour s'infliger ainsi la fréquentation régulière d'ados abrutis – un mobile tout ce qu'il y a d'avouable : devenir secrétaire départemental adjoint. Autrement dit, damer le pion à Anne-Dominique qui, elle-même, n'est-ce pas, toute encartée récente qu'elle était, se serait bien vue dans le rôle...

Le jeune dit à la journaliste, "Quand on s'engage au FN, on se sent un peu résistant. Un jour, on sera reconnu. *Inch'Allah*, comme on dit chez nous."

La joie de la journaliste en recevant là, servie sur un plateau, la chute parfaite pour son article, était patente. Non, "résistant", "*inch'Allah*" – ça, c'était de l'élément de langage ! Anne-Dominique se dit qu'elle aurait tort de sous-estimer le petit employé de banque.

Un peu en retrait des jeunes, elle reconnut alors un vieux monsieur qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là. Un militant de la section de Cagnes. Retraité de la CAF. Très assidu, du coup, qu'il s'agisse de la galette des rois bleu Marine ou des crêpes patriotes, en compagnie de Marine en personne, justement.

Comme le retraité la fixait avec insistance, elle se dit que le plus simple serait encore d'aller le saluer et d'être débarrassée ensuite. Après, de là à se souvenir de son nom...

Elle le rejoignit et se fendit d'une bise. Le retraité dit qu'il était content de la voir. Elle dit, "Mais moi aussi. Moi aussi." Et voilà : déjà à court de munitions. Elle donna un coup de menton vers les jeunes, désœuvrés en attendant leur tour de badigeonner l'affiche et elle dit, "C'est bien, ça, cette jeunesse. Ça nous déringardise, vis-à-vis des médias."

Le retraité dit, "Oui. Ils sont mieux à faire ça que des bêtises. Les jeunes, il faut les occuper."

"Espérons que, dans le lot, il y a l'élite française de demain."

Il y eut un blanc. Elle était en train de composer dans sa tête une prise de congé en douceur quand il dit, "Non, je disais je suis content de vous voir, c'est parce que l'autre fois, quand c'était ? Mardi dernier ? Je faisais mes courses au *Casino* après le rond-point sur la route de Vence – vous savez, celui avec le parking sur le toit ?"

Dans ces cas-là, toujours dire oui. Ça va plus vite. "Oui."

"Juste quand je partais, le magasin en train de fermer, j'ai vu le premier adjoint de chez vous."

Laurent Courson. Anne-Dominique et lui se détestaient. "Ah oui ?"

"Sauf qu'il ne faisait pas de courses."

"Ah non ?"

"Non. Il avait rendez-vous."

"Ah oui ?"

"Oui. Rendez-vous discret, vous savez, comme dans les films, avec

trois Arabes. Trois Arabes de look pas catholiques, je dirais même. *Traditionnels*, vous voyez ce que je veux dire ? Comme ceux qu'on voit quand ils nous montrent des salafistes à la télé.”

“Ah bon ? Et qu'est-ce que ça pouvait être ?” Disant ça pour faire l'intéressée, se doutant bien que le papy n'allait pas savoir. Le voilà qui tripatouillait son iPhone à présent, avec ses doigts tachetés par la vieillesse et sa main tremblotante, faisant défiler son dossier photo. Et finalement trouvant ce qu'il cherchait et le lui présentant. “Tenez. A tout hasard, j'ai pris des photos. Je me suis dit, on ne sait jamais.”

Anne-Dominique accepta l'appareil et, voyant la photo, zooma dedans avec le bout de ses doigts, jusqu'à voir très distinctement, oui, Laurent Courson, le premier adjoint au maire de Cinjus-Tésauris. A côté, un barbichu roux habillé comme pour une pub couscous Garbit. A l'arrière-plan on distinguait un autre barbu en costume traditionnel, appuyé à une voiture. Mais à côté de Courson et du barbichu roux, pas de doute, c'était Hassan, le vigile arabe qui la faisait si bien jouer.

Le papy était en train de dire, “Je sais pas ce que c'est, mais j'ai trouvé ça louche. Donc je me suis dit que j'allais vous en parler. Peut-être ça vaut le coup de creuser.”

Anne-Dominique lui rendit son iPhone et dit, “Peut-être, oui.”

Dix-huit

COMME LA FOIS D'AVANT, ils avaient repris l'Opel *Corsa* de Moktar, le plus présentable des véhicules à leur disposition, par rapport au gros Renault isotherme ou au *Kangoo*. Du coup, ils allaient revoir la tête que ferait le voiturier quand ils la lui laisseraient pour qu'il aille la garer au milieu des Rolls et des Ferrari. Hassan décidé ce coup-ci à en rire, plutôt que d'en avoir honte.

Moktar conduisait, Hassan assis à côté. Depuis la banquette arrière, Kader-Kevin dit, "Refais voir le dossier ?"

Hassan l'avait sur les genoux, il le fit passer. Le rouquin l'avait déjà consulté la veille, mais si ça lui faisait plaisir de repasser en revue le plan de masse, le plan de situation, le plan de coupe, le plan de façade, la simulation trois D et les comparatifs *actuel/projeté* qui accompagnaient le formulaire Cerfa, surtout, surtout, qu'il ne se prive pas.

A l'arrière de la *Corsa*, le rouquin dit, "C'est vraiment des chiens galeux de souche, la mairie. Alors que l'Organisation des musulmans de Cinjus-Tésauris est propriétaire de plein droit du local, ils les empêchent de faire des travaux."

Toujours content de contredire le rouquin, Hassan dit, "C'est pas la mairie qui bloque. C'est la copro. En 2003, quand Samir et les autres ont acheté, au moment de signer, ils ont découvert que okay, c'était un seul vendeur, mais que les lots étaient séparés. Ils se disent, pas grave, on va régulariser dans la foulée. Tout de suite, ils prennent un archi et déposent un dossier pour réunir les lots. Mais dès que les copropriétaires voient qui ils ont au rez-de-chaussée, ils contestent le permis et attaquent en justice. Ça bloque tout depuis huit ans. Le maire a dit à Samir qu'il était presque sûr que ça serait classé sans suite et qu'alors, il pourrait réexaminer le dossier. Mais bon, en attendant..."

"Pourtant, tu regardes le projet, franchement. C'est quoi ? Trois fois rien. Des cloisons à abattre et un peu de plomberie."

"Oui et ça, pour nous, ça peut être un problème. Le dossier, tel qu'il est, si le bâtard Ben Laden regarde trop ce qu'il y a dedans, un million pour arriver à ça, il risque de trouver que c'est cher."

“Alors ça, pas de souci. Il n’est pas en position de discuter. Les péchés qu’il a à se faire pardonner, un million, je vais te dire, il s’en tire bien.”

Hassan dit, “Tu sais quoi ?” Ils arrivaient en vue du grand portail de l’hôtel. “Là, on va vite savoir.”

STEEVE SE TROUVAIT SUR LES ROCHERS devant la terrasse du bungalow, avec monsieur Bineladan. Les rochers prolongeaient la terrasse d’une petite dizaine de mètres, avec l’eau juste en dessous, t’avais l’impression d’être en bateau. Cet enculé de monsieur Bineladan se faisait pas chier, putain. monsieur Bineladan dit à Steeve, “Dis donc voir.”

“Oui, monsieur Bineladan ?”

“J’ai vu là, dans le journal, une discothèque qui fait des soirées sosies. T’es au courant de ça ?”

D’où il sortait le mec ? Ils avaient pas de soirées sosies dans son bled, à Neuchâtel ? “Oui, ça se fait. Des sosies, je connais un gars qui en représente, il leur booke des soirées.”

“Ah oui ? Sosies de qui, par exemple ?”

“Je sais pas, ce que je me souviens, vous allez avoir beaucoup du Claude François, Johnny Hallyday, Michael Jackson, Gilbert Montagné. C’est toujours plutôt des Gold.”

“C’est tout ?”

“Non. Attendez, qui il y a encore ? Je crois il y a un gars qui ressemble à Pascal Obispo. L’autre, habillé raccord, tu croirais Chuck Norris. Joe Dassin, voyez qui c’était ? Ben il y a un gars, Joe Dassin tout craché – mais ça, c’est plus les événements senior.”

“D’accord mais, juste, c’est que des hommes ?”

“Ah ben ça, Johnny, Cloclo, fatalement, c’est surtout des mecs. Mais il y a aussi des filles qui font Sylvie Vartan, Mireille Mathieu et Dalida. Il y a une Patricia Kaas aussi. La fille qui faisait Mylène Farmer, je crois qu’elle a arrêté. En fait, le mieux, vous voulez une soirée sosie, j’appelle mon gars, il me dise son catalogue.”

“Oui non mais moi, ce que je voudrais faire, c’est une soirée sosie, mais plan cul, tu vois ? Moi c’est pas Danse avec les stars que je veux faire, c’est *Touze* avec les stars, tu comprends le concept ?”

“Oui, mais pour trouver des stars qu’elles veuillent niquer, filmées avec des inconnus, déjà, c’est pas toutes les stars qui vont dire oui.”

“Mais oui. C’est pour ça. Je disais ça, je plaisante. Même si, n’empêche, avoue, bien bête qu’on puisse pas le mettre à la télé en vrai. Parce que ça ferait de l’audience.”

“Carrément.”

Un blanc. Steeve attendant, la matinée devant lui. Finalement,

monsieur Bineladan dit, “Non, tu sais quoi ? Par contre, là, je suis sérieux : il y en a un, j’aimerais être en partouze avec, mais là, je te parle du vrai, pas d’un sosie. Là, oui, le vrai, si tu pouvais me l’arranger, tu vois, ce serait super.”

“Ceusseré supaire”. C’était oufe, ce bougnoule avec l’accent moniteur de ski dans *Les Bronzés*. “Ah oui ? C’est qui ? Qui c’est, vous aimeriez touzer avec, alors ?”

“Dominique Strauss-Kahn. Tu crois que tu pourrais le contacter pour qu’il descende ici ? Tous frais payés, bien sûr. Tu lui dis, comme l’époque FMI. Il a rien à débourser – si j’ose dire.”

Et ricanant tout seul de sa pauvre vanne, “débourser”. Le mec croyait peut-être que tu faisais tomber DSK comme ça, toi, en claquant dans tes doigts. “Oui, je peux me renseigner, voir avec mes contacts.”

“Comme complice de soirée, t’as pas plus haut. Même les hardeurs, Rocco, c’est en dessous. Ça vaut pas, eux, c’est leur métier. DSK, lui, c’était *en plus* ! Et d’un job, excuse-moi, pas agent d’entretien. Donc une photo de toi en soirée libertine à côté de DSK, t’as pas plus haut. C’est le top ! C’est Zidane ou Michael Jackson.”

“Clair.” Pas contredire le mec.

“Après, la photo – toi, Strauss-Kahn, une cochonne à quatre pattes, chacun dedans d’un côté –, tu peux pas l’accrocher comme tu ferais Zidane ou bien Michael Jackson, au milieu du salon. Tu vois ce que je veux dire ?”

“C’est sûr.”

“Donc toi, tu vas te charger, inviter DSK, une soirée avec moi et du beau ‘matériel’ – tu sais comme il disait dans ses SMS : ‘du matériel’. *Matériel* – j’adore ! Donc voilà, tu l’invites, tu lui dis qu’il y aura du matos. Non, dis comme lui : ‘matériel’. Matos, ça fait vulgaire. Matériel qu’évidemment, *tu* nous auras trouvé. Et là, je compte sur toi, le top du top. Parce que franchement, le casting ! DSK, Albert-Abdel Ben Lad—” Laissant sa phrase en l’air. Le mec si excité encore la seconde d’avant faisait la grimace, contrarié par un truc qu’il venait de voir. Steeve l’entendit dire, “Allons bon ! Les sales afistes qui reviennent me prendre la tête.”

Steeve se tourna pour voir de quoi le mec parlait. Sur la terrasse, Théo le secrétaire tarlouze était avec trois bougnoules. Enfin, deux bougnoules et un Français, mais l’un des deux bougnoules était fringué français et le Français, lui, était fringué bougnoule : sandales, grande robe et un petit bonnet, plus grand que des calottes de juif, mais qui donnait l’air con pareil. Et le troisième, celui fringué normal, Steeve se retint de montrer sa surprise. C’était le bougnoule qui était venu tout faire foirer l’autre fois au *Kif*. Qu’est-ce qu’il foutait là, lui, chez monsieur Bineladan avec deux déguisés ?

Monsieur Bineladan revenu de sa mauvaise surprise, en train de dire, mais plus pour lui qu'à Steeve : "Alors eux, déjà, un million la rincette sur la *Black housekeeping*. Toute une orgie avec le vrai Strauss-Kahn, je veux pas savoir combien."

Steeve largué, là. Pas compris ce que le mec disait – à part le mot million. "Un million pour quoi ? Pour monter une soirée ? J'ai pas compris."

Monsieur Bineladan de mauvais poil maintenant, d'avoir vu les autres – comment il avait dit ? "Sales afistes" ? "T'as pas compris ? Moi je comprends, c'est ça qui compte. Et toi, il va falloir t'en aller, maintenant, faire ce que je t'ai demandé. Allez ! En piste." Claquant dans ses mains en disant ça.

Sérieux, Steeve commençait à en avoir jusque-là, putain – le grand Négro, le CRS, la Nègresse, là, maintenant, Bineladan : tous ces gens qui lui parlaient mal et que lui, dans l'instant, il pouvait pas répondre.

RÉGIS DIT, "FRANCHEMENT, je vois pas ce que ça aurait changé d'appeler avant. C'est plus poli, déjà. Et puis, on aurait été sûrs qu'il va être là, comme ça. Pas parti voir le chantier de sa villa qu'il fait refaire. Ou pas encore levé. Tu sais, lui, c'est le genre décalé horaire de naissance. Ses rendez-vous au cabinet, c'était jamais avant les onze heures, onze heures et demie."

Georges ne répondit rien, appliqué à conduire la Porsche sur la route de corniche qui partait du vieux port de Tésauris et faisait ensuite la boucle autour du cap Cinjus.

"Donc c'est pour ça, vraiment, passer un coup de fil juste pour dire qu'on vient, je vois pas pourquoi t'as pas voulu. Ça change rien, à part que ça fait moins les boulets qui s'incrument."

Georges ne répondit pas, là non plus.

Régis dit, "Moi, je te l'ai dit, je trouve c'est une mauvaise idée d'aller le faire chier. Des investissements qui foirent, ça arrive, c'est la vie des affaires. Et là, je te redis, moi, j'étais pas censé être au courant. Donc quand tu seras en face de lui, franchement, je vois pas ce que tu vas lui dire. Moi déjà, à peine s'il sait que j'existe, donc toi, excuse-moi, mais il en a rien à foutre."

Georges hocha la tête pour montrer qu'il prenait note des objections.

"Oui ben justement, je m'inquiète, ouais. Avec ton caractère de bourrin et puis les habitudes que t'as prises, toutes ces années, foncer dans le tas à la matraque et réfléchir après – ou juste pas réfléchir du tout."

Georges tourna la tête et fixa Régis en arquant les sourcils, l'air du mec qui croit avoir mal entendu, puis ramena les yeux sur la route.

“Non, je vais te dire pourquoi je dis ça : Albert-Abdel, sérieux, dans la famille, ce que j’en sais, c’est pas lui le pire. Le plus atteint, évidemment, pas photo, c’était le Oussama. Lui, hors concours. Mais dans les autres, les frères et les cousins, pas croire, t’en as aussi des gratinés, je te dis pas.”

Georges certain que Régis était parti à lui dire, justement.

“Par exemple, après Oussama, le plus chtarbé c’est Salem, l’aîné des frères. Fan de guitare, figure-toi. Du coup, il insistait pour chanter en public pour un oui pour un non, n’importe quand. Ça le prenait comme une envie de pisser. Il avait même monté un spectacle où il se produisait devant des photos géantes de son opération des hémorroïdes. A part ça, grand angoissé, comme mec. Il payait des employés d’hôtel pour rester avec lui dans sa chambre – ou même la salle de bains, pas être seul pendant sa toilette ou qu’il faisait popo. Il a eu une mort bête. Il faisait de l’ULM aux Etats-Unis et il s’est pris une ligne à haute tension.”

Georges s’abstint de demander à Régis si c’était ça qui avait donné l’idée au petit frère d’envoyer des avions dans les tours.

“Mais la génération après, c’est assez varié aussi : t’as un champion de moto et une chanteuse plus ou moins mannequin. T’as le fils aîné d’Oussama, Abdallah, qui dirige une boîte de com – bonne chance pour les budgets, mon pote. Ou le fils d’un des autres frères, Omar, qui a épousé une Anglaise trente ans plus vieille que lui. Lui, un moment, il voulait organiser en Afrique une course de chevaux pour la paix, à la place du Paris-Dakar.”

Sans cesser de fixer la route, Georges fit une moue pas convaincue.

“Donc tu regardes bien, Albert-Abdel, lui, juste obsédé de bagnoles et de gonzesses, j’ai envie de dire, il est normal, comme mec.” Régis fit une moue et dit, “Peut-être son sang suisse, aussi, qui fait qu’il est moins con.”

Fixant toujours la route, Georges dit, “Et là, à l’hôtel, Albert-Abdel, il est tout seul ?”

“T’as son secrétaire, Théo. Ils étaient à l’école ensemble, une pension suisse pour petits fils-à-papa, tu vois le genre. J’ai pas demandé, mais je suis presque sûr que le Théo est de la confrérie.”

“Franc-maçon, tu veux dire ?”

“Non, la confrérie – la jaquette quoi.”

“Ah.” Georges ne voyant pas bien en quoi l’info pouvait l’intéresser.

“Je suis d’accord. On s’en fout, mais tant qu’à te faire le doss, je te fais la fiche complète.” Georges hocha la tête. “Et sinon, t’as Gunther, le garde du corps. Lui, si jamais on le croise, tu verras, c’est un sale con. Il parle pas français. Tout juste anglais. Enfin, surtout, il parle

pas. Tout ce qu'il fait, il te regarde méchamment, comme s'il allait te buter. Lui, il me met mal à l'aise, j'ai pas peur de le dire."

"Gunther, donc."

"Ouais. Après, te dire s'il est allemand d'Allemagne, allemand autrichien ou allemand de Suisse allemande, ça ! Je sais juste qu'il est boche."

Ils venaient de passer le portail du parc de l'hôtel. Georges, habitué aux beaux endroits à force d'accompagner des ambassadeurs, apprécia en connaisseur ce qu'il découvrait.

Une fois à l'arrêt devant la réception, laissant le moteur tourner pour le voiturier, juste avant que les employés de l'hôtel en uniforme ne viennent leur ouvrir les portières, Régis dit, "Enfin bon, moi je dis, on aurait pu prévenir qu'on venait le voir, ç'aurait été plus poli. C'est tout ce que j'ai à dire."

Tout ce que Régis avait à dire ? Georges alors pensant, oh putain, si seulement !

Dix-neuf

C'ÉTAIT LA MÊME TERRASSE QUE LA FOIS D'AVANT, à part que là, le bâtard Ben Laden n'était pas sur un transat à boire de la vodka au petit déjeuner, mais plus loin devant, tout au bord des rochers, juste au-dessus de l'eau, assis à discuter avec le petit Kéké à gel dans les cheveux qui avait essayé de violer la cousine de la boîte avant de mettre le feu – Steeve quelque chose, avec deux e.

Hassan surpris de le voir là, se demandant ce que le petit Kéké à gel fricotait avec le bâtard Ben Laden et trouvant vite : les filles et la drogue. Le Kéké devait fournir le bâtard Ben Laden. Pas chercher plus loin.

Sinon, comme l'autre fois, le secrétaire du mec était assis à la table en face de son Mac, mais pas de garde du corps en vue.

En les voyant arriver par l'extérieur, le secrétaire se leva et vint à leur rencontre, histoire de les accueillir, mais aussi de les empêcher d'aller plus loin. Demandant s'ils avaient rendez-vous. Non ? Ah mais ils auraient dû appeler avant. Là, Albert-Abdel était occupé. Et même quand il aurait fini, ce n'était pas sûr qu'il ait le temps, etc. Kader-Kevin, tranquille, dit que, pas grave, ils allaient patienter. Le secrétaire soupira et avec une grimace demanda s'ils ne voulaient pas s'asseoir. Kader-Kevin dit que non et resta debout avec Moktar, mais Hassan, rien à foutre, alla s'installer sur le transat où était le mec l'autre fois, profitant de la vue, repensant à comment le secrétaire venait d'appeler le bâtard : Albert-Abdel ! Pourquoi pas, après tout. Albert-Abdel. Kader-Kevin. Hassan commença à chercher un prénom français qui irait bien collé au sien.

Ah, ça y est. Le bâtard et le Kéké étaient debout et revenaient vers la terrasse, le Kéké s'arrangeant bien pour ne pas croiser le regard de Hassan. Le bâtard, lui, considéra le rouquin et Moktar deux secondes puis se tourna vers le secrétaire. L'autre écarta les mains pour dire son impuissance. Le bâtard soupira, secoua la tête, l'air atterré, puis rentra dans la maison par l'une des baies vitrées.

Hassan vit alors Kader-Kevin hésiter, mettant si longtemps à se décider que le secrétaire se sentit obligé de lui dire, "Mais allez. Qu'est-ce que vous attendez ?" Kader-Kevin et Moktar entrèrent donc

à leur tour, Hassan obligé de se lever du coup et de les rejoindre, se retrouvant avec eux dans un grand salon moderne, luxe, mais impersonnel – flippant, en fait comme les simules d'appart chez Ikea. Le bâtard était déjà assis dans un fauteuil. Il leur désigna le canapé et le fauteuil restant en disant, “J’étais content. Je pensais que vous m’aviez oublié. Je plaisante.”

Restant debout, main sur le cœur, Kader-Kevin dit, “*Salam aleykom.*”

Le mec leva les yeux, soupira et dit, “Oui. *Aleykom salam.* Et donc, vous venez pour quoi cette fois ? Qu’est-ce qui me vaut le plaisir ? Je plaisante à nouveau.”

Sans plaisanter du tout, lui, au contraire, Kader-Kevin dit, “Comme convenu, nous apportons le dossier de permis de construire que tu as souhaité consulter.”

En descendant de voiture, le rouquin avait rendu le dossier à Hassan, peut-être pour ne pas devoir le porter pendant la traversée du parc. Peut-être aussi pour pouvoir faire le boss, là, comme juste à l’instant, faisant signe du menton à Hassan. Hassan fit trois pas en avant et se pencha, le bras tendu par-dessus la table basse, pour proposer le dossier au bâtard.

Le mec l’attrapa et l’ouvrit avec un air limite dégoûté, parcourant les pages, s’arrêtant un peu sur certains plans. Hassan entre-temps retourné à sa place initiale, debout à la droite du rouquin. Il s’écoula peut-être une minute comme ça avant que le mec ne relève la tête et dise : “Un million pour faire passer ce projet de merde ?” Voilà. On y était. Tout ça pour ça. “C’est gâcher, sérieusement ! Si ça se trouve, l’endroit en lui-même ne vaut pas ça.”

Kader-Kevin ne se laissa pas démonter et dit, encore plus balai dans le cul que la minute d’avant, “Qui tu es, toi, pour questionner la volonté du Très Haut et Très Miséricordieux ? Toi qui te fais construire juste à côté d’ici un palais somptueux pour accueillir tes diableries et tes dépravations, comment tu oses critiquer la modestie d’un saint lieu de prière ? La villa gigantesque que tu fais restaurer à coups de millions, passons que tu n’envisages pas, pour compenser tes récents agissements impies, de l’offrir aux croyants ! Mais alors, à défaut, au minimum, en ce moment précis, tu devrais être par terre, rempli de repentir et implorer. Au lieu de quoi, regarde-toi ! Tu es là, tu négocies, tu critiques – comme pour acheter une voiture. Jusqu’au bout, tu veux offenser Dieu, l’Inaccessible, le Préservateur, en marchandant l’obtention de Sa miséricorde.”

Mais là, lui laisser ça, le bâtard Ben Laden pas plus impressionné que ça par le sketch du rouquin. “Attends, je t’arrête tout de suite avec ta salade, là. Tu me demandes un million pour aider la communauté à prier dans des conditions décentes ? Okay. Comme je vous disais

l'autre jour, j'ai vu la haine anti-islam à l'œuvre chez moi avec la votation contre les minarets. Donc, là, je me dis, pourquoi pas ? Après tout, va savoir : si, là, en plus, la bonne action vient m'éponger un peu de mon découvert à la banque de Allah—”

“Loué et célébré soit-Il.”

Le bâtard agita la main. “Oui. Voilà : ‘loué et célébré’. Et donc, si cette aumône quand même assez conséquente peut m'apurer les comptes là-haut en plus de me faire de la bonne pub dans certains cercles aux Emirats, admettons, pourquoi pas, ça se réfléchit...”

Hassan avait eu du mal à rester impassible en entendant ça : ce taré de bâtard Ben Laden était en train de dire qu'il allait cracher l'oseille. C'est ça, si tu traduais en français, qu'il était en train de dire !

Le rouquin avait dû comprendre ça aussi, puisqu'il commença à dire, “Eh bien donc, où est le prob—”

Le bâtard le coupa en pleine phrase. “Mais alors, quand je vois ça”, claquant le dossier ouvert sur ses genoux, “des élus qui, soi-disant, réclameraient un million juste pour ça, je me dis, de deux choses l'une : soit ces élus sont *très* gourmands. Beaucoup trop. Et il y a donc peut-être mieux à faire ailleurs, avec la même somme, distribuée à d'autres responsables. Ou alors, tu ne me dis pas tout et sur le million que tu me réclames, une partie se perdrait en route. Pour aller où ? Je te pose la question.”

Le rouquin fronça les sourcils et pencha un peu la tête, comme pour mieux entendre. “Tu me traites de voleur ? C'est tout ce que tu as trouvé pour te dérober ?”

Là, après avoir fait un pas en avant, on était en train de reculer de deux cases. Hassan leva les mains en signe d'apaisement. “Attendez, attendez. Toi”, parlant au bâtard, “personne ne t'a jamais dit qu'il ne s'agissait que d'élus. Donc c'est vraiment gonflé maintenant de porter des accusations à partir d'éléments que nous, on n'a jamais dits. A ta place, donc sérieusement, j'arrêteraient tout de suite les insinuations, là, qui ne reposent sur rien à part nous insulter, sur l'argent qui irait dans nos poches. Tu comprends ce que je te dis, là ?” Marquant une pause pour bien enfoncer le clou. Le bâtard Ben Laden ouvrit la bouche pour répondre, mais Hassan avança la main pour le faire taire. “Pour autant, oui, c'est exact. L'argent ne va pas uniquement aux élus. Pour une simple raison : les élus sont le quart du problème. S'il n'y avait que les élus, l'affaire serait réglée depuis longtemps. Mais avant les élus, il y a les copropriétaires de l'immeuble qu'il faut empêcher de contester le permis. Donc pour ça, deux méthodes, très coûteuses, l'une et l'autre. Acheter leur passivité. Ou encore mieux : leur appartement. Gagner comme ça des millièmes en assemblée générale. Faire basculer les votes. Et prendre pied. L'immeuble, d'abord. Puis,

de là, va savoir, celui d'en face. Et ainsi de suite. Tu comprends ? C'est un jeu compliqué, où il faut de la finesse. De la ruse. Et de l'argent. Parce que si t'as pas l'argent, ta finesse, ben tu peux te la carrer, mon frère, excuse-moi l'expression. Et pour ça, oui, un million, désolé, mais Frère Kader a raison, c'est hélas un montant réaliste. Réaliste et, j'ai envie de te dire, *minimum*."

Pensant que ça allait comme ça, il s'arrêta là. Faisant signe à "Frère Kader" de ne pas embrayer. Laissant le bâtard digérer tout ça. Voir ce qu'il allait avoir à dire.

Pour l'instant, le type était en pleine cogite, sourcils froncés, front plissé. Finalement, il dit, "C'est normal, aussi ! Vous m'expliquez pas. Ou pas bien. Comment voulez-vous que moi, après... Tandis que là, okay. Présenté comme ça, je comprends mieux. Enfin bon, je me dis quand même, pour un million... Mais c'est bon, j'ai rien dit. C'est vous qui êtes sur le terrain." Il leva la main et appela, "Théo ! Théo !"

Hassan se retourna. De l'autre côté de la baie vitrée, le secrétaire était attablé, tranquille, à discuter avec le Kéké. Le bâtard lui fit signe de les rejoindre. Le secrétaire se leva. Une fois debout, il attendit que le Kéké soit levé aussi et s'en aille par le parc en contournant la maison et, alors seulement, fit coulisser la vitre pour les rejoindre, refermant derrière lui.

Le bâtard lui dit, "Tu appelles Martine Moreno chez *Monaco Equity*, tu lui dis de voir avec la banque pour sortir un million en liquide. Demande quand ça pourrait être prêt."

Le secrétaire, scotché, ouvrit la bouche pour protester, mais son boss ne lui laissa pas le temps et enchaîna avec un ton que Hassan n'aurait pas aimé : "Tu es gentil : tu le fais. *Maintenant*. Et tu reviens me dire quand tu as la réponse."

Le secrétaire s'inclina, avec une humilité surjouée, et repartit. Le bâtard attendit qu'il ait refait coulisser la baie vitrée pour dire à Kader-Kevin, mais aussi à Hassan, puisqu'à présent, Hassan faisait partie de la boucle, "Bon ben voilà. J'ai fait ma part. A vous de faire un bon usage de ma *sadaka*. Parce que là, c'est Allah, le Grand et compagnie, qui est fâché après moi. Et je ne veux pas ça. Mais si moi, à mon tour, je devais être déçu par ce que *vous*, vous faites avec mon argent, là, c'est *moi* qui serais fâché après vous. Et, croyez-moi, vous ne voulez pas ça non plus."

Le rouquin dit, "N'aie crainte. Tu seras fier. Et jusque dans les lieux les plus saints de l'islam, les initiés parmi les croyants sauront ta générosité et ton humilité."

Le rouquin capable de sortir ce genre de phrase sans se marrer. Hassan trouvant ça fortiche. Ou plutôt, que ça faisait peur.

Le bâtard Ben Laden venait de se lever. L'audience était terminée.

“Théo vous préviendra quand les fonds seront disponibles, on organisera la remise.”

Hassan se retint de hurler comme au stade après un beau but. Il se dit juste, putain c’est pas vrai. C’est parti !

LES DEUX BOUGNOULES ET LE FRANÇAIS roux bougnoulisé étaient rentrés dans la maison. Théo le secrétaire tarlouze avait refermé la baie vitrée coulissante derrière eux. Steeve était maintenant seul avec lui sur la terrasse, du coup. En baissant la voix, il dit, “C’est qui, là, les afistes, avec monsieur Bineladan ?”

Et l’autre, là, faisant celui qui voyait pas de quoi on parle : “Les quoi ?”

Steeve se pencha par-dessus la table et dit en baissant la voix, “Les ‘afistes’. Je sais pas, c’est lui qui les a appelés comme ça. Les ‘sales-z-afistes’...”

Le secrétaire tarlouze percuta enfin. “Les *salafistes* ? Ah okay ! Les salafistes.”

En fait, juste, il fallait dire “sales” à chaque fois devant afistes. “Oui. Bon. Okay. Sales afistes. Et c’est quoi ?” L’expression, de fait, lui disait vaguement quelque chose, sans doute de l’avoir entendue à la télé, mais là, ne voyant plus quoi.

“C’est des musulmans plus islamistes que les autres. Des intégristes, si tu préfères.”

Ah ben voilà : tout s’expliquait. C’était pour ça alors que les mecs étaient déguisés en bougnoules folkloriques. C’est parce que c’étaient des intégrisses. “Il avait pas l’air content de les voir, tout ce que je peux te dire. Donc c’est qui ces Bougn – ces intégrisses ? C’est pour lui organiser des soirées, eux aussi ?”

“Ah non, eux, aucun risque. Jamais tu les verras à une soirée.”

“Je préfère, je vais te dire, avec leur look. C’est qui alors ? Des amis à lui, du pays ?”

“Du pays ? Quel pays ? Il est suisse. Ses ‘amis du pays’, c’est moi et d’autres types qu’on a connus à l’école Töpffer. Certainement pas ce genre de parasites. Dès l’instant que tu t’appelles Ben Laden, ils pensent qu’ils peuvent venir te ponctionner à volonté.”

C’était chiant leur façon de parler suisse. Il y avait plein de mots que Steeve ne captait pas. “Ponctionner ?”

“Oui. Rançonner. Racketter.” Voilà. Ça, Steeve captait. Il hocha la tête, laissant l’autre enchaîner. “Moi, à la place d’Albert-Abdel, je les aurais envoyé bouler. Mais bon, après, ça vient se greffer sur un projet qu’il a, de rapprochement avec les branches du côté de son père. Et ça, qu’est-ce que tu veux ? C’est son histoire, c’est son argent. Moi, une fois que j’ai donné mon avis... Ah. Attends. Il m’appelle.”

Steeve tourna la tête et, oui, de fait, vit à travers la vitre monsieur Bineladan qui faisait signe de la main au secrétaire tarlouze. Pour lui-même, le secrétaire dit, “Putain, me dis pas qu’il va céder.”

“Céder quoi ? ”

“Rien. T’occupe pas. Il faut t’en aller maintenant. Reste pas là. A plus tard.”

Décidément. Tout le monde voulait qu’il parte. Mais là, Steeve d’accord avec ça, tout à coup. Là, il était temps de quitter le secrétaire. Il avait des trucs à faire. “Un million”. “Ponctionner”. Steeve connectait les points dans sa tête et aimait ce que ça dessinait.

A grandes foulées, il remonta vers l’hôtel, coupant à travers les pelouses pour arriver plus vite au parking, Steeve ayant vite chopé le coup de la garer lui-même, pas être obligé comme ça de graisser le voiturier à chaque fois.

Une fois au volant, il démarra, repassa devant l’entrée de la réception et prit la direction de la sortie, mais au lieu de continuer jusqu’au portail, il se rangea un peu en retrait, le long d’un petit bâtiment, une cinquantaine de mètres avant la jonction avec la route de corniche. De là, pas de problème : planqué en embuscade comme il était, impossible de rater les bougnoules quand ils repartiraient.

Le problème, c’est qu’il ne savait pas quelle bagnole ils avaient. Par exemple, là, l’Aston Martin qui descendait la grande allée pour rejoindre la route, ça ne pouvait pas être eux. Déjà parce qu’il n’y avait que deux vraies places. Et puis parce que ça valait plus de cent mille. Le 4 × 4 Audi Q7, là pareil. Ça valait de la caillasse. Après, il fallait pas que ces enculés soient comme dans *24 Heures*, monospace vitres teintées. Là, il l’aurait dans l’os. Mais même ça, ça allait être trop cher pour eux. Et là, c’était quoi qui approchait ? Une Opel *Corsa* toute pourite. C’était eux putain.

Steeve n’avait jamais fait de filature dans sa vie mais là se dit qu’il fallait d’abord les laisser sortir du parc avant lui, de partir derrière eux. Le truc, c’était juste de quel côté ils allaient tourner sur la route de corniche, à gauche ou à droite ? A droite, okay. C’était parti. Non. Obligé de laisser d’abord passer un cabriolet *964 Carrera* qui venait de s’engager dans l’allée depuis la route. Le modèle que Steeve aurait aimé acheté, plutôt que la BM, mais c’est sur la BM qu’il avait eu un bon plan.

Allez magne-toi connard, que je puisse y aller. Oh mais attends. C’était quoi, ça ? Le CRS de la boîte et le petit, le copain de Greg, dans la bagnole de Greg.

Manquait plus qu’eux, putain. Tous les coups, de ce que la Négresse lui avait dit l’autre fois, eux aussi, ils venaient voir Bineladan. Steeve aurait bien aimé savoir à quel sujet. Juste, là, il

avait plus urgent.

Il démarra.

Vingt

RÉGIS VOULAIT ABSOLUMENT SE FAIRE ANNONCER À LA RÉCEPTION, mais une fois la Porsche confiée à un voiturier, Georges dit, “Pour quoi faire, puisque tu sais où c’est ?”

“Je te préviens, c’est une trotte. Tout au bout de l’allée, là, en contrebas, une des villas au bord de l’eau à droite de la piscine.”

“Et alors ? La distance sera la même qu’on nous annonce ou pas.”

Régis n’eut pas de réponse à ça, donc ils descendirent la belle allée sans se presser, croisant des gros pleins de thunes et les femmes qui allaient avec, quelques premières épouses, mais surtout des deuxièmes et troisièmes, ou alors juste des maîtresses. Régis dit à Georges à quel moment il fallait bifurquer avant d’arriver à la piscine et au restaurant panoramique. Un petit sentier bien tenu les conduisit jusqu’à une jolie maison de plain-pied sous les pins. Georges allait pour frapper à la porte principale mais Régis dit, “Non. S’ils sont là, ils sont de l’autre côté, sur la terrasse. Viens, on fait le tour.”

Ils contournèrent le bâtiment et arrivèrent sur une grande terrasse à demi couverte. Un jeune gars était installé à une table en face d’un ordinateur portable. Il tourna la tête vers eux et dit, “Bonjour, je peux vous aider ?”, avec un air méfiant.

Régis dit, “Théo, c’est ça, non ? Bonjour, je m’appelle Régis Fulco. Je sais pas si vous vous souvenez, on s’est déjà rencontrés : je travaille avec Martine Moreno à *Monaco Equity Management*.”

Le visage du gars s’éclaira. “Martine Moreno ? Déjà ? Tout à l’heure, elle disait qu’un million, c’est deux jours minimum. Chapeau. Je ne vous attendais pas si tôt.”

Un million ? De quoi parlait le gars ? A sa tête, Régis non plus n’avait aucune idée de ce dont il s’agissait.

“Ah je ne sais pas. Nous, là, on vient voir monsieur Bineladan à propos d’une affaire dans laquelle monsieur”, montrant Georges, “et lui étaient associés.”

“Ah ?” Le gars déçu. “Comme vous avez parlé de madame Moreno et que je l’ai eue au bout du fil tout à l’heure, j’ai cru que... Au temps pour moi.” Déçu et embêté de sa méprise. “Enfin, là, sans rendez-vous,

je ne sais pas si Albert-Abdel va être disponible. Peut-être si vous me disiez plus en détail de quoi il s'agit..."

A travers la baie vitrée, Georges pouvait voir un jeune type brun et basané installé sur un canapé en train de tapoter sur un iPad. A tous les coups, ça devait être le neveu Ben Laden. Georges dit, "Moi, là, il m'a l'air assez disponible."

Sans attendre la réponse du gars, il s'approcha de la baie vitrée, la fit coulisser et entra dans la pièce, entendant derrière lui les protestations du secrétaire et celles de Régis.

Le gars sur le canapé leva les yeux sans rien dire, attendant une explication. Le secrétaire avait suivi Georges. "Albert, je suis désolé, ce monsieur est entré sans permission."

Georges dit, "Monsieur Ben Laden, bonjour, on peut se parler une minute ?"

Régis aussi était là, à présent. Il dit à Georges, "Bineladan. Pas Ben Laden !" Puis s'adressa au mec sur le canapé. "Oui, pardon, monsieur Bineladan, on s'est déjà vus chez *Equity Management*, je travaille avec Martine Moreno. On ne vous dérange pas longtemps."

Le mec fronça les sourcils. "Martine Moreno ? Pourquoi ? Il y a un problème pour sortir le cash ?"

"Sortir le cash", à présent. De quoi ils parlaient, tous ?

Le secrétaire dit, "Non non, c'est autre chose. Monsieur n'a pas voulu me dire quoi, il est entré avant."

Le type sur le canapé soupira et dit, "Bon alors quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ?"

Georges dit, "Eh bien, monsieur Ben Laden..."

Aussitôt interrompu par Régis, qui lui tira la manche et dit, en baissant la voix : "Bineladan. S'il te plaît. *Bine*, déjà. Pas *Ben*. Bine ! Bineladan."

"Okay. Pardon. Bine. Donc, monsieur *Bine Ladainne*...", Régis leva les yeux au ciel, le gars, lui, semblait s'en foutre. "Cela dit, si ça peut vous mettre à l'aise, moi aussi j'ai un nom qui inspire des commentaires."

"Ah bon ? Pourquoi ? Vous vous appelez comment ?"

"Georges Clounet."

Le gars considéra Georges pendant quelques secondes avec une moue pas convaincue avant de dire, "Alors, mon vieux, désolé, mais alors, pas du tout. Franchement, si c'est ça les sosies du contact de Steeve, ça ne va pas faire l'affaire. Ou alors, si, à la limite, éventuellement, vous savez à qui vous faites penser ? A – c'est quoi son nom, déjà ? Le comique un peu lourd, là, qui fait le 'lâcher de salopes' ?"

Régis dit, "Bigard."

Le mec dit, “Voilà. Bigard.”

Georges baissa les yeux vers Régis. Régis détourna le regard, penaud.

“Jean-Marie Bigard, lui, à la rigueur, vous pourriez faire son sosie. Mais Clooney, non, désolé, mon vieux, rien à voir. Donc au revoir.”

Sortir le cash, les sosies. Georges peinait décidément à voir de quoi le mec parlait. “Attendez, je ne vous dis pas que je lui ressemble. Je vous dis qu’on a le même nom, lui et moi.”

“Ah bon ? Vous vous appelez George Clooney ?” Le type ayant visiblement du mal à le croire.

“Absolument. Mais C.L.O.U., et E.T. à la fin.”

“Oui. Bon. Très bien. Et le rapport avec moi ?”

“Aucun, juste, je disais ça pour vous mettre à l’aise au niveau du vôtre, de nom. Vous dire que, moi aussi, je sais ce que c’est de se prendre des réflexions. Pas le même genre que vous, c’est certain. Mais quand même.”

Le mec sur le canapé semblait trouver ça très drôle, tout compte fait. “Georges Clounet, C.L.O.U. et E.T. à la fin ! Ah oui, ça, c’est *fort de café*, alors !” Le mec à présent parti à rigoler avec son secrétaire, se récitant les répliques de la pub *what else* : “Good night mister decafinetto” et gloussant comme des ados. Et puis, d’un coup, le mec cessa de rire et dit, “Oui, et donc, monsieur Clounet, vous me voulez quoi, au juste ?”

“Voilà, monsieur Ben Laden. Pardon – *Bin Laden*”, Régis baissa la tête en la secouant légèrement, “Je me suis retrouvé à investir dans l’un de vos projets.”

“J’en ai beaucoup.”

Régis prit le relais. “C’était une *joint venture* avec le groupe Nakheel Properties, le projet Gstaad-Dubaï, pour être précis.”

“Attendez, c’était quoi, ça, déjà ?”

“Une franchisation des pistes de la station de Gstaad, partiellement recrées en intérieur, sur l’archipel artificiel que le groupe Nakheel prévoyait de créer.”

“Ah oui. On avait fait quelques études, mais ça n’avait pas pris. Très vite, c’était tombé à l’eau, cette affaire-là, si j’ose dire.”

“Oui. Le projet d’archipel a été abandonné. Du coup, le projet de station aussi.”

“Pourquoi vous me parlez de ça, maintenant ? Ça fait belle lurette que je suis passé à autre chose.”

C’était bizarre son accent suisse. Ça n’allait pas avec sa tête. Georges dit, “Oui alors, vous, peut-être. Parce que vous avez de gros moyens. Mais moi, à l’époque – c’était en quelle année ?”

Régis dit, “Il y a trois ans. 2008.”

“Bref, monsieur Fulco, ici présent, a investi cent mille euros qui m’appartenaient. Je n’ai pas les pièces sur moi mais ce sera très facile de vous les fournir...”

Sur son canapé, le mec agita la main, comme pour accélérer les choses. “Oui. Bon. Et donc ?”

“Et donc, je crois comprendre que ces sommes ont servi à payer des études, des maquettes, des simulations 3D, tout un tas d’éléments censés convaincre d’autres investisseurs. Très bien. J’aimerais juste pouvoir consulter les comptes et m’assurer que j’ai participé à ces frais au vrai prorata numeris de mon investissement. Et s’il apparaissait que j’ai contribué dans une proportion supérieure au volume de mes parts dans l’affaire, que vous me remboursiez le delta.”

Pendant que Georges parlait, le type s’était remis à tapoter sur sa tablette, l’air pas du tout intéressé par ce que Georges racontait.

“Pour vous il s’agirait forcément d’une petite somme alors que pour moi, ça peut faire une grosse différence. Et là, je ne parle même pas de la question de principe.”

De fait, en s’entendant parler, Georges était le premier à trouver le baratin assez fumeux. Mais bon, il s’en serait voulu de ne pas au moins essayer. Et puis, juste ça, voir le neveu de Ben Laden, déjà, c’était rigolo. Ça valait – peut-être pas cent mille, mais la peine d’être venu, ça oui.

Là, le type avait fini d’envoyer son mail ou son texto et s’adressait à nouveau à Georges. “Je ne comprends rien à votre histoire. Et pour être franc, je n’ai pas envie de faire l’effort. Elle ne m’intéresse pas. J’en ai assez que n’importe qui vienne me demander de l’argent pour un oui, pour un non. Donc, vous, monsieur Cappuccino, je ne sais pas si vous êtes un escroc ou juste un imbécile, mais dans les deux cas, j’ai eu ma dose pour la journée, donc—”

Le gars, là, interrompu par l’arrivée dans la pièce d’un type à cheveux courts et mâchoire carrée, très athlétique. Ça devait être le bodyguard allemand dont Régis avait parlé.

Sur le canapé, le neveu Ben Laden eut l’air content de le voir. “Ah, Gunther. Tu tombes bien.” Jouant les mecs surpris alors qu’à tous les coups, c’est lui qui venait de lui envoyer un message pour le faire radiner. Puis s’adressant de nouveau à Georges : “Donc voilà la personne qui va voir tout ça avec vous, vous comprenez ? Gunther va me représenter. Gunther a fait carrière dans les forces de l’ordre. A présent, il s’est reconverti dans la protection rapprochée. Il enseigne aussi la boxe thaï, le taekwondo et le krav maga, au cas où vous voudriez prendre un cours d’initiation. Je vais donc vous laisser entre vous. Si vous voulez bien m’excuser.”

Une fois debout le mec dit : “Gunther, je te présente George

Clooney. Mais E.T. à la fin. Et l'autre, là, je n'ai pas écouté son nom mais va savoir ! Si ça se trouve, c'est Brad Pitt."

Et voilà. Une fois sorti sa vanne, il s'en alla par le couloir qu'avait pris Gunther pour arriver.

Il y eut un blanc. Gunther les fixait sans rien dire, attendant.

Georges dit : "Forces de l'ordre, reconverti protection rapprochée ?" Il hocha la tête, avec une moue impressionnée. "Ça a l'air bien, dis donc."

RÉGIS DIT, "JE T'AVAIS DIT QUE ÇA SERVIRAIT À RIEN. Et donc voilà : ça a servi à rien."

Geroges était au volant, ils roulaient, sur la route de corniche, sens inverse qu'à l'allée, et de fait, s'il était franc, du point de vue de son investissement dans le ski à Dubaï, ça n'avait pas servi à grand-chose. Une fois le neveu de Ben Laden retiré à l'autre bout de la maison, le garde du corps et lui s'étaient défiés du regard, mais c'était cour de récré. Du bidon. Une fois terminé les simagrées, Régis et Georges étaient repartis chercher leur voiture, une main devant, une main derrière. Donc, non, de ce point de vue-là, ça n'avait pas servi à grand-chose. Après, de là à dire que ça n'avait servi à *rien*, c'était encore différent.

"Si on n'avait pas essayé, j'aurais eu un regret. Alors que là, au moins, comme ça c'est clair : c'est plié, c'est plié. Je peux 'faire mon deuil', comme on dit. Passer à autre chose."

Régis dit, "Ben voilà : on va dire, ça, c'est fait."

"Voilà. Comme dirait la chanson, 't'as des fois, t'es le pare-brise. Puis d'autres, t'es l'insecte'. C'est comme ça."

"C'est sûr."

"Et sinon, qu'est-ce que je voulais dire ?"

"Oui ?"

"Ton avis, c'était quoi, là, cette histoire de 'million' ou de 'cash à sortir' dès que tu disais le nom de ta chef ?"

Régis gonfla les joues. "Aucune idée."

"Ça doit encore être un plan bien tordu, à tous les coups."

"Mais c'est clair. Ces mecs-là, c'est tout ce qu'ils font de leur journée, monter des plans tordus, faire des deals borderline. Sauf que, là, moi je dis, ses magouilles, il se les garde. Pour toi ou moi, il y a que des coups à prendre. On n'est pas au niveau. T'as vu, la première fois : ça t'a coûté cent mille. Donc voilà : toi, je sais pas, mais moi, là, j'ai compris la leçon : je m'en mêle pas. T'es pas d'accord ?"

Georges dit, "Si, si !", regardant droit devant lui la route le long de la mer.

Vingt et un

OR DONC, QU'EST-CE QUE LAURENT COURSON, premier adjoint au maire de Cinjus-Tésauris, fricotait là, avec des Arabes habillés comme au bled, en rendez-vous furtif sur un toit de supermarché ? Incidemment, qu'est-ce que le premier adjoint fricotait donc avec le vigile arabe par qui *elle*, Anne-Dominique Sauvin, élue Front national, se faisait sauter depuis bientôt deux mois ? Mais, en sens inverse, lui, le vigile arabe qui la baisait depuis bientôt deux mois, que diantre pouvait-il magouiller avec le premier adjoint au maire de Cinjus-Tésauris ? Et, au passage, quels étaient donc ses liens avec les deux autres types, au look, eux, carrément intégriste ?

Ressassées en boucle sans trouver de réponses, les questions avaient empêché Anne-Dominique de s'endormir avant point d'heure. Dès le réveil, elles étaient revenues et ne la lâchaient pas depuis – même à présent, alors qu'en apparence, toute son attention était concentrée sur les questions de la journaliste du *Figaro Magazine* venue l'interviewer sur "la féminisation du parti". Anne-Dominique pour sa part entraînée à dire *mouvement*. "C'est exact, le mouvement ne se réduit plus à la caricature que les médias parisiens aimaient tant en faire, d'un ramassis d'anciens OAS, de cathos intégristes et de nostalgiques de la Collaboration plus ou moins déclarés. Aujourd'hui, le Front national est un mouvement moderne, populaire, en prise avec les vrais problèmes des Français – et, presque plus encore, votre enquête va l'éclairer, des Françaises."

Depuis la veille, elle était curieuse, donc, mais aussi furieuse. Furieuse contre elle-même. Furieuse de s'être laissé berner, comme une touriste sexuelle à domicile, par ce "gentil Maghrébin" bien monté qui la faisait grimper au rideau. "Hassan" ! Hassan comment, au fait ? Elle ne connaissait même pas son nom de famille, l'anonymat ayant été maintenu de part et d'autre – souci d'incognito, certes, et peut-être, au passage, coquetterie coquine (moins elle en savait, plus le fantasme canaille avait les coudées franches) ! Hassan point barre, donc. Juste ce vigile arabe que, dans un instant de folie érotique ou de folie tout court, elle avait emmené dans un hôtel discret pour qu'il la saute. Hassan qui, ce soir-là, aurait pu s'avérer une catastrophe à

divers titres (coup pourri, brutal et maladroït – ou même, va savoir, serial killer), et avec qui, au contraire...

Toute la nuit, vingt fois, cent fois, elle avait failli appeler et lui demander, directement : Et donc, connard, tu faisais quoi avec l'adjoint et tes copains déguisés l'autre jour ? Se retenant chaque fois in extremis. Exactement comme, là, elle se retenait d'envoyer paître la fille.

“Mon parcours ? ‘Universitaire et professionnel, d’abord’ ? Okay. Donc, bac plus cinq, master d’administration des entreprises. Besoin de gagner ma vie, donc concours pour rentrer à l’Urssaf. J’y ai dirigé successivement une équipe de contrôleurs, puis, à Nice, le contentieux et le recouvrement. A la fin, j’étais écœurée. J’ai vu tant de fraudes en tout genre, tant d’abus aux dépens de la collectivité. Ce qui m’a aidée à tenir, c’est de suivre une formation en coaching, psycho-synthèse et techniques cognitivo-comportementales. Un week-end par mois, pendant trois ans. A l’issue de quoi, je me suis mise à mon compte.”

En plus du petit dictaphone posé devant elle, la fille prenait moult notes dans un gros cahier. Au moins, c’était sérieux. Pas comme souvent.

“Je suis ‘entrée en politique’, comme on dit, il y a cinq ans, un peu avant la présidentielle de 2007. Mon but, alors, était de sortir de ce que, à l’époque, je n’appelais pas encore ‘l’UMPS’, mais c’était l’idée : ne pas reconduire ces gens qui nous emmenaient, encore et déjà, dans le mur. Et surtout ne pas reconduire leur corruption endémique. François Bayrou me paraissait alors l’homme de la situation. Mais très vite, lui aussi, il m’a déçue.”

Elle enrageait, donc, de s’être ainsi compromise, sans plus de précautions que ça, sous le coup d’une bouffée de chaleur. Mais en même temps, et ça la consolait un tout petit peu, elle commençait aussi à flairer là comme une manière d’opportunité. Martine Aubry l’avait dit quelques jours plus tôt à la radio, “quand c’est flou, c’est qu’il y a un loup”. Eh bien là, il y avait un loup. Un loup *louche*, même, elle en était sûre. Et si c’était elle qui le débusquait et le rendait public, embarrassant alors au passage le maire et son équipe, ce serait bon pour le mouvement en général, et pour elle en particulier.

Tant de fois depuis bientôt deux mois, elle s’était demandé comment elle avait pu se laisser aller à cet accès de folie, brancher comme ça un vigile sur un coup de tête – enfin, *coup de tête*... Eh bien, elle tenait à présent la réponse. Voilà *pourquoi*. Se dessinait à tout ça un but caché et supérieur, par-delà sa part d’ombre et ses faiblesses coupables.

Avec la fille du *Fig-Mag*, on était entré dans le vif du sujet, le numéro d’Anne-Dominique parfaitement rodé en la matière : “Islam,

oui – islamisme non”. Musulmans “modérés”, discrets et “intégrés”, oui. Barbus polygames lapideurs, exciseurs et vitrioleurs, non. Islamophobe ? Pas une seconde. Islamisto-phobe ? Ça oui ! Et fière de l’être, mademoiselle.

Ils ne perdaient rien pour attendre, tous : l’adjoint au maire, Hassan, ses amis les barbus. Elle, Anne-Dominique Sauvin, elle allait les démasquer, les mettre en échec, combattre les intégristes d’une main, la corruption municipale de l’autre.

Tout en parlant, elle regardait la journaliste et se disait, pauvre conne, tu vois pas, là, tu parles à Fantômette ?

Mais non, la fille ne voyait pas et à la place posait l’inévitable question sur les prières dans la rue, chaque vendredi à Nice, rue de Suisse. Là aussi, la réponse était prête, maintes fois testée.

“Ceux qui ne trouvent pas de place dans une mosquée n’ont qu’à prier chez eux. La plupart des musulmans, je vous ferai remarquer, ne posent pas de problème. Ces exhibitions sur la voie publique sont le fait d’une minorité qui veut forcer la main de responsables démissionnaires.”

Mais tout en récitant le couplet sur la laïcité...

“La loi de 1905 doit être sanctuarisée et surtout appliquée : autrement dit, *aucun* financement public, ni directement, ni indirectement, à la construction de mosquées.”

... Bingo ! Elle venait de comprendre...

“Charge aux fidèles, et non au contribuable, de financer eux-mêmes leurs lieux de culte, dans le respect de certaines règles de conformité aux traditions architecturales et de discrétion, c’est-à-dire sans minarets sans cesse plus hauts les uns que les autres.”

... L’illumination ! Mais bien sûr !

La première et à vrai dire la seule plate-forme qui pouvait mettre en relation l’administration UMP du maire et des intégristes, c’étaient les lieux de prière. La situation s’était déjà présentée dans plusieurs communes. Chaque fois, froc baissé, trahison des élites, débâcle républicaine : un terrain communal, un bail emphytéotique. Et ni vu ni connu je t’embrouille. Subvention déguisée.

Oui ! Ça y est ! Elle l’avait : ces enfoirés d’UMP déballonnés, capitulards et démagogues leur mijotaient une mosquée dans le dos. Sauf que, taratata ! pas de ça, Lisette !

C’est le dieu de la laïcité qui l’avait choisie, elle, pour faire rempart.

“Et vous pensez faire quoi ?”, venait de demander la fille du *Figaro Magazine*.

“Lutter contre. Lutter contre, par tous les moyens légaux.”

Oublie Fantômette. Là, c’est Cruella d’Enfer avec un gode ceinture

qui allait leur mettre dans le cul à tous. Hassan. Ses copains en babouches. Le maire. L'adjoint. Tous. Profond.

DANS LA VOITURE ILS AVAIENT RETROUVÉ LEURS PLACES. Moktar au volant, Hassan à côté et Kader-Kevin à l'arrière.

Ils roulaient déjà depuis cinq minutes après être repartis de l'hôtel et aucun des trois n'avait encore dit un mot. Hassan laissant au rouquin converti le choix de commenter ce qui venait de se passer ou non. Non parce que, là, pour faire court, en principe, dans deux jours, le jeudi au plus tard, un million en espèces allait changer de mains. Après, changer combien de fois et finir dans lesquelles, c'était la grande question. Question à un million d'euros, justement.

Mais bref : mercredi ou jeudi, le bâtard Ben Laden irait chercher les espèces à Monaco.

Peu de chance qu'il aille se mettre la honte d'être vu à sa banque avec des pouilleux en djellaba comme Moktar ou Kader-Kevin. Donc, forcément, il leur donnerait rendez-vous ailleurs pour leur remettre l'argent.

Kader-Kevin ensuite donnerait rendez-vous à l'adjoint au maire pour lui livrer à son tour le million, avec mission de le répartir entre le maire et les différents élus concernés.

Okay. Donc, trois possibilités.

Première option : voler l'argent au bâtard Ben Laden entre la banque monégasque et le lieu de rendez-vous en France avec Kader-Kevin. Problème : en toute probabilité, pendant que le bâtard effectuerait ce même trajet, Hassan, lui, serait censé se trouver avec Kader-Kevin à attendre le bâtard, justement. Toute absence lui vaudrait ensuite d'être soupçonné en priorité.

Deuxième option : voler l'argent à Kader-Kevin avant qu'il ne le refille à l'adjoint au maire. Problème : pour le coup, Hassan risquait d'être non seulement soupçonné, mais pire, tout bêtement reconnu, malgré tous les masques et cagoules du monde.

Troisième possibilité : voler l'adjoint juste avant qu'il ne commence à distribuer l'argent. Problème : il ignorait tout de l'adjoint – domicile, habitudes. Et même s'il parvenait à lui voler l'argent, la liste des suspects serait là encore très courte et Hassan assuré d'y figurer en pole position.

Il fut interrompu dans ses cogitations quand Moktar ralentit et manœuvra pour s'engager sur le parvis de la station Total avenue du Général-de-Gaulle à Saint-Laurent. Moktar dit, comme pour s'excuser, "Je suis sur la réserve", se tournant vers Kader-Kevin pour recueillir son approbation. Le rouquin hocha la tête en baissant les paupières. Plutôt que de rester en tête à tête avec le gros mytho pendant que

Moktar faisait le plein, Hassan alla acheter une bouteille d'eau.

En ressortant de la boutique, il entendit un klaxon et des éclats de voix de l'autre côté de l'avenue. Il se tourna et vit un encombrement provoqué par une voiture arrêtée n'importe comment en double file. Une BMW décapotable. Et au volant, indifférent aux protestations des conducteurs contraints de le contourner, un type qui, derrière les lunettes noires, ressemblait drôlement au petit Kéké à gel dans les cheveux. Difficile d'être certain à cette distance, mais il semblait regarder vers la station-service, en direction de la *Corsa* arrêtée à la pompe. Autrement dit, si c'était bien lui, le petit Kéké les avait suivis depuis l'hôtel.

En veillant bien à ne pas regarder dans la direction de la BM afin de ne pas laisser voir au Kéké qu'il était repéré, Hassan retourna alors s'asseoir à l'avant de la *Corsa*, décidé pour l'instant à garder pour lui ce qu'il venait de voir.

Dans un premier temps, il se dit que c'était lui que le type suivait, avec l'idée de se venger de l'autre fois, à la boîte. Donc, c'est pour ça, arrivés sur la grande esplanade devant l'hôtel de ville de Saint-Laurent, quand Moktar le déposa à l'endroit où il avait laissé son scooter, il fut surpris de voir la BM du Kéké continuer derrière la *Corsa*, sans plus s'intéresser à lui. Hassan vexé, presque, pendant une demi-seconde.

Quel intérêt pouvaient bien présenter le rouquin et Moktar pour le petit Kéké ? Quel motif pouvait-il bien avoir de les suivre jusqu'à leur chambre froide tout en haut de la zone industrielle ?

Alors bien sûr, peut-être c'était le bâtard qui l'avait chargé d'en apprendre plus sur eux afin de pouvoir ensuite leur envoyer son garde du corps ou d'autres mercenaires pour les décourager, ou pire, les supprimer. C'était plausible, c'est sûr, mais ça semblait bien compliqué.

A ce moment-là, en toute logique, le petit Kéké aurait été accompagné du garde du corps.

Non, là, sans pouvoir l'étayer, Hassan avait l'intuition que le Kéké agissait de son propre chef et dans ce cas, il n'y avait pas trente-six solutions :

Le million.

Aucune autre motivation possible.

Le million.

Hassan alors se dit que l'autre avait dû en entendre parler, à force de traîner autour du bâtard Ben Laden. Mais comment ? Par le secrétaire. Une parole imprudente. Ou plus simple encore, peut-être qu'ils étaient de mèche. Le secrétaire et le petit Kéké étaient restés un moment sur la terrasse quand le bâtard les avait reçus, le rouquin,

Moktar et lui. Et après, quand le secrétaire était venu prendre les instructions à propos du million, c'était clair qu'il désapprouvait la naïveté de son patron. Et donc là, le petit Kéké faisait du repérage, il collectait des infos sur les destinataires de l'argent, avant d'élaborer un plan pour le leur piquer. Exactement comme Hassan l'aurait fait à sa place.

Du coup, c'était Hassan à présent qui était curieux d'en savoir plus sur le petit Kéké.

Il démarra son scooter et partit dans la direction qu'avaient prise la *Corsa* de Moktar et la BM du mec, avantagé, là, dès l'instant qu'il savait où ils allaient. Dans deux minutes, il les aurait rattrapés.

Tout en se faufilant entre les bagnoles, il essayait de se souvenir le nom de famille que la cousine de la boîte avait dit, pour le petit Kéké. Steeve avec deux *e*, ça okay. Mais le nom de famille... Ça allait lui revenir. Au pire, il redemanderait. Déjà, là, Hassan allait le suivre jusqu'à ce qu'il sache où le mec habitait, convaincu que ça pourrait servir à un moment donné. A condition bien sûr de ne se faire ni semer, ni repérer.

Non parce que là, filocher le filocher était facile. Il connaissait sa destination. Mais c'est une fois qu'il ressortirait de la zone industrielle que ça deviendrait plus compliqué : en repartant, il valait mieux que le mec ne renquille pas l'A8. En scoot, sur l'autoroute, Hassan serait sûr d'être distancé.

Mais pour l'instant, crème : en remontant tout en haut de la zone d'activité, deux camionnettes entre lui et la BM, pas de lézard, ça jouait.

Hassan en train se dire que l'arrivée du petit Kéké dans la partie était peut-être un coup de chance. La belle opportunité qui, bien exploitée, allait tout rendre possible.

Vingt-deux

POUR SA PART, GEORGES TROUVAIT ÇA EXCESSIF juste pour des chienchiens qui allaient défiler avec des paletots tricotés sur le dos. Donc, bien décidé à rester en dehors. Du coup, là, il laissait Régis se dépatouiller avec le gars de l'entrepôt.

Le gars voulait des précisions. "Des praticables, mais pour vous conseiller les bons, je peux demander pour quoi c'est faire ?"

"C'est pour, comment ça s'appelle, un podium, une cursive, vous savez comme dans les défilés de mode."

"Un runway."

"Voilà : un runway."

"Après, vous faites quoi passer dessus ?"

"Des filles et des chiens."

"Ah ben les Samia, là, vous êtes tranquille. Même des grandes filles et des gros chiens. Ça supporte jusqu'à sept cent cinquante kilos de charge."

Régis dit d'en prévoir une douzaine et ils commencèrent à voir pour les lumières, le gars disant alors, "Si c'est comme vous dites, compléter un système existant, là, vous avez deux pieds en acier à treuil, et connecteurs inclus. Et après les barres *global-truss* qui vont vous supporter jusqu'à cent soixante-dix kilos en charge maximale. Partir de là, les spots, c'est fonction de ce que vous recherchez comme ambiance." Régis donnait l'impression de savoir ce que le gars racontait. Il vit avec le gars pour être livré le mercredi après-midi, puis quand tout fut réglé, se tourna vers Georges, l'air de lui dire, "à toi". Georges mit un temps à piger. Sauf que là, pas d'accord. Georges dit, "Ah non ! Là, ça va, les cabots, j'ai rien à voir là-dedans. Je suis sympa, déjà, de vous prêter la boîte."

Régis prit une mine déçue. "T'es gonflé. Que je sache, c'est ta sœur."

"Oui ben toi, c'est ta femme. Donc démerde-toi."

Régis soupira et sortit sa propre carte, mais, au moment de composer le code, dit au vendeur : "Non mais en fait, savez quoi ? J'y pense, là, je suis bête. Tout bien réfléchi, le pont, en réalité, on va pas

avoir besoin d'autant. Votre kit, là, le pack 'jeux de lumière lightshow' à trois cent soixante par jour sera amplement suffisant. On va prendre ça, plutôt."

Comme par hasard, ce rat, à présent que c'était lui qui raquait, la presta devenait plus modeste. Georges préféra ne rien dire, tiens. Ça valait mieux.

Régis demanda une facture et un reçu. Et puis ils remontèrent dans la Porsche. En repartant vers Tésauris, Georges dit, "Et, au fait ?"

"Oui ?"

"L'autre fois, tu disais, Djamila, qu'elle avait du mérite parce qu'elle avait pas toujours eu une vie facile ou quelque chose comme ça."

"C'est exact. Et donc ?"

"Ben tu faisais référence à quoi ?"

"C'est-à-dire, j'ai pas le détail. Mais je crois qu'elle a d'abord eu un mariage arrangé, pendant des vacances que sa famille passait en Algérie. Elle a finalement réussi à se barrer et divorcer, mais bon, ce que j'ai compris, sur le moment, ça a été chaud. Après ça, je crois – enfin je 'crois' pas, je *sais* qu'elle a tourné dans quelques films porno."

"Ah ouais. Quand même." Des images à ce moment-là lui venant, à la fois floues et précises. Honteux, aussitôt, qu'elles lui passent par la tête. Pourtant, c'était humain, comme réaction. Forcément, en entendant ça, il allait être curieux de voir les films ? Heu, en fait non. Il se dit qu'il ne préférerait pas.

Régis dit, "Mais ce que j'ai entendu, elle s'est pas attardée dans le milieu. D'ailleurs, là, t'as qu'à voir, elle élève son môme toute seule. Elle a deux jobs. Et si ça se trouve, elle va se trouver associée dans une affaire qui marche si leur couture pour chiens se met à rigoler."

Georges hocha la tête. Ils restèrent un moment en silence, Georges concentré sur sa conduite. Et puis Régis dit, "Même temps, tu veux en savoir plus, faut que tu demandes à ta sœur. C'est elle qui saura mieux te dire."

Il y eut à nouveau un blanc. Georges en train de se dire, pour une fois, d'avoir une sœur bavarde et je-me-mêle comme la sienne allait avoir un intérêt.

Régis dit, "Enfin je note que bon..."

"Note que bon' quoi ?"

"Elle t'intéresse, hein ?"

Putain, il savait être lourdingue, Régis, quand il voulait. Gisèle et lui s'étaient trouvés pour ça.

DONC, LE FRANÇAIS ET LE BOUGNOULE habillés en bougnoules, c'était des bouchers, en fait. Des grossistes halal. C'était marqué au-

dessus de la porte de leur local, tout au bout, mais alors *tout* au bout, de la zone d'activité de Saint-Laurent-du-Var. Là où il n'y avait presque plus d'activité, justement. Juste la zone.

Steeve voyant ça et se demandant ce qu'il fallait faire maintenant. De ce qu'il avait compris pour l'instant, monsieur Bineladan allait donner un million aux bouchers. Okay. Pourquoi monsieur Bineladan allait filer un million à ces pouilleux ? Pas juste pouilleux, d'ailleurs, entre parenthèses – carrément chelous, avec leur look d'islamisses. Peut-être justement c'était pour ça que monsieur Bineladan allait leur donner un million : par "sympathies islamisses", comme on dit. Pour financer le terrorisme ! S'appelait pas Bineladan pour rien ! Du coup, si tu regardais bien, en leur prenant leur thune, aux islamisses, Steeve défendait la France. Je m'excuse mais parfaitement ! Toujours ça qui irait pas à acheter des bombes.

Après, toute la question c'était voir comment leur piquer leur million sans se fâcher avec monsieur Bineladan. Servait à rien de se brouiller avec les gens quand ils étaient pleins de thunes. Donc c'était mieux si personne ne savait que c'était lui qui avait braqué les islamisses. Et donc il allait falloir la jouer fine et taper les barbus, mais sans qu'ils aillent se douter que c'était lui.

Donc attendre que monsieur Bineladan leur donne l'oseille et une fois que les bougnoules l'auraient, là, plus trop traîner non plus avant de le leur reprendre – pas leur laisser le temps de commencer à le dépenser dans des détonateurs ou des conneries comme ça.

D'accord, mais du coup la transac entre monsieur Bineladan et les bougnoules islamisses, clairement ça allait pas être aujourd'hui. Donc à présent que Steeve savait où trouver les bougnoules, il pouvait profiter de l'après-midi pour s'équiper.

Sur Internet avec son téléphone, il trouva les noms des magasins où il avait besoin d'aller. Coup de bol, toutes les adresses étaient grosso merdo dans le même coin du Vieux Nice, au-dessus du port.

Steeve, en redescendant jusqu'au pont sur le Var pour traverser vers Nice, répétait à haute voix, "Enculés de sales afistes, comment je vais tous bien vous niquer ! Vous allez rien comprendre. *Rien*, vous allez comprendre bande d'enculés !"

JUSQU'À AUJOURD'HUI HASSAN N'AVAIT JAMAIS FAIT DE FILATURE. Eh ben, avant de l'avoir fait, on ne se rendait pas compte de comment c'était bien chiant. Ça n'avait l'air de rien, mais vas-y, tiens – garder la bonne distance pour pas te faire repérer et en même temps, pas trop pour ne pas te faire semer. Amuse-toi !

Là, le petit Kéké était resté un moment garé en vue du hangar où se trouvait la chambre froide de Moktar. Le mec attendant va savoir

quoi et puis voyant qu'il ne se passait rien, il était reparti dans l'autre sens, le long du Var jusqu'au pont pour ensuite traverser et enquiller la Prom, comme ça jusqu'au port, puis il était remonté dans les petites rues de la vieille ville. Là, il avait eu un coup de bol d'une place de stationnement qui se libérait juste sous son nez boulevard Carnot et s'y était rangé.

Le mec à pied, donc, à présent. Hassan, lui, toujours sur son scooter, en retrait.

Le mec venait de tourner dans une petite rue, évidemment en sens interdit.

Arrêté au croisement Hassan le regarda marcher jusqu'à une boutique, s'arrêter devant, rester planté un moment, le nez collé à la vitrine pour voir à l'intérieur, puis revenir sur ses pas. Le Kéké faisait ses courses le lundi, jour où la moitié des commerces est fermée, qu'est-ce tu veux que je te dise.

Hassan avança un peu, pour ne pas se retrouver nez à nez avec le mec, même caché par la visière de son casque. Mais une fois le Kéké reparti sur le boulevard, Hassan remonta la rue à contresens en roulant sur le trottoir pour aller voir de près la boutique en question. Un magasin spécialisé dans l'*Airsoft*.

Des versions "air comprimé" d'armes de guerre reproduites à l'identique et des tenues de combat étaient exposées dans la vitrine, avec aussi tout un tas d'accessoires utiles pour jouer à la guerre. Hassan trouva ça ironique, lui qui connaissait un peu la question, de voir le mec s'intéresser à ça. Peut-être il faisait partie d'une équipe ? Pas trop le profil pourtant, avec tout ce gel dans les cheveux. Vite, roulant cette fois sur la chaussée et dans le bon sens, il retourna jusqu'au boulevard, pour ne pas rater le Kéké quand il remonterait en voiture. Mais en fait, non. Il venait de passer devant sa BM sans s'arrêter et s'apprêtait à changer de trottoir.

A partir de là, le mec fit tourner Hassan en bourrique à faire des trajets illogiques dans les rues du Vieux Nice. Décidément branché guerre, semblait-il, il s'arrêta une première fois dans un surplus militaire. Hassan s'approcha aussi près que possible pour regarder par la vitrine. Le mec était en train de discuter avec le vendeur, le vendeur l'aidant apparemment à trouver une tenue d'intervention noire à la bonne taille. Puis le Kéké essaya des rangers. Tu rajoutais une cagoule et des gants et le gars était en train de s'acheter la panoplie complète du ninja. Habillé en flic du RAID pour braquer Kader-Kevin et Moktar.

Hassan reprit ses distances pendant que le mec payait, puis recommença à le suivre. Cette fois jusqu'à une armurerie. Normal : après la tenue, le mec voulait des outils. Hassan curieux de voir quel type de flingue le Kéké allait réussir à se faire vendre. Mais en fait, non, il se contenta de bombes aérosols d'autodéfense, Hassan trop loin

pour dire s'il s'agissait de gaz lacrymogène ou de *pepper spray* incapacitant. Le mec acheta aussi ce qui, de loin, ressemblait bien à un *stun gun*. Cohérent dans ses achats : la combi noire et la cagoule pour ne pas être identifiable. Les gaz et le paralysant électrique pour neutraliser en douceur.

En revanche, là où il prit Hassan par surprise, c'est quand, en retournant vers sa voiture, au coin de la rue Scaliero, il entra dans un magasin d'accessoires pour animaux de compagnie et atelier de toilettage. Depuis le trottoir, Hassan crut voir le gars se faire proposer des tondeuses. Ça, pour le coup, il ne voyait pas quel rapport ça pouvait bien avoir avec l'argent du bâtard Ben Laden.

LA FILLE DU MAGASIN DEMANDA SI ELLE POUVAIT AIDER et Steeve dit qu'il cherchait une tondeuse puissante, quelque chose de très robuste. La fille répéta "puissante" avec une petite grimace d'hésitation.

"Oui, qui tond bien, quoi. Même des grosses quantités."

"D'accord. Et ce serait pour quel type de chien ?"

"Une chienne."

Steeve vit la fille se retenir de soupirer avant de dire, "Oui mais pour le poil, ça ne fait pas de différence. Ce que je vous demande c'est quelle race ?"

"C'est dur à dire. Une sale race. Pas française, ça c'est sûr. En fait, c'est une grosse bâtarde."

La fille, là, ça y est, le trouvait zarbe. Malgré ça, elle dit, "Très bien. Je vais vous montrer ce qu'on a." Il la suivit dans une autre section du magasin, la fille parlant en même temps qu'elle avançait dans les rayons. "Ce que je peux vous conseiller, c'est de plutôt prendre un matériel professionnel. C'est sûr qu'à l'achat, il y a une petite différence, mais après, vous ne regrettez pas. C'est un type d'appareils qui sont plus sécurit, plus puissants et beaucoup plus pratiques à utiliser que les modèles moyenne gamme."

Tout en parlant, elle avait ouvert une vitrine où tout un tas de tondeuses étaient exposées. "Par exemple, la lame droite vous permettra de faire une tonte plus rapidement et l'expérience sera plus confortable pour votre animal. Après, chaque lame est conçue pour traiter une certaine épaisseur et longueur de fourrure."

Steeve montra l'une des tondeuses au hasard. La fille dit, "La Moser ? Ça, par exemple, ça marche aussi pour les chevaux."

"Ah ? C'est intéressant, parce que là, le poil est très long."

"Oui. Ou bien alors, vous avez la Oster *Power max*. La marque Oster est très facile d'utilisation et d'entretien. Ou sinon, je vous recommande la Pet Clipper, là : tête de coupe en inox, batterie

rechargeable, en promo, 39,90 au lieu de 69,90, qui est très bien aussi. Et vous qui vouliez de la robustesse, ça, c'est limite si vous pouvez pas faire la pelouse avec."

La fille essayant de vanner pour dissiper le malaise que Steeve avait installé. Il dit, "Non, ça, le gazon, je pense, elle l'aura déjà fait."

La fille le regarda sans répondre, pas sûre de comprendre. Steeve fit un grand sourire et dit, "Mais vous avez raison : tant que j'y serai, je vérifierai."

Vingt-trois

ÇA FAISAIT PAS LOIN D'UNE HEURE que le Kéké était de retour chez lui, peut-être en train d'essayer sa tenue de ninja devant la glace. Hassan de retour à Saint-Laurent du coup, sur les hauteurs au-dessus du Var, au niveau de la corniche des Pugets. Un immeuble de quatre étages, construit en L, assez récent, donc encore clean, mais plus logement social que standing. Pour dire : sur le parking dehors, la BM du mec était la seule voiture allemande.

Si bien que là, après l'initiation à la filature, Hassan faisait son baptême de planque statique. Le scooter, plutôt un avantage tant qu'il suivait le mec, devenu un handicap, par rapport au confort et à la discrétion offerts par une bagnole. Il l'avait rangé à côté de trois autres deux-roues, dans un espace prévu pour, se disant que c'est encore là qu'il attirerait le moins l'attention. Heureusement, entre nous, que c'était pas une cité à business, donc pas de minots de huit, dix ans à faire le chouf et qui l'auraient tout de suite cramé, perché sur le talus qui bordait le parking, pile en face de l'entrée de l'immeuble.

En prime, la nuit tombait. Allez ! C'était bon, là. Il savait où le mec habitait. Pour le moment, il n'y avait rien de plus à espérer en restant devant chez lui. Il allait donc se lever quand il vit un luxueux monospace noir aux vitres teintées ralentir, s'engager sur le parking et aller se ranger devant l'entrée de l'immeuble. Là, la bagnole à cent mille devant un HLM, les mecs auraient aussi bien pu marquer voyou sur le capot. Donc tant qu'à faire d'être resté si longtemps, autant voir de quoi il retournait.

Bonne pioche. Le Kéké, Steeve avec deux e, venait de ressortir et se rapprochait du minivan. Là, par contre, la planque, quand ça devenait comme ça, c'était bon. L'instinct du chasseur, peut-être le côté voyeur aussi, mais à l'arrivée, il fut surpris de sentir l'adrénaline, gros rush, et la petite accélération cardiaque qui va bien.

Un grand Black était descendu du 4 × 4. Hassan presque sûr que c'était le faux Booba ancien chef de la sécu qui était venu chercher l'embrouille à la boîte deux jours plus tôt. A supposer que c'était bien lui, c'était quoi la connexion avec le petit Kéké ?

Et attends, c'est pas fini !

Une Peugeot métallisée était venue se ranger derrière le 4 × 4 et qui c'est qui venait d'en sortir et qui serrait à présent la main du Black et du Kéké ?

Le flic qui avait mené la descente à la boîte le même soir. Voilà qui !

Putain, ils jouaient à quoi, les trois ? C'était J'ai vu le loup, le renard et la belette version deux-point-zéro, là, ou quoi ?

Hassan très content d'être resté, à présent. Juste frustré de ne pas avoir le son.

LE GRAND NÉGRO DIT À TRILLARD, même pas bonjour ni rien, direct l'insulte : "Me rappelle pas surtout ! Depuis la nuit de samedi je te laisse des messages, là on est lundi soir, tu te fous de ma gueule ou quoi ?"

Trillard le flic la jouant cool, disant super calme, "Tu crois que j'ai que toi dans la vie ? Hier, c'était dimanche, j'avais ma gosse. Et aujourd'hui, j'ai pas touché terre. Des bandes de petits roulotteurs roms qui ont tapé les terrasses du front de mer. Il a fallu serrer tous ces petits enculés. Dix ans l'âge moyen. Faire venir l'interprète. Même l'interprète, ils lui parlent pas, ces sales vermines de merde. Comment tu veux les déferer, tu sais même pas leur nom. Donc viens pas me prendre la tête, je te jure, j'ai eu ma dose."

"Je te ressers une louche quand même. Qu'est-ce t'as foutu samedi avec ta descente de merde ? On allait lui éclater sa sécu, déclencher une panique. Juste le moment, on va les massacrer, t'arrives avec ta cavalerie. Tu m'as ruiné l'effet, là – pour te prendre un vent après, donc merci !"

"Hey, tu me parles pas comme ça. Moi aussi j'étais là pour lui mettre la misère. L'autre, je venais lui niquer le meilleur soir de sa semaine. Comment je pouvais savoir que t'étais déjà en piste ?"

"Ouais eh ben, là, total, ça lui fait un sursis."

"Un sursis rien du tout. Cet aprême, entre deux Roms, j'ai eu la préfecture : en principe, j'ai l'arrêté de fermeture administrative demain. Je vais me faire un plaisir, je te dis pas, notifier en personne."

Steeve vit alors le grand Négro marquer un temps, puis dire, "Ce moment-là, ta place, j'attendrais vendredi, la toute dernière minute. Bien le foutre dans la merde vis-à-vis de son staff et niveau fournisseurs."

"Pas con, ouais. Tiens, propos de staff, d'ailleurs : c'est qui, là, cette sécu qu'il s'est trouvée de rechange ?"

"Des mecs dans une agence, Gamma Sécurité, ils ont des bureaux à Nice, à l'Ariane. Bonne répute, ce que j'en sais. A part pour le Reubeu

qui se la pète à la porte, là. Lui, tu sais ce qui se dit à la mosquée de Tésauris ? C'est un gars qui a fait l'entraînement au jihad dans un camp au Yémen ou en Afghanistan. Un terroriste, si tu préfères. Donc je te fais pas de dessin. Lui, peut-être il est dangereux."

Putain, Steeve, là, d'instinct, sûr que le grand Négro parlait de celui qui se trouvait ce matin chez monsieur Bineladan avec les bougnoules fringués Ali Baba.

Le flic, Trillard, dit, "Sa sécu, on s'en torche. Si sa boîte est fermée, il n'a plus besoin de sécu. Fin de l'histoire. Après, s'il veut rouvrir, il doit vous reprendre *vous*. C'est ça la condition. Partir de là, vous êtes chez vous, vous faites vos affaires, je prends mes dividendes et tout le monde est content."

Mais Steeve, là, pendant que Trillard parlait, repensait à ce que Patrick venait de dire sur le bougnoule, l'entraînement au G.I. en Afghanistan. Il allait pas falloir se rater quand il les attaquerait tout seul avec sa lacrymo. Fallait être honnête, jusqu'ici, c'était surtout de la connasse qu'il avait redressée. Des terroristes professionnels, ça risquait d'être plus dur. Est-ce que ça serait pas mieux, du coup, de se faire accompagner par des mecs qualifiés ? Comme, par exemple, Patrick. Juste, obligé, après, de le faire croquer. Le faire croquer, *sans* pour autant se faire becqueter tout cru – avec Patrick, toujours un risque de cannibalisme, l'autre pas négro pour rien. Après, c'est toujours la même histoire : est-ce qu'il vaut mieux juste la moitié d'un truc, ou cent pour cent de rien ? Ouah là là ! Steeve avait mal à la tête soudain.

EN PLUS DE CERTAINS DES HABITUÉS de ses "petits dîners informels" du lundi, Linda Ponderoux avait ce soir convié Jean-Noël Ducoussin, l'architecte qui avait "repensé" sa villa des hauts de Cagnes. Relooking extrême qui, une fois achevé, avait eu les honneurs de *Côté Sud* et *Elle Déco*. Trois mois plus tard, Linda lévissait toujours.

En d'autres circonstances, Anne-Dominique se serait vexée : le plan de table l'asseyait loin de l'invité de marque. En l'occurrence, elle s'en félicitait, ne se sentant guère d'humeur.

Au salon, d'abord, puis une fois attablés, un temps infini avait été consacré à réévoquer les "parutions" et comparer le "rendu" des photos publiées par chacun des deux titres. De là, l'architecte avait élargi à d'autres célébrations de son talent, cette fois par *AD* ou *Wallpaper*. Puis grand cas avait été fait d'un hôtel qu'il rénouvait en ce moment à Londres.

Mais, Anne-Dominique aurait su le prédire, la réhabilitation du quartier des docks ennuya vite son monde. Gérard Gérant, concessionnaire d'automobiles allemandes à Tésauris, se dévoua pour rapatrier la balle en terrain familier et demanda à l'architecte quel bon

venait l'amenait dans la région.

“Je suis passé sur le chantier d'une villa que je refais au bout du cap Cinjus.”

Bénédicte Gérant, l'épouse de Gérard, dit, “Ah, tiens ! Encore un Russe, je suis sûre.”

L'architecte prit un air finaud. “Non, là, c'est un Suisso-Saoudien.”

Bénédicte Gérant eut une moue blasée. “Un Suisso-Saoudien... Ah oui... C'est sûr, c'est moins banal.”

Son mari, Gérard, dit, “Suisso-Saoudien ? Moi je veux faire ça quand je serai grand. Ça doit être sympa au niveau défisc.”

L'architecte dit, “Oui. Je crois comprendre que c'est assez commode.”

Gérard Gérant dit, “Parce que votre émir suisse, là, c'est quoi son cœur métier, pétrole ou chocolat ?”

L'architecte parisien prit un air entendu et dit, “Ah. Clause de confidentialité. Je ne peux pas en dire plus.”

Un des convives, Anne-Dominique n'avait pas imprimé son nom, dit, “Oh, vous pourriez. Les noms saoudiens, ça a peu de chance de nous dire grand-chose.”

L'architecte refit sa mimique rusée. “Celui-là, si !”

Le chantier avait dû faire l'objet d'une demande de permis. Or, Anne-Dominique ne se souvenait pas d'avoir vu passer de dossier attaché à un “Suisso-Saoudien” au cours des derniers mois. Le commanditaire devait donc avancer masqué derrière une SCI. La curiosité d'Anne-Dominique s'en trouvait titillée. Toujours l'histoire du flou et du loup...

Gérard Gérant, aussi fiable que sa femme en matière de sottise, dit, “Enfin bon, votre Saoudien, là, tant qu'il ne vous fait pas bâtir une mosquée...”

L'architecte dit, “Ah, pourtant, j'adorerais.”

Thierry Marigny, ex-CAC 40 en retraite anticipée fortune faite, dit “Vraiment ?”

L'architecte dit, “Mais alors une belle et, de grâce, avec minaret, sinon ce n'est pas la peine.”

Bénédicte Gérant dit, “Un minaret ? Mais quelle idée ! Pourquoi voulez-vous nous construire ça ici ? Vous n'êtes pas islamiste, quand même ?”

Vraiment, l'architecte n'aurait pu rêver mieux comme faire-valoir que brave “Béné”. Anne-Dominique était contente pour lui. “Non. Justement. C'est pour ça.”

“Expliquez-nous, alors.” C'est la belle Allemande, trophée en secondes noces de Thierry Marigny, qui venait d'ouvrir la bouche pour la première fois depuis qu'on était passé à table. Le sujet passionnait,

décidément.

D'ailleurs, Anne-Dominique pouvait voir combien Linda était ravie. A l'aune de ses critères, le dîner était une "totale réussite" : convives décontractés, conversation alerte et "de bon niveau". L'architecte n'était-il pas en train de dire, "C'est à l'époque où ils étaient terrés dans les catacombes que les chrétiens étaient heureux d'être bouloités par des lions. Depuis qu'ils ont des cathédrales, les vocations de repas des fauves se sont raréfiées."

Limite agressif, Gérard Gérant dit, "Et alors ?"

"L'intégrisme catholique est surtout vivace dans des pays où l'Eglise était persécutée : Irlande, Pologne. En France, à part quelques illuminés qui s'agenouillent devant les cliniques d'IVG, le pouvoir de nuisance s'est atténué."

Les convives échangèrent des moues, moyen convaincus par ce qu'ils venaient d'entendre, mais pas non plus au point d'interrompre l'orateur en pleine démonstration.

"C'est parce que je me méfie des religions que je ne veux pas leur rendre le service de les brimer. Et c'est parce que je veux un islam neutralisé et inoffensif que je souhaite un islam prospère et opulent. Donc démonétisé par sa parfaite intégration."

Béné Gérant s'arrangea pour croiser le regard d'Anne-Dominique et l'encouragea du menton, l'air de lui dire, "Vas-y ! Attaque !" Anne-Dominique feignit de n'avoir rien vu. L'architecte avait recommencé à parler et disait, "Longtemps, j'ai habité le V^e arrondissement de Paris, près de la Grande Mosquée. Un superbe bâtiment de style hispano-mauresque équipé d'un minaret de trente-trois mètres de haut. Je peux vous dire, pour les riverains, ça n'a rien d'une nuisance. Au contraire – ne serait-ce que du point de vue de la valeur que ça confère au foncier."

Anne-Dominique aurait pu tant dire ! Paradoxe dandy de Parisien bobo. Sociologie de dîner en ville. Déconnexion des élites. Gauche caviardée vivant dans sa bulle de caste supranationale, aveuglée par sa morgue, etc.

Elle sentait sur elle les regards du couple Gérant et, moins appuyé, de Thierry Marigny, curieux sans doute de voir comment elle allait fondre sur l'architecte, lui montrer comment on savait accueillir les bâtisseurs de mosquées dans la région. Ces gens comptaient sur elle pour faire *rempart*. Pour une fois, ils allaient être déçus.

D'ailleurs, Linda, parfaite hôtesse, avait déjà senti venir le moment de passer à autre chose. Elle dit à l'architecte : "Et au fait, Jean-Noël, tu es venu avec ton chien ?"

"Ma fille ? Bien sûr ! Elle m'attend à l'hôtel."

"Il a ce chien affreux, vous savez, comme dans ce très vieux film,

Baxter.”

“Un bull terrier blanc, ou *english bull terrier*. Et affreux, parle pour toi.”

“Tout à fait. Mais tu sais que Anne-Do organise tout bientôt un défilé de haute couture canine ?”

Anne-Dominique dit, “Pas moi. Des clientes.”

Linda agita la main dans le vide, faisant tinter ses bracelets. “Oui, c’est pareil. Explique à Jean-Noël.”

Anne-Dominique n’en avait aucune envie, mais qui sait ? A faire ami-ami avec l’architecte bobo, peut-être lui extorquerait-elle le nom du “Suisso-Saoudien” mystère ? Pour le principe d’abord, piquée d’être exclue d’un cercle d’initiés, quel qu’il soit. Et puis, surtout, parce qu’on ne savait jamais. Un Suisso-Saoudien sur la Côte, un permis qui ne lui laissait aucun souvenir, les chances étaient grandes pour qu’en grattant un peu...

Anne-Dominique se tourna vers l’architecte et dit avec un grand sourire, “Vous devriez venir avec votre bull terrier. Je crois que c’est jeudi, au casino Terrazur, à Cagnes. Je vérifie demain matin et je vous dis l’heure exacte.”

Latifa, la “Marocaine de Linda”, avait commencé à desservir. Comme chaque fois, les convives la complimentaient avec une effusion surjouée pour le tagine de poulet, olives et citrons confits qu’elle maîtrisait de fait à la perfection. Anne-Dominique, pour sa part, ne détestait pas non plus les fois où elle choisissait plutôt de préparer son couscous aux trois viandes.

LE FAUX BOOBA ET LE FLIC ÉTAIENT REPARTIS, le petit Kéké était remonté chez lui et cette fois Hassan s’était arraché pour de bon.

Mais pas envie non plus de rentrer tout de suite, au risque de croiser Kader-Kevin, devoir lui parler. A la place, puisqu’il avait les clés, il s’était rendu au studio de la cité des Colombiers, à Cagnes, celui dont il avait l’usage dans le cadre de son accord avec le CRS, même s’il n’y avait encore jamais dormi.

Le studio en lui-même plutôt clean, meublé Ikea et récup. Hassan avait connu bien pire. Là, ça donnait presque envie d’y passer la nuit.

Il était assis à la table, dans le noir, regardant dehors, et repassant tout en revue – regrettant presque de ne pas avoir un paper board pour bien visualiser tous les paramètres.

Le petit Kéké, Steeve avec deux e, s’était équipé pour braquer le million.

Okay : à qui ? A quel moment ?

Hassan passa en revue différentes formules. De l’une à l’autre, une chose était sûre, l’apparition du petit Kéké dans la chorégraphie

globale ouvrait des horizons.

Au lieu de prendre le risque de dévaliser lui-même le neveu Ben Laden ou le rouquin, il n'avait qu'à laisser faire le Kéké, Steeve avec deux e, et ensuite, lui, Hassan, le braquer discrétos. Acrobatique, mais, curieusement, moins risqué que les autres scénarios.

Après, en admettant que ça marche, la difficulté, aussi, c'était de ne pas être soupçonné *une fois* volé le million. Ça voulait dire faire le canard, continuer à vivre comme un pouilleux sans bouger une oreille, pendant des semaines, des mois. En même temps, un million cash planqué, ça devait aider à supporter les heures passées devant une boutique bio et un installateur de jacuzzis.

Son téléphone vibra. La mature FN. "Je te réveille ?"

"Non. Je suis crevé, mais malgré ça, j'ai pas sommeil."

"Moi pareil."

"Ben oui mais toi, normal : tu penses à moi, c'est ça ?"

Lui, disant ça pour vanner, en mode macho second degré, comme il faisait souvent. Mais à l'autre bout du fil, la mature FN dit, "Tu sais quoi ? Au risque d'embarrasser ta modestie, tu ne crois pas si bien dire."

Vingt-quatre

LA BOUTIQUE *Chien Chéri* SE TROUVAIT SUR UN MINI-CENTRE COMMERCIAL, cinq enseignes côte à côte face à une aire de stationnement, en bordure de RN7.

Une fois garé la Porsche, Georges resta un petit moment à détailler la devanture, assez saisi par ce qu'il pouvait y lire inscrit en lettres criardes. *Chien Chéri, spécialiste chihuahua, boutique et salon de beauté. Mode, accessoires, vêtements, ameublements canins.* Quoique, ça, encore, passe. Mais *Massage, balnéothérapie, aromathérapie, enveloppement de boue*, ça, c'était plus inattendu.

La vitrine, elle aussi, exposait des articles dont il n'aurait jamais soupçonné l'existence. Ou alors si : pour des poupées. Pas pour des chiens ! Ou du moins pas en rose et doré, avec ou sans strass. Il décida d'entrer.

La belle Arabe se tenait derrière le comptoir, occupée avec une cliente blonde habillée tout en rose et doré, elle aussi, à l'exception de ses bottes blanches à très hauts talons – Paris Hilton, mais avec vingt-cinq ans et quinze kilos en plus.

La belle Arabe le vit et hocha la tête. La blonde ne se retourna pas, continuant sur sa lancée, Georges comprenant qu'elle parlait d'un nouveau fiancé, disant que celui-là, elle n'allait pas le lâcher. "Je te raconterai une fois où je suis moins pressée. Là, ma poulette d'amour, j'ai bien noté la date. T'inquiète pas. J'amènerai mon chéri. On va faire des folies pour Gizmo et Zaza. Déjà, ce que j'ai acheté, là, ils vont être fous de joie, mes bébés."

A l'intérieur, les articles étaient encore plus insensés qu'en vitrine : jouets musicaux, corbeilles fourrées, peignoirs, ramasse-crottes, sièges auto ou déguisements de Père Noël ou de danseuse étoile pour chiens. Il examinait les articles de beauté et de maquillage quand il entendit la blonde dire, "J'y vais là, ma louloute, tu m'en veux pas, j'ai rendez-vous à la Bocca chez mon esthéticienne et je suis déjà en retard."

Elle attrapa sur le comptoir deux grands sacs pleins d'emplettes. La belle Arabe contourna le comptoir pour venir lui ouvrir la porte. Georges s'écarta pour les laisser passer.

Une fois la blonde dehors, la belle Arabe et lui échangèrent un bonjour. Puis elle dit, “Normalement, je ne suis pas en boutique. Gisèle est partie faire une course et la petite qui l’aide s’est absentée une minute.”

Comme pour illustrer ce qu’elle venait de dire, il y eut un bruit de chasse d’eau de l’autre côté de la cloison. Georges dit, “Vous faites ça très bien, pour ce que j’ai vu. Les deux sacs de la dame avaient l’air bien remplis.”

“Oh elle, c’est une vieille copine. Malibu. Je la connais de l’époque où elle était animatrice au Club Med et moi dans un autre circuit, on va dire. On se croisait dans des soirées. Elle a deux chihuahuas. Elle claque un blé, pour eux, vous n’avez pas idée.”

Entre-temps, une porte s’était ouverte derrière le comptoir, laissant passer une petite blonde, coiffée et habillée un peu cagole, mais quand même moins que “Malibu”.

La belle Arabe lui dit, “Okay. Si t’es là, je peux retourner à l’atelier, alors.” Puis à Georges : “Vous venez ?” En passant devant la blonde, elle dit, “Pardon – Cindy, monsieur Georges. Monsieur Georges, Cindy.” Georges fit un signe de tête et suivit la belle Arabe dans l’arrière-boutique. Un petit couloir desservait d’abord une kitchenette, une salle de bains et des toilettes. Tout au bout une porte ouvrait sur l’atelier de toilettage.

En entrant dans l’atelier, elle lui dit, “Pardon pour le ‘Monsieur Georges’, mais j’ai eu la flemme de dire votre nom et après en avoir pour une heure.”

“Si vous saviez le nombre de fois où j’aimerais faire pareil.”

“En même temps, ça sonne bien, *Monsieur Georges*. Ça fait vieux film.”

Georges faillit dire, “Mais je suis un vieux film.”

Une fille en blouse était en train d’égaleriser le pelage blanc d’un petit chien qui faisait penser à un pékinois. La bestiole était posée sur une table, tenue en place par des courroies. Dans une salle de douche attenante, une autre jeune femme shampooinait un plus gros chien dont, pareil, Georges n’aurait pas su donner l’origine.

Tout en renfilant une blouse, la belle Arabe présenta Georges et les jeunes filles, puis prit le relais de celle qui coupait les poils du chien attaché sur la table. Avant qu’elle ne passe la blouse, Georges avait remarqué, elle était habillée beaucoup moins moult et sexy qu’à la boîte. Mais avec ses longs cheveux et ses gros seins, même sous le pull trop grand, drôlement canon quand même. Elle dit, “Vous vouliez voir Gisèle, j’imagine ?”

“Oui, enfin non, surtout, je voulais voir à quoi ressemblait sa nouvelle affaire. Enfin, la sienne et la vôtre, si je comprends bien.”

Elle écarta de ses yeux une mèche de ses cheveux en soufflant dessus, puis la fixa avec le dos du poignet. Georges trouva le geste charmant. Elle dit, “Vous me donnez cinq minutes ? J’ai presque fini. Après si vous voulez, vous me tiendrez compagnie pendant ma pause clope.”

“Avec plaisir.”

“Okay, je me dépêche alors.”

Des chaises étaient adossées à un des murs, il alla s’y poser.

Au début, il la regarda faire, admirant la dextérité, mais à trop la fixer, elle le sentit et leva les yeux. Par réflexe, il détourna la tête, comme s’il avait fait quelque chose de mal, et s’en voulut aussitôt. Il se sentit rougir et chercha à se donner une contenance. Sur la chaise d’à côté traînait une brochure, le catalogue des prestations proposées par le “Spa canin”. Georges s’absorba dans sa lecture, vite effaré par ce qu’il y découvrait : qu’il s’agisse de massage, de balnéothérapie, avec ou sans bain de boue, ou d’“aromathérapie”, l’entrée de gamme à quarante euros grimpait jusqu’à quatre-vingts pour un gros chien. A ce compte-là, le soin complet à quatre-vingt-dix était carrément une affaire. A une autre page, il apprit aussi que le toilettage (pareil, quarante à quatre-vingts euros selon la taille) comprenait la coupe des ongles, l’épilation et le nettoyage des oreilles, la tonte des poils entre les coussinets, le dégagement du sexe et de l’anus – si ! –, le bain, l’application d’une crème de soin, le séchage, le brushing, une touche de parfum et un biscuit pour récompenser le toutou de sa patience. La brochure ne disait pas “toutou”, mais tout le reste était imprimé noir sur blanc.

Bref, cinq minutes plus tard, ils étaient derrière le bâtiment, près des bennes à ordures, la belle Arabe et lui. Georges venait de dire, “Vous dites ‘pause clope’, mais vous ne fumez pas.”

“J’ai enfin réussi à arrêter. Mais je continue à appeler ça comme ça. En fait c’est pause ‘air libre’ – l’odeur des chiens, à force...”

“C’est sûr.”

Il y eut un blanc. Il dit, “J’aurais jamais cru qu’on faisait autant d’articles ou, surtout, de *soins* pour les chiens.”

“Oh si !”

“Genre, massages et parfums relaxants.”

“Oui, ça détend les maîtres de se dire que leur chien est destressé.”

“Oui enfin bon, les prix, je les trouve pas destressants, eux.”

“Nos clients aiment quand c’est cher. Faute de pouvoir le faire pour un enfant ou un conjoint, ils claquent des fortunes soi-disant pour gâter leur chien. Mais ils se font d’abord plaisir à eux.”

“Et donc, tout ça, la boue, les parfums, c’est vos concepts ?”

“Oui. Enfin, on va dire, c’est un échange. Avec votre sœur, on

parle, on lance des idées, on garde le meilleur.”

Tu parles, Charles ! Georges était bien placé pour savoir comment procédait sa sœur, championne du monde pour mettre les autres au turbin. “Et, qu’est-ce que je veux dire, je me demandais : comment on se retrouve à faire ça – la mode pour chiens.”

“C’est-à-dire, quand j’ai arrêté le job que j’avais avant – votre sœur ou son mari ont bien dû vous dire...” Il prit l’air innocent, faisant non de la tête. “Non ? C’est gentil de leur part. Enfin, bref, avant j’étais dans un secteur qui n’a rien à voir, on va dire, et quand j’ai décidé d’arrêter, il a fallu trouver quelque chose vite. J’ai suivi une formation en même temps que je faisais serveuse et là, j’ai eu une opportunité avec votre sœur qui cherchait quelqu’un.”

“Vous aimiez les chiens, donc ?”

“Pas spécialement. En tout cas, pas ceux-là. Les chihuahuas, on sait pas si c’est des chiens ou des souris de laboratoire. Ils sont ridicules, mais eux c’est pas leur faute – contrairement à leurs maîtres. Ça, les maîtres et les maîtresses, il faut se les supporter, des fois. Mais bon. C’est la moitié de la prestation, en fait. Les écouter. S’intéresser à leur animal et se retenir de rire quand ils parlent à un chien comme si c’était un enfant demeuré. Heureusement, ça, c’est votre sœur qui gère. Elle, ça ne l’embête pas, alors que manipuler les bêtes, elle n’aime plus trop. Moi c’est l’inverse. On se complète, du coup. Ah ben tiens ! Justement.”

Elle donna un coup de menton en direction de la porte de l’atelier. Georges se retourna et vit arriver sa sœur, de retour de sa course. Sa “course”, mon œil. De son match de tennis, oui. Mais rechangée, en robe et talons, recoiffée et maquillée, avec, comme toujours, des bijoux partout, des oreilles à la cheville.

“Ah ben c’est là que vous étiez cachés ! Je vous dérange pas j’espère.” Demandant ça en exagérant pour rire de grands yeux innocents, pensant sans doute être drôle. Comme personne ne lui répondait, Gisèle étant Gisèle, elle insista, disant à Georges, “Sacripant ! Je t’y prends à débaucher mon associée.” Puis à Djamila. “Ne te laisse pas embobiner par ses belles paroles, surtout.”

C’était sa sœur, okay. Mais sérieux, par moments, il aurait eu envie de taper dessus à coups de pelle pour qu’elle se taise.

DANS LA MESURE DU POSSIBLE, Anne-Dominique préférerait rencontrer ses clients dans leur environnement professionnel, surtout le premier rendez-vous destiné à “circonscrire la problématique”, comme elle aimait à dire. Mais là, Noubar Torossian avait insisté pour qu’ils se retrouvent à l’heure du déjeuner dans un restaurant arménien du quartier Gambetta, à Nice.

Il faisait beau, mais pas au point de s'asseoir à l'une des tables dehors. A l'intérieur, les murs étaient couverts de bouteilles de vin de Chypre, de Grèce ou du Liban. La carte, elle, proposait sous d'autres noms – *mutabal*, *dolma*, *kebbde* ou *makanek* – des plats libanais, grecs et russes. Anne-Dominique la joua *safe* avec un assortiment de mezzés.

Noubar Torossian et elle échangèrent d'abord des généralités sur l'Arménie, les Arméniens, les Arméniens en France, Charles Aznavour, Anne-Dominique essayant de ne pas trop fixer les sourcils luxuriants de son interlocuteur. Puis il l'interrogea sur ses propres origines.

“Roumaines, du côté de mon père. Sauvini, A.U., ça vient de Sovin, avec un O, qui veut dire chauvin en roumain. Ça ne s'invente pas.”

“Vous devriez vous faire appeler comme ça, Anne-Dominique *Chauvin*, sur vos affiches électorales.”

“Non. Ce serait trop. Et puis, j'aime mon nom comme il est. Je suis fière de mes racines. C'est un bon mélange, roumain et français. J'ai bien dit roumain, hein ? Pas rom. Mais les Roumains, regardez : Michèle Laroque... Sylvie Vartan – quoique, non, elle, d'origine, elle est bulgare... Lionnel Luca, cofondateur de la Droite populaire. Moi ! Comme dit la chanson, tout ça, ça fait d'excellents Français.”

“Il y a une chanson qui dit ça ?”

“Oui, c'est normal que vous ne connaissiez pas. C'est vieux. C'était Maurice Chevalier, en 1939, pour égayer le moral des troupes. Dans les couplets, il énumère les types sociaux qui composent un régiment et conclut à chaque fois : et tout ça, ça fait d'excellents Français. C'est ma grand-mère qui chantait ça, parfois de façon ironique.”

Elle vit que ça faisait déjà trente secondes qu'elle l'ennuyait. “Mais vous n'avez pas demandé à me voir pour que je vous parle de ma grand-mère. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?”

“Eh bien, ma société de fournitures médicales se porte bien : chiffre d'affaires en progression, on dégage des bénéfices tous les ans, mais le revers de ça c'est que, plus ça va, plus mes commerciaux sont difficiles à manager. Donc j'aimerais que vous procédiez à un audit organisationnel. A mon avis, en deux heures, vous aurez compris qui mange le foie de qui. Ensuite, en fonction de vos préconisations, je voudrais que vous puissiez accompagner la restructuration de l'équipe commerciale. Coacher les cadres, booster un peu leur communicationnelle avec les intermédiaires.”

Elle dit que ça ne posait pas de problème. Quelqu'un qu'elle connaissait venait d'entrer dans le restaurant. Un officier de police de Cinjus-Tésauris. Il accompagnait un type qui devait être arménien, à voir la façon dont il était accueilli par la patronne, conduit avec déférence à une table à l'écart.

“Et puis, parmi ces cadres, justement, c'est une autre mission, mais

il faudrait aussi me gérer un outplacement.” Anne-Dominique traduisant en français : un licenciement. “Un historique de la boîte mais qui n’est plus performant.”

“Alors là, attention. Si vous comptez sur moi pour annoncer au gars qu’il est remercié, je préfère vous dire tout de suite...”

“Non, non. Il le sait. On est d’accord lui et moi pour faire en sorte que ça se passe le mieux possible.”

“Dans ce cas, pas de souci. Je peux le voir. Oui. Bien sûr.”

Le reste du repas, Noubar Torossian raconta l’histoire classique d’une petite structure devenue moyenne puis presque grande, sans avoir su soigner ses troubles de croissance. Entre deux mezzés, elle prit quelques notes, pour faire genre, tandis que son client se goinfrait de bon cœur.

Après qu’ils eurent commandé les cafés, elle le pria de l’excuser et partit aux toilettes. A peu près propres mais, force de l’habitude, elle s’ingénia tout de même à n’entrer en contact avec aucune surface, puis, en ressortant, se trouva nez à nez avec le policier qu’elle avait reconnu un peu plus tôt. Yves Trillard. Il feignit la surprise, alors qu’elle était sûre qu’il était venu l’attendre exprès.

“Tiens donc ? Toi ici ! Friande de cuisine arménienne ? J’ignorais.”

“Moi aussi. Mais le client avec qui je déjeune a l’air d’adorer ça, lui.”

“Pareil. Je suis avec un gars qui me demande un service, mais lui, c’est sa cantine, ici. Note bien, c’est pas mauvais. Ce que j’ai pris en tout cas.”

Passionnant. A son haleine, même à un mètre, elle pouvait dire qu’il avait bu du vin pour faire passer. Elle ne pouvait s’empêcher de considérer ça comme un signe de faiblesse, l’alcool à déjeuner. Le flic, Trillard, dit, “Sinon, t’as l’air en forme. Ça te va bien, coiffée comme ça.”

“Merci.”

“On se voit plus, c’est dommage.”

Et voilà.

Elle sut se retenir de lui dire qu’ils ne s’étaient à proprement parler jamais beaucoup vus. Deux trois fois, pendant sa période Modem, elle avait appartenu à la même loge mixte que lui, et il l’avait raccompagnée après les *tenues*. Du coup, “dernier verre” il y avait eu. Mais sans plus d’affinités que ça, juste l’occasion qui avait fait les larrons. Là, il réécrivait l’histoire.

“Des fois, je pense à toi, je me dis c’est bête la façon qu’on a arrêté de se voir. Okay, quand t’es passée FN, t’as dû quitter la loge. Mais ça, bon, c’est la politique. Il y a pas que ça dans la vie.”

Est-ce qu’elle allait lui dire que si, justement, la politique et la vie

n'étaient pas à ranger dans des bacs séparés ?

Non, elle lui dit juste, "Tu m'en veux pas mais le client doit se demander ce que je fais. Il faut que j'y retourne. A bientôt." Mimant un appel téléphonique qu'elle n'avait aucune intention de passer.

Il dit, "Tu sais quoi ? C'est marrant que je te croise, parce que, tu vas être contente, justement, ce matin, je me suis occupé de toi."

Allons bon ! "Ah bon ?"

"Enfin de toi – de la boîte, *Le Kif*. Il paraît que tu voulais le faire fermer. Eh ben c'est bon. J'ai vu mon copain à la préfecture : j'ai l'arrêté de fermeture administrative. J'irai délivrer la notife en personne vendredi. Alors ? Heureuse ?"

"Très heureuse. Excellente nouvelle !" Oui. Voilà qui allait plaire aux militants. Et agacer Germano et Gagnaire. Excellent.

"Non parce que tu comprends, cette boîte, c'était plus juste des trafics. C'est carrément du terrorisme."

Première nouvelle. De quoi il parlait ? "Ah oui ? A ce point-là ?"

"Ben oui : le nouveau chef des vigiles qui est allé s'entraîner dans les camps d'Al-Qaïda, avoue, ça fait désordre."

Le chef des vigiles, autrement dit, le "sien" ! C'était quoi, ça encore ? D'abord le rendez-vous secret avec Courson, et maintenant ça, l'entraînement au jihad ? Anne-Dominique dit au flic, "Attends, attends, c'est quoi, ça ? Qu'est-ce que tu racontes ?"

Vingt-cinq

LE POINT COMMUN DES HEURES DE PLANQUE AVEC LES HEURES DE GARDE, en fait, c'était que, les unes comme les autres, Hassan passait son temps à gamberger, mouliner des trucs dans sa tête en boucle, ou étudier sa situation.

Par exemple, le fait que, déjà avant, le sexe avec la mature blonde, franchement, c'était pas mal. Mais alors, que depuis qu'il savait qu'elle était au FN, là, c'était carrément chanmé.

Primo, ils faisaient ça chez elle, et plus souvent depuis la manif devant la boîte, au lieu de juste une fois par semaine. Chez elle, tout de suite, plus commode qu'à l'hôtel. Et elle, le fait d'être dans son décor familial, pas du tout un obstacle pour bien partir en live. Mais surtout, dorénavant, tout ce qu'il lui faisait, tout ce qu'elle lui faisait, forcément, ce qu'il savait à présent rajoutait un niveau.

Par contre, c'était moins discret. Or, ça, la discrétion, peut-être du fait de son activité politique, ça ne rigolait pas. Quand il venait la tirer, il y avait toute une marche à suivre : passer par le côté au lieu de par-devant, par où rentrer le scooter dans le jardin sans être vu, et ainsi de suite.

Les fois à l'hôtel, Hassan avait noté, elle était toujours pressée "après" : partant la première, sans se doucher. Hassan, lui, traînant, du coup, profitant de la télé et de la salle de bains, plus sympa que chez Kader-Kevin.

Donc chez elle, la première fois qu'elle lui avait dit de passer, il avait bien fait gaffe, se rhabiller vite fait, préférant décarrer de lui-même avant qu'elle ne le lui fasse comprendre. Eh bien pas du tout. C'est elle qui avait dit, "T'es sûr ? Tu veux pas prendre une douche avant ?" Et du coup, à présent, une fois qu'il lui avait bien mis sa race plusieurs fois, il prenait tout son temps dans la belle salle de bains design.

Et puis, carrément, la veille, elle, à trois du, disant, "Tu peux dormir là si tu veux – par contre, je te préviens, il faudra partir tôt demain matin. Enfin, dans quatre heures." Ça lui avait fait drôle, se réveiller chez elle. Et, là, de fait, comme elle avait prévenu, il n'avait pas fallu qu'il traîne. Juste une cartouche rapide à la place du petit dèj

et derrière, elle était sortie en peignoir dans le jardin pour vérifier que la voie était libre et qu'il pouvait partir sans croiser un voisin.

Au passage, Hassan avait vu le jardin et la maison de jour pour la première fois. Le terrain pas très grand, arrivant vite au bord de la falaise, donnant sur le vide et, au-delà, offrant une pure vue par-dessus Tésauris jusqu'au cap Cinjus.

Il avait dit, "C'est dommage la petite cabane en pierre, là, près du bord."

"C'est une borie qui servait aux bergers à se protéger du vent."

"Oui mais tu le démolis pour dégager la vue, et tu mets une piscine, tu sais, à débordement, jusqu'au bout du terrain, t'aurais l'impression de voler quand tu nagerais dedans."

"Impossible. L'an dernier, j'ai plusieurs mètres carrés qui ont dévalé la pente. Il n'y a pas eu de blessé, heureusement. Des spécialistes sont venus 'sécuriser' la roche, mais depuis, je ne m'approche plus. Trop peur que ça s'écroule. Donc une piscine, sur ce genre de terrain, oubliée."

"Pourtant, plus bas, il y a plusieurs villas où les mecs ils en ont."

"Je sais. Chaque fois j'ai contesté les permis !"

"Ça doit être sympa, ta rue, pour la fête des voisins."

"Sauf que, comme tu as pu voir, ils ont fait leurs travaux quand même. Ils connaissaient du monde à l'hôtel de ville du temps de l'ancien maire. D'ailleurs comme ça que j'ai commencé la politique. Ça et les fraudes que je voyais dans mon job, j'ai dit stop ! Ça suffit. Il faut que je m'implique."

Toujours, plus fort qu'elle, tout ramener à la politique. Hassan, plusieurs heures plus tard, se disait que c'était zarbe, l'entendre sans cesse parler d'être au FN comme si c'était normal. Alors que, désolé, mais elle était FN et il était reubeu. L'impression qu'elle perdait ça de vue, à force de bien kiffer de se faire déboîter.

AH ÇA Y EST, le Renault frigorifique venait de passer devant la cachette de Hassan, suivi par la BMW du Kéké.

Trois heures plus tôt, en suivant le Kéké qui suivait le rouquin et Moktar au départ de la chambre froide, il les avait vus l'un après l'autre traverser le Var et enquiller la 202 vers le nord. Hassan, là, devinant qu'ils allaient à l'abattoir de Puget-Théniers, et ne se voyant pas se taper en scooter les cent vingt bornes aller-retour sur la route de Grenoble. Sachant que c'était là qu'ils repasseraient ensuite, il était retourné, trois heures après, se poster, même cachette que la veille, cent mètres avant la chambre froide.

Il vit passer le Renault, puis le Kéké, lui aussi retrouvant alors son poste d'observation, glissé entre deux entrepôts.

Le rouquin et Moktar rentrèrent le gros Renault dans le garage pour mettre les carcasses au frais et recharger les batteries de la réfrigération. Au bout d'un quart d'heure, ils ressortirent et montèrent cette fois dans l'Opel de Moktar. Le Kéké les laissa prendre un peu d'avance, puis embraya derrière. Hassan suivit le mouvement, aidé, là encore, de connaître leur destination : Moktar, comme tous les jours après le travail, raccompagnait le rouquin à Tésauris, en bas de la cité où il habitait, avant de continuer vers son HLM d'Antibes-Nord.

Hassan était presque sûr que c'était d'abord sur Kader-Kevin que le Kéké voulait se renseigner et la suite lui donna raison. Arrivé à Tésauris, l'autre laissa repartir Moktar sans le suivre, mais par contre resta à regarder le rouquin traverser les aires de jeux et entrer dans l'une des barres.

Une fois le rouquin disparu à l'intérieur, le Kéké redémarra et partit cette fois vers le cap Cinjus. Arrivé sur la route de corniche qui faisait le tour du cap, Hassan se dit que le mec allait à l'hôtel, au *Marina Privilège*. Mais en fait non. Il passa devant le grand portail sans tourner dans l'allée, roulant encore une cinquantaine de mètres avant de faire demi-tour et se ranger sur bas-côté. C'était quoi, cette manipe ? Qu'il planque face à la chambre froide ou qu'il cherche à savoir où le rouquin habitait, Hassan voyait bien l'idée. Mais qu'il surveille l'entrée de l'hôtel, ça, c'était plus mystérieux. Hassan se rangea lui aussi, assez loin pour ne pas être repéré, mais en gardant la BM dans son champ de vision.

Quelques minutes comme ça, à observer le Kéké qui regardait des voitures entrer et sortir du parc de l'hôtel. Puis, sans que Hassan puisse dire pourquoi, la BM redémarra, roula jusqu'au grand portail et cette fois prit la grande allée.

Hassan lui laissa ce qu'il fallait comme avance et entra à son tour. Au loin il vit la BM contourner l'auvent devant la réception, ignorer les voituriers et continuer tout seul jusqu'au parking.

Hassan freina et resta à l'arrêt un moment, hésitant sur ce qu'il devait faire. Là, à tous les coups, le mec revenait voir le bâtard Ben Laden. Mais tant qu'à faire d'être sur place, autant en être sûr. Il engagea le scooter dans l'une des petites allées qui partaient sous les arbres et décida d'attendre d'avoir vu le Kéké descendre vers le bungalow. Ayant traversé le bâtiment, le Kéké venait de réapparaître de l'autre côté et de s'installer à une table, sur la terrasse en bordure de la grande pelouse.

C'était passé à ça, dis donc ! Trois secondes d'inattention et Hassan ne l'aurait pas vu faire. A présent qu'il était assis, le mec était déjà caché par la végétation. Hassan attendit alors pour voir par qui il allait être rejoint. Deux minutes, comme ça, et de loin il reconnut le secrétaire du bâtard Ben Laden. Ben voilà. Sur ça, au moins, il avait vu

juste : les deux marchaient ensemble. Voilà comment le mec, Steeve avec deux e, allait savoir à quel moment l'échange se ferait.

A pas d'escargot qui fait le *moonwalk*, mais on avançait.

STEEVE S'ÉTAIT BIEN FAIT CHIER AUJOURD'HUI à cause des bougnoules. D'abord à poireauter en face de leur local de Saint-Laurent. Puis, suivre leur gros camion frigo jusqu'à perpette, la 202 en direction de Grenoble. Juste avant d'arriver à Puget, ils étaient rentrés sur un parking entre des bâtiments moches, juste à côté d'une boîte de nuit, le 202 *Dolce Vita*. Fermée à cette heure-ci, bien sûr. Sinon, Steeve aurait pu profiter pour aller voir dedans, flairer s'il n'y avait pas de l'événementiel à proposer.

Rien n'était marqué à l'entrée mais à voir des mecs faire descendre des animaux des remorques, Steeve avait compris que les bougnoules se trouvaient dans des abattoirs. Un quart d'heure plus tard, il les avait vus ressortir et charger des carcasses dans la partie frigo de leur camion. Là, ils étaient repartis, rebelote soixante bornes, retour à leur local. Ça, si Steeve avait su, il se serait épargné l'aller-retour. Mais bon. Comment il aurait pu deviner ?

Et là, après avoir vu passer la Rolls de monsieur Bineladan, en route vers sa réunion de chantier, il était à une table, sur la terrasse derrière le grand bâtiment du petit château 1900, par là, qu'un prince russe de dans le temps avait offert à une pute, histoire d'être à son aise quand il venait la piner. Le bon niveau de caillasse, déjà, t'en as tellement, c'est pas grave de construire des châteaux à des putes. Steeve, lui, même pété de thunes, ne ferait jamais ça. Question de principe : tu fais pas des châteaux pour filer à des putes. Steeve entre parenthèses ne sachant pas ce qu'il trouvait le plus débile : le château à la pute ou le million aux bougnoules. Toujours est-il que là, en attendant, c'était bon, être là, en terrasse, rien que du luxe et des thunés autour, et des loufiats aux ordres. C'était la bande-annonce de sa prochaine vie. Là, il était en repérage de quand il serait blindé. D'ailleurs, tiens, propos de loufiats aux ordres, t'avais l'autre, le Théo la tarlouze, qui arrivait dans sa direction, s'arrêtant devant sa table, l'air contrarié de le voir. "T'es là, toi ! Mais qu'est-ce que tu fabriques ?"

"Je prends mes repères pour le jour où j'aurai de la caillasse."

"De la quoi ?"

"De la maille. Du plâtre. De l'oseille. Vous dites pas comme ça, en Suisse ?"

"Non." Le mec regardait autour de lui, cherchant quelqu'un, n'ayant pas encore percuté. Et finalement, si, enfin, ça y est, quand même, disant à Steeve : "Attends, c'est toi qui m'as fait demander ?"

“Ton avis ? Là, qui ça peut être d'autre ?”

“Mais enfin ! C'est quoi là, cette histoire, ‘votre rendez-vous fait dire qu'il vous attend à la terrasse du parc’ ? Pourquoi t'as pas juste dit que c'était toi ? Et puis d'où ça sort, ça, qu'on avait rendez-vous ?”

“C'était pour être sûr que tu te déplaces.”

“Ça, c'est sûr que si j'avais su... Et donc ? Vas-y. Qu'est-ce que tu veux ?”

“Ça va. C'est bon. Détente. Assieds-toi. Kiffe un peu, au lieu d'être sans arrêt, le string mis à l'envers. On n'est pas mal, là, franchement. Assieds-toi, je te dis. Je voudrais te parler d'un truc.”

L'autre soupira et s'assit en face, jouant le mec qui fait un gros effort.

Steeve dit, “Eh ben voilà ! Tu vois : c'est pas si dur. Qu'est-ce que tu bois ?”

“Rien. Je t'écoute. Qu'est-ce que tu veux ?”

“Moi ? Rien. C'est l'inverse. Je viens voir ce que *toi* tu voudrais. Au cas où, je voulais te dire, je peux te monter des ‘soirées’. Des motards, des pompiers, des cailleras. Ce que tu veux. Pas le même prix que ton patron, je te rassure.”

“Merci mais sans façon. Je m'arrange très bien tout seul. Dans ce domaine, je suis moins blasé qu'Albert-Abdel. J'ai moins besoin de constamment chercher des nouvelles sensations.”

“Si tu veux. Mais comme je te trouve sympa, je m'étais dit, j'allais te proposer. Tiens, rien à voir mais, tu sais qui je suis tombé ce matin ? Les sales afistes – les Arabes, là, en costume, qui étaient là, quand c'était ? Hier ? Avant-hier ?”

Théo la tarlouze soupira. “Hier.”

“Oui eh ben tu sais quoi ? Ils sont bouchers, en fait. Par contre, halal.”

“Ah bon ? Oui, peut-être.” L'air de s'en foutre, mais alors...

“Tu vois : tu savais pas ! Je t'apprends un truc. Moi aussi, j'étais intrigué, voir un mec de la classe à monsieur Bineladan, le passeport suisse et tout, fréquenter des mange-merde. Je comprenais pas. Mais là, je sais : eux, en fait, c'est comme moi. Ils lui fournissent la viande, mais d'une autre sorte. Pour qu'il mange religieux.”

“Mais qu'est-ce que tu racontes, pour manger religieux ! Albert, il mange du saucisson. Non. C'est des intégristes qui lui reprochent des trucs par rapport à l'islam. Soi-disant, quand on s'appelle comme lui, il y a des choses interdites – comme les soirées que tu lui organises, par exemple.”

“Ah mais ça, c'est forcé, de par son nom... Nous, par respect pour lui, on va dire Bineladan. Mais des bougn—des Arabes, tu demandes, pour eux, c'est Ben Laden. Ils vont pas voir plus loin...”

Le mec, Théo, là, arrêtant de jouer les supérieurs, rebondissant sur ce que Steeve venait de dire, : “Voilà. C’est louze/louze. Avec son nom, les Occidentaux le rejettent. Mais, au même moment, pour les intégristes, il est censé se comporter d’une certaine façon. Et le moindre pouilleux s’imagine qu’il peut venir et lui faire la leçon. Et lui infliger des pénitences, en prime !”

“Mais ouais ! Et ça, c’est pas normal, moi je trouve.”

Le Théo haussa les épaules et soupira à nouveau. “Enfin bon, après-demain, là, les Bédouins, en principe, c’est réglé. On n’aura plus à les voir débarquer, nous faire honte en public – comme l’autre jour, là, le roux avec les cicatrices : sa djellaba trop courte, chaussettes dans les sandales, mais franchement, excuse-moi, comment on peut oser !”

Après-demain, ce serait réglé. C’est donc le surlendemain que monsieur Bineladan allait donner l’argent à la bande de bougnoules. Et donc ce serait ce jour-là aussi que Steeve allait le leur taxer. C’était bon, là. Bien ambiancé tout en finesse, le Théo allait tout raconter ce que Steeve avait besoin. Peut-être pas *tout*, mais beaucoup. Steeve dit, “Tais-toi. Les afistes, sérieux, c’est des mecs, ils peuvent dire ce qu’ils veulent : ils savent juste pas se saper.”

Vingt-six

A PRIORI, GEORGES ÉTAIT AU BON ENDROIT, à l'entrée du terrain où Ben Laden junior se faisait construire une villa, tout au bout du cap Cinjus, là où la route cesse de longer la mer et dessert des propriétés qui ont les pieds dans l'eau.

Depuis l'aire déboisée qui servait de parking, on ne voyait pas le chantier de la villa, plus bas vers les rochers. Le chemin qui y menait avait été creusé par le passage des camions et des engins, des ornières trop profondes pour que le neveu ait envie d'y risquer sa Rolls. Elle était donc stationnée sous les arbres, près de divers engins de BTP. Le contraste était fort : la carrosserie encaustiquée à côté des machines toutes crottées. Cela dit, Georges non plus n'avait aucune envie d'aller y esquisser la Porsche. Il alla donc se ranger à côté.

Le mec, Albert-Abdel, devait être en bas avec le maître d'œuvre. Georges allait descendre les rejoindre, mais d'abord, n'ayant pas eu si souvent l'occasion d'en voir de près, il fit le détour par la Rolls. A tout hasard, il posa la main sur la poignée. Mais au moment où il allait essayer d'ouvrir, il entendit dans son dos comme un bruit de respiration. Il se retourna et vit alors un chien, arrêté à quelques mètres de lui, qui le fixait.

C'était plusieurs modèles au-dessus des chihuahuas et des shihtzus miniatures de *Chien Chéri*. Celui-ci était trapu, avec un gros cou, une tête ovale et des yeux enfoncés et bridés comme ceux d'un cochon. Son poil ras, tout blanc, à l'exception du museau et du bord de l'œil, rose et noir. Malsain, du coup. Quelle idée d'acheter un truc aussi laid.

Georges posa à nouveau la main sur la poignée. Le chien ne broncha pas. Il actionna la serrure. La portière n'était pas verrouillée. Tout doucement, il l'ouvrit et là, Dieu seul savait pourquoi, le chien détalait dans la pente en direction de la mer.

Georges ne chercha pas à comprendre et passa la tête à l'intérieur de la voiture. Il n'aurait pas su dire l'année exacte, mais c'était un modèle déjà ancien, sans doute fabriqué dans les années 90. Tout était à la fois à l'ancienne et impeccablement conservé ou restauré. Du bois précieux, du cuir, tout comme neuf. Un tableau de bord d'avant l'électronique, les GPS intégrés et les détecteurs de radar. La vieille

anglaise intacte.

Cette fois, le bruit qu'il entendit dans son dos ressemblait à des pas. Contrôlant son réflexe, il prit son temps pour refermer la portière avant de se retourner, l'air aussi naturel que possible, pour se trouver alors nez à nez avec le garde du corps.

Le mec se tenait à deux mètres, de trois quarts, jambes décalées, l'air de rien en position de garde latérale, les bras ballants, prêt pour le combat, le fixant sans rien dire. Georges fit comme s'il n'avait pas remarqué la posture et dit, "Ah ! Bonjour !" Comme s'il était heureux de voir le mec. "Gunther, c'est ça ? On s'est vus hier matin."

Pas de réaction.

"Ils savaient fabriquer des automobiles à l'époque, non ? C'est plus élégant que les modèles de maintenant, je trouve. Pas vous ? Oh, tu sais quoi, on va se dire tu, non ? Entre anciens collègues ?"

A nouveau, aucune réaction.

"Je te demandais, pour la voiture, parce que je me dis que c'est toi qui la conduis. Moi, à l'époque de ma reconversion protection rapprochée, j'avais passé l'homologation conduite rapide. Peut-être que toi aussi."

Toujours pas de réaction.

"Toi tu conduis. Ton boss se met à l'arrière. Normal. L'inconnu, c'est l'autre : le secrétaire. Il est derrière, en catégorie VIP, ou à l'avant avec le petit personnel ?"

Le mec n'avait pas bronché. A croire qu'il ne comprenait pas le français. Ou alors sourd. Peu probable, dans sa branche. Mais muet, peut-être. Le Bernardo d'Albert-Abdel.

Pendant que Georges parlait, le chien était revenu et se tenait maintenant à quelques mètres en retrait. Georges dit, "C'est à toi, Rantanplan ? Non ? Ton patron alors ? Non plus ? Ben non, je suis bête : il a pas besoin de chien de garde, puisque t'es là."

Là, quand même, si le mec comprenait le français, il aurait bronché. Alors que rien. Zéro réaction.

Georges continua quand même. "Et sinon, qu'est-ce que je voulais dire, comme arme de poing, t'aimes travailler sur quoi ? Comme ça, au pif, je te vois assez Glock 21 – ou bien Heckler & Koch. L'un ou l'autre. Tu veux pas dire ? Je comprends. Secret défense. Moi j'avais un Sig 9, fourni par le service. Très correct, rien à dire."

La conversation devait barber le chien car il repartit tout à coup sans plus de logique que la première fois. "Après j'espère t'as un permis valable en France ? Fais gaffe, ils rigolent pas, les collègues. Oui, je suis sûr, ton patron t'a arrangé le coup. Ah ben tiens, quand on parle du loup."

Ben Laden junior venait d'apparaître dans le chemin, remontant du

chantier, accompagné de deux types. Un, la soixantaine, le crâne complètement chauve et des fringues de couleurs criardes, et l'autre, plus jeune et habillé plus passe-partout. En voyant Georges, le neveu eut une mimique contrariée.

Georges dit, "Si c'est le chien que vous cherchez, il est parti par là."

Il avait dit ça à moitié pour déconner, mais le type à crâne chauve dit, "Ah merci. Elle est insupportable." Le type repartit alors sous les arbres en criant "Gertrude ! Gertrude ! Viens ma fille."

Georges se retint de sourire. Le neveu n'avait pas l'air de trouver ça drôle, lui. "Qu'est-ce que vous faites ici ?"

Georges répondit à côté exprès. "Pas causant, votre gorille. J'essayais de discuter en vous attendant – voyez, entre professionnels de la sécurité. Pas moyen d'en tirer un mot. Ou peut-être juste il ne parle pas français."

"Je vous ai demandé ce que vous faisiez là."

"Pardon. Ce que je fais : je vous attendais. Je dois vous parler d'un truc."

"Je vous ai dit hier matin, vous perdez votre temps."

"Oui, non, ça, j'ai compris. Là, c'est un autre truc."

"Bon, je me vois obligé de vous dire comme hier : partez ou je demande à Gunther de vous raccompagner."

En entendant son nom, Gunther rectifia sa garde, la jambe arrière un poil fléchie, le mec prêt à envoyer au premier signal.

Georges montra ses paumes et dit "Holà ! Je ne viens pas vous demander d'argent, je viens vous offrir d'en gagner. Ecoutez au moins ce que j'ai à dire. Après, vous pourrez lâcher les chiens. Gertrude et Gunther."

"Okay. Vous avez une minute. D'ailleurs, non, d'abord, comment vous avez su que j'étais là ?"

"Je me suis renseigné. Pourquoi ? C'est important ?"

Ben Laden junior dit, "Non. Pas très. Et donc ? Qu'est-ce que vous voulez ?"

"Vous inviter à un défilé."

"Un *défilé* ? Un défilé comment ? Militaire ?"

"De mode. Haute couture, même, qui aura lieu après-demain dans un établissement que je gère. Du très haut de gamme. Que des chiennes magnifiques super bien habillées. C'est une *start up*, de haute couture canine. "

"Je ne comprends rien à ce que vous racontez."

"C'est très simple : ma sœur a une boutique pour chiens, *Chien Chéri*, qui fait aussi atelier de toilettage. Avec son associée, elles sont sur le point de lancer *Darling Doggy*, une ligne de vêtements et

d'accessoires de luxe pour chiens de race. Et là, jeudi après-midi, c'est leur premier défilé."

"D'accord, mais bon – en quoi ça me concerne ?"

"Eh bien, je vous en parle parce que vous êtes un investisseur qui n'a pas froid aux yeux. Il n'y a qu'à voir : le projet de station de ski à Dubaï où on s'est pris une taule ensemble. Ça n'est pas n'importe qui, pardon d'être vulgaire, qui a les couilles de prendre ce genre de risques. Eh ben là, c'est tout le contraire. Carton garanti. Encore ce matin, je discutais avec l'associée de ma sœur. Française, mais arabe d'origine. Je dis ça, on ne sait jamais, peut-être ça compte pour vous. Bref, elle m'a fait le topo, les perspectives, notamment en région PACA : le marché est très loin d'être à maturité. Une clientèle aisée qui ne demande qu'à dépenser, mais ne trouve pas les produits."

Le chauve revenait, le chien hideux tenu en laisse à présent. Tout en marchant, il expliquait à la bête qu'il regrettait de devoir l'attacher mais qu'elle l'y obligeait par ses comportements, se justifiant comme si elle comprenait. Exactement ce que la belle Arabe avait dit : parlant à l'animal comme à un enfant.

Georges dit, "Vous allez voir." Puis en haussant la voix, il appela le type au chien. L'autre mit deux secondes à comprendre que c'est à lui qu'on parlait.

"Oui ?"

"Monsieur, est-ce que ça vous dirait après-demain d'habiller Gertrude comme une princesse ?"

LÀ, LE MARDI SOIR, c'est lui qui l'avait appelée, demandant s'il pouvait passer. Pendant une seconde, Anne-Dominique avait été tentée de dire non, mais avait eu peur d'éveiller les soupçons. Lui était revenu en mémoire l'aphorisme éculé sur les ennemis qu'il fait bon conserver plus près de soi encore que les amis. Les ennemis – ou les amants, quand ils s'avèrent être des terroristes islamistes. Du coup, au prix d'un gros effort, elle avait dit oui à l'autre salaud.

Deux mois bientôt qu'elle se faisait tringler par un terroriste.

Et donc, là, maintenant, que faire ? Rompre ? Surtout pas. Pas tout de suite. Non. Garder le cap qu'elle s'était fixé après avoir vu la photo prise par le militant – Hassan, le salafiste roux et Laurent Courson, ensemble sur un parking. La jouer fine. Laisser venir. L'espionner. Arroser arrosé, à malin maligne et demie et ainsi de suite. Et, au bout du compte, déjouer sinon un attentat, à tout le moins la magouille qu'ils avaient sur le feu avec le premier adjoint. Et là, en retirer les bénéfices. Pour le Mouvement, d'abord. Oui mais aussi, pour elle. La visibilité et la stature, soudain. Se régaler de la tête que ferait Germano. Hmm.

Positive attitude : là, cette liaison, toute dangereuse et contre nature qu'elle fût, constituait un coup de bol. L'occasion de devenir héroïne nationale. Une patriote qui déjoue un complot salafiste. Après, bien sûr, il faudrait expliquer comment elle s'était retrouvée si proche de l'un des islamistes. Mais bon, ça on verrait le moment venu. Là, pour l'instant, c'était une perche en or que le destin lui tendait !

A ceci près que l'"or", il allait falloir payer de sa personne pour aller le chercher. Oui, ça allait faire bizarre, à présent, se vautrer dans le stupre avec ce salopard. Souvent, ado, en lisant des histoires de guerre froide ou des récits de la Seconde Guerre mondiale, elle s'était demandé ce qu'éprouvaient les espionnes qui couchaient avec l'ennemi, comment elles surmontaient leur répulsion, feignaient le désir et la tendresse. Là, elle allait savoir. Et voir, surtout, si elle en serait capable.

Il venait d'arriver et déjà, ce n'était pas comme d'habitude. Les fois d'avant, elle l'avait fait entrer, et tout de suite, pan : par terre, contre le mur, dans l'entrée, dans le séjour, puis dans la chambre ou une autre pièce de la maison, pas une où ils ne l'aient pas fait.

Là, non, il était passé par le jardin et, une fois à l'intérieur, après un baiser qui lui avait fait tout drôle, il avait demandé si elle n'avait pas un truc à boire. Anne-Dominique à la fois soulagée et vexée qu'il ne lui saute pas dessus illico comme les fois précédentes. Déjà lassé. Déjà blasé. Quel culot !

Assis dans la cuisine, il regardait le Coca *light* qu'elle lui avait servi sans rien dire. Attends, même parler, il ne faisait plus ? Ma parole mais, bientôt, ça allait carrément ressembler à un mariage !

Elle dit, "A quoi tu penses ? T'as l'air soucieux."

"Non, non. Tout va bien." Un blanc. Un raclement de gorge. "Juste..."

"Oui ?"

Nouveau raclement de gorge et il leva enfin les yeux, les plantant pour le coup droit dans les siens avant de dire : "Qu'est-ce que tu dirais de bien niquer la gueule d'un salafiste, empêcher la construction d'une mosquée sur le territoire de ta commune, de rafler largement de quoi faire renforcer ta falaise et, en prime, devenir une vedette de la lutte contre le péril islamiste ?"

Anne-Dominique un peu prise de court, quand même, là.

Vingt-sept

LE MERCREDI EN DÉBUT D'APRÈS-MIDI, quand Georges revint à la boîte, les mecs de la location de matériel étaient en train de dresser la scène sur la piste de danse. En le voyant, la belle Arabe lui dit, "Eh ben ! Je sais pas si vous réalisez, mais on est passé à un cheveu de devoir tout annuler." Disant ça comme si c'était de sa faute.

Il dit bonjour avec un grand sourire et lui présenta le sac en papier qu'il avait à la main. "Un khingalush ?"

Elle ne regarda même pas ce qu'il lui proposait et montra les gars qui installaient les praticables : "Un peu plus, ils repartaient sans décharger. Heureusement, j'étais en avance, donc j'ai pu leur ouvrir. Sans ça, c'était la cata !"

"Oui, mais bon. Comment voulez-vous que je sache quand ils allaient se pointer ?" Il lui représenta le sac en papier. "Vous êtes sûre, vous ne voulez pas un khingalush ? C'est meilleur chaud, mais même comme ça, c'est bon."

Elle ignore de nouveau son geste. "Comment ça, vous ne saviez pas ? C'est bien vous qui étiez censé être là pour les réceptionner ?"

"Première nouvelle. Ça sort d'où, ça ?"

"De votre beau-frère, monsieur Fulco."

"Pas s'étonner, alors. Il est où celui-là ?"

"Il est passé plus tôt, voir si tout allait bien et il est reparti. Il n'a pas dit où."

"Très commode !" Il revint à la charge avec le sac ouvert. "Je vous assure, vous devriez goûter un khingalush. On n'a pas tous les jours l'occasion d'en manger."

Toujours sans regarder à l'intérieur du sac, elle dit, "Un quoi ?"

"Khingalush."

"C'est quoi ? C'est le truc dégueu que le Serbe essaye de leur fourguer dans *Le Père Noël* ?"

"Non. C'est tchéchéne. Un petit chausson au potiron et à l'oignon. La pâte est au yaourt. C'est ça qui donne le petit goût."

"Décidément, non, je ne le sens pas. Vous sortez ça d'où, au fait ?"

"D'un restaurant tchéchéne, à Nice. Enfin, restau... Là où j'étais,

au mieux, c'est un bar – et encore. Mais bon, si on sait demander, ils servent des khingalushs. Et même des chepelgashs. Des galettes fourrées au fromage. Mais ça, je n'en ai pas pris à emporter.”

“D'accord. Et ça vient d'où, cette envie tout à coup de manger tchéchène ?”

“Ces dernières années, j'étais en poste à Tbilissi.”

“C'est en Tchétchénie, Bilissi ?”

“Géorgie. Mais du fait de la frontière commune, avec les guerres, dans les années 1990 et 2000, il y a eu un afflux de réfugiés. Avec l'ambassadeur, on s'est plusieurs fois rendus dans la vallée de Pankissi, rencontrer des Kistines.”

“Et qui c'est maintenant, ceux-là ?”

“Des Tchétchènes de Géorgie, descendants de ceux qui avaient fui le tsar, au début du ^{xx}e siècle.”

Georges heureux d'étaler sa science, montrer que son boulot n'avait pas consisté qu'à disperser des manifs d'aides-soignantes. Tout en faisant gaffe quand même de ne pas saouler non plus.

“D'accord. Et c'est là que vous avez su comment trouver vos trucs sur Nice ?”

“Presque. Un gars qui m'avait dit que son frère était installé sur la Côte. Puisque je suis dans le coin, je suis passé dire bonjour.”

“Et vous voulez faire quoi, maintenant que vous êtes là ? Regarder la répète, ou vous faites comme Fulco ? Pardon, comme votre beau-frère.”

“Comme l'autre con vous voulez dire ? Non, là, je suis tout à vous.”

Elle le regarda en coin et prit deux bonnes secondes avant de dire, “Venez, alors.”

ALORS BON, ÇA, C'ÉTAIT CLAIR qu'elle ne se serait jamais retrouvée à faire ça les trois années où elle couchait avec le patron d'une entreprise de maintenance informatique, juste après avoir quitté l'Urssaf.

Là, ils étaient grimpés assez loin sur les hauteurs, dans l'arrière-pays, cachés derrière de gros blocs rocheux, à l'écart du circuit de randonnée de la colle de Naouriès, au-dessus de Turrettes-sur-Loup.

En le voyant procéder à sa petite installation, Anne-Dominique comprenait enfin à quoi allaient servir les pastèques et les manches de balayettes, monsieur ayant fait le mystérieux dans les allées de l'hypermarché et refusé de lui dire pourquoi il mettait ça dans le caddy. Là, à présent que les bâtons étaient plantés dans le sol, un mètre à peu près les uns des autres, en triangle, avec les pastèques embrochées dessus, elle devinait le rapport avec les vaporisateurs de liquide lacrymogène qu'il lui avait fait acheter en début de matinée

dans une armurerie du Vieux Nice.

Quand il eut fini, il lui fit signe d'approcher et dit, "Okay, donc, ils sont arrêtés à l'entrée du rond-point. Toi tu arrives. Grâce à ton déguisement, ils ne se méfient pas..." – ça non plus, le déguisement, elle ne savait toujours pas ce que c'était censé être. Monsieur n'avait pas voulu dire, répondant, tu verras tout à l'heure. En temps normal, elle n'aurait pas supporté qu'un mec se comporte comme ça, fasse de la rétention d'information à deux balles pour se donner du pouvoir. En quoi il allait l'habiller ? En fliquette ? En pute ? En mendiante roumaine ? Toujours est-il que là, à l'en croire, grâce à son déguisement secret, le dénommé Moktar, ici représenté par la pastèque la plus proche d'elle, baisserait sa vitre.

"Toi tu te penches comme pour lui parler et pschitt, tu le vaporises, comme si tu voulais écrire un N majuscule sur sa figure. Le N, ça fait que même s'ils ont des lunettes de soleil, c'est obligé, ils en prennent dans le nez et dans la bouche. Ils sont HS pour au moins un quart d'heure."

Bras tendu, elle dessina un N dans le vide et l'interrogea du regard.

"Très bien. Donc, Moktar tout de suite, en premier. Après, même chose à l'arrière, Kader-Kevin." Montrant la pastèque qui formait la pointe du triangle, figurant le passager assis sur la banquette arrière. "Puis tu termines par moi", montrant la pastèque la plus éloignée, la place du mort. "Tu m'asperges, mais moi, t'es gentille : tu me rates le visage. Les deux autres seront déjà aveugles, ils ne verront pas la différence. Vise-moi au torse. Je vais te dire, même sans être atteint directement dans l'œil, ça va déjà être assez pénible, donc pas la peine d'en rajouter. D'ailleurs, très important, toi non plus, tu ne respirez pas avant de t'être éloignée. Tu feras tout en apnée, c'est pour ça qu'il ne faudra pas moisir."

Elle hocha la tête.

"Donc, tu nous asperges tous les trois dans l'ordre que je t'ai dit, et après seulement tu ouvres la portière arrière. C'est un modèle ancien tout pourri, donc pas de risque de verrouillage centralisé. Et je ne vois pas Kader-Kevin penser à verrouiller lui-même, il ne le fait jamais. Donc t'ouvres derrière, et tu lui remets un pschitt pour être sûre. Toujours sans respirer. Tu rafles le million. Juste, à ce stade, on ne sait pas s'il l'aura sur les genoux, posé à côté de lui, ni dans quoi ce sera transporté : sac, mallette. Ça, on ne le saura qu'à la dernière minute."

"Et si c'est dans le coffre ?"

"Aucun risque. Kader-Kevin va le garder tout près de lui. Mais t'as raison, je vais lui suggérer, tout en sachant très bien qu'il va refuser. Après, quand tu nous auras braqués, je pourrais lui dire qu'il aurait mieux fait de m'écouter. Ça fera une raison de plus de ne pas me soupçonner."

Elle hochla la tête à nouveau. Pour l'instant, sur ce dossier, c'est lui qui savait. Donc c'était lui le patron. Du moins officiellement.

"Et donc, une fois que t'as le million, tu pars en courant vers les voies de l'autre côté du terre-plein où t'auras laissé ta voiture, moteur allumé, avec les warnings. T'inquiète, on ira voir tout à l'heure. Tu remontes en tire et tu t'arraches tranquille."

"Attends, 'en courant' – combien ça peut peser un million."

"Compte un gramme par billet. Des billets de cinq cents, ça te fera deux kilos, plus le poids du sac. Des billets de deux cents, compte cinq kilos plus le sac ou la mallette. Pas de souci, tu pourras porter ça sur dix mètres sans problème. "

Elle fit oui de la tête, priant quand même pour des billets de deux cents euros plutôt que vingt kilos de coupures de cinquante.

"Moi, à ce moment-là, comme je serai moins atteint que les deux autres, j'ouvrirais la portière et je tenterai de te courir après, mais ne t'inquiète pas, je serai quand même en train de suffoquer ma race. Donc même si je voulais, aucune chance que je te rattrape. Toi, trace, t'occupe pas de moi."

"Et si jamais après ils interrogent des témoins ?"

"Eh bien là, j'espère qu'il s'en trouvera pour dire qu'ils ont vu quelqu'un partir dans une BMW décapotable. Ce qui est parfait, car du coup, c'est à une autre BM décapotable qu'ils penseront – ou du moins que je les ferai penser."

"Et si un bon citoyen note la plaque. Je sais que c'est peu probable, mais au cas où, il se passe quoi ?"

"C'est prévu. Pour toi, il ne se passera rien, car je t'aurai mis des plaques différentes. Toi, à ce stade, tout ce que t'as à te préoccuper..."

"Tout ce *dont* j'ai à me préoccuper."

Il leva les yeux au ciel. "Si tu veux. Donc, tout ce *dont* tu as à te préoccuper, c'est de garder la bonne distance, pas t'en prendre dans les yeux, et tout faire en apnée. C'est compris ? Okay. Démonstration."

Il sortit du sac deux des quatre aérosols qu'ils avaient achetés. Son Arabe vigile/*slash*/terroriste/*slash*/amant/*slash*/complice ayant bien insisté pour les prendre tous de la marque Sabre, supérieure selon lui.

"Lequel tu veux commencer ? Celui où t'appuies avec l'index ? Ou celui où tu te sers de ton pouce ? On va essayer les deux, de toute façon. Tu diras avec lequel t'es le plus à l'aise. Donc vas-y, tu veux quoi en premier ?"

Elle dit, "Peu importe, puisqu'on va faire les deux."

Sous sa supervision, elle se retrouva alors à manipuler des petits atomiseurs d'une dizaine de centimètres de long et du diamètre d'une pièce d'un euro. Pour chaque aérosol, il lui montra comment lever le capuchon et dégager le cran de sûreté, avant de copieusement

asperger les pastèques. A le voir si compétent, elle bouillait d'envie de lui demander si c'était lors de son entraînement au jihad qu'il avait appris ça.

En même temps, la relative bonne nouvelle, c'est que, s'il était membre d'Al-Qaïda – “Al-Qaïda sur la Côte”, comme il y avait “Al-Qaïda au Maghreb” –, il était membre corrompu, détourné du jihad par l'appât du gain. Un jihadiste appâté par l'argent était un jihadiste avec lequel on pouvait discuter. La corruption, en l'occurrence, c'était le début de la civilisation. Mais quand même, à défaut d'être un fou de Dieu prêt à se faire exploser devant une maternelle, à tout le moins, ça restait un voyou entraîné au terrorisme. Donc à manier avec précaution.

Dans un premier temps, elle garda donc sa curiosité dans sa poche, mais plus tard, pendant le trajet de retour, en redescendant la Pénétrante en direction d'Antibes, elle se dit que ne poser *aucune* question serait presque aussi suspect que d'en aligner trop, donc elle demanda : “Mais au fait, cette expertise en matière de bombe lacrymo, tu la sors d'où ?”

“C'est les restes d'une formation que j'ai reçue.”

“Pour être vigile, tu veux dire ?”

“Non, avant. Dans une vie antérieure, en fait, c'est un peu comme si j'avais fait l'entraînement commando. J'ai beaucoup manipulé toutes sortes d'armes.”

Elle faillit freiner sec. Il l'admettait, maintenant. Il était fou, de lui faire autant confiance en la connaissant si peu ! C'était inquiétant ! Est-ce qu'il parlait si librement parce qu'il avait prévu de la supprimer une fois le million volé ? Une part au lieu de deux. Rien de personnel. Juste business. Pour cinq cent mille euros, tu comprends ? Merci pour tout. Au revoir.

Elle fit de son mieux pour garder une voix naturelle. “Tu me fais peur, là.”

“Pas de quoi, pourtant. Je connais les armes, c'est tout. Je ne vois pas ce qui peut te faire peur là-dedans.” Il grimaça. “Là, toi, tu ferais mieux de te concentrer sur la route et regarder devant toi.”

De fait, à trop tourner la tête pour essayer de lire dans ses yeux si c'était du lard ou du cochon, elle avait failli emboutir le type devant. Elle recommença à conduire en silence, se promettant de garder l'une des bombes lacrymo, au cas où, va savoir, elle se verrait forcée de l'utiliser sur lui.

Sous prétexte de rejoindre le nord de Tésauris sans devoir faire le grand détour par la côte, elle quitta la Pénétrante avant l'autoroute et ils se retrouvèrent pris dans un ralentissement à Super-Antibes, la zone commerciale géante, des hypers, des entrepôts, des magasins d'usine,

et pour y arriver ou en partir, des quatre voies connectées à des ronds-points et des échangeurs.

Il dit, “Ça devait être beau, ici, avant. C’était quoi ? De la forêt ? Du maquis, comme là où on était tout à l’heure ?”

“Oui. De la forêt de pins. Et là, regarde maintenant. On pourrait être n’importe où. Périphérie de Marseille ou de Mulhouse, c’est pareil. Impossible à dire. T’as juste les végétaux au milieu des ronds-points qui varient d’une région à l’autre.”

Il eut un petit sourire. “Okay. Et donc, la France, la ‘vraie France’, les clochers, les villages, tout ça, tu penses que les immigrés deuxième génération contribuent plus, autant, ou moins à sa disparition que la grande distribe et les zones d’activités concertées ?”

Voyez-vous ça ! Monsieur venait la titiller *aussi* sur ce terrain-là, à présent. De mieux en mieux !

“Si t’espérais me sauter une fois terminée ma formation express, je peux te dire que t’es en train de compromettre tes chances, mon petit bonhomme. Le mâle dominant ou le petit malin, il va falloir que tu choisisses ce que tu préfères faire.”

LES TROIS AU CIGALON, LE RESTAU SUR LA PLAGE À CAGNES-SUR-MER. Pas top, niveau bouffe, mais là, Trillard connaissait la serveuse gros cul et chapeau de cow-boy, donc ils avaient une table juste pour boire un verre. Jaune pour le flic, Coca zéro pour le grand Négro et bière blanche pour Steeve. Steeve but une gorgée et dit, “Attends, c’est quand même mieux pour discuter : vue sur mer, une binouze, plutôt que sur une jambe là-haut devant chez moi.”

Sans lever le nez de son portable, le grand Négro dit, “Devant chez toi, parfois, ça m’arrange plus.” Il donna un coup de menton vers Trillard. “Et donc ? C’est quoi, le truc qu’il faut que tu nous parles qui pouvait pas attendre ?”

Trillard dit, “Eh ben j’ai envie de dire, j’ai deux nouvelles. Une, pas vraiment mauvaise, mais bon, un peu énervante. Et une autre, heureusement, carrément bonne. Je commence par la mauvaise. Enfin, disons la moins bonne.”

Le flic, si tu regardais bien, chiant dans son froc d’annoncer des bad news au grand Négro. Steeve kiffait de le voir comme ça se faire dessus.

“Vous savez comment ça marche la délégation de signature ? Ça veut dire, à la préfecture, pour gagner du temps, t’as certains personnels habilités à signer à la place du préfet. Sinon, t’imagines bien, si le préfet devait tout signer lui-même, ça n’en finirait plus. Parmi les gens autorisés, t’as son directeur de cabinet. Et moi, j’ai un contact que le dir cab laisse signer certains trucs, toujours pour un

gain de temps. T'as compris ? Le mec signe pour le dir cab qui signe pour le préfet. Donc, deux trois fois, j'étais limite pour un papier, le mec m'a arrangé les ballons. Il faisait ça pour d'autres, aussi. Et avant-hier, ni le préfet ni le dir cab n'étaient joignables, un collègue de la PAF avait besoin de son arrêté de reconduite pour emmener des étrangers en situation irrégulière à Auvare. Le mec l'a dépanné. D'habitude, ça passe. Mais là ces enculés de RESF ou de la Cimade, je sais plus lesquels, ils ont contesté la rétention devant le tribunal administratif en disant que le signataire n'avait pas la délégation appropriée. Résultat, les ESI sont ressortis ce matin."

Sans lever les yeux de ses SMS, le grand Négro soupira et dit, "Okay. Et nous, ça nous concerne ?"

"Ça nous concerne que normalement, une fermeture administrative de boîte de nuit, sauf urgence motivée, une lettre doit être notifiée à l'exploitant qui lui précise la possibilité dans un délai d'au moins quinze jours de contester, en personne ou par avocat, et cetera, et cetera. Moi, là, pour zapper ça, j'avais fait un antidaté comme quoi Greg avait été averti en bonne et due forme, avec les PV bien à charge annexés, le truc béton. Sauf que mon pote, hier, comme son chef venait de lui souffler dans les bronches, il m'a dit que ma fermeture bricolée, c'était pas trop le moment. Que j'avais qu'à tout refaire propre dans les règles. Du coup, comme je vous ai dit, ça rajoute deux semaines."

Le grand Négro prit une grande inspiration et soupira avant de dire, "Donc ça, c'était la moins bonne nouvelle. Et l'autre, la pas trop mauvaise, c'est quoi ?"

"Eh ben l'ironie c'est que, parallèlement à ça, j'ai reçu un coup de fil d'une bonne femme que je connais au conseil municipal, pour me demander de ne pas fermer *Le Kif* avant vendredi."

Steeve dit, "Quoi je me mêle ? En quoi ça la regarde cette connerie ?"

"Ben justement, c'est ça l'intéressant : la raison de pourquoi elle voulait que ça reste ouvert jusqu'à demain. Vous devinerez jamais le truc qu'il va y avoir demain au *Kif*."

Le grand Négro leva le nez de son portable et fixa Trillard pour dire, "Non, on devinera jamais. Donc le mieux, c'est que tu nous dises."

Vingt-huit

COMME POUR LES PASTÈQUES ET LES BÂTONS DU MATIN, en début d'après-midi, il l'avait laissée tout payer à la boutique Orange – oui car, voyez-vous ça, conformément aux instructions de monsieur, elle avait dû souscrire un deuxième abonnement, associé – et c'était bien là tout le but de la manœuvre, à un deuxième iPhone, dont il allait se servir *lui*, mais dont l'achat avait été réglé en débitant un compte dont *elle* avait fourni le RIB. Cherchez l'erreur.

Là, quand même, quand il lui avait annoncé ça, elle avait *regimbé*, comme disait sa grand-mère, et demandé pourquoi il ne s'abonnait pas lui-même, puisqu'en définitive c'est lui qui allait utiliser l'appareil, du moins au cours des prochaines vingt-quatre heures.

Il avait juste dit, parce que. Puis, sentant sans doute que ça ne suffirait pas : “Je ne veux pas que mon nom apparaisse sur des fichiers clients, avec le risque que ça permette à certains lascars de retrouver ma trace.”

Des “lascars”, tu parles ! “Lascars”, pour ne pas dire le renseignement intérieur et l'Office antiterro, chez qui il devait être fiché depuis son stage d'entraînement. Mais elle fit semblant d'avaler son bobard, surtout ne pas déclencher des alarmes. Juste, pour le fun, elle résista un peu, histoire de voir jusqu'où il poussait le baratin : “Mais enfin, là, que je sache, tu as bien un téléphone ?”

“Oui. L'abonnement est au nom de Samir, mon boss.”

“Et ta paye ? T'es bien déclaré ?” L'ancienne cadre de l'Urssaf reprenant le dessus.

“Non. Cash, uniquement.”

“Et si t'es malade ? Pour te faire rembourser, tu donnes bien ton numéro de sécu ?”

“Pendant quelque temps, on va dire, j'ai plutôt intérêt à être bien-portant.”

Monsieur réponse à tout ! “Ils sont fortiches, dis-moi, les ‘lascars’ à tes troussees. Parce que, les données des opérateurs téléphoniques ou de l'assurance-maladie, normalement, c'est plutôt les services de police, ou le renseignement intérieur, qui ont accès à ça.”

“La DCRI ? Si seulement ! J’aimerais bien !”

“Ah bon ?” Surprise quand même.

“Si c’était d’eux que je me cachais, je peux te dire, je me ferais pas chier comme ça. Eux, le temps qu’ils recroisent leurs fichiers... Non, là, les lascars que je te parle – *dont* je te parle, pardon –, à tous les coups, ils vont avoir un mec qu’ils arrosent chez Orange, ou une cousine au standard à l’assistance publique et ainsi de suite – tu vois ce que je veux dire ? Le téléphone *arabe*, si ça s’appelle comme ça, dis-toi qu’il y a une raison.”

Il était fort quand même. Très très fort. Au moins avait-elle cette consolation-là : elle s’était fait manipuler – et dans tous les sens, s’il vous plaît. Okay. Mais pas par le premier taliban venu. Son terroriste à elle était un grand professionnel. Ça devenait moins humiliant. Mais du coup, encore plus dangereux de jouer double jeu avec lui.

Plus familière que lui avec l’écran tactile, elle s’était chargée de la config et du téléchargement de l’appli “Localiser mes amis” qui constituait la raison première de cette acquisition.

Tant qu’elle y était, il consulta son vieux Nokia et lui dicta quelques numéros à rentrer dans les contacts de l’iPhone, au cas où.

“Juste Samir, mon patron du Kif, toi, et bien sûr KK.”

“Caca ?”

“Kader-Kevin. Mon coloc. Celui à qui tu vas voler un million.”

“Oui. Bien sûr. Et il ne va pas trouver ça suspect de te voir tout à coup parader avec un *smartphone* à sept cents euros, sur ton salaire de vigile payé tout en liquide ?”

“Non, parce que déjà, je ne vais pas ‘parader’ avec, ni lui agiter sous le nez. Et puis, même s’il le voit, il s’en fout. Et s’il demande quelque chose, je dirai que c’est un gars au boulot qui avait des plans. Suffit que je dise quartier de l’Ariane et c’est bon.”

A présent, ils étaient à Saint-Laurent-du-Var, stationnés sur un terre-plein entre les voies qui longeaient le filet d’eau, au niveau du rond-point juste avant le grand parking de l’hôtel de ville.

Il dit, “Okay. Fais voir ton téléphone. Va sur l’appli que tu m’as téléchargée, là, ‘Localiser mes amis’. Voilà.” Il commença à lui montrer différents points sur la carte apparue sur l’écran. “Tu vois, on est tous les deux ici, boulevard Georges-Pompidou. Le grand parking, là, c’est l’esplanade du Levant. Et voilà l’hôtel de ville. Et là, le rond-point où on est. Okay, demain, après avoir récupéré le million, pour aller à leur chambre froide, ils n’ont pas d’autre choix que de passer par ici”, pointant l’emplacement où leurs deux iPhones étaient localisés sur la carte, “et remonter ensuite le long du Var vers la zone d’activité. Toi, demain, tu attendras dans ta voiture sur le parking, là. Quand tu verras qu’on arrive au premier rond-point, tu viendras te

garer exactement où on est maintenant, sur le terre-plein. Tout pareil : warnings branchés, moteur qui tourne. Tu mettras ton déguisement.”

Toujours sans lui dire en quoi il consisterait. Et elle, résistant à l'envie de demander, ne voulant pas lui faire le plaisir de pouvoir jouer à nouveau les mystérieux.

“Et là, quand tu verras le signal envoyé par mon téléphone arriver à ce niveau-là”, pointant sur l'écran du téléphone, “tu vas te poster côté gauche de la route, côté conducteur, près du panneau ‘cédez le passage’. C'est là où on ralentira et c'est là où tu vas nous braquer. Quand t'as le million, tu retournes à ta voiture et tu repars dans l'autre sens. Comme je t'ai expliqué ce matin, aucun risque qu'ils te courent après. Moi, si je peux, je ferai semblant. Le seul truc, après, t'as le commissariat de police nationale à même pas deux cents mètres, là, sur la contre-allée – donc malgré tout, rester ‘aware’, tu vois ce que je veux dire ?”

“C'est moyen, ça, le commissariat, non ?”

“C'est clair. Mais il va falloir faire avec. Bon. T'as compris ? Okay, je prends la voiture. Je fais le trajet. Tu me suis sur ton écran.” Lui parlant comme à une idiote. Tant qu'à faire, elle joua la Française un peu blonde jusqu'au bout et demanda à ce qu'ils recommencent la simulation deux fois. Cette précaution sembla le rassurer : “Pas de problème. Trois fois si tu veux. L'important, c'est que tu sois à l'aise demain pour le refaire exactement comme on a dit.”

Et elle, au même moment, pensant, oui mais “faire comme t'as dit”, que tu crois, mon mignon. Que tu crois.

SANS DÉCONNER, À ça, GEORGES ÉTAIT PASSÉ de lui proposer d'aller manger un morceau après les répétées. A ça ! Et puis bon, non : dernier moment, il s'était retenu. Mais putain, pas passé loin, ce coup-ci.

L'idée, en fait, c'est que, demain, les mannequins canins allaient être guidés et accompagnés sur le podium par Eglantine, Charlene et Esperanza, les serveuses de la boîte et la stripeuse black de l'autre fois, Trisha.

Les filles et les chiens arriveraient de “loges” situées à l'extérieur, à l'arrière du bâtiment, en fait une tente que Georges découvrit du même coup qu'on avait louée et livrée. Donc de là, filles et chiens entreraient dans la boîte par la sortie de secours et arriveraient juste derrière la “scène”. En fait, les mecs avaient assemblé un podium géant en forme de T qui partait à travers la piste. Filles et chiens franchiraient alors les draps noirs pendus pour habiller le portique en alu et servir de rideau, et arpenteraient ensuite les dix mètres de

praticables alignés. Arrivés au bout, demi-tour et retour en coulisses, aussitôt remplacés par une autre fille et d'autres chiens costumés.

Pour l'instant, les accompagnatrices repéraient leurs trajets toutes seules, mais Didji Doudou faisait comme si elles tenaient en laisse un ou plusieurs toutous. Parlant dans son micro par-dessus une boucle de guitare et batterie jouée beaucoup trop fort, il mettait à sa sauce les fiches fournies par la belle Arabe : "... Esperanza à présent, qui nous fait admirer Carla le chihuahua fashionista en débardeur et string rouge ! Ouh là là ! Caliente ! Gipsy, la shihtzu, accompagnée de Charlene, elle défile en manteau à motif camouflage en polaire boutons pression, à l'aise sous le poitrail et capuche amovible." Ça promettait pour le lendemain.

La belle Arabe dirigeait tout ça, disait à une fille d'accélérer, à l'autre de ralentir, demandait une rectification lumière, bref faisait chier sur des détails auxquels Georges n'aurait jamais pensé.

A la fin de la répète, elle vint le trouver et dit, "Alors ?" L'interrogeant du menton et faisant bouger sa montagne de cheveux.

"Ben les habits, je ne sais pas, j'ai pas vu. Mais vous, en tout cas, vous êtes à votre affaire. Ça se voit que vous savez de quoi il retourne."

"Tu parles ! Je sais rien du tout. Là, je découvre. Je découvre absolument *tout* ! C'est la première fois."

Georges dit, "Votre premier défilé ? C'est pas rien, dites-moi." Et là, tenté. Tenté d'enchaîner : "Ça s'arrose."

Mais elle était déjà repartie à dire : "Oui, je sais. C'est bête, mais ça me fait quand même quelque chose, même que c'est que des chiens dans... Ce que je veux dire, c'est, petite, je dessinais des habits. Je voyais les défilés à la télé, je me disais, j'aimerais 'travailler dans la mode'. Et bon, une fois ado, c'est parti autrement. Mais là, eh ben, je 'travaille dans la mode'. La mode pour chiens, d'accord, mais 'la mode'."

Là, Georges retenté de dire ça s'arrose. Ou, "Vous avez un truc prévu ? Parce qu'on pourrait aller manger un morceau." Et puis se disant, non, ce serait gros lourd. Le patron français qui harcèle son employée beurette, bonjour le cliché. Donc il dit : "Oui mais ça, allez savoir. Ça peut aussi déboucher sur de la mode humaine."

Pour sa part, elle dit juste, "Oui, c'est sûr." Et derrière il y eut un blanc.

Okay : la configuration employeur/employé n'aidait pas. Mais même. La vérité, c'était, comme dragueur, il faisait juste pitié.

C'EST CLAIR QU'ÊTRE DEUX SUR UNE AFFAIRE COMME CELLE-LÀ,

c'était pas le top. Même sans rentrer dans le détail de ses opinions politiques à elle ou juste rappeler qu'Hassan ne la connaissait quasiment pas, être deux, tout de suite, ça ouvrait grand la porte à toutes sortes de problèmes. Donc, non, deux, ce n'était pas idéal. Et en même temps, tout seul, c'était juste impossible. Et voilà. Ça ne servait à rien de discuter.

En même temps, lui laisser ça, pour une mature FN, elle envoyait, quand même. Quand il lui avait proposé de l'aider à voler le million, elle n'avait pas hésité, ni même eu l'air surprise. Juste le nom Ben Laden qui l'avait fait partir en toupie deux minutes, mais sinon, non. Bon esprit, en mode dis-moi quoi faire, si c'est pas trop compliqué, pas de raison que j'y arrive pas.

Mais malgré ça, Hassan, plus fort que lui, ne pouvait pas s'empêcher de la titiller. Par exemple, tout le début d'après-midi, l'arrière-pays avec les lacrymos ou après, Saint-Laurent, au rond-point, il avait senti que ça la rendait oufe de pas savoir en quoi elle serait déguisée. Vers seize heures, ils étaient revenus chez elle et lui, sans même entrer dans la maison, était reparti en scoot, disant qu'il avait une dernière course à faire. Pareil : il avait bien senti à nouveau que ça la rendait vénère de ne pas savoir laquelle. La bonne femme habituée à tout connaître sur tout, avoir toutes les infos de la vie des gens qui lui demandaient conseil.

Sauf que là, plusieurs heures plus tard, à force de se retenir de demander, c'était à croire qu'elle avait oublié. Que tu crois. En fait, elle attendait juste le bon moment : qu'ils soient en train de reprendre leur souffle. Souvent ces moments-là, les intervalles entre deux cartouches qu'il lui mettait, c'est là où ils allaient parler un peu sérieux, au lieu d'être tout le temps à se vanner. Et donc là, elle dit : "Et mon déguisement, alors ? C'est quoi ?"

Il dit, "Bouge pas." Et, à poil, alla dans l'entrée sortir le truc de son sac à dos.

En découvrant ce que c'était, elle éclata de rire.

"Tu veux que je porte ça ? Un voile intégral ? Tu ne peux pas être sérieux ! Tu l'as fait exprès, c'est pas possible."

"Cite-moi un autre vêtement qui dissimule autant ton identité tout en inspirant confiance à des mecs salafistes. Vas-y. T'as mieux, je suis preneur."

"Je te rappelle que c'est illégal de le porter dehors."

"Tu ne le porteras pas longtemps. Quand tu vois qu'on approche, tu l'enfiles, tu descends et tu vas te poster comme on a dit. Une fois revenue dans ta voiture, tu le gardes juste deux cents mètres et tu l'enlèves. Si tu le gardes deux minutes, ce sera le bout du monde. L'important, c'est que Moktar baisse sa vitre. Tu joueras la panique,

comme si t'as besoin d'aide."

Elle tenait le niqab à bout de bras devant elle. La blonde FN trop excitée, il pouvait le voir, à l'idée de porter le voile intégral.

Il dit, "Pour être crédible, il ne faudrait pas que ça fasse trop neuf, donc que ça ait déjà été porté."

Elle dit, "Je reviens."

Courant à petits pas sur la pointe des pieds, ses gros seins se balançant, elle partit vers la pièce à côté où elle avait toutes ses fringues et va savoir combien de paires de chaussures en rangées sur le mur. Hassan resta seul deux minutes, pas mécontent de son coup. Déjà, faire porter le niqab à une bourge gauloise. Mais mieux que ça, faire porter le niqab à une élue FN. Une Reubeu, jamais il aurait osé proposer. Ni même vu l'intérêt. Mais là, c'était trop de la balle.

Elle était déjà de retour et là, mon pote, même prévenu, il fallait admettre, c'était bizarre. Tu ne voyais plus que ses yeux. Non, c'était strange, comme vêtement, clairement. Mais en même temps, le mystère, pas savoir ce qu'il y avait dessous – enfin, là, lui, il savait –, mais bon, en principe, ça pouvait être excitant. Elle, en tout cas, pour l'instant, elle avait l'air de kiffer.

Elle fit un tour sur elle-même, il put voir qu'elle avait enfilé des chaussures à talons. Il se demanda si, tant qu'elle y était, elle s'était remis d'autres trucs aussi. Ah voilà : ça fonctionnait. Même lui, là, à l'instant, il venait de tomber dans le piège et se demander ce qu'il y avait sous la bâche. Comme si elle avait lu dans son cerveau, elle dit, "Bon après, évidemment, j'imagine que l'idée, contrairement à moi, là, c'est plutôt de porter ça avec quelque chose en dessous."

La mature FN donnant l'impression de s'amuser comme une folle, en fait.

"Tu m'aides à le froisser un peu ?"

Vingt-neuf

KADER ABDELAZIZ S'ÉVEILLA POUR LA PRIÈRE DE L'AUBE FATIGUÉ, comme chaque fois qu'il faisait des rêves où il était encore Kevin, avec sa tête d'avant, employé à diffuser le poison de Satan.

La prière lui fit du bien, le ramenant au présent, à ce qu'il était maintenant, *hamdoullah* : Kader ! Kader Abdelaziz, "le serviteur du Tout-Puissant", comme il avait choisi de s'appeler le jour où, dans la cour de Bois-d'Arcy, il avait déclaré, prononçant comme une merde malgré tous ses efforts : *Ach-hadou an la ilaha il Allah wa ach-hadou auna muhammed e rasoulouhah*. Je témoigne qu'il n'y a aucune divinité en dehors d'Allah et que Muhammad est le messager d'Allah. Et dans la seconde – dans la seconde ! –, lui, le chauffard assassin, s'était senti purifié et de nouveau autorisé à vivre. La miséricorde d'Allah, le Très Miséricordieux, le Tout Miséricordieux, emporte tout.

La prière terminée, il alla voir à côté et constata que son coloc avait encore découché. Plusieurs fois de suite cette semaine. Kader presque sûr que ça n'était pas pour des gardes de nuit.

Deux jours plus tôt, Kader l'avait croisé juste au moment de rejoindre Moktar en bas, alors que Hassan, lui, semblait revenir se changer.

"Je me suis inquiété, mon frère. Où tu étais, tu travaillais ?" Sachant très bien en disant ça que ce n'était pas l'heure où, d'habitude, l'autre rentrait de ses gardes de nuit. Hassan avait dit que oui, il avait travaillé – "toute la nuit à bien niquer les ennemis de l'islam", disant ça toujours ce petit sourire supérieur, là, qui énervait tant Kader.

Du coup, ne l'ayant pas fait depuis au moins quinze jours, Kader fouilla les rares affaires laissées dans les placards, sans rien trouver qui puisse le renseigner ni confirmer son soupçon. Et pourtant, pas de doute, quelque chose clochait avec cet Hassan. Tous ces mystères. Ces libertés qu'il prenait avec la *salât* – par exemple de dire *al-fajr* à son réveil, quelle qu'en soit l'heure, plutôt qu'à l'aube comme prescrit, usant de ses horaires irréguliers comme d'une dispense vis-à-vis de Dieu.

Il y avait une fois aussi où Hassan était rentré en sentant l'alcool.

La vodka, pour être précis et pardon, là-dessus, on pouvait faire confiance à Kader pour savoir reconnaître.

Kader avait dit mais mon frère tu as bu et Hassan avait dit, oui, j'ai été obligé, la *taqîya*, la ruse pour donner le change aux mécréants, je ne peux pas t'en dire plus.

Toujours "je ne peux pas te dire, c'est mieux que tu ne saches pas" et là, ça devenait trop facile et, pour tout dire, *louche*, à force.

Plus tard, comme tous les jours, en descendant, il trouva Moktar qui l'attendait dans la petite Opel pour ensuite l'emmener au local. En route, Kader dit juste, "Hassan a encore dormi ailleurs cette nuit. Je me demande ce qu'il fabrique. Quelque chose n'est pas *helel* dans son comportement, j'en suis presque sûr." Moktar ne répondit rien, mais ça c'était prévu. Kader avait dit ça juste pour préparer Moktar à l'idée que, peut-être, il faudrait bientôt adopter une attitude moins amicale vis-à-vis de Hassan.

Pas d'égorgement aujourd'hui, juste des livraisons. En fin de matinée, pendant un trajet entre deux clients, Kader sentit son téléphone vibrer. Le secrétaire du bâtard Ben Laden qui appelait pour dire que la banque l'avait contacté, les fonds étaient disponibles à partir de ce matin. "Toutefois, ça n'arrange pas Albert-Abdel d'aller les chercher avant le tout début d'après-midi. Donc voilà ce qui est commode pour nous, en espérant que vous pourrez vous adapter : idéalement, il faudrait pouvoir se croiser au chantier de la villa, au bout du cap Cinjus, un peu plus loin que l'hôtel." Le secrétaire expliquant alors à quel moment il fallait quitter la route de corniche et prendre une des allées qui descendaient jusqu'à la mer. "Seize heures, ça vous irait ? Très bien. Ah, et oui, aussi, Albert-Abdel m'a demandé de vous dire..."

"Oui ?"

"Juste, si vous arrivez les premiers, à cette heure-là, il y aura peut-être encore des ouvriers. Albert-Abdel aimerait juste que vous restiez les plus discrets possible."

"Discrets, c'est-à-dire ?"

"C'est-à-dire, ne pas vous faire trop remarquer. Ne descendez pas de voiture avant qu'on soit là, vous voyez ? Ou alors vous faites un petit effort, vous habiller correctement."

Kader ne releva pas l'insulte et dit, "Seize heures, alors. C'est noté. On y sera. *Salam*."

COMME PETIT DÈJ LE MATIN – enfin, plutôt, le midi, en se levant, Steeve prenait des *Chocopops* de Kellogg's. Le bol rempli et le couvert mis pour lui dans la cuisine par sa mère avant de partir au boulot, qu'il ait juste le lait à sortir du frigo. Le lait et le jus d'orange sanguine

qu'il aimait boire en commençant. Sauf, là, elle avait oublié d'en racheter d'avance et, avec le fond qui restait, il avait juste eu de quoi se servir un verre. Alors bien sûr, il allait pas la taper pour ça. Mais bon. Une réflexion, ça, elle y couperait pas. Onze heures et demie passées, timing parfait pour appeler le secrétaire tarlouze, Théo, et l'air de rien vérifier que c'était bien aujourd'hui que la transac avait lieu. Après-demain, avait dit la tarlouze avant-hier, donc fais le calcul.

"Non, là, je t'appelle, c'était pour voir si plus tard je pouvais pas passer voir ton patron ?"

"Plus tard quand ?"

"Ben je sais pas. Là, maintenant. Ou alors cet aprême."

"Là maintenant, sûrement pas. Le matin tu sais bien qu'il dort. Après, il fait son sport et il se fait masser."

"Okay. Cet aprême alors."

"Non plus. Là, vers quinze heures, il faut qu'il aille à Monaco. Après il passe au chantier et derrière, il va voir un défilé de mode avec l'architecte. Donc aujourd'hui, ça va être difficile." Défilé avec l'architecte, tu vois pas que ça soye le truc de chiens qu'avait parlé Trillard ? Ce serait fort, ça, dis donc. Steeve sur le point de demander et puis se disant non. Là, c'était pas le sujet. Pas se disperser. Rester *focus*.

Le secrétaire dit, "Pourquoi ? C'est urgent ?"

"Urgent, non. C'est juste, par rapport un truc qu'il m'a demandé l'autre jour, je voulais une précision. Mais c'est pas grave, ça attendra demain. Allez salut."

"Vers quinze heures, Monaco" : autrement dit, aller chercher l'oseille. Et après, de fortes chances, le remettre aux bougnoules. Juste, là, impossible de savoir si les bougnoules allaient aussi à Monaco, toucher l'oseille là-bas, à la banque. Ou s'ils allaient avoir un rendez-vous ailleurs, après, à la fin de leur journée de livraison de barbaque, genre à l'hôtel. Ou, pourquoi pas, leur local. Ou même, peut-être encore un autre endroit. Donc Steeve, pas compliqué, tout ce qu'il avait à faire, à partir de midi, c'était plus lâcher les bougnoules d'une semelle. Attendre le bon moment. Et là, *pschitt* : du liquide incapacitant dans leur gueule et raboule la monnaie.

Voilà. Il y avait plus qu'à.

TOUJOURS EN APPLICATION DU PRINCIPE selon lequel une totale absence de curiosité serait plus alarmante pour lui que d'innocentes questions bien dosées, le lendemain, elle était revenue à la charge sur la soi-disant cavale de son amant/*slash*/complice/*slash*/terroriste gagné par la cupidité, voir jusqu'où il allait pousser le baratin.

"Et donc, là, les gars que tu fuis, tu vas rester comme ça, caché

sous le radar, jusqu'à quand, à ne pouvoir apparaître nulle part sur des fichiers ?”

“Jusqu'à ce que j'ai trouvé un moyen de rembourser ce que je leur dois. Justement, là, ma part du gros lot, ça peut servir à ça.”

“Tu dois beaucoup ?”

“Encore assez. Mais je te rassure : la moitié d'un million, ça va. Même après règlement de ma dette, il en restera un peu.”

Crédible, putain, le salaud. Si elle n'avait pas su ce qu'elle savait par ailleurs, elle l'aurait sans doute cru. Et plaint, même, dans la foulée !

En l'occurrence, à aucun moment, elle n'avait prévu d'exécuter ses instructions – et ce, quand bien même elle ignorait encore comment elle allait s'y prendre pour faire échouer son plan et laisser partir le million dans la poche d'élus municipaux. Mais sans pour autant que son complice la soupçonne de l'avoir fait exprès et donc s'en prenne à elle ensuite.

Elle cherchait, cogitait, sans rien trouver de valable.

Et puis, quand il avait sorti son voile intégral, elle avait eu une illumination. Ça, pour le coup, c'était inespéré. C'est lui-même qui fournissait la solution pour qu'elle l'entube sans risque de représailles.

Au moment où les trois se présenteraient au rond-point avant l'esplanade du Levant, elle serait dans l'impossibilité de les agresser à la bombe lacrymo comme prévu pour la bonne, simple et irréfutable raison qu'une patrouille de la police municipale, anonymement alertée par ses soins, serait justement en train de la verbaliser pour infraction à la loi sur le port du niqab, voire de l'embarquer au poste pour défaut de présentation de carte d'identité.

Ensuite, elle, aux policiers, elle raconterait qu'il s'agissait d'un *testing*. Un peu comme les associations antiracistes en pratiquaient à l'entrée des boîtes de nuit ou lors d'une offre d'emploi, mais dans l'autre sens. Tout le monde se demanderait un peu quelle mouche l'avait piquée – et pourquoi elle était allée éprouver la réactivité policière d'une commune limitrophe plutôt que celle de la municipalité dont elle était l'élue, mais qu'importe. Ses électeurs, au moins, se diraient que la conseillère Anne-Dominique Sauvin mouillait le maillot – ou du moins “allait au charbon”, afin de dissiper tout risque de confusion grivoise. Et, s'il vous plaît, de façon autrement impliquée et innovante que Germano et Gagnaire – l'une avec son “beaujolais nouveau national” et ses “crêpes patriotes” ; l'autre avec ses chantiers de jeunesse réinventés. Donc c'était *win-win*. Et même *rewin* ! L'argent allait aux salafistes qui allaient bien le distribuer aux élus et elle, le moment venu, elle allait bien faire éclater le scandale.

Mais avant ça, avant de rejoindre Jeanne d'Arc et Charles Martel

au panthéon des repousseurs d'invasion – et Marine à la table des instances dirigeantes du Mouvement –, vis-à-vis de lui, elle pourrait incriminer le zèle de la police municipale de Saint-Laurent.

Le pire, c'est que l'histoire qu'elle lui servirait était tout à fait plausible. Une femme en niqab à trois cents mètres de l'hôtel de ville de Saint-Laurent-du-Var et encore plus près que ça d'un poste de police ne resterait sans doute pas longtemps sans être signalée, contrôlée ou déclencher une réaction d'hostilité. Dont acte.

Et elle, pendant ce temps, pourrait savourer le symbole. La “justice poétique”, comme disent les Anglais : c'est grâce au voile intégral qu'elle allait faire échouer le complot islamiste. Joli, non ? Franchement ? Ah si !

Et donc, lui, là, juste avant de remonter sur son scooter, il l'avait embrassée – sur la bouche, trop mignon, comme un petit mari qui s'en va travailler. Surréaliste ! – et avait dit, “S'il y a un changement, je te contacte. Mais toi, une fois que c'est fait, surtout, silence radio. Attends que *moi* je t'appelle.”

Elle avait promis et, comme on dit, “scellé ça avec un baiser”, l'exacte réplique du sien, un petit smack de ménagère à son époux chargé de famille en route pour le labeur. A ce soir mon chéri. Bonne journée au bureau. Promis, cet après-midi, avec la lacrymo, je viserai à côté, pas abîmer tes jolis yeux.

Pour le reste, mon salaud, tu n'auras que ce que tu mérites.

Trente

ET DONC, VA SAVOIR POURQUOI, le bâtard Ben Laden avait donné rendez-vous sur le chantier de sa villa, plutôt qu'à son hôtel, ce que Hassan aurait trouvé tout aussi commode. Mais peut-être le mec en avait marre de se prendre la honte à recevoir les visites de pouilleux déguisés comme Kader-Kevin et Moktar.

L'important, à ce stade, c'est qu'il n'ait pas proposé de venir leur remettre le million direct à la chambre froide. Surtout pas ! Parce que là, s'il les avait livrés à domicile, ç'aurait été plus dur de prévoir une embuscade pendant le trajet. Déjà que là, le *hijacking* au *pepper spray* sur le rond-point du Levant, ça allait être fragile.

Du coup, là, ils étaient les trois, dans la vieille Opel *Corsa* de Moktar, à galérer dans les petites allées en terre après avoir quitté la route qui faisait le tour du cap Cinjus, passant comme ça le long des murs et des clôtures de propriétés à dix, vingt, *trente* millions, certaines ! Kader-Kevin, évidemment, se souvenant mal des indications qu'avait données le mec au téléphone, plus trop sûr si c'était la deuxième ou la troisième allée, une fois passé l'hôtel. Et bref, à force de tourner, se retrouvant à l'entrée d'un terrain où des travaux de construction semblaient effectivement en cours, à voir les matériaux et les engins stationnés près du portail.

Hassan dit, "Ça doit être là."

Moktar dit, "T'es sûr ? C'est pas son nom qu'il y a de marqué."

Sur la pancarte de permis de construire accrochée à l'entrée du terrain, une SCI était listée comme propriétaire et commanditaire des travaux.

"Tu penses bien qu'il va pas marquer Ben Laden. Ça la fout bien pour les voisins."

A l'arrière, Kader-Kevin dit, "Les chiens pourris d'islamophobes."

Moktar dit, "Qu'est-ce qu'on fait ? On rentre ?"

Ça, ils n'allaient pas rester comme ça, arrêtés, à bloquer le passage au milieu du chemin. Trois Reubeus, enfin deux et demi, dans une bagnole en ruine, stationnés sans bonne raison au bout du cap, entre les parcs des villas de milliardaires, Hassan ne donnait pas un quart

d'heure avant qu'une patrouille ne vienne les contrôler. Mais il laissa au rouquin le plaisir de donner des instructions, comme il aimait tant faire : "Oui. Rentre et va te garer là-bas, un peu à l'écart. Ils ne devraient pas tarder."

Moktar obéit, alla se ranger et coupa le moteur.

Le rouquin dit, "Quelle heure il est ? Quinze heures cinquante-sept ? Il vont arriver d'une minute à l'autre."

Moktar dit, "Le temps qu'ils arrivent, je peux aller voir comment c'est en bas ?"

Moktar avait bossé sur des chantiers avant de faire boucher. Hassan se dit que peut-être c'était pour ça. Ou alors curieux, voir ce que tu pouvais te payer quand tu naissais blindé – ou peut-être juste prendre l'air, ne pas rester enfermé avec lui et Kader-Kevin.

Le rouquin dit, "Non. Reste là. Moins on nous voit, mieux c'est."

Moktar ne répondit rien et resta assis au volant, regardant droit devant lui. Deux trois minutes comme ça, le silence dans la voiture, le rouquin sur la banquette arrière jouant les mecs très calmes mais en réalité, Hassan pouvait dire, au taquet comme je sais pas quoi. Puis Moktar dit, parlant à Hassan, à côté de lui, laissant exprès le rouquin en dehors : "Tu sais, toi, d'où il vient, l'argent qu'ils ont dans les banques ?"

Hassan fit une moue d'ignorance. "D'une autre banque ?"

"Oui mais quelle autre banque justement, c'est ça je te demande. Tu sais comment ça marche ou pas ?"

"Je vais pas te mentir, non, je sais pas." Hassan se retenant de dire qu'il s'en foutait, surtout.

"Eh ben en fait, une banque sur Monaco, c'est normal qu'elle te prenne un délai pour rendre une somme comme ça disponible au client. Elles ont pas ça au coffre. A ce moment-là, ce qu'elles font, elles commandent à une société qui s'appelle CPR Billets."

"Ah ouais ?"

"Oui. C'est une filiale rattachée au Crédit Agricole. Ils livrent les banques, sous vingt-quatre heures ou, au pire, les gros montants, quarante-huit heures."

Hassan allait dit un truc neutre, genre "Ah ? D'accord" ou "Ah oui ? Je savais pas", juste pour clore l'affaire. Mais Kader-Kevin dit, "Comment tu sais ça, toi ?" Agressif depuis la banquette arrière.

Moktar chercha son regard dans le rétroviseur. "Mon voisin qui travaille à la poste. Je lui ai demandé."

"C'est ça ! T'as raison. Pose des questions débiles ! Attire bien l'attention !"

Moktar ne répondit rien. Hassan non plus. Seize heures sept. Les autres allaient arriver.

DANS LES ALLÉES AU BOUT DU CAP CINJUS, ç'aurait été la merde pour suivre les bounoules, mais heureusement, là, Steeve s'était douté d'où ils allaient. Eux, non, je vais te dire, parce qu'ils avaient galéré pour trouver, ces pauvres cons. A force, ils avaient quand même enquillé la bonne allée et étaient entrés sur le terrain de monsieur Bineladan. Steeve à partir de là allant se ranger sur un spot qu'il avait repéré dans le virage juste avant, d'où il ne pourrait pas rater les bounoules quand ils viendraient réenquiller la route de corniche. Et donc, là, Steeve poireautait.

A côté de lui, sur le siège passager, la cagoule était posée avec les bombes lacrymo, prêtes à servir. Il avait fait le test devant la glace de la salle de bains : avec les gants et les rangers, la cagoule sur la tête, ça en jetait sa race. Steeve équipé nickel pour bien pschitter la gueule à ces cons de bounoules et leur piquer le million de monsieur Bineladan.

Putain c'était quoi là qui venait de passer ? Et qui ralentissait. Et qui se rangeait sur le côté. Une Peugeot sérigraphiée de la municipale de Cinjus. Putain, c'était moyen, ça. Ouais, il était moyen bien, là, à se faire contrôler dans un quartier de milliardaires, habillé total look braqueur, avec des sprays incapacitants posés à côté de lui. Va expliquer au keuf que t'es pas là en repérage avant d'aller taper la villa d'un thuné.

Les flics avaient mis les warnings et le gyro et là descendaient de bagnole, venant dans sa direction, prenant leur temps.

Steeve avait attrapé son téléphone, déjà trouvé le contact et lancé l'appel, espérant que l'autre décrocherait, pas tomber sur la messagerie. Pas là, non, s'il te plaît.

Les flics approchaient, sans se presser, un mec et une nana, jeunes, et se la pétant dans leurs tenues simili cainris, rangeos et casquettes de base-ball. Le mec avait la main sur l'étui à Taser accroché à sa ceinture. La fille parlait dans un petit talkie, sans doute en train de donner son numéro de plaque à un collègue pour qu'il le checke.

Une sonnerie. Deux sonneries. Ouf. Ça décrocha et il entendit dire, "Ouais, qu'est-ce tu veux ?" Trillard, connard, toujours aimable.

Les flics étaient à présent à hauteur de sa voiture. Un de chaque côté. La fille côté passager, le mec de son côté à lui. Le mec venait de taper à la vitre, faisant signe à Steeve de la baisser.

Steeve dit dans le téléphone, "Attends, quitte pas. Je te passe un collègue."

Puis appuya sur le bouton pour ouvrir la fenêtre. Quand la vitre fut baissée, il passa la main dehors, offrant son téléphone au flic et dit, "Tenez, c'est pour vous."

DJAMILA ARRIVA AU KIF VERS DIX-SEPT HEURES, deux heures et demie avant le début annoncé du défilé. Elle trouva l'ex-CRS, Clounet avec E.T. à la fin, en train de ranger la remise attenante à la pièce qui lui servait de chambre. En la voyant, il eut l'air gêné, comme si elle le dérangeait. Il dit, "J'ai rempli les frigos et lancé les glaçons."

"Oui. C'est bien." Se retenant de lui dire, dans le contexte, que ça n'était pas la priorité. Pour sa part, elle s'inquiétait plutôt de savoir s'il y aurait assez de sièges pour tout le monde, et, inversement, pas de chaises vides qui feraient mauvais effet. Ou encore être sûre que les filles et les animaux se changeraient dans les temps, que les chiens ne flipperaient pas avec le monde, le bruit et les lumières – ce genre de choses, plutôt que, franchement, les glaçons, un jour où les gens n'étaient pas censés boire !

L'ex-CRS dit, "Et sinon, j'ai une question."

"Oui ?"

"Les besoins des chiens ?"

"Ben, dehors, sur le parking. Avec un peu de chance, les propriétaires sont habitués à ramasser les crottes dans des petits sacs. On leur mettra une grande poubelle exprès près de la tente backstage. Après, l'idéal, ce serait qu'il pleuve cette nuit."

"Non mais même s'il ne pleut pas, c'est bon. J'ai regardé la longueur du R.I.A. Le tuyau fait vingt mètres. Du coup, par la sortie de secours, on peut le dérouler à l'extérieur. Après, douze bars de pression, seize mètres de portée en jet bâton, ça pulse assez pour kärcheriser tout ce que les chiens auront laissé."

"Ah ben très bien." Impressionnée quand même par le mal qu'il semblait se donner. "Vous préparez comme ça depuis ce matin ?"

"Oui, comme ça, à mon rythme. Mais vous inquiétez pas. Un moment, je me suis aussi occupé de mon camping."

C'était quoi, ça, encore ? "Votre camping ?"

"Ah bon ? Je vous en ai pas déjà parlé ? Je croyais."

"Non."

"C'est-à-dire que tout ça, là..." Montrant la boîte autour d'eux. "Ça m'est tombé dessus un peu malgré moi. Moi, mon projet, au départ, c'était reprendre un camping à Contis, dans les Landes."

"Ah oui ?"

"Des années que j'y pense. Ma mode pour chiens à moi, si vous préférez." Pas sûre de la comparaison, mais elle n'allait pas commencer à chipoter. "Mais bon, là, du fait de l'immobilisation de mon épargne ici, il faut que je trouve d'autres financements pour le camping. Et c'est pas facile."

"Les banques, m'en parlez pas. On a bien vu, nous, avec *Chien Chéri*."

“Là, j’ai peut-être une piste. Les jours qui viennent diront si ça tient ou pas. Les filles et les chiens arrivent à quelle heure ?”

“Les filles ne devraient pas tarder. Les chiens, c’est pas la peine de les avoir trop en avance à ne pas tenir en place.”

Mais là, ni filles ni chiens, c’était son associée, Gisèle et son mari, Régis, qui venaient d’arriver sur place. Le mari, lui, bien bourrin, comme d’habitude, disant en les voyant, l’ex-CRS et elle : “Ha ha ! Les amoureux ! Je vous y prends !”

Au regard que le CRS lui lança en retour, le Régis se sentit con et obligé de dire, “Oh ça va, si on peut plus plaisanter.”

Juste que bon : le regard du CRS confirmait l’intuition que Djamilia commençait à avoir. Il la kiffait.

Le mari de Gisèle décidément incapable de fermer sa bouche, là en train de dire, “Puis même, au cas où, il y aurait pas de mal.”

Alors, tu retires le fait que c’était un ancien schmidt, son employeur et carrément le frère de son associée, après, oui, peut-être, il n’y aurait pas eu de mal. Sauf que là...

HASSAN ENTENDIT UNE VOITURE QUI APPROCHAIT. Les autres aussi avaient entendu, tirés de leur somnolence. Mais le véhicule qui entra sur le parking était un minivan Ford crasseux. Comme s’ils l’avaient senti venir, une demi-douzaine d’ouvriers remontait du chantier en contrebas, les mecs indifférents à la *Corsa* stationnée et aux trois types dedans. Une fois les ouvriers chargés, le minivan repartit.

Plus d’une heure à présent qu’ils étaient là à poireauter.

Moktar chercha le regard de Kader-Kevin dans le rétroviseur et dit, “Tu crois qu’il a changé d’avis ?”

Kader-Kevin dit, “J’espère pas, sinon, il va payer. Je vais prononcer une fatwa contre lui.”

Hassan se dit ça y est, l’autre s’était mis à s’y croire pour de vrai. Il prononce des fatwas, maintenant !

Cinq minutes encore comme ça et Kader-Kevin dit, “Ça suffit, là. On devrait appeler.”

Hassan dit, “Appeler qui ? Le bâtard Ben Laden ?”

“D’abord, l’appelle pas comme ça. Ensuite, non, lui, j’ai pas ses coordonnées. Son secrétaire, j’ai le numéro en mémoire. Il m’a appelé ce matin.”

Le rouquin sortit son téléphone, retrouva le numéro et lança l’appel avant, surprise, de tendre l’appareil à Hassan. “Vas-y, toi.”

Hassan ne fit pas de commentaire, accepta le téléphone et le porta à son oreille. Le rouquin dit, “Mets le haut-parleur.”

Encore une sonnerie et ça décrocha. “Allô ?”

“Oui, c’est Hassan, avec Kader, vous savez ? Pour la mosquée ? On avait rendez-vous à seize heures...”

“Oui ben là...” Et le mec à l’autre bout s’en tenant à ça.

Pas sûr de ce que ça voulait dire, Hassan reprit, “Et donc, là, on est au chantier depuis déjà un moment, on se demandait si vous étiez encore loin. Peut-être pris dans les embouteillages ?”

“On est à l’hôpital *Princesse Grace*. A Monaco.”

“Ah bon ? Qu’est-ce qui se passe ?”

“Il y a eu un petit contretemps.”

Putain le mec était relou, jouer les mystérieux, au lieu de dire franco ce qui se passait. “Mais là, pourquoi vous êtes à l’hôpital ? Qui est-ce qui est blessé ?” Des questions connes, mais qu’est-ce tu voulais dire d’autre ?

Tout à coup, depuis la banquette arrière, le rouquin dit, criant presque : “Et le million ? Vous l’avez ou pas ?”

Croire que le secrétaire à l’autre bout n’avait pas entendu car il dit, “Attendez une seconde, on me fait signe. Je vous rappelle tout de suite.”

Il mit fin à la communication. Moktar, le rouquin et Hassan échangèrent des regards. Le rouquin dit, “Putain mais c’est quoi ce bordel ?” Vénère, soudain. Il claqua sa main contre le dossier du siège de Moktar. “Putain mais c’est quoi cette connerie, là, d’hôpital de contretemps de je sais pas quoi de *merde* ? Ça craint, putain, là ! Ça craint !”

Sous le coup de l’émotion, les anciens mots de Kevin reprenaient le dessus sur le vernis de Kader. Mais en même temps, Kader, Kevin, peu importe qui parlait : ce qui venait d’être dit, Hassan était assez d’accord.

Trente et un

STATIONNÉE À CINQUANTE MÈTRES DE L'HÔTEL DE VILLE de Saint-Laurent-du-Var, sur l'esplanade du Levant, Anne-Dominique avait suivi sur l'écran de son iPhone le déplacement de son complice en route vers le cap Cinjus, puis l'avait vu s'immobiliser tout près du trait de côte, à trois ou quatre cents mètres du *Marina Privilège*.

Cinq minutes avaient passé. Puis dix. Surexcitée comme elle ne se souvenait pas de l'avoir déjà été, tour à tour folle d'impatience et tétanisée de trouille, elle avait fixé l'icône, s'attendant à la voir se remettre à bouger d'une seconde à l'autre. Mais non. Le petit symbole restait obstinément statique. Cinq autres minutes. Ça n'avait toujours pas bougé. Pas *du tout*. Le temps avait continué à passer. Ça n'était pas possible ! A force, ça avait fini par faire une heure que le signal n'avait pas frémi et qu'elle se rongait les sangs dans sa voiture. Peut-être l'un des deux smartphones, ou l'application elle-même, qui déconnait. Là, au cas où, c'était la catastrophe. Qu'était-elle censée faire ? Une heure et demie. Non, c'était inhumain, d'attendre comme ça. Elle devenait folle. Obligée de se glisser les mains sous les fesses pour ne pas craquer et l'appeler, lui demander ce qui se passait. Une heure et demie. Quelque chose de fâcheux s'était produit. Et elle qui était là, à ne pas savoir quoi faire.

Alors si – pendant de trop courts instants, elle parvenait à se raisonner : ils étaient entre Arabes. Le temps n'a pas la même valeur. Ils palabraient. Ils recomptaient l'argent. Ils priaient leur Dieu. Ils buvaient le thé à la mémoire de l'oncle du jeune Ben Laden. Oui, c'était ça, ou une connerie folklorique du même tonneau, qui prenait du temps. Mais sinon, tout allait bien. Tout allait bien.

Mais quand même ! Une heure trente-cinq à présent ! Et là, rebelote : elle recommençait à flipper.

Ah. Au bout d'une heure quarante – *quarante* ! –, comme ça, à l'arrêt complet, l'icône se remit enfin à se déplacer sur la carte. Elle hurla de joie plusieurs fois et trépigna sur son siège. Mais l'inquiétude la reprit en constatant que le signal remontait vers Tésauris-Nord au lieu de suivre la côte en direction de Saint-Laurent. Un instant, elle en déduisit qu'ils allaient rejoindre l'autoroute. Mais non. A nouveau

arrêtés. Là, d'après le plan, ils se trouvaient au niveau d'un des logements sociaux au nord de l'A8. En d'autres termes, pour ce qu'elle avait compris, là où il – Hassan, son complice – habitait avec le fameux “Kader-Kevin”. Qu'est-ce qu'ils faisaient à repasser par chez eux ? Ce n'est pas ce qui était prévu.

Non mais attends, c'était quoi, ça, maintenant ? Ça recommençait à bouger. Putain, ils jouaient avec ses pauvres nerfs, ces sagouins ! Là, semblait-il, ils étaient en mouvement vers Saint-Laurent. Autrement dit, ils raccordaient avec le plan initial. En clair, ça allait être à elle ! Oh mon Dieu. Elle sentit son cœur qui battait encore deux fois plus vite. Elle se força à respirer, essayant de se calmer. Sur l'écran de l'iPhone, l'icône venait de passer la limite entre Cagnes-sur-Mer et Saint-Laurent. Oui, il fallait que tu te calmes, ma fille, que tu te calmes et en même temps, que tu te dépêches, d'abord d'appeler la police pour signaler une islamiste suspecte, près de l'hôtel de ville. Et puis, vite, aller se mettre en position. Juste avant de composer le numéro du commissariat, elle regarda une dernière fois sur son téléphone, pour voir où le signal se situait par rapport à elle et là, elle laissa échapper un cri de rage ! Non ! C'est pas vrai ! L'icône avait encore dévié de l'itinéraire prévu et, au lieu de longer le Var dans sa direction, grimpait sur les hauteurs et la Moyenne Corniche des Pugets ! Qu'est-ce qu'il allait foutre là-haut ? C'était quoi, ce cirque ? A nouveau elle était prise d'une furieuse envie d'appeler. Son cœur battait, sa main tremblait.

Sur l'écran du téléphone, le signal s'était immobilisé à nouveau, cette fois sur les hauteurs qui la surplombaient, un kilomètre, à peine, à vol d'oiseau. Du coup, elle fut si surprise quand l'appareil se mit à sonner qu'elle sursauta. C'était *lui* qui appelait. Elle dut attendre quelques secondes, le temps de deux sonneries, pour retrouver son calme et prendre la communication. “Tu es où, qu'est-ce qui se passe ?”

Et là, elle l'entendit lui dire que quelqu'un avait volé le million avant eux.

QUAND IL AVAIT RAPPELÉ TROIS MINUTES PLUS TARD, le secrétaire du bâtard Ben Laden avait raconté ce qui s'était passé, Hassan mettant le haut-parleur et laissant parler le mec : “Il devait être trois heures et quart, trois heures et demie. On remontait de Monaco vers l'autoroute. Donc on s'arrête au péage, juste après le tunnel, pour prendre un ticket et là, je vois un grand type habillé en motard, tout en noir, le casque, les grosses lunettes et un masque antipollution comme ont les Japonais sur le bas du visage. Il se tenait de l'autre côté de la barrière et à partir de là, c'est allé à toute vitesse. Comme Gunther avait baissé la vitre pour prendre le ticket, le type

avait fait quatre pas vers nous et déjà balancé un genre de fumigène à l'intérieur de la voiture. En deux secondes, on ne voyait plus rien, on étouffait. Gunther a essayé de sortir son arme, mais il s'est pris du liquide lacrymogène à bout portant dans la figure. J'ai entendu la portière arrière qui s'ouvrait et une autre pulvérisation : Albert aussi s'est pris du liquide en plein visage et le type lui a arraché le sac avec l'argent dedans."

Hassan avait interrompu le mec et dit, "Quel genre de sac ?"

"Je ne sais pas. Un sac de sport noir. Rien de marqué dessus. Un sac, quoi."

Kader-Kevin s'était impatienté : "Okay. Okay. On s'en fout, du sac. Et donc ? Qu'est-ce qui s'est passé après ?"

"Et donc, j'ai réussi à sortir de la voiture, mais j'étais aveuglé, je tâtonnais, je me cognais. Juste, j'ai entendu une moto s'éloigner. Après, ce sont les gens de la voiture derrière nous qui m'ont dit que le type était remonté sur une grosse moto stationnée, moteur allumé, de l'autre côté du rail, dans le sens de circulation opposé, et qu'il était reparti aussitôt vers le tunnel. Après, à l'autre bout, il a pu s'en aller vers la Grande Corniche ou bien descendre jusqu'à Eze et prendre par le littoral. Impossible à savoir."

Hassan avait dit, "La moto, les témoins, ils ne vous ont pas dit la marque ?"

"Non. Juste qu'elle était grosse et une plaque italienne."

Kader-Kevin avait dit, "Mais il n'y avait pas de flics à ce péage ?"

"Pas là, non. C'est juste pour prendre un ticket, donc c'est tout automatique. A part les gens de la voiture derrière, personne n'a rien vu. Ça s'est passé tellement vite."

Putain mais qui ça pouvait être, cet enculé à moto qui les avait pris de vitesse, la mature FN et lui ? La mature FN, justement ? Genre, qui aurait branché sur le coup un de ses potes fachos, type service d'ordre FN ? Si c'était ça, putain, ça voulait dire qu'au bout du compte, des deux, en fait ça n'était pas lui qui aurait le plus vaseliné l'autre. Attends – il la revoyait s'entraîner avec le *pepper spray*, essayer son niqab, flipper sa race à l'idée de ne pas y arriver. Non, non. Ça n'était pas ça. Ça n'était pas elle. Son instinct lui disait que ça ne pouvait pas être elle.

Okay. Donc qui, alors ?

Le petit Kéké. C'était ça le plus logique. Mais, au cas où, Hassan forcé d'admettre qu'il ne l'avait pas vu venir. Le mec pas si con, en fin de compte. Plus malin que Hassan, en tout cas, faisant semblant toute la semaine de pister le rouquin et Moktar, alors que du début il prévoyait de taper le bâtard Ben Laden à la sortie de la banque. Putain, sérieux, Hassan se serait collé des tartes, sous-estimer l'autre

petite merde juste à cause de son gel dans les cheveux.

Kader-Kevin avait dit dans le haut-parleur : “Et le motard, il ne t’a rappelé personne que tu connais ? D’abord, comment il a pu savoir à quel moment vous alliez aller chercher l’argent ? Et quel chemin vous alliez prendre ?”

Au bout du fil, le secrétaire avait dit, “Attendez, Albert demande à me parler. Je vous rappelle.” Et il avait raccroché.

Là, Hassan s’était dit, tu m’étonnes que le mec n’allait pas répondre oui tiens, maintenant que vous me le dites, la silhouette, ça me rappelait un peu mon ami Steeve Le Bris, le petit Kéké de merde. D’ailleurs, vous savez quoi ? En fait, je suis sûr que c’était lui, vu que lui et moi on est cinquante-cinquante sur ce coup-là. Non, ça, s’il était effectivement en cheville avec le Kéké, le secrétaire n’allait pas répondre ça.

Donc là, l’urgence, c’était de se débarrasser des deux autres boulets, le rouquin et Moktar, et tracer à toute bombe chez le Kéké pour voir s’il y était – et le million avec.

Kader-Kevin avait dit, “Il faut faire la liste de tous les gens qui étaient au courant. Vous deux, là, par exemple – à qui vous avez dit qu’on devait réceptionner un million aujourd’hui ?”

Trop content, Hassan avait sauté sur l’occasion : “Ouh là, tu vas quitter ce petit ton tout de suite, mon frère. Avant de nous accuser, tu ferais mieux de te demander : et si c’était une ruse du *bâtard* pour ne pas nous payer ? T’y as pensé à ça ? Moi je demande à voir, là, être sûr qu’il a bien pris du gaz. Donc ça, déjà. Et ensuite, toi, là, tout de suite, dire que ça va être de notre faute à Moktar et à moi – et toi, alors, à qui t’en as parlé ? Pourquoi ça serait pas toi, la grande bouche, dans l’histoire ?”

“Moi, mais jamais de la vie. Qui tu veux que je—”

“Tu sais ce que je pense, là ? Je pense ça sert à rien, rester ici à discuter, trois heures qu’on est dans cette bagnole. Donc on s’arrache. Vous me déposez à mon scooter et après, vous, vous faites ce que vous voulez, mais moi, vous m’oubliez avec vos plans foireux. Allez, ça suffit, là. Démarre.”

Il devait lui aussi en avoir sa claque car, sans attendre de validation de Kader-Kevin, Moktar avait mis le contact et manœuvré pour rejoindre le chemin, puis la route. Personne n’avait rien dit ou presque pendant les vingt minutes nécessaires pour remonter du cap vers le haut Tésauris et la cité où se trouvait l’appart de Kader-Kevin. Donc le scooter d’Hassan. Dès que les deux autres étaient repartis, il avait foncé à Saint-Laurent, chez le petit Kéké.

La BM du mec n’était pas garée sur le parking. Comme elle avait la même, Hassan pensa alors à la mature FN. Ah oui, merde ! La mature !

Il fallait qu'il la prévienne, quand même...

ANNE-DOMINIQUE DIT, "COMMENT ÇA 'BRAQUÉS' ?"

Il dit, "Je sais pas. J'ai pas le détail. Ce que j'ai compris, c'est qu'ils revenaient de Monaco, arrêtés à un péage, juste après un tunnel, avant de rejoindre l'autoroute."

"Oui, la Turbie, je vois où c'est."

"Et donc, là, un mec à moto a profité de ce qu'ils avaient baissé la vitre et il a lancé un fumigène dans la voiture. Pendant que les autres toussaient leur mère, il leur a pris le sac avec l'argent. Il est remonté sur sa bécane et il s'est barré dans le tunnel. De là, impossible de savoir s'il est parti vers le cap d'Ail ou redescendu sur Monaco."

C'est-à-dire, si elle comprenait bien, à quelques détails près, grosso modo leur plan, mais exécuté plus en amont et par quelqu'un d'autre.

"Mais c'est pas possible ! T'es sûr que ça s'est bien passé comme ça ?" Question stupide, elle le mesurait bien, mais ça avait été plus fort qu'elle. Au bout du fil, elle le sentit faire un effort pour lui répondre.

"Ecoute, j'y étais pas, donc je peux rien te dire d'autre. Dès que j'ai du nouveau, je t'appelle. Là, excuse-moi mais je dois te laisser. A plus." Et raccrochant avant qu'elle ait pu protester ou demander autre chose.

Qu'il soit lui aussi sur les nerfs et agacé par ses questions, c'était compréhensible. Elle n'allait pas s'en formaliser. Mais disait-il la vérité, c'était surtout ça. Lui qui depuis le début lui servait bobard sur bobard.

Cette immobilisation interminable au cap Cinjus – une heure quarante ! –, puis cet arrêt à son appartement qui n'était pas prévu, est-ce que ça signifiait qu'il avait trouvé le moyen de voler l'argent seul et à présent entendait bien se dispenser de le partager avec elle comme convenu ?

Quelque chose en elle refusait l'idée que ça puisse finir comme ça. Que "tout ça", tout ce barnum de préparatifs, de répétitions et d'entraînement, ne débouche que sur ça – sur rien : pas de million remis aux salafistes, pas de pots-de-vin distribués aux élus, pas de scandale à dénoncer, pas de soudaine célébrité pour elle.

A choisir, elle préférerait encore se dire qu'il lui mentait, qu'il y avait anguille sous roche. C'était moins frustrant.

D'ailleurs, où était-il en cet instant précis, à faire quoi ? Moyenne Corniche des Pugets. Qu'est-ce qu'il pouvait bien fabriquer de si urgent là-haut ? Elle n'avait pas eu le temps de lui demander. Elle n'allait pas le rappeler pour ça, et risquer de le braquer, donner l'impression qu'elle le surveillait. Mais en revanche, elle pouvait aller voir.

Eh non. L'icône sur la carte venait de disparaître. Il avait, soit éteint l'appareil, soit juste désactivé l'appli. Mais dans les deux cas, il avait fait des progrès dans le maniement de son iPhone, le salaud.

Et donc elle, là, qu'est-ce qu'elle allait faire ?

Rentrer chez elle se changer, déjà. Et après, au feeling.

PUTAIN, TU VAS VOIR QUE STEEVE allait avoir passé *la journée* à poireauter à cause de ces cons de bougnoules.

D'abord au cap Cinjus. Maintenant à leur local. Heureusement qu'il y avait l'euromillion assuré à la clé, parce que sinon ! Longtemps qu'il aurait plié les gaules.

D'abord, ça avait pris pas loin d'une heure trois quarts avant qu'ils remontent du terrain de monsieur Bineladan. Steeve, après le départ des flics, n'y tenant plus, avait fait un passage pour vérifier qu'ils étaient encore là, les voyant, effectivement, stationnés sur le parking, enfermés dans leur caisse, comme des cons. Il était alors retourné se placer à son poste d'observation en bord de route, rassuré.

Et donc, une heure trois quarts. Steeve chagriné quand même de ne pas avoir vu passer la Rolls de monsieur Bineladan. Mais se disant peut-être, avec un million cash, l'autre avait préféré faire le trajet en bateau, plus discret. Les thunés, rien à foutre, eux : bateau, hélico, pas de problème.

Et donc, en les voyant remonter, il s'était remis à suivre les bougnoules. D'abord, jusqu'à la tour HLM où habitait le roux bougnoulisé. Steeve s'était dit, Et merde, s'il va poser la maille chez lui, je suis de la baise ! Se reprochant de ne pas avoir envisagé cette option pourtant évidente, commençant aussitôt à chercher comment aller braquer le million direct chez le mec. Et puis en fait non : un seul, sur les trois, était descendu de bagnole, le bougnoule de la boîte. Mais les mains vides, donc l'oseille était toujours dans la caisse. Et voilà : la *Corsa* était repartie en direction de Saint-Laurent. Nickel.

Juste que bon, la *Corsa*, là, tellement toute pourrite, qu'elle n'avancait pas. Et vas-y, c'était super dur, suivre un mec qui roulait à deux à l'heure. Seule différence, là, pas besoin de suivre, en fait, puisque Steeve connaissait la destination. Donc il avait doublé et était gentiment allé les attendre à leur local pourri, peaufinant son plan en chemin : quand les bougnoules sortiraient de bagnole avec le blé, *pschittt* dans leur gueule. Ils allaient rien comprendre. Ni vu ni connu, comme on dit. Enfin, si, vu. Mais pas reconnu du fait de la cagoule ninja.

Sauf que là, ça faisait un bon bout de temps qu'il les guettait à la zone d'activité, ces enfoirés, qu'est-ce qu'ils branlaient à pas arriver comme ça ?

Au bout d'une heure, il se dit qu'en fait il aurait dû rester derrière eux. Parce que là c'était clair qu'ils ne viendraient plus. Donc qu'il allait devoir trouver un autre plan pour leur souffler le million. En espérant que ces enculés ne l'avaient pas déjà refile à un autre bougnoule plus haut placé chez les afistes.

Il décida, vu que c'était à côté, de passer vite fait chez lui, quitter sa tenue noire et larguer son matos avant d'aller faire un tour à la soirée des chiens. Même pour y foutre la merde, pas aller dans une boîte habillé en vigile.

Et bref, à la finale, les bougnoules n'étaient pas tombés en panne, ces enculés.

Et c'était assez normal qu'il ne les ait pas vus arriver au local.

Ben oui : leur local, ils ne risquaient pas d'y être, puisqu'ils étaient chez lui, Steeve, à l'attendre.

Enfin, plus exactement, là, face à lui, il y avait le roux bougnoulisé, Théo le secrétaire tarlouze, et une blondasse décolorée qui lui braquait un fusil de chasse dessus.

C'était ça le tableau.

Trente-deux

PERCHÉ SUR LE MÊME TALUS QUE L'AUTRE FOIS, Hassan attendait le retour du Kéké, pas encore trop fixé sur ce qu'il allait faire quand le mec serait là.

L'option haute, c'était de lui piquer le million sans que l'autre après puisse dire qui le lui avait pris. Mais là, tel qu'il était, sans matos d'intimidation, sans cagoule à se mettre sur la tronche ni rien, c'était un peu dans ses rêves.

L'option basse, c'était aborder le mec cash et marchander une part du million sous peine de le dénoncer. Mais bon – petit joueur. Et risqué, surtout, si par la suite le Kéké se faisait quand même choper par Kader-Kevin ou le bâtard et allait raconter qu'Hassan l'avait taxé.

Entre les deux, des variantes, aucune satisfaisante, et, quand même, ce doute, qu'il n'arrivait pas à chasser : est-ce que seulement c'était bien le Kéké qui avait raflé le million plus tôt l'après-midi ? Parce que si ce n'était pas lui, Hassan perdait son temps, là, à plat ventre dans l'herbe pendant que la nuit tombait.

Un *Kangoo* venait de s'engager sur le parking. Hassan mit quelques secondes à percuter où il avait déjà vu la tête de mouton peinte dessus. C'était la camionnette de l'éleveur chez qui Kader-Kevin et Moktar se fournissaient au black. Qu'est-ce que le mec venait foutre là, comme par hasard dans l'immeuble où vivait le Kéké ? En plus, là, une fois coupé le moteur, personne ne descendait de la voiture. Hassan se mit à chercher des explications.

Une minute après, la *Corsa* de Moktar vint se ranger parallèle au *Kangoo*. Et là, ça descendit des deux voitures. Kader-Kevin, Moktar mais aussi le secrétaire du bâtard Ben Laden qui, va savoir pourquoi, se trouvait dans la *Corsa* avec eux. Et puis, du *Kangoo*, l'éleveur de moutons et sa pouffiasse blonde, là, avec le dauphin tatoué en haut du nibard, comment elle s'appelait ? Francine. Voilà : Francis et Francine de Souche, les blédards français. Tout ce temps, cela dit, le rouquin avait dû chercher à appeler Hassan, mais son vieux portable n'avait plus de batterie et Kader-Kevin n'avait pas le numéro de l'iPhone. Peut-être que c'était à force de ne pas arriver à le joindre qu'à sa place, le rouquin avait rameuté les blédards en renfort ?

Kader-Kevin avait fini de présenter tout le monde et là, le secrétaire, la blonde et lui se dirigeaient vers l'entrée de l'immeuble. Détail, la blonde portait un fusil. Là, elle parlait dans l'interphone. Le bobard qu'elle sortit devait être convaincant, car on lui ouvrit la porte. Les deux autres et elle entrèrent dans le hall. Francis et Moktar, eux, étaient allés se rasseoir dans le *Kangoo*.

Tout ça n'était pas très clair, comme stratégie, mais donnait quand même une info : la présence du secrétaire indiquait qu'il avait identifié le Kéké pendant l'agression ou avoué être de mèche avec lui, mais dans les deux cas, il désignait bien le mec comme le braqueur du péage.

Il longea la haie qui marquait la limite de la résidence et putain, pile au moment où il déboulait sur le bas-côté, il vit passer la BMW du mec sous son nez.

A vingt secondes près, dis donc ! Là, l'autre avait ralenti et venait de s'engager dans l'allée goudronnée qui menait au parking. Il allait se garer et monter chez lui, sans se douter de rien.

Hassan réescalada le talus et regagna en courant son poste d'observation. Le temps qu'il y arrive, le Kéké était déjà entré dans le bâtiment et là, c'était Moktar et l'éleveur qui descendaient du *Kangoo* et marchaient vers l'entrée. C'était foutu.

A ce stade, deux options. Soit le Kéké avait le million avec lui et Kader-Kevin le lui reprenait. Soit le Kéké n'avait pas le million avec lui et Kader-Kevin lui faisait dire où il l'avait caché.

Dans les deux cas, le rouquin converti récupérerait le million.

C'était donc à lui, maintenant, qu'il allait falloir le voler. A lui, ou, plus tard, à l'adjoint au maire, là, qu'ils avaient vu sur le toit du *Casino*. Et dans ce deuxième cas, ça signifiait faire équipe à nouveau avec la mature FN.

ALORS OUI, BIEN SÛR, ANNE-DOMINIQUE venait "soutenir ses clientes" Gisèle Fulco et Djamila Boufares, mais, si elle était honnête, aussi voir si, une fois terminé ce qu'il était en train de fabriquer sur les hauteurs de Saint-Laurent, son complice/*slash*/amant/*slash*/terroriste dormant ne s'y pointerait pas, par le plus grand des hasards – la boîte de nuit, elle le mesurait soudain, constituant sa seule et maigre piste pour remonter jusqu'à lui.

Par rapport au souvenir vague qu'elle gardait de l'endroit depuis sa brève visite le jour de la manif, c'était pas mal, comme ils avaient arrangé ça, le podium en T à travers la piste de danse et les rangées de chaises alignées de chaque côté. Et mine de rien, il y avait du monde. Bon, les habituelles mémères à chienchiens permanentées, avec Cannes ou Monaco tamponné sur le front, égarées en ce lieu interlope

par amour des toutous. Mais aussi des membres du Trésauris Sporting Club, rameutés comme de juste par Gisèle Fulco. Et puis une population plus jeune, plus basanée, mais pas toujours moins bling, invitée, elle, par Djamila.

Certains, prévoyants, étaient déjà installés aux bonnes places. D'autres papillonnaient. Anne-Dominique, pour sa part, croisait sans cesse des gens qu'elle connaissait, obligée de les saluer.

Comme par exemple, là, pan, se trouvant nez à nez avec le flic, Trillard. Elle le remercia d'avoir bien voulu différer la fermeture administrative de vingt-quatre heures. Il fit une moue pateline et dit, "C'est vrai que ces deux pauvres femmes, elles, elles n'y sont pour rien. Elles n'ont pas à être pénalisées à cause des erreurs de l'établissement." Puis il la pria de l'excuser et s'éloigna. Mon Dieu – quand on pense qu'elle s'était tapé ce con.

Elle repéra un peu plus loin et se promit d'éviter quelques représentants de la presse locale. Les mêmes, en fait, que lors de la manif pour réclamer la fermeture. Il allait bien s'en trouver un ou une pour s'étonner de la voir là et lui poser la question. Tout en se faufilant, elle se bricola une réponse au cas où. Je n'ai rien contre le lieu en lui-même. Je réclame sa fermeture quand il attire la pègre. Quand il permet de présenter le travail d'entrepreneurs et, mieux encore, d'*entrepreneuses*, de notre commune, je suis au contraire très heureuse de venir les y soutenir.

Elle sentit une main posée sur son épaule. Linda et son archi – Jean-Michel. Non, Jean-Noël Quelque Chose. Linda embrassa Anne-Dominique et dit à l'architecte, "Tu te rappelles Anne-Dominique ? Vous avez dîné ensemble à la maison l'autre soir."

L'architecte dit, "Mais bien sûr. Pour qui veux-tu me faire passer ?" Puis, parlant à Anne-Dominique. "Les organisatrices sont des amies à vous, non ? Je crois me souvenir de ça."

"Oui, j'ai un peu aidé à la création de l'entreprise. Et puis Gisèle, Linda et moi sommes partenaires de double. Tiens d'ailleurs, tu sais si Solange est là ? C'est la quatrième mousquetaire."

"Pas vue, non. Enfin bon, la solidarité tennistique, d'accord... Mais moi, je t'avoue, je suis là surtout pour accompagner Jean-Noël au pied levé. Au départ, il devait venir avec son client – tu sais ? Le Saoudien dont il ne voulait pas dire le nom l'autre soir. Et puis l'autre a eu un empêchement à la dernière minute. Donc je me dévoue. Parce que moi, les chihuahuas, je ne te cache pas..." Elle ouvrit de grands yeux et dit à l'architecte. "Ah, justement : voilà Gisèle. Viens je te présente. A tout de suite, chérie-chérie."

Anne-Dominique les laissa partir. Sans le vouloir, son regard localisa Trillard, à l'écart dans un coin en train de discuter avec un grand Noir au crâne luisant, les deux s'entretenant avec des mines de

conspirateurs. Le grand Noir devait être policier aussi.

Toujours pas de trace de “son” Arabe. Est-ce qu’elle était venue pour rien ?

“Madame Sauvin !”

Allons bon ! Noubar Torossian, son client arménien “patibulaire mais presque” à présent. “Son” Arabe n’était pas là, mais le reste du monde, lui, en revanche, s’était donné rendez-vous – rendez-vous et *le mot* pour la faire chier en venant lui tailler des bavettes.

“Ça par exemple ! Monsieur Torossian ! Quelle surprise ! Vous vous intéressez à la haute couture canine ?”

“Moi ? Pas du tout. Mais ma fiancée, oui. Je suis là pour lui faire plaisir.”

“C’est du bon karma, ça, monsieur Torossian. C’est du bon karma dans votre karmatière. Vous serez récompensé au centuple prochainement.”

“Ça, je compte bien qu’elle me récompense.” Disant ça avec un gros clin d’œil. La distinction faite homme.

Et elle, qui allait la récompenser au centuple d’être venue voir des chiens défiler ?

LES ÉQUIPES DE TÉLÉ AVAIENT TOURNÉ des images en coulisses et maintenant voulaient faire les petites interviews avant le début du défilé. Après, il n’y aurait plus qu’à filmer quelques modèles pour illustrer, Djamila les sentait tous assez pressés de remballer.

Gisèle et elle venaient donc d’être filmées ensemble, la fille de France 3 commençant comme chaque fois par les prix. Anoraks, impers, robes du soir pour chiens, avec des étiquettes qui vont de quarante-cinq à cent cinquante euros. Est-ce que ça n’était pas “un poil cher” pour habiller un bichon ? Gisèle avait fait son grand sourire. C’était de la haute couture. Des petits modèles difficiles à fabriquer, exigeant un savoir-faire qualifié. La journaliste avait demandé qui était prêt à mettre ces prix-là. Gisèle avait dit, des gens aisés, moins touchés par la crise, ça, c’était clair. La femme trentenaire célibataire avec une bonne situation qui considère le chien comme un accessoire de mode. Ou les personnes âgées dont le chien était parfois la seule compagnie. Ou alors le milieu homosexuel. Là, on était à deux mois de la période des fêtes. Pour Noël beaucoup de gens offrent un cadeau à leur chien, *Chien Chéri* leur proposait des articles à mettre au pied du sapin.

Gisèle au final avait répondu à tout sans laisser de place à Djamila. Donc la fille de France 3, voyant ça, était ensuite revenue la voir et, là, l’interviewait toute seule. Djamila trouvant ça super agréable, en fait, de répondre à des questions sur son travail. Même pour juste

trente secondes aux actus régionales.

“J’essaye de me caler sur les tendances prêt-à-porter féminin ou masculin. Chiens ou humains, c’est de la mode. Juste, là, l’essayage est plus minutieux. Tout est plus petit. Mais par contre, on peut aller jusqu’au bout des choses, tenter des idées amusantes. Les chiens ne vont pas avoir de complexes ou d’inhibitions.”

Voilà. C’était déjà fini. Djamila aurait bien continué encore un peu. La fille de France 3 remercia. Djamila repartit vers l’entrée, voir s’il y avait des relations à elle à accueillir. Que ce ne soit pas juste les copines de tennis de Gisèle placées au premier rang. Elle sentit qu’on lui tirait la manche. Elle se tourna et vit devant elle Véronique – enfin, “Malibu” –, habillée supra-bling. Djamila joua la bonne surprise et dit que c’était gentil d’être venue. Malibu dit qu’elle avait promis et qu’elle allait “claquer une blinde pour ses deux choupignons”. Enfin, du moins, que son chéri allait claquer une blinde. “Attends, je vais te le présenter. Là, il est aux petits coins. L’âge qu’il commence à avoir, il est très régulier de ce côté-là.” Malibu montra le flyer-catalogue distribué à l’entrée. “Le perfecto simili cuir avec les clous dorés, là, même cent cinquante euros, je sens que je vais craquer. En double !”

Un des serveurs venait de s’approcher et lui dit à l’oreille : “Excuse-moi. Trisha voudrait te voir en coulisses.”

“Okay. Je vais y aller.”

“Elle a dit c’est très urgent.”

“Okay. Merci.” Elle dit à Malibu de l’excuser et qu’elles se verraient après, puis longea le podium vers la sortie. Pensant, “Très urgent” ! Qu’est-ce ça va être, ça, encore ?

ÇA N’AVAIT RIEN À VOIR AVEC L’IDÉE QUE GEORGES S’ÉTAIT FAITE jusqu’ici de la notion de chien. Là, pas prévenu, il aurait pu confondre, ceux à poil ras, avec des rongeurs de labo traités à la chimio ou, à l’inverse, des chats persans en peluche, leurs poils pour le coup tellement longs qu’ils en paraissaient faux. Des cobayes ou des jouets. Mais pas des chiens.

Chiens ou pas, entre les bestioles, leurs propriétaires, les filles prévues pour habiller et déshabiller les toutous et celles chargées de les accompagner sur le podium, il régnait dans la tente qui faisait office de loges un sacré bordel. Georges comprit vite qu’en restant, il serait dans le chemin. Il battit donc en retraite dans la salle qui était en train de se remplir. “Didji Doudou” diffusait la musique, plus calme et moins à fond que d’habitude. Gisèle, Régis et la belle Arabe plaçaient les gens au fur et à mesure qu’ils arrivaient.

Comme de juste, sa sœur et son beau-frère accueillaienent plutôt les mères refaites et pomponnées. La belle Arabe, elle, claquait la bise

à des filles plus jeunes, plus “clip de rap” comme look, même si elles aussi, ça se voyait, ne portaient que de la marque. La tête qu’ils faisaient, les types avec elles étaient de corvée. Tant qu’à regarder des chiens, ils en auraient préféré deux qui se battent à mort et parier dessus.

Il reconnut les équipes télé qui étaient déjà là huit jours plus tôt pour la manif. En attendant les chiens, les deux cameramen tournaient des images des gens qui s’installaient. Tiens, mais où elle était passée ? Il y a encore deux secondes, la belle Arabe était là, à discuter, Georges attendant qu’elle ait fini pour l’aborder. Et le temps qu’il tourne la tête, elle avait disparu.

Ça s’était bien rempli. En tout, Georges aurait dit soixante-dix personnes. Cent selon les organisateurs, cinquante selon la préfecture, donc allez, soixante-dix, ce qui, de son point de vue, était déjà beaucoup pour un défilé de fringues pour cabots un jeudi soir de l’autre côté de l’autoroute.

C’est-à-dire, tu arrivais à ce chiffre surtout si tu intégrais les éléments indésirables que Georges se serait bien passé de voir ce soir.

Par exemple, le grand Black ex-chef de la sécu, Patrick. Il était là, lui, allez savoir pourquoi, près de l’entrée des toilettes. Georges prêt à parier que c’était pour de mauvaises raisons. Par-dessus le marché, il était en train de discuter avec le flic ripou, Trillard. Présent aussi. Et lui non plus, sûrement pas pour habiller son chien. Les deux maintenant regardaient dans sa direction. Georges décida d’aller les trouver tout de suite, comme ça ce serait fait. Mais en le voyant se diriger vers eux, ils se séparèrent, le grand Black se déportant vers l’estrade tandis que le flic venait à la rencontre de Georges, prenant l’air réjoui en arrivant à sa hauteur. “Justement, je voulais te voir.”

“Ah oui ? Parce que moi, pas du tout.”

“Si ! J’ai quelque chose à te montrer. Viens, je l’ai dans la voiture dehors.”

Comme si le mec cherchait à l’éloigner. Les deux, là, avaient un truc en chantier, c’était clair. “Je peux pas là, je dois surveiller. Faudra faire ça un autre moment.”

“Deux minutes. A peine. Allez viens, va.”

Georges soupira et hocha la tête.

DEHORS PRÈS DE LA TENTE TRISHA VENAIT DE DIRE À DJAMILA : “Putain sérieux je te jure, je viens de raccrocher. Elle m’a dit, surtout pas dire c’était elle qui m’a dit, donc tu jures tu le dis pas. Mais elle m’a dit, Rachid a dit, ce soir dès qu’on commence, ils vont lâcher des pitbulls et des rottweilers. Donc pits et rots, sur les chihahuas et les

shihtzus, tu vois ce que je veux dire ? Ça va être gore. Un rott, en plus, ça fait pas de différence. Il peut partir pareil avec la jambe de la fille qui accompagne. Donc moi, je suis désolée, tu sais c'est rien contre toi, mais si c'est ça, je vais pas me faire rendre infirme, tu vois ou pas ?”

Donc là, revenue dans la salle, elle cherchait le CRS. Bien la peine d'être venu la coller hier à la répète et ce soir être nulle part. Quoi ça servait d'être ancien schmidt si t'étais même pas là quand il faut maintenir l'ordre ?

Et l'autre, là, le Reubeu de la sécu et les types qu'il avait fait venir ? Pareil : pas là non plus.

Que Pat le videur et ses lascars d'avant – Rachid, Idris, Franck, toute la clique –, alors eux, par contre, elle les voyait. Elle ne voyait qu'eux. Pas groupés, comme une bande de collègues qui passent la soirée ensemble. Dispersés, chacun un emplacement de la boîte, bien contrôler la salle comme quand ils faisaient la sécu.

Bref, là, clairement, elle était seule à flairer le plan chelou. Gisèle, oubliée, trop occupée à faire la belle avec ses relations. L'autre, le Régis, là, oublie aussi. Non, là, il y avait embrouille, c'était pour sa gueule de gérer seule. Et bon, sans déconner, c'était abusé. Elle pourtant bien coriace comme fille. Mais là, sérieux, c'était trop injuste – d'où, plus fort qu'elle, des larmes qui montaient même si c'était pas l'heure.

“Ça va pas ?”

Oh putain non. Malibu ! Non, là, pitié : pas elle, pas là. Pas le moment.

“T'as le trac. C'est normal. Moi aussi, au Club, avant d'entrer en scène, ça me faisait ça. Mais t'inquiète, tu vas voir, tout va très bien se passer.”

“Mais non putain. Justement. Tout ne va *pas* bien se passer. Là ! Tu comprends ? Tout ne va pas bien se passer à cause de ces *connards* !”

“Mais quoi ? Là, quels connards tu parles ?”

“Des fils de pute qui veulent foutre le bordel pendant le défilé, ces enculés. Putain où est-ce qu'il est, là, ce grand con de Reune, j'aille lui foutre ma main dans sa gueule à ce bâtard ?”

Tout en parlant, ses yeux parcouraient la salle dans tous les sens à la recherche de Pat le videur. Ne le trouvant plus... ne le trouvant pas... ne le trou— oh putain il était là-bas, ce fils de pute, à se la péter, tranquille, attendre que les lumières s'éteignent pour donner son signal et lâcher ses molosses.

Elle planta la blonde là et se mit à fendre l'assistance dans sa direction.

Elle devait dégager quelque chose de menaçant car par réflexe il avança la main pour la bloquer. “Woh ! Woh ! Où tu vas, là, comme

ça, toi ?”

“Je vais où je veux, enculé. Et toi, gros fils de pute ? Qu’est-ce tu branles, là ?”

Trente-trois

DEHORS, C'ÉTAIT CE QU'ON APPELLE "UNE BELLE NUIT" : ciel étoilé, température douce pour octobre, trafic calme sur la quatre voies toute proche. Personne sur le parking à part le flic et Georges. Une cinquantaine de véhicules stationnés des quatre côtés du bâtiment.

Le ripou dit, "Je suis garé là-bas, mais je veux que tu voies un truc avant."

Il commença à se faufiler entre les voitures, Georges à sa suite. Tout en marchant, le ripou continuait à parler, disant, "C'est con, hein ? T'avais une belle affaire. Mais il a fallu que tu fasses ta maligne..."

Georges ne vit pas l'intérêt de répondre. Arrivé près d'un monospace Volkswagen, le ripou sortit une petite torche *Maglite* de sa poche.

Il fit le tour et braqua le faisceau à l'intérieur du coffre, éclairant deux cages de transport grillagées. Dans l'une, la lumière aveugla un chien noir que Georges aurait dit être un rottweiler et dans celle d'à côté, un pitbull plus clair. Les deux auraient sûrement adoré aboyer, mais ils en étaient empêchés par des muselières en cuir et grillage. Faute de quoi, ils grondaient de leur mieux en roulant des yeux fous.

Le flic semblait ravi de les voir s'énerver sans raison. "Tu vois, ça, c'est des chiens, ils aimeraient bien défiler aussi. Tu crois que ta sœur et la Beurette bobée, elles auront des maillots à leur taille ?"

Georges fit une moue indifférente. "Et donc, c'est ça que tu voulais me montrer ?"

"Non, ça, c'était juste comme ça. Je pensais que ça t'amuserait. Ce qui te concerne, c'est dans ma voiture, là-bas. Viens."

A nouveau, il suivit le ripou jusqu'à sa 306. La Peugeot normale d'apparence, à part les petites rayures sur le toit au niveau du conducteur à force d'y aimer le gyro – donc pour les voyous entraînés à repérer ce genre de détails, aussi "banalisée" qu'une voiture-grue de pompiers. Trillard déverrouilla les portes et s'installa au volant. Georges fit le tour et vint s'asseoir à côté de lui, prenant garde à ne pas piétiner le gyro et le fil emberlificoté autour. L'odeur

clope sueur grailon était reconnaissable entre mille.

Trillard fit un geste circulaire pour englober tous les véhicules stationnés autour d'eux. "C'est un succès, dis donc, ce truc de mode pour chiens. J'aurais pas cru, tu vois. Plein de plaques monégasques. Ça te change, ta clientèle habituelle de cailleras. Au moins, comme ça, ton dernier soir, tu resteras sur un succès."

"Dernier soir ?"

"Enfin, en espérant que tout se passe bien jusqu'au bout. Les molosses, là, dans le *Touran* qu'on a vus à l'instant ? Faudrait pas qu'ils s'échappent. En plus là, pour les arrêter, j'ai pas vu ton videur qui a fait les camps d'Al-Qaïda."

Georges prit son temps avant de dire, "C'est quoi cette nouvelle connerie ?"

"Mais si ! Le jihadiste que t'as embauché pour faire la porte ? Je l'ai pas vu, ce soir. Attends, tu savais pas ? C'est ça que tu veux me faire croire ? Note, je préfère, d'un autre côté. Un ancien de la maison, fricoter comme ça avec un terroriste, je trouvais ça cracra. Ben oui : j'ai fait ma petite enquête de voisinage, vois-tu ? Ton gars, là, il est allé s'entraîner dans des camps. Après, te dire si c'était au Yémen, au Pakistan, au Kosovo... T'auras qu'à lui demander. Quoique, à présent, tu t'en fous puisque, comme je te disais, là, tu vas le mettre au chômage technique."

Le mec attrapa plusieurs feuilles A4 sur la banquette arrière. Il en tendit une première à Georges. "Ça, c'est la notife de fermeture administrative de l'établissement dont tu es le gérant. T'es censé la signer, mais si tu veux pas, c'est pas grave. Compte tenu de la gravité des faits constatés, on a zappé les avertis et fermetures de huit-quinze jours. Là c'est six mois direct. Tiens, si ça t'intéresse, les PV annexés, celui de la fusillade quand Greg a eu son infarctus et puis l'autre soir. A partir de maintenant, tu disposes d'un délai de quinze jours pour formuler tes observations écrites, suivies éventuellement d'un entretien à la préfecture, présence d'un avocat, tout le binz. Perso, je te dis tout de suite, pas la peine de te faire chier. Tellement je t'ai chargé dans les PV, t'as aucune chance. Bien sûr, après, t'as le tribunal administratif, mais bon. C'est long, ça coûte et c'est pas suspensif. Donc tu vois ce que je veux dire ? Penche-toi, écarte les miches, prends-toi ça comme un homme et fais ton baluchon."

Le téléphone du ripou avait dû vibrer dans sa poche car il le sortit et vérifia le numéro d'appel. "C'est Patrick. Désolé, lui, je suis obligé de prendre. Tu m'excuses une seconde ?"

LE TRUC CLAIR, C'EST PAT LE VIDEUR N'AVAIT PAS L'HABITUDE de se faire parler comme Djamila venait de lui faire. Une fille, en plus.

“Quoi ? Comment c’est tu me parles ? Qui tu te prends, toi ?”

“Toi, qui tu te prends, connard ? Tu veux me faire croire, toi, tes lascars, vous vous intéressez à la couture canine ?”

“Mais ferme ta bouche. Je t’ai rien dit, à toi. Qu’est-ce tu viens m’embrouiller ?”

“Je t’embrouille parce que c’est mon défilé que vous allez pourrir. Et ça je suis pas d’accord. Je vous ai rien fait, moi.”

“Moi non plus, je te fais rien. C’est toi, je suis peinard, tu viens me casser les couilles ! Vas-y, dégage, maintenant, tu vas t’en prendre une.”

Sur la fin de sa phrase, le regard de Patrick, jusque-là droit sur elle, s’était décalé, attiré par quelque chose qui se passait derrière. Par réflexe, elle tourna la tête et découvrit, à deux mètres d’eux, même pas, un brun, cinquante ans, du bide et des très gros sourcils, qui donnait l’impression d’attendre pour leur dire quelque chose.

Patrick dit au mec, “Qu’est-ce t’as, toi ? Qu’est-ce tu veux, là ?”

Au lieu de répondre à Pat, le mec à gros sourcils lui dit à elle : “Je m’excuse, mais il faut absolument que je dise un mot à monsieur. Je n’en ai pas pour longtemps, promis.”

Djamila ne s’attendait pas à ça. Elle se tourna vers Patrick, voir ce qu’il en pensait. Elle le vit faire une moue, puis se tourner vers le type à gros sourcils et dire : “Vas-y, dis-le, ton mot. Et barre-toi.” Mais au lieu de commencer, le type regarda Djamila avec une mimique navrée. “Une minute. Pas plus. Juré.”

Il ne manquait vraiment pas d’air, celui-là. Elle soupira et fit deux pas sur le côté, s’éloignant assez pour leur laisser un peu d’intimité, mais pas non plus si loin que l’autre enculé de Patrick aille se croire débarrassé. Du coup, même avec la musique de Didji Doudou, elle entendit le mec à gros sourcils dire, “Donc, je te dérange pas longtemps : je m’appelle Noubar Torossian. Oui, c’est normal tu me connais pas – je suis dans la fourniture médicale. Mais mes frères, peut-être ça va te dire quelque chose ? Dikran et Bartevo Torossian ? Non ? C’est pas grave. Là, tu vois, je suis là-bas, là, premier rang sur la droite, avec ma fiancée.” Djamila regarda dans la direction qu’indiquait le mec et vit alors Véronique – enfin, Malibu – qui les fixait, elle, Pat et le mec à gros sourcils noirs – qui devait être son “chéri”, donc.

“Je vais te dire, je suis là, c’est pour elle, hein. Parce que, personnellement, la mode pour chiens... Sauf, tant qu’à faire d’avoir fait la route, elle, j’ai envie qu’elle passe une bonne soirée.”

Elle n’entendit pas ce que Patrick dit au mec, mais ça devait être de l’ordre de “qu’est-ce tu veux que ça me foute”, car ensuite le chéri de Malibu dit, “Pourquoi je te dis ça à toi ? Ben parce qu’on me dit

c'est toi le mec à voir, être sûr que tout se passe bien pendant la représentation."

LE RIPOU ÉTAIT AU TÉLÉPHONE AVEC LE GRAND BLACK, Georges entendant ce qu'il disait et notant qu'il n'y avait pas qu'avec lui que le mec s'écoutait parler.

"Torossian ? De Toulon, c'est ça ? Hyères ? Ouais, c'est pareil. Dikran et Bartev : Location de machines à sous et jeux électroniques. Tu m'as compris : machines à sous, dans le Var, je te fais pas un dessin. Ça et puis une affaire, soi-disant loc de matériel forain avec la famille Marteck. Par contre, eux, c'est des gens du voyage. Pourquoi tu me demandes ça ?"

Et là, Georges vit le ripou changer de gueule à mesure qu'il écoutait la réponse du grand Black. "Qu'est-ce qu'il vient nous faire chier, lui ! Juste ce soir ! Pouvait pas rester à Hyères cet enculé ? Mais évidemment, tu 'mets sur pause'. Ça oui, tu 'mets sur pause' tout de suite. Non, non, je t'assure. Fais pas de connerie. Okay. J'arrive."

En rangeant son téléphone, le ripou n'avait plus du tout la même tête qu'en le sortant. Georges dit, "Un contretemps ?"

"Toi ferme ta gueule."

Georges dit, "Tu me fais déjà fermer ma boîte, donc ma gueule, excuse-moi, je fais ce que je veux avec. Qu'est-ce tu peux me faire de plus ?"

"Tu préfères pas savoir, crois-moi. Allez descends, maintenant."

"T'es sûr ? On a fini ? Pas de regrets ?"

"Putain, dégage."

"Bon ben j'y vais alors. Tu me cherches, je suis à l'intérieur."

POUR ÊTRE TOUT À FAIT FRANCHE, les toutous miniatures accoutrés comme des poupées Barbie, mais presque plus couverts que les trois cagoles blanches et la fausse Naomi Campbell qui les promenaient en laisse, étaient juste ridicules. La ringardise du commentateur n'aidait pas. Au bout de trois séries, Anne-Dominique n'en pouvait déjà plus. C'est donc à plus d'un titre qu'elle faillit crier de joie en voyant "son" Arabe lui adresser des signes aussi discrets que possible depuis l'autre côté du podium.

Elle se leva, dérangeant plein de gens, et le rejoignit près de l'accès aux toilettes.

"Alors ? C'est quoi ce plan ? Qu'est-ce qui s'est passé ?"

"Je te raconterai un autre moment. Là, il faut pas qu'on nous voie trop ensemble. Mais depuis qu'on s'est parlé, il s'est passé un truc : Kader-Kevin a retrouvé le braqueur du péage. Du coup, il va récupérer le million. Moralité, il va arroser la mairie comme prévu. Juste, il ne

va pas distribuer les enveloppes lui-même. Ça va forcément transiter par l'adjoint, comment tu l'appelles ?”

“Courson. Laurent Courson.”

“Nous, c’est la chance qui nous reste : prendre l’argent à ce mec-là. Mais pour ça, il faut savoir quand il va le recevoir. Et où. Je vais essayer de ramasser des infos avec Kader-Kevin. Mais toi, il faut que tu contactes le mec, dire que tu veux en croquer aussi. Comme ça, tu récolteras aussi des éléments de ce côté-là.”

“Heu, oui. Oui...” Elle réfléchissait à toute vitesse, prise de court, malgré tout, par ce nouveau scénario. Mais contente au passage de l’avoir soupçonné à tort. Quand bien même, elle, en revanche, sa détermination à l’entuber restait intacte. Elle, c’était différent : c’était pour la cause. “Oui. Je l’appelle demain matin.”

Mieux que ça. Dès le lendemain matin, elle irait trouver le type, dire qu’elle voulait sa part sur l’argent de la mosquée. La tête qu’il allait faire. Il allait commencer par nier. Elle dirait, bougez pas, c’est quoi déjà votre portable ? Et pan ! Elle lui MMSerait la photo de lui avec les salafistes prise par le militant zélé sur le toit du *Casino*. Fin de discussion. Elle allait adorer le moment.

Ensuite, quelque plan que son dynamique complice échafaude, il faudrait trouver une bonne façon de le faire échouer en douce.

Il dit, “C’est bon alors. Super. Tu peux retourner t’asseoir.”

Elle dit, “Heu, non. D’abord, si tu permets, maintenant que je suis là, je vais en profiter pour aller faire pipi.”

“Ah. Je ne t’accompagne pas. Ce serait pas raisonnable.”

“Mais je ne te le proposais pas. On s’appelle ?”

Il hocha la tête et s’éloigna d’elle. Les affaires reprenaient.

APRÈS ÊTRE ALLÉ SOUS LA TENTE POUR FAIRE UN BIDE auprès de la belle Arabe, déjà au courant, et mieux que lui, de ce qui avait failli se passer, Georges retourna dans la salle vérifier que le grand Black s’était bien barré. Il fut soulagé de ne les voir nulle part, ni lui, ni ses acolytes, ni le ripou. Ça, au moins, c’était fait. Par contre, Hassan, son chef de la sécu, était arrivé entre-temps, lui.

Georges le rejoignit et l’Arabe dit, “Alors ? Ça se passe bien ?”

“Maintenant, oui. Mais juste avant, on a frôlé l’embrouille avec les anciens mecs de sécu...”

“Encore ? Ils sont enragés ceux-là ! Jamais ils lâchent l’affaire ?”

“Croire que non. Là, ils avaient un pitbull et un rottweiler qu’ils voulaient lâcher dans la salle pendant le défilé. Pis, la dernière minute, me demande pas pourquoi, ils ont renoncé.” Tout en parlant, Georges essayait de se représenter le mec en face de lui en terroriste. Même s’il ne voulait pas croire le ripou, c’était à présent difficile de

faire comme si l'autre n'avait rien dit. Comment faire pour en avoir le cœur net ? “Et sinon, toi, ça va ? L'appart ? Tout se passe bien ?”

“Nickel.”

Georges se dit, si ça se trouve au moment où on parle, le studio est gavé de C4, détonateurs, Kalachs, tout le matos à faire des attentats. “Au fait, ta copine du FN, là, Anne-Dominique-nique-nique, elle est là ce soir. Je sais pas si tu l'as vue.”

“De loin, ouais. En public, on est discrets.”

Le gars semblant contrarié que Georges lui parle de la bonne femme. Du coup, il fit exprès : “Et donc, ça va toujours, malgré ses opinions et toi, ton type, on va pas se mentir, quand même *très* prononcé ?”

“Ouais. Impeccable.”

“Toujours le Maure cruel trafiquant d'esclaves blanches ?”

“Ça varie. Là, récemment, j'ai pas mal fait le grand prêtre égyptien avec la fille d'archéologue profanateur de mastaba.”

“Ah ouais. Ça change.”

“C'est sûr. Mais bon...”

“Tu préférerais *Angélique et le Sultan* ? ”

“Putain, grave !”

Georges dit, “Tu me feras penser, tout à l'heure, te demander un truc.”

“Quoi ? Vas-y. Demande-moi.”

“Non. Là, il y a trop de bruit. On verra ça tranquille quand ce bordel sera fini. Juste, me laisse pas oublier.”

HASSAN N'AUerait PAS SU DIRE QUOI mais il y avait un truc pas pareil que d'habitude chez l'ex-CRS. Comme une tension. Peut-être les pitbulls qui avaient réussi à entamer le sang-froid, même chez un mec entraîné à se prendre des fruits pourris sur la visière du casque sans riposter tant que l'ordre n'était pas donné. Tout en parlant, ils longeaient le public aligné tout autour du podium, des gens debout derrière les rangées assises et un moment donné, ils passèrent devant quelqu'un que l'ex-CRS connaissait. Un mec tout chauve, accompagné d'une brune bien conservée. L'ex-CRS dit au mec, “Ah, vous avez pu venir ? C'est bien.”

Le mec lui présenta la brune. “Mon amie, Linda Ponderoux, qui a eu la gentillesse de m'accompagner quand Albert-Abdel a décommandé à la dernière minute.”

Et là, arrêtez tout : warning, sirène, alerte rouge. Hassan avait bien entendu, là ? Le mec avait dit “Albert-Abdel” ? L'ex-CRS voyait bien qui c'était, en tout cas, puisqu'il était en train de répondre : “Oui, c'est bête qu'il ait eu un empêchement. Mais vous gagnez au change.”

Montrant la bonne femme et lui parlant à elle, maintenant. “Enchanté. Georges. Et Hassan, le chef de la sécurité de l'établissement.” Ils échangèrent des signes de tête. Le CRS demanda à la brune si le défilé lui plaisait.

Ils restèrent deux minutes comme ça à dire des conneries sur les chiens et les sapes, et puis se souhaitèrent une bonne soirée, Hassan n'écoulant que d'une oreille, trop occupé à gamberger. Quand le mec et la brune furent assez éloignés, il donna un coup de menton dans leur direction et dit, “C'est qui, lui ?”

“Un architecte. Je sais plus son nom.”

“Ah oui ? Tu le connais d'où ?” Disant ça d'un ton aussi relax que possible.

“Je l'ai croisé l'autre jour chez un mec dont il refait la villa. Je les avais invités. Mais le mec a pas pu venir.”

“Le mec qui s'appelle Albert-Abdel ?” Faisant comme si c'était le prénom qui l'intriguait. “Albert-Abdel ! T'es sérieux ? C'est le nom du mec ?”

“Absolument. Et encore, ça, c'est rien. J'ose pas te dire le nom de famille.”

“Si, vas-y.”

“Non, non. Oublie. On s'en branle. Aucun intérêt.”

Aucun intérêt ? Heu, ben non, justement. Le fait, là, que le CRS connaissait le bâtard, l'air même très au courant de son emploi du temps...

Trente-quatre

STEEVE NE SAVAIT PAS QUI C'ÉTAIT, les deux, là, que le roux bougnoulisé et le secrétaire tarlouze avaient ramenés en plus du grand bougnoule en chemise de nuit. Le mec et la blonde décolorée étaient français, mais “arrière-pays” au niveau fringues, avec des grosses chaussures et le gilet en polaire. Tu saurais me dire pourquoi sa mère avait ouvert la porte à cette bande-là ? Quelle connerie, putain, là, attachée à sa chaise, en peignoir mal fermé et des taies d'oreiller sur la tête, à chialoter dessous. “Stéphane ? C'est toi ? Qu'est-ce qui se passe ? C'est qui ces gens ?” Steve parti pour lui dire de fermer sa gueule, mais empêché par le roux bougnoulisé – l'autre, tout de suite, attaquant sur le thème d'où tu viens, il est où le million ?

Pourquoi il lui demandait où est le million, cet enculé ? C'est lui qui devait l'avoir, normalement. Est-ce que ça voulait dire qu'il l'avait pas ? Comment ça pouvait se faire ? C'est Bineladan qui avait changé d'avis à la dernière minute ? Mais, ce moment-là, le secrétaire ne serait pas là. Donc Bineladan avait bien sorti le million, mais c'est pas les bougnoules qui l'avaient ramassé ? Okay, c'était qui, alors ? Ça n'avait pas de sens, putain. “Quoi vous parlez, quel million ? Et qui vous êtes d'abord ?” Puis, se tournant vers Théo la tarlouze : “Et toi, là, qu'est-ce que t'amènes tous ces gens-là chez moi ? Ils font peur à ma mère !”

L'autre conne sur sa chaise se croyant autorisée à s'exprimer, de l'avoir entendu parler d'elle. “Stéphane, qui c'est ces gens ? Ils disent tu leur dois un million.” Putain, elle avait vraiment du bol qu'il avait deux fusils pointés sur lui, l'appeler *Stéphane* comme ça, devant tout le monde ! T'additionnais, elle allait prendre très cher dès qu'ils seraient tranquilles.

“Stéphane, dis quelque chose.”

Et elle recommençait en plus ! “Putain ferme ta gueule, là, m'appeler Stéphane. Ferme ta gueule, t'as compris ?”

Steve ensuite préférant parler au secrétaire plutôt qu'au roux : “Maintenant, dis à tes potes de baisser leurs fusils et de libérer ma mère. Je comprends rien ce que vous dites, je sais pas quoi vous parlez. Donc c'est pas la peine.”

“Ça va, arrête, tu vas me dire que c’est pas toi qui nous as attaqués au péage peut-être ?” Attaqué qui ? Quel péage l’autre parlait ? “Regarde, là, tu t’es même pas changé, donc dis-nous vite où t’as caché le million.”

Okay, donc ils – “*nous*”, c’est-à-dire le secrétaire, Bineladan et le bodyguard – avaient été attaqués. Et les deux autres, du coup, Bineladan et le garde, ils étaient où maintenant ? Ils étaient morts ? Steeve se retint de demander, sentant que ce n’était pas le moment, restant fixé sur l’essentiel : en l’occurrence, là, l’info comme quoi les autres s’étaient fait chouer le pognon. C’était pas une bonne nouvelle, ça. Non seulement ça, mais visiblement, en plus, ils pensaient que c’était lui qui l’avait pris – encore moins bonne nouvelle.

En même temps, en tenue de ninja, des lacrymos et le masque à la main en sortant de l’ascenseur, amuse-toi à nier. “D’accord. Alors là, je sais bien que ma tenue, le matos et tout ça, ça peut sembler bizarre—”

Coupé par le secrétaire : “Et toutes les questions que tu m’as posées sur eux !”, montrant le roux bougnoulisé et le grand bougnoule.

“Oui, ça aussi. J’admets.”

“C’était bien pour nous voler le million ou pas ?”

“Oui, je nie pas, c’est vrai, j’avais le projet, je vais pas vous mentir. Mais là, je vous jure c’est pas moi qui vous a braqué. Moi, toute l’après-midi, j’étais en planque près de la villa à monsieur Bineladan, attendre que eux ils repartent avec le million. C’est *eux* que je voulais taper, une fois qu’ils avaient récupéré l’argent. C’est pour ça que après, je suis allé poireauter pour rien près de leur local à viande pour les attendre. Je vous jure, là, je sais pas où est votre thune.”

La blondasse décolorée dit, “Tu jures, hein ?” Putain, comment elle était cheumo, elle !

“Oui putain, je vous jure, c’est pas moi.”

La blondasse décolorée dit, “Tu jures sur quoi, connard ?”, soulevant les taies d’oreiller qui cagoulaient sa mère, “Sur la tête de ta mère ?” Et là, pan, collant une beigne à l’autre. Une bonne droite, entre parenthèses, Steeve se faisant la remarque en connaisseur. L’autre, du coup, chialant carrément maintenant, faisant un bruit agaçant. La blondasse, elle, le fixait, l’air de dire, alors ? Stop ou encore ? Oui sauf que là mon pote, si elle savait, les mecs pouvaient y aller, pas de souci, l’autre était habituée à s’en prendre. Quasi tous les soirs ou presque. Déjà. Et puis surtout, même admettons que Steeve aurait su quelque chose, la blonde pouvait bien mandaler l’autre conne autant que ça lui plaisait, c’était sûrement pas ça qui allait le faire parler.

Le roux dit, “Ça suffit.”

Ils attachèrent Steeve mains derrière le dos comme sa mère avec

du gros gaffer. Et du gaffer aussi sur la bouche pour les deux. Elle l'énervant de nouveau, putain, à geindre en roulant de grands yeux paniqués. Après ça, ils mirent tout l'appart en bazar, vidant les placards et les tiroirs par terre.

Le roux dit, "On n'est pas bien, ici. Allons quelque part où on peut faire du bruit."

Ils les firent descendre sur le parking et les firent monter, sa mère dans un *Kangoo* avec un mouton peint dessus et lui à l'arrière de la *Corsa*, pendant que le secrétaire et le roux bougnoulisé fouillaient dans sa BM. Assez vite, ils revinrent, secouant la tête. Le roux dit, "Il l'a planqué autre part, mais c'est pas grave. Je te promets qu'il va vite nous dire où."

La blondasse décolorée s'amena alors avec d'autres taies d'oreiller qu'elle avait prises là-haut et en enfonça deux l'une sur l'autre sur la tête de Steeve. Tout de suite, Steeve voyait moins, du coup, c'est sûr, réduit à juste entendre le bruit du moteur qu'on démarrait et sentir la voiture qui se mettait en mouvement.

DANS UN FILM, HASSAN AURAIT EU UN PANNEAU devant lui accroché à un mur avec plein de trucs – photos, coupures de presse, etc. – punaisés dessus. Genre la fin de *Usual Suspects*, quand le flic percute que, depuis le début, Keyser Söze, en réalité, c'est Kevin Spacey – ou plutôt non, pire que ça : que c'est Kevin Spacey qui vient de l'inventer. Juste, là, dommage : il vient de partir. Et donc, dans un film, là, pour Hassan, la caméra irait d'un truc punaisé à l'autre, en zoomant sur certaines photos, certains noms, certains endroits de la carte Michelin de Nice et Monaco. Enfin non, d'ailleurs. Ça ne marcherait pas, le coup du panneau, parce que dans son cas, c'étaient plutôt des trucs audio qui étaient en train de tout à coup s'emboîter dans le bon ordre. Donc ce serait plutôt un plan fixe sur la tête de Hassan avec en *off* des petits bouts sonores de scènes d'avant, soit juste les phrases, soit carrément l'extrait complet, image et son, en flashback. En commençant bien sûr par le moment où l'architecte avait parlé d'Albert-Abdel au CRS et où l'autre avait dit ouais c'est bête qu'il ait eu un *empêchement*. Après, *cut to* le moment où le CRS avait dit à Hassan qu'il avait été motard, et du coup, qu'il touchait sa bille pour tout ce qui était moto au point de reconnaître les modèles rien qu'au bruit des cylindres. Hassan se souvenait, cette fois-là, s'être retenu, dire que lui, c'était les moteurs gonflés d'Audi et de BM, spécial pour les *go fast*, qu'il pouvait deviner juste en les entendant.

Retour au présent, image normale : Hassan, tout seul en retrait par rapport au reste du public du défilé de chiens, et là, de son point de vue, on zoomerait en subjectif sur le beau-frère beauf, Régis, au premier rang avec sa femme, comme d'habitude en train de se la jouer

comme si c'était lui le taulier, avec, en son *off* sur les images du mec applaudissant trop fort, la fois où Hassan avait demandé à une des filles : "Et c'est qui, là, le petit, à la porte avec moi ?" Et la réponse de la fille : "Régis ? C'est un ami de Greg, le patron d'avant. Et là, ce que j'ai compris, c'est le beau-frère du nouveau."

"D'accord. Et donc, il bosse ici ?"

"Non. La journée, il est genre fiscaliste, je sais pas quoi, à Monaco."

Après, pour bien montrer au spectateur que les trucs étaient en train de se connecter dans le cerveau d'Hassan, on aurait un gros plan fixe de son regard, et tous les éléments remixés en même temps, se couvrant les uns les autres : "Albert-Abdel... motard... Monaco... fiscaliste... Monaco... ait eu un empêchement..."

Juste après ça, on suivrait Hassan pendant que, d'un pas déterminé, mais en faisant quand même gaffe que personne le calcule, il passerait derrière le bar, puis, de là, dans la petite remise. Cueilli, une fois dans la pièce, par le raffut que faisait la machine à glaçons. Ensuite, Hassan devant la porte de la piaule du mec. Hésitant une seconde, puis tournant la poignée, puis entrant. Et là, une fois Hassan dans la chambre du mec, debout au pied du lit, en train de décider par où il allait commencer à fouiller, on couperait pour passer à une autre scène.

STEEVE S'ÉTAIT BIEN DOUTÉ QUE C'ÉTAIT LÀ QU'ILS LES EMMENAIENT, dans leur local frigo, sachant qu'il avait vu juste en entendant le déverrouillage d'une porte ventousée, puis en sentant le froid et l'odeur de viande crue autour. On lui fit lever les bras pour accrocher ses poignets en hauteur et alors seulement on lui enleva les taies qu'il avait sur la tête.

C'est bien ça : il était bras tendus, attaché à des cintres dans une chambre froide au milieu de carcasses de moutons. Sa mère, pareil, deux mètres plus loin, pendue aussi à un crochet. Toujours cagoulée, elle, mais par contre, dans le trajet, son peignoir s'était dénoué et là, elle était juste en culotte dessous. Putain, Steeve préférait regarder ailleurs. Déjà assez la honte de l'entendre pleurnicher, pas se farcir les gants de toilette et les bourrelets en prime.

Autour, il y avait tous les fils de pute qu'il avait trouvés en arrivant chez lui : le roux bougnoulisé, le grand bougnoule, le secrétaire tarlouze et les deux ruraux. De tous, c'était la blondasse rurale la plus enragée. Qu'à voir la façon qu'elle venait de lui arracher le gaffer de la bouche, comme si elle avait voulu lui emmener des morceaux de lèvres en prime. Ou bien comment elle lui parlait : "Ta mère, on va la *niquer* et on va se filmer avec les portables. On va la mettre sur Internet. Je te parie, le nombre de vues, elle va cartonner ta mère.

Alors ? Tu dis où est la thune ou bien ?”

Les mecs autour la laissaient dire, mais Steeve ne les sentait pas trop chauds, aucun, pour se taper sa vieille, là, vu l'état qu'elle était, plus la température qu'il faisait dans le frigo, pas flatteuse pour les skegs.

Steeve dit à la blondasse, “Mais vas-y, kenne-la, toi, qu'est-ce que j'en ai à foutre ?” De l'entendre, lui – style, son fils –, dire à des inconnus qu'ils pouvaient la violer, l'autre, laisse tomber, c'était fini, elle chialait carrément. Heureusement qu'ils lui avaient laissé le gaffer sur la bouche, je vais te dire. Sinon la crise qu'elle aurait fait. Steeve se tourna vers le roux bougnoulisé, avec sa gueule toute de traviole : “Le truc qui est sûr, je vais te dire, toi, ta daronne, personne va la violer. Qu'à voir ta gueule, clair que c'est un gros thon.”

Le roux hocha la tête, genre le mec qui prend sur lui pour garder son sang-froid. Aidé par la température dans la pièce, entre nous. Non, parce que ça caillait, putain, dans leur gourbi. Sans déconner. Tous, de la vapeur leur sortait de la bouche comme de la fumée de clope. Le roux dit, “Bougez pas. Je reviens.” Et il sortit du frigo, refermant bien derrière lui.

Ils restèrent donc comme ça : Steeve, sa mère, accrochés, et les autres qui regardaient.

Pour passer le temps en attendant le roux bougnoulisé, la blondasse insultait Steeve, disant putain, quel enculé c'était pas, on lui disait qu'on viole sa mère et lui qui s'en bat les couilles, limite même allez-y les gars, bonne bourre. Déjà tout à l'heure, ça lui avait rien fait que la blondasse la tape. Ça prouvait bien la merde que c'était, ça. Et ainsi de suite.

Steeve ne répondait rien, trop concentré à ne pas claquer des dents. Ah : la porte venait de rouvrir. Le roux bougnoulisé de retour avec une longue boîte rectangulaire. Revenu se planter devant Steeve, il l'ouvrit et en sortit une espèce de machette à bout carré. Putain, ça avait l'air coupant comme lame ! Le roux joua à la faire miroiter. “Tu sais ce que c'est, un chalif ?”

Là, le roux bougnoulisé parti à raconter comment il avait acheté le truc sur eBay à un vieux Feuje aux States – très cher parce que c'était super rare. En même temps, tant qu'il parlait, il ne se servait pas de son truc sur Steeve. Donc qu'il prenne bien son temps, surtout. Parce que ça rigolait plus là. Là, c'était plus juste gang-banguer l'autre et la filmer à poil. Là, c'était *lui*, Steeve, que le roux bougnoulisé avait au programme. Là, il disait que c'était écrit dans le “Saint Coran” : “Le voleur et la voleuse, à tous deux, coupez la main en punition de ce qu'ils se sont acquis, et comme châtiment de la part d'Allah, Allah est puissant et sage.” Alors déjà, ça, c'était pas vrai : Steeve avait vu une émission une fois, un curé musulman, un c'est quoi le mot, un imam,

qui expliquait qu'en fait, ça, c'était des conneries, couper les mains soi-disant aux voleurs. Allah avait jamais dit ça, c'était une mauvaise traduction en moderne de l'arabe de dans le temps : que "couper", ça voulait pas dire *trancher*, *amputer*, mais juste *inciser*, *faire une marque*, et que "main", ça voulait pas dire *main*, mais *outil*, je sais plus quoi. Bref que c'était une image, qu'il fallait surtout pas prendre ça au pied de la lettre. Juste, là, comment il allait le dire au roux bougnoulisé ? Oh putain, le grand bougnoule et le rural lui décrochaient les poignets. Steeve disait non, qu'est-ce que vous faites, arrêtez, cherchait à se débattre, mais les deux autres le tenaient bien, ces enculés. Putain, là, Steeve obligé de bien serrer son cul pour ne pas se chier dessus, tellement il était en panique, tout à coup. Pour de vrai, là. Pas une façon de parler.

Les deux autres, le grand bougnoule et le rural, lui bloquaient les bras tendus devant lui, présentant ses deux poignets attachés ensemble vers le roux bougnoulisé. Attends – l'autre n'allait quand même pas lui couper les deux d'un coup ? Le roux bougnoulisé, là, en train de dire : "Alors ? C'est ton dernier mot ?"

Steeve dit, essayant de ne pas trop crier, "Pourquoi c'est juste moi que vous accusez ? Pourquoi pas les deux autres qui étaient là aussi le jour que vous êtes venus pour parler du million ?"

Le secrétaire dit, "Quoi ? De quels deux autres tu parles ?"

"Là, le jour qu'ils sont venus voir monsieur Bineladan et que tu m'as dit c'est des relous, ils viennent lui taxer un million, il y avait aussi le petit, là, le pote de Greg à la boîte, comment il s'appelle, putain ?"

Le roux bougnoulisé dit au secrétaire, "De qui il parle ?"

Le secrétaire gonfla les joues pour dire qu'il ne savait pas.

Steeve dit, "Mais si, là, le petit qui était avec le CRS qui a repris *Le Kif*. Merde, comment il s'appelle, je l'ai sur le bout de la langue."

Le roux bougnoulisé dit, "Je vais te la couper, la langue, en plus des mains, tu nous dis pas tout de suite où t'as caché le million."

"Régis ! Voilà ! Régis. Le jour que Bineladan m'a dit de lui chiner Strauss-Kahn." Tout le monde le regardait, personne ne voyait le rapport, à part le secrétaire. "Ça, oubliez. C'était juste pour un plan boule de touze avec les stars. C'est pas le sujet. Mais là, ce que je dis, c'est le jour vous êtes venus pour taxer le million à monsieur Bineladan, il y a aussi eu le petit, là, Régis, et le CRS qui sont venus à l'hôtel."

Le roux bougnoulisé ne comprenait rien et semblait impatient maintenant de se servir de sa lame, mais le secrétaire, lui, percuta enfin de quoi Steeve leur parlait : "C'est exact, oui. Je me souviens. Il y avait ce type, là, qui travaille au cabinet."

Steeve l'aurait embrassé. Le roux bougnoulisé dit, "Mais *nous*, c'est *quoi* le rapport, là ? C'est qui ces mecs ?"

"*Monaco Equity Management*, là où Albert-Abdel fait gérer une partie de ses avoirs. Le comptable qui est venu à l'hôtel ce jour-là y travaille. Il était avec un autre type."

Steeve dit, "Le CRS de la boîte !"

Le secrétaire dit au roux, "Au début, j'ai cru qu'ils venaient pour le million que vous aviez demandé. Je n'en revenais pas qu'ils aient pu faire si vite."

Le roux bougnoulisé vénère après le secrétaire, maintenant. "Et donc ? Qu'est-ce que tu leur as dit ? Qu'est-ce que t'as raconté ?"

"Mais rien. C'est lui qui m'a dit, on s'est déjà croisés, je travaille avec Martine Moreno. Donc, je vous dis, sur le coup, j'ai pensé que ça avait rapport avec le million en espèces. Je venais juste de raccrocher avec elle vingt minutes plus tôt..."

Steeve sentait que les deux autres le serraient un tout petit peu moins fort. Putain, peut-être il allait passer à l'as, s'en tirer avec les deux mains attachées à ses bras.

Du coup, au tour de Steve de dire, "Et donc, qu'est-ce que t'as dit ?"

"Mais je ne sais plus. J'ai dû dire, ah bon ? Déjà ? Ou alors, il y a un problème avec le million ? Ou la banque a déjà réuni les espèces ?"

Le roux bougnoulisé dit, "C'est ce que je dis, t'as parlé du million."

Les rôles bien inversés, là. C'était Théo la tarlouze qui jouait en défense, maintenant. Steve dit, "Attends. Et eux, ils ont dit quoi quand t'as parlé du million ou de la banque ?"

"Mais rien. Ils n'ont rien dit. Peut-être le petit, là, comment tu l'appelles ?"

Steve dit, "Régis."

"Régis. Peut-être Régis a dit quelque chose comme le million, quel million ? Je ne sais plus. Mais c'est tout. Et de toute façon, s'il l'a demandé, je n'ai bien évidemment pas répondu. A la place, j'ai demandé ce qu'ils voulaient."

Steve dit, "Et l'autre, là, Georges Clounet ? Il a rien dit, lui ?"

Le roux bougnoulisé dit, "Attends, qu'est-ce que George Clooney vient faire là-dedans ?"

Steve dit, "Mais pas l'acteur. L'autre, là, le CRS qui était avec Régis. Crois-le pas si tu veux, mais le mec, c'est son nom." Se tournant vers le secrétaire, "*Lui*, donc, qu'est-ce qu'il a dit ?"

Le secrétaire, "Rien. C'est juste le petit qui a parlé. Mais dès l'instant qu'il travaille au bureau de Martine Moreno, c'est possible qu'il a su la date où le million allait être disponible. Et le dire ensuite à son copain."

Steeve dit, “Georges *Clounet* !”

Le roux bougnoulisé dit, “On le trouve où, alors, George Clooney ?”

Steeve dit, “Au *Kif* !”

Le roux bougnoulisé dit, “Mais c’est quoi, ça, encore ?”

VOILÀ : LÀ, HASSAN TENAIT LA PREUVE que c’était l’ex-CRS qui avait braqué le bâtard Ben Laden au péage. Hassan assez scotché, quand même. Se disant dans sa tête, mais non. Je le crois pas, putain ! Je le crois juste pas ! Georges Clounet, dis donc : *Ocean 15*, l’enculé ! *Ocean 16, 17*, même, tant qu’il y était !

Georges *Clounet* ! T’es sérieux ? E.T. à la fin, quoi ! L’ex-CRS blaireau qui pige rien à la Nuit. Et en réalité, l’enculé gros bâtard qui met tout le monde dans le vent sans laisser aucune trace !

Comment il avait fait son petit coup de pute en douce, là, le salaud. Champion du monde sournois, putain, Georges Clounet !

Sa mère, sans déconner ! Tu veux je te dise ? Georges Clounet, sa mère !

Trente-cinq

EN DÉFINITIVE, LE DÉFILÉ S'ÉTAIT PASSÉ SANS INCIDENT et le public avait l'air content en partant.

Un peu à l'écart, Georges regardait la belle Arabe et Gisèle discuter avec une petite poignée de gens restés féliciter et promettre des commandes.

Tout semblait sous contrôle. Du coup, rien ne s'opposait plus à ce qu'il s'absente une minute.

Aux toilettes hommes, il trouva Hassan debout face au lavabo, en train de se laver les mains. La mousse et l'eau dans le lavabo toutes noires. Georges dit, "T'as vidangé une bagnole ou quoi ?"

"Mon scooter. Il merde en ce moment."

"Ah bon ? Et là, ça va ? T'as réparé ?"

"Ouais pour ce soir ça ira, mais va falloir que je le porte au garage. Ou carrément que j'en change."

Georges alla se planter devant un des urinoirs et, tout en pissant, tourna la tête vers les lavabos où l'autre était toujours en train de se savonner. "Et donc, t'es bon en mécanique ?"

"Les bagnoles, non. Maintenant, avec toute l'électronique, faut être ingénieur. Mais un scoot, ouais, ça va."

Et là, tout en se rebraguettant, Georges fut le premier surpris quand il s'entendit dire, "Ça faisait partie de la formation que t'as reçue ?" Sorti tout seul. Tant pis. Ça le tracassait trop depuis que le ripou lui avait mis ça en tête. Tôt ou tard, il aurait voulu être fixé. Donc pourquoi pas tout de suite ? Comme ça, ce serait fait.

"Formation que j'ai reçue ? Quelle formation tu parles ?"

Debout à côté du gars et guettant sa réaction dans le miroir en face d'eux, il dit, "Le jihad. Al-Qaïda."

Le mec laissa tomber les épaules, puis secoua la tête. "Oh non. Pas toi !"

"Comment ça, 'pas moi' ?"

Le mec coupa l'eau, du savon toujours sur les mains et soupira. "D'où tu sors ça, putain."

"Le flic de l'autre soir qui est venu m'avertir à ton propos – entre

autres.”

“Je le crois pas, ça. C’est remonté jusqu’à toi cette connerie ?”

“C’est une connerie, donc ?”

“Non mais, tu m’as regardé ? Partir chez des tarés qui posent des bombes dans les écoles de filles ? Des mecs qui enculent les chèvres ? Merci ! C’est bon. Je suis pas vénère à *ce point-là* après ‘les Juifs et les Croisés’ !”

“Ben alors, là, le papier que le condé est venu me faire ? Ça sort d’où ?”

“C’est rien. Juste, pendant six ans, j’ai bossé dans un club d’Air, en banlieue de Belfort.

Georges fit une grimace, montrer qu’il ne suivait pas.

“Airsoft. C’est du *paint-ball*, si tu veux, mais sans peinture. Des mecs qui jouent à la guerre avec des répliques d’armes.”

“Okay. Et donc, comment on passe de ça à une répute de jihadiste ?”

Le mec, Hassan, soupira et dit, “Okay, je vais essayer de la faire aussi courte que possible. Il y a dix ans, en juin, j’ai eu mon BTS chimiste. Mais juste après, pan ! 11 Septembre ! Donc chimiste et reubeu, je te raconte pas les entretiens d’embauche – quand j’en décrochais un. Parallèlement à ça, j’étais *gamer* assez atteint.”

“C’est-à-dire ?”

“Accro aux jeux vidéo. Surtout ceux de tir subjectif qu’il y avait à l’époque : *Counter-Strike*, *Delta Force*. Et donc, un jour, j’étais comme ça dans un magasin de jeux, checker les nouvelles parutions et un mec, un vieux, vient acheter du matos pour l’Airsoft. Il connaissait le mec de la boutique, donc nous voilà partis les trois à discuter. Et ça se trouve que le mec recherche un assistant pour les tournois d’Air qu’il organise dans l’Est, sur un site militaire laissé à l’abandon. Moi, il se passe tellement rien niveau taf, je dis au mec que ça me chauffe. Le mec me regarde, il me dit, pourquoi pas, on essaye.”

Georges hocha la tête pour indiquer que, jusque-là, il suivait.

“Une fois sur place, les conditions sont roots, le boulot est dur, mais le mec est carré. Ancien adjudant. Lui c’est, tu fais le job ou pas. Point barre. Au moins ça, c’était *clean*.”

La mousse de savon gris foncée était en train de sécher sur ses mains. Georges n’allait pas l’interrompre pour lui dire.

“Et donc on aménage la ruine, un ancien fort d’infanterie de la fin du XIX^e, pour servir de parcours. Le mec m’apprend les armes, comment les entretenir et tout. Tous les matins, footing, close combat, comme si je faisais mon service, mais en cours particuliers. En plus, tout ce qui est explosions, mon BTS chimie, je gère pas trop mal. Et donc, on fonctionne bien comme ça. Du coup, parfois, quand il

manquait un mec dans les équipes, je complétais. C'était comme mes jeux vidéo d'attaque, si tu veux, mais presque en vrai, donc je kiffais. Le seul point noir, parfois, c'était certains des clients. Des mecs banquiers, avocats, patrons de PME, les mecs, ils mettaient un treillis et du noir sur la gueule et c'était plus les mêmes. Ils avaient de la colère à dépenser, je peux te dire ! Limite s'ils auraient pas aimé se shooter à balles réelles ! Et donc, un coup, comme ça, il y a un gros con – un publicitaire, je me souviens – qui me dit : 'Nous, on est les Navy Seals et toi, Hassan, tu fais le taliban.' J'avais envie de lui dire d'aller se faire enculer, mais vis-à-vis du boss, je pouvais pas. Lui et ses potes qui bossaient dans la com, c'était des habitués. Donc j'ai dit oui. J'ai fait le taliban, ou le *hadji*, comme ils disaient, pour leur faire plaisir. Obligé de les laisser gagner, ces fils de pute, en plus. Alors que je te dis pas comment j'aurais pu te les dégommer fastoche un à un, vu comment je connaissais le terrain et les armes. A la fin du week-end, j'ai pas regretté, note bien. Ils m'ont laissé deux cents euros. Et le pli a été pris. Chaque fois qu'ils venaient, les mecs, je faisais le jihadiste et je les laissais gagner. Ils l'ont dit à d'autres clients et j'ai plus arrêté. Je me faisais un max de thune. Et puis le patron a eu des problèmes de santé. Le pancréas, donc t'as compris. Trois mois, c'était plié. Moi, du coup, je suis rentré sur Paname et là, alors que je voulais monter une affaire tout ce qu'il y a de réglo, je me suis retrouvé embrouillé niveau thunes avec pile les mauvais lascars, obligé de disparaître du jour au lendemain, venir ici me planquer en attendant de retrouver la somme. Mais ça c'est encore autre chose."

On dérivait du jihad, là. Georges dit, "C'est la version courte, ça ?"

"Non mais c'est pour que tu comprennes. Et donc j'arrive ici, mon pote Samir m'embauche et me trouve une coloc avec un Français de souche converti à l'islam – quand je dis converti, c'est pas juste à moitié. C'est salafiste hardos, comme souvent ces mecs-là. Sauf que le prix qu'il me louait la piaule, je te cache pas, ça me sortait bien de la merde. Donc j'emménage et un jour, mon coloc, me prend le chou à me dire qu'est-ce que je faisais avant ? Je sais plus exactement, mais en gros, pour vanner je lui dis : 'Je faisais le jihadiste.' Il dit, 'Non ?' Je lui dis, 'Oui, dans un camp d'entraînement avec des gros mythes' – un truc comme ça. Moi, pensant aux *warriors* du dimanche. Mais je vois qu'il comprend que le camp est au Soudan ou je sais pas, au Yémen. Ça me fait marrer, je me dis, je vais le laisser délirer un petit peu. Sauf, avant que j'ai le temps de dire à l'autre que c'était des conneries, à la salle de prière de Samir, certains des mecs ne me regardaient plus pareil. J'ai compris que mon coloc avait ouvert sa bouche. Au début, j'étais vénère. Mais après, j'ai compris que certains parmi les plus relous, coloc en tête, l'idée que je rentrais d'Afghanistan, ils gardaient leurs distances et ça m'allait très bien. Mais, pour peu que t'as un mec

des RG qui traîne à la mosquée, cherche pas plus loin : ton keuf tire ça de là. Mais moi, je te le dis : je suis pas plus jihadiste que toi.”

Entre ce que disait le mec, là, Hassan, qui lui avait botté tout de suite, et la parole du ripou qu’il n’avait pas senti d’emblée, Georges était tenté de suivre son instinct.

L’autre avait remis l’eau à couler et recommencé à se frotter les mains. Georges dit : “Frotte pas trop fort, quand même. Va pas te blesser non plus.”

Quand il sortit des toilettes et revint dans la salle, les gens étaient partis mais la belle Arabe derrière le bar, occupée à se servir une coupe.

Bienheureux au jeu dans l’après-midi, peut-être qu’il allait faire mentir le dicton idiot et l’être aussi en amour le soir.

IL L’AVAIT DÉJÀ DIT, ÇA, QU’IL ÉTAIT “CONTENT POUR ELLE”. Trois fois, au moins. Djamila, tant pis, décidée à le lui faire remarquer s’il le redisait encore.

Ne restaient plus comme derniers retardataires que Gisèle et son mari, le Reubeu de la sécu qui avait aidé le CRS à remballer ce qui pouvait l’être, en attendant demain que les loueurs de matos viennent démonter le podium et la tente.

Djamila était curieuse de voir s’il allait tenter quelque chose, profiter de l’excitation autour du défilé et des trois coupes qu’elle avait bues pour la retenir sur place après le départ des autres – la faire revenir, plutôt, après avoir fait semblant de partir. Amusée, en fait, de le voir si empoté.

Là, de toute façon, Gisèle et son mari venaient de les interrompre pour dire qu’ils allaient rentrer. Djamila dit que, elle aussi, elle y allait. Gisèle et elle s’étaient déjà embrassées et serrées dans les bras plusieurs fois depuis la fin du défilé, mais elles remirent ça de bon cœur.

Elle embrassa Régis, puis dit au CRS qu’elle allait chercher son sac et sa veste. Il allait encore laisser passer l’occase, cet idiot. Djamila à la fois déçue et soulagée en entrant dans la remise pour prendre ses affaires. Surtout soulagée, en fait, contente, à cette heure-ci, de ne pas avoir à chercher les mots pour refuser sans trop vexer. Soulagée aussi de ne pas avoir été exposée, du coup, à, va savoir, la tentation d’accepter.

SI SEULEMENT IL ÉTAIT MOINS TIMIDE, AUSSI ! Enfin, timide dès l’instant qu’il avait le béguin pour la fille qu’il draguait. Là, terminé. Toutes les situations chaudes – parfois même chaudes bouillantes, on

va dire – où Georges s'était trouvé en trente ans de service : violences urbaines, ambassades prises d'assaut, checkpoints rebelles au milieu de nulle part avec *une* diplomate à ramener intacte de l'autre côté – toujours, sang-froid, calme, sens de l'initiative et de l'organisation. Tiens, là, sans même chercher plus loin, le plan de cet après-midi : toute la prépa nickel. S'être souvenu qu'à Tbilissi, il y a un an, le Kistine Dokkou Oumarov lui avait parlé d'un frère émigré sur la Côte d'Azur. Trouver et brancher le mec – *Rustam* Oumarov – pour qu'il fournisse la moto. De préférence *trail* de bonne cylindrée, au cas où il aurait fallu faire un peu de hors piste, et si possible immate en Italie – le mec assurant impec derrière, en fournissant une Yam XT250 de l'année précédente, volée à San Remo. Puis, après, au péage, plier l'affaire en tout juste vingt secondes : la fusée de détresse dans l'habitacle de la Rolls, le jet dans la gueule des mecs, choper le sac, se l'accrocher autour du cou et trissos. Ça, no problem. Il pourrait le refaire, là, tout de suite, sans changer sa fréquence cardiaque. Que pécho la belle Arabe, par contre...

Un million en liquide, t'aurais pu croire, ça donnait de l'assurance à un homme.

Ben preuve que non, pas tant que ça, en fait.

GISÈLE ET SON MARI ÉTAIENT DÉJÀ PARTIS quand elle revint, veste sur le dos et sac en bandoulière. Le Reubeu de la sécu aussi avait fini et enfilaient son blouson. L'ex-CRS l'accompagna jusqu'à la sortie. Tu vas voir qu'il allait lui redire qu'il était content pour elle. Juste avant d'ouvrir la porte sur l'extérieur, il dit, "Il y a juste un truc. Tout à l'heure, le flic m'a notifié la fermeture administrative de l'établissement. Donc je ne pense pas qu'on va ouvrir ce week-end. Vous allez pouvoir vous reposer de toute la prépa du défilé."

"Ah merde."

"Oui, c'est chiant."

"Et il n'y a pas de, comment ça s'appelle, de recours ? Je sais pas, un moyen de contester ?"

"Il y a. Mais là, ça sert à rien."

"Merde, alors. Je suis désolée."

"C'est comme ça. Et puis bon, ça n'a pas non plus que des mauvais côtés."

"Ah bon ?"

"Non. Par exemple, si on est fermés, du coup, vous ne pouvez plus travailler ici."

"Ah bon ? C'est un 'bon côté', ça ?" Faisant l'idiote, mais presque sûre de savoir où il allait.

"Ben oui. Si vous ne travaillez plus ici, ça veut dire que vous n'êtes

plus mon employée.”

“Exact.” Voilà. Elle avait deviné juste. Pas si mal, en fin de compte, son approche. Bon esprit, dans le principe, en tout cas.

“Et du coup, rien ne s’oppose plus à ce que je vous invite à dîner un de ces soirs. Par exemple demain. Ou samedi – puisqu’on ne travaillera pas...”

Elle ne répondit pas tout de suite, le regardant avec un petit sourire, faisant durer exprès, pas juste pour le fun de le voir mariner. Aussi pour être bien sûre de ce qu’elle allait répondre. Pas s’embarquer non plus n’importe comment dans l’euphorie d’un soir de défilé. Il avait recommencé à parler, du coup, et était en train de dire : “Mais peut-être vous avez déjà d’autres plans. Là, c’est sûr que je vous dis ça un peu dernière minute. On peut faire ça un autre soir de la semaine prochaine, si c’est plus commode pour vous.”

Elle allait dire que non, demain ou samedi c’était bien. Mais la porte sur l’extérieur s’ouvrit. Gisèle était de retour – à croire qu’elle s’était juré de les interrompre toujours au moment où il aurait pu se dire un truc. Son mari suivait derrière.

Gisèle dit, “Il y a des 4×4 en travers qui bloquent la sortie du parking. Là, tels qu’ils se sont mis, on ne peut pas rejoindre la route.”

Son mari, Régis, dit, “C’est Patrick et ses copains. Je crois bien que Trillard aussi est avec eux.”

Et c’est là que les lumières s’éteignirent, comme si les plombs venaient de sauter – ou que quelqu’un venait de couper le courant.

Trente-six

ILS LES AVAIENT DÉCROCHÉS, LUI ET SA MÈRE, et coupé le gaffer aux poignets – la blondasse du coup remettant le peignoir de l'autre comme il faut, cacher un peu la misère.

Steeve dit, “Vous allez à la boîte, là, non ? Hein, vous allez au *Kif* ? Emmenez-moi, putain !”

Le roux bougnoulisé dit, “Pourquoi on t’emmènerait ?”

“Parce que ! L'autre, je peux pas le saquer. Si vous le torturez, je veux être là pour voir. Je peux aider, même, si vous voulez.”

Ça, d'une part, c'était pas un bobard qu'il voulait être dans le coup pour faire souffrir l'enculé de Clounet. Mais surtout il voulait être là quand ces connards allaient trouver le million.

Le roux bougnoulisé ne répondit rien, occupé à ouvrir la boîte en bois pour ranger son grand couteau juif. Steve dit, “Faut l'emporter, ça, hein ? A la discothèque ! Vu que c'est lui le voleur, c'est lui qu'il faut couper la main !”

Peut-être de l'entendre encourager comme ça à amputer le mec, le roux bougnoulisé finit par hocher la tête et dit, “D'accord”, puis fit un geste pour donner le signal du départ.

Du coup ils étaient tous en route vers *Le Kif*, maintenant, sauf sa mère qu'ils avaient fait le petit détour pour déposer, au lieu qu'elle rentre toute seule pieds nus en robe de chambre. Mais sinon, ni le roux bougnoulisé, ni la blondasse ne lui avaient fait d'excuses pour les claques dans la gueule. Juste, à la résidence, quand elle était descendue du *Kangoo*, le grand bougnoule qui avait dit, “On est désolés, madame. C'était comment ça s'appelle, une erreur.” Elle avait hoché la tête et était entrée dans l'immeuble avec la clé de Steve. Le rouquin avait dit au grand bougnoule de rouler et ils étaient repartis, les deux voitures, vers Tésauris.

Ils arrivaient, là. Juste après le rond-point, Steve dit au grand bougnoule de faire gaffe, ça allait être sur la droite. “Tu vois, le bas-côté, le panneau allumé marqué *Le Kif* ? Enfin là, il est éteint, mais tu le vois quand même ?”

Le grand bougnoule dit, “Il y a des voitures qui bloquent l'entrée.”

Steeve se pencha en avant pour mieux voir et de fait, le passage goudronné pour entrer sur le parking était barré par des 4 × 4 et une Peugeot stationnés en travers. Des mecs traînaient autour, appuyés contre les carrosseries, comme s'ils attendaient un truc.

Steeve dit, "Vas-y, rapproche-toi, que je vois qui c'est."

Une fois plus près, Steve reconnut le grand Négro, et l'autre enculé de flic, Trillard, qui discutaient à l'écart. Qu'est-ce qu'ils foutaient là, comme ça, à attendre dehors dans le noir ? En même temps, Steve était content de les voir. C'était déjà mieux que d'être tout seul avec le roux bougnoulisé et la blondasse sadique.

Steeve dit, "C'est bon. Je les connais. C'est les anciens videurs."

Le roux dit, "Et pourquoi ils sont là, à bloquer le passage ? C'est pour nous empêcher de reprendre mon argent ?"

Oh l'autre, hey ! "*Mon argent*" ! Ecoutez-le, lui ! "Non non, t'inquiète. Le million, ils sont même pas au courant. Laisse-moi leur parler. Tout va bien se passer. Mais surtout, vous, vous bougez pas. C'est des mecs très nerveux, ils ont le gun facile, tu vois ce que je veux dire ? Si tu veux pas que ça finisse en bataille, t'attends que je revienne, on est d'accord ?"

Le roux bougnoulisé clairement pas jouasse de voir Steve reprendre un peu de contrôle. "Je te préviens, t'essayes de me doubler, là – il tapota le couvercle de la boîte sur ses genoux avec son couteau juif dedans –, je t'ouvre le ventre et je te déroule les intestins."

"Il y a pas de soucis. Il va pas y avoir d'embrouille. Juste, là, il faut que tu me laisses faire, sinon, les mecs que c'est en face, ça peut très vite partir en live. Donc, sois patient, reste en dehors. Et tes élèves aussi, les deux, là, appelle-les au portable, dis-leur bien, pas bouger une oreille. Je gère."

Sans le regarder, le roux lui fit signe de dégager avec la main, se la jouant désagréable pour sauver la face, mais en descendant de voiture, Steve se dit qu'il tenait peut-être un moyen de revenir au score.

RÉGIS AVAIT DIT, C'EST DÉJÀ ARRIVÉ UNE FOIS, l'enseigne au bord de la route qui avait fait disjoncter. Du coup, en s'éclairant avec les téléphones portables, Georges et Hassan étaient allés voir au compteur électrique si c'était juste les plombs. Mais non, tout avait l'air normal.

En s'éclairant aussi avec son téléphone, la belle Arabe, elle, était allée chercher une lampe torche derrière le bar. Là, ils étaient tous les cinq regroupés et c'est Gisèle qui la première dit, "Et évidemment, j'ai pas de réseau."

Hassan dit "Moi non plus. D'habitude, j'en ai un peu."

Régis dit, "C'est quoi ton opérateur ?"

"Bouygues. Et vous, ça passe ?"

“Moi je suis SFR et j’ai rien.”

Georges dit, “Orange. Que dalle.”

La belle Arabe secoua la tête pour dire que elle non plus, elle n’avait pas de connexion.

Régis dit, “Quand je pense qu’on paye des abonnements pour ces merdes.”

Georges dit, “Là, les trois en même temps, c’est qu’il y a une couille. C’est pas normal.”

Les autres restèrent quelques secondes en silence et Hassan dit, “Au fait, le fixe, peut-être qu’il marche.”

La belle Arabe était la plus près, donc c’est elle qui passa derrière le bar pour décrocher. Mais dans l’obscurité, ils l’entendirent dire, “Aucune tonalité.”

Elle revint jusqu’à eux et dit, “Ça commence à craindre, là, non ?”

STEEVE SE FAUFLA ENTRE LES VÉHICULES, notant au passage les deux chiens encagés à l’arrière d’un *Touran* Volkswagen. Il fit un signe de tête aux anciens videurs du Kif, Rachid, Idris, le Feuje, Franck, et encore un autre Reunois, sans qu’aucun ne lui réponde. Arrivé à la hauteur du flic et du grand Négro, il pointa derrière lui le monospace où étaient enfermés les chiens, et dit, “Alors les dogs, ça l’a fait ?”

Le flic et le Négro échangèrent un regard, comme pour voir qui allait répondre, et le Négro dit, “Pas encore.”

“Ah bon. Pourquoi ?”

Le Négro fit une grimace agacée. “Il y a eu un imprévu. On n’a pas pu les utiliser comme on avait dit.”

“C’est cool. J’ai rien raté, du coup. Et, je veux dire, là, vous faites quoi ?”

“On était sur le point d’aller trouver le mec, là, discuter un petit peu.”

Le Négro donna un coup de menton vers le flic. “Ouais. Bad Lieutenant, là, veut lui lâcher les chiens dessus. L’autre l’a bien énervé, ce soir.”

Steeve dit, “De fait, il est énervant, comme mec. Moi, chaque fois je l’ai vu, j’étais vénère après.”

Le flic dit, “Tu sais ce qui m’énervé chez lui ? Le fait qu’il s’énervé jamais, justement. Toujours la jouer comme ça, le genre que rien n’atteint. Sauf, le pit et le rott à lui bouffer les couilles, il sera moins zen, déjà.”

Le Négro dit à Steve, “Tu vois ? Il l’a énervé.”

Pour ce que Steve pouvait voir d’où ils étaient, le parking était vide. “Il est tout seul dedans ?”

Le flic dit, “On a checké derrière. Il reste trois bagnoles et un

scooter. Patrick dit qu'il a reconnu les tires de la serveuse arabe à grosses loches, celle du petit comptable et la Porsche de Greg. Le deux-roues, on sait pas qui c'est."

Steeve dit, "Et qu'est-ce qu'ils foutent, là, tous dedans à cette heure-ci ?"

"Ils jouent à Gilbert Montagné. On leur a coupé le courant et le téléphone terrestre." Le flic montra un coffret EDF en plastique planté dans le talus, le couvercle grand ouvert. "Le temps qu'EDF envoie des gars remettre le coupe-circuit, ça va prendre deux trois heures, on sera déjà barrés."

"Clair."

Puis le flic montra l'espèce de borne WiFi noire à quatre antennes posée sur le capot de sa Peugeot. "Et ça, c'est le brouilleur GSM qu'on utilise pour les cérémonies, empêcher que ça sonne pendant le discours du maire. Donc là, dans le noir, plus de fixe, plus de portables, crois-moi, ils doivent commencer à faire de l'huile."

"Grave."

Le grand Négro dit, "Et toi au fait, pourquoi t'arrives que maintenant ? C'est quoi, là, les mecs dans les caisses de blaireaux ?"

"C'est des bougn— c'est des Arabes et des mecs de l'arrière-pays."

"Oui mais c'est qui ? Pourquoi tu les amènes ?"

"Ils veulent péter la gueule du CRS."

Le flic dit, "Aussi ? Putain, bientôt, cet enculé, faudra prendre un ticket."

Le Négro dit, "Ben dis-leur, ce soir, le mec est déjà booké. On était là en preums. Donc ils peuvent dégager."

C'est là où Steeve, plus le choix, allait être obligé de parler du million à ces deux enfoirés. Jouer le flic et le grand Négro brutal contre le roux bougnoulisé sadique. Voir s'il aurait plus de chances de récupérer une partie du million avec eux qu'avec l'autre. Et juste là, dis donc, signe du destin, carte "chance", comme au Monopoly, le flic dit, "Attends, là, je tiens plus, faut que je pisse avant le match."

Il commença à s'éloigner. Steeve attendit qu'il soit à une dizaine de mètres et dit, baissant un peu la voix, "Tu le répètes pas à l'autre, là", montrant Trillard de dos, "mais la raison que les autres veulent défoncer le CRS, c'est qu'ils pensent qu'il a un million cash planqué à l'intérieur."

Le grand Négro fit la grimace avant de dire, "C'est quoi ce mythe ?"

"C'est ce qu'ils disent. Donc c'est pour ça que je leur colle au cul : pour être là, si c'est vrai, quand ils le récupèrent, au cas où il y aurait moyen de leur piquer."

Le grand Négro, fallait lui laisser ça, dès que c'était de la maille

étalée sur la table, réfléchissait très vite. Là, il hocha la tête et dit juste, “Et donc ?”

“Donc toi, je t’en parle parce que t’es mon ami. Mais pas la peine de partager en quinze non plus. T’es pas d’accord ?”

L’autre, Trillard, revenait en se rebraguettant. “Putain, ils sont encore là tes blaireaux ? Tu veux que je leur parle ?”

Le grand Négro répondit à la place de Steeve. “Non. En fait, on va les laisser faire. Ils vont fatiguer le mec, comme ça. Nous on passera derrière. Crème. Posé. Détente.”

“T’es sûr ?” Le flic pas complètement con non plus, se demandant pourquoi le Négro changeait soudain d’avis. Reniflant le plan chelou.

“Mais ouais. Tu vas voir. Les chiens, ce sera le bouquet final. Voyons déjà ce que ceux-là vont lui faire. Rachid ! Franck ! Bougez les caisses, laissez passer les mecs.”

Pendant que les deux écartaient les 4 × 4, Steeve retourna à la *Corsa* et se pencha à la vitre arrière. Le roux bougnoulisé dit, “T’as vu le temps que t’as mis ? Tu te fous de moi ? ”

“Woh ! Au lieu de gueuler, tu devrais dire merci. Là, j’ai ramé pour qu’ils nous laissent passer” – glissant le *nous* en douce. “Eux aussi, ils sont là pour défoncer le mec, encore une autre affaire, qui a rien à voir avec la nôtre.” Insistant bien sur le *nôtre*.

Le passage était dégagé. Le roux fit comme s’il n’avait rien entendu et dit au grand bougnoule, “Allez, roule.” Sans dire à Steeve de monter en voiture et de venir avec eux, exactement comme Steeve avait prévu qu’il allait faire.

Il regarda l’Opel et le *Kangoo* entrer sur le parking et rouler tout doucement vers le bâtiment.

PAR LE JUDAS PERCÉ DANS LA PORTE PRINCIPALE, Georges et Hassan se relayaient pour surveiller ce qui se passait trente mètres plus loin, à l’entrée du parking. Georges avait reconnu le petit racketteur à côté du grand videur black et du flic ripou. Quatre autres lascars attendaient, debout près des 4 × 4, sans compter ceux qui devaient être dans les deux autres voitures, trop loin pour que Georges puisse dire combien ils étaient exactement. Bref, minimum, une dizaine, sans doute armés. Eux, ils étaient trois – deux et demi, plutôt, parce que Régis... Plus deux femmes à protéger. Et, de mémoire, comme armement, un gourdin électrique rangé dans un tiroir.

Il laissa la place à Hassan. Le front collé à la porte, l’Arabe dit, “Putain, en fait, c’est *Alamo*, là. Ou celui – avec John Wayne, aussi. Comment c’est le titre.” L’air pas plus stressé que ça, lui, pour le coup. “A un moment, ils sont tous là, ils chantent.”

Par réflexe, Georges dit, “*Rio Bravo*.”

“Voilà. *Rio Bravo*.”

Un gars de son âge qui connaissait comme ça ses classiques en westerns, c’était bon esprit. Juste, après, le timing. Peut-être qu’il ne mesurait pas bien la différence avec ses parties de guéguerres.

Georges dit, “Moi, c’est pas les westerns que ça me fait penser. Plutôt la fois, en Afrique, suite aux dessins de Mahomet dans *Charlie Hebdo*, t’avais un millier de gus autour de l’ambassade à brûler des drapeaux. On les avait fait reculer un chouïa à coups de lacrymos. Mais ça n’allait pas suffire très longtemps. Donc j’étais au téléphone avec un contact de la police pour dire que rien à foutre, le premier qui atteignait la porte, c’était un acte de guerre en territoire français, on l’allumait à balles réelles. Finalement, ils avaient envoyé assez de flics et dispersé les gus au canon à eau. Mais bon, on bandait que d’une, quand même.”

“Tu m’étonnes.”

“Ceci près, que là, j’ai pas de flic en ligne pour demander des renforts. Et pas de balles réelles à proposer non plus.”

“Oui mais bon.”

“Mais bon quoi ?” Le mec commençait à énerver. C’était bien de ne pas paniquer, mais t’as un juste milieu.

“Une boîte de nuit, en principe, on devrait trouver de quoi fabriquer des cocktails.”

Trente-sept

LES LAMPES QUI ÉCLAIRAIENT LE PARKING en temps normal étaient HS, là, d'avoir coupé le circuit au niveau du compteur. Mais c'était pleine lune ou pas loin. Donc ça, plus les lampadaires de la quatre voies toute proche et les phares des deux bagnoles, du spot où ils étaient allés se poser, Steeve, le flic, le Négro et son staff étaient comme au spectacle : sur le flanc du bâtiment, assez loin pour ne pas être éclaboussés, assez près pour tout voir ce qui se passait.

Après avoir fait le tour une fois pour repérer les issues, le roux bougnoulisé et les ruraux s'étaient réparti le boulot : à l'avant, l'éleveur et sa blondasse attaquaient la porte principale au pied-de-biche – gênés dans leurs mouvements par les armes qu'ils portaient en bandoulière : fusil pour la blonde, mais le mec, lui, carrément, pistolet-mitrailleur – les lascars du Négro pas d'accord pour dire si c'était un Uzi ou alors un *MAC-10*. Le secrétaire tarlouze, lui, tu penses bien, au chaud dans le *Kangoo*, laissant les ruraux faire le taf.

A l'arrière, du coup, c'était le grand bougnoule et le roux bougnoulisé qui avaient garé leur Opel toute pourave bien en face de la sortie de secours, feux allumés pour s'éclairer pendant qu'ils essayaient de forcer la serrure.

Sauf que, surprise : alors qu'ils étaient en train de s'exciter dessus, la porte s'ouvrit et les deux se retrouvèrent poussés en arrière, projetés à terre par un jet d'eau hyper puissant. Quelqu'un, Steeve presque sûr que c'était l'autre enfoiré de CRS, leur kärchérisait la gueule à la lance d'incendie.

Ouche.

Comme ça, plein pot dans la figure, ça devait quand même piquer. En plus, le CRS visait la bouche et le nez exprès, leur faire bien boire la tasse, cet enculé, le roux bougnoulisé roulé en boule pour échapper au grand jet dans sa gueule, incapable de se relever.

Et puis, quand même, s'arrêtant juste avant de noyer le mec, le CRS détourna le jet. Le grand bougnoule ramassa le roux et le ramena à l'Opel. Il le cala à l'arrière, claqua la portière et alla se mettre au volant. En faisant marche arrière, il manqua de s'emplâtrer la Nissan *Micra* garée dans son dos. Puis, contournant le bâtiment, il passa

devant Steeve, le flic, le Nègro et son équipe, tous morts de rire, et alla se ranger à l'avant de la boîte au même niveau que le *Kangoo* des ruraux.

La blondasse et son mec étaient encore en train de galérer sur la porte principale. En entendant l'autre voiture, ils durent penser que le roux avait un truc à leur dire et reculèrent jusqu'à l'Opel pour voir ce que c'était.

Pile-poil l'erreur à ne pas commettre. Dès qu'ils furent loin de la porte, elle s'ouvrit, et là, au lieu du jet d'une lance à incendie, c'est une flamme – enfin, un truc allumé – qui, *vrriiirrouf*, fendit l'air en direction des bagnoles.

Splash ! Il y eut un bruit de verre brisé, juste après, *schusssshh*, un souffle de feu qui démarre et juste après, des flammes enveloppaient tout l'avant du *Kangoo*. Les autres avaient fabriqué des bombes russes, là, les bouteilles avec un chiffon allumé dans le goulot.

Note, l'avantage, c'est que là, les flammes sur le capot, on voyait mieux ce qui se passait, tout de suite. Par exemple, le secrétaire tarlouze en mode totale panique, éjecté de la tire, traçant tout ce qu'il pouvait en direction de la route. Usain Bolt, tout à coup, la salope. Allez hop : un de moins. Celui-là, de lui-même, il "quittait l'aventure".

Bonne idée de s'arracher, d'ailleurs, parce que là, *vrriiirrouf* ! *Splash* ! Un deuxième cocktail russe venait de s'écraser sur le *Kangoo*. Sur le pare-brise ce coup-ci. Putain, le mec était champion de basket, ou quoi ? Que des tirs à trois points. Steeve sûr que c'était le bougnoule formation Al-Qaïda. Tu le crois, ça, qu'en plus de kamikaze, ces enculés, ils travaillaient le lancé franc ?

Le mec de la blondasse, lui, avait empoigné son pistolet-mitrailleur et allait arroser la porte, mais il dut mettre trop de temps à déverrouiller une sûreté ou une connerie comme ça, parce que, avant qu'il ait eu le temps de commencer à tirer, *vrriiirrouf* ! Un troisième truc allumé était déjà parti du bâtiment pour, *splash*, venir s'exploser juste à ses pieds. Pas direct sur lui, mais assez près pour qu'il soit tout éclaboussé et que *scchusssshh*, ses chaussures et le bas de son pantalon prennent feu. Normal : le mec se mit à hurler, sautant sur place, tapant les pieds, pour essayer d'étouffer les flammes qui montaient jusqu'à ses genoux.

Hey ! Pour le coup, c'est là, dis donc, que la lance à incendie aurait été utile. C'est bête : elle était de l'autre côté. Donc là, l'autre gros blaireau de rural toujours en train de cramer, les jambes en feu et personne pour savoir lui éteindre. Ah si, quand même : le grand bougnoule, moins con qu'il avait l'air, en fait, qui venait avec une couverture pour étouffer les flammes. Sauf que bon, le temps qu'il intervienne, l'autre devait avoir les pieds et les mollets déjà bien attaqués. Même à vingt mètres, Steeve l'entendait gémir. L'un des

videurs dit ça allait faire mal pour lui enlever les pompes, le plastique fondu sur les orteils et tout. Son collègue dit, tu m'étonnes et ils se claquèrent les paumes, morts de rire. Steeve, le grand Négro et le flic échangèrent une moue de connaisseurs. C'était bon, là. C'était pas du virtuel.

Donc le rural n'était plus en état de marcher. Et, pas se mentir, son *Kangoo* avec le mouton peint dessus plus en état d'aller bien loin non plus. Okay, sur le capot et le pare-brise, les flammes faiblissaient. Mais par contre, plus bas, le feu avait bien pris sur les pneus – donc attaquait par en dessous.

Steeve dit, "Si ça atteint le réservoir, ça fait quoi ? Ça explose ?"

Le Négro dit, "Non, ça c'est dans les films. Ce que ça va faire, c'est juste se mettre à cramer dix fois plus fort partout dans la bagnole."

Le flic dit, "A force, ils vont faire rappliquer les pompiers, ces cons-là."

Le Négro dit, "Mais non. Dans deux minutes, tu vas appeler le central, dire que t'es sur le coup. Pas la peine qu'ils envoient une voiture. Tu gères."

"Et le feu, là ? Ça crame longtemps, une tire. Si t'as des blaireaux qui la voient depuis la route et qui appellent ?"

Le Négro dit, "Oui, c'est pour ça : on va l'éteindre."

Le flic dit, "Ah oui ? Avec quoi ?"

Le Négro donna un coup de menton vers la boîte. "Dedans, ils ont tout ce qu'il faut. Destresse. Profite du spectacle."

Sur le parking, le grand bougnoule venait d'installer l'éleveur à l'arrière de l'Opel. Sa blondasse essayait de caser son gros cul à côté de lui. Le roux bougnoulisé, lui, engueulait le grand bougnoule, visiblement pas content de voir la bagnole transformée en ambulance. Le grand bougnoule écartait les mains, l'air de demander ce qu'il était censé faire d'autre.

T'y penses, le roux bougnoulisé était une vraie raclure, putain : sans le grand bougnoule, l'autre aurait sans problème laissé le rural par terre se démerder tout seul avec ses jambes brûlées. Là, rien à dire : pour le coup, Steeve obligé de respecter.

Ça y est : ils étaient tous dans l'Opel qui manœuvrait vers la sortie.

Le grand Négro claqua dans ses mains pour attirer l'attention de tout le monde avant de dire, "Bon okay, ça suffit. Assez rigolé."

GEORGES AVAIT AIDÉ HASSAN À ALIGNER DES BOUTEILLES SUR LE BAR. Vodka, rhum ou whisky, du sucre, des flacons de produits d'entretien, et des seaux à champagne pour y faire ses mélanges. Voyant ça, la belle Arabe avait dit, "Attends : on a aussi les bidons d'essence de l'autre, quand il voulait foutre le feu. Ils sont dans la

réserve.” Hassan avait dit, “Excellent. Fais péter.”

Et là, Georges l’assistait, lui passant les bouteilles quand il les réclamait.

Les deux filles, elles, déchiraient des torchons pour faire les mèches.

Régis, lui, comme d’habitude, c’était moins clair à quoi il servait. Quoique, si. Il éclairait avec la torche, là – mais bon, Régis, quoi : le faisceau pas forcément dirigé où il fallait au bon moment.

Georges dit, “Tes recettes, là, tu les sors de ton BTS chimie ?”

L’autre dit, “Non. C’est dans l’autre sens. C’est d’avoir fait le con à mélanger des trucs étant même qui m’a donné envie de faire chimiste. Qu’est-ce que tu crois, mon pote ? Où j’habitais, tes collègues se pointaient, on savait les recevoir. Cocktails et petits-fours. Cocktails, surtout.”

“Tu sais quoi ? Je préfère pas savoir.”

Donc entre ça et la lance à incendie, ils avaient repoussé un premier assaut.

A présent, ils fabriquaient encore autre chose. Juste le mec, Georges et la belle Arabe avec la torche, Gisèle et Régis, eux, partis faire le pet chacun à une issue.

Sur le comptoir, des bouteilles d’eau à moitié vidées, dans lesquelles le mec, Hassan, versait des clous, des petites vis, même des punaises, trouvées dans la remise ou les tiroirs derrière le bar. A côté, il avait la boîte en polystyrène contenant les bâtonnets de neige carbonique qui n’avaient pas servi pendant le défilé.

Hassan dit, “La neige carbo, on la mettra dans les bouteilles au tout dernier moment. Après, une fois que la bouteille est rebouchée, c’est dur à dire combien de temps ça met à exploser. Cinq secondes, dix secondes, ça sera un peu au pif. Mais, un rayon de cinq six mètres, ceux qui se trouvent à portée, les clous et les punaises, je peux te dire, ça risque de leur rayer un peu la carrosserie. Avec en plus le bruit qui s’entendra de la route. Normalement, ça devrait faire rappliquer la cavalerie.”

Le mec western, décidément, dans ses références. Sauf, là, même si c’était pour la bonne cause, ça faisait drôle à Georges de le voir fabriquer de la *dirty bomb* comme si de rien n’était. Et si, en réalité, c’était l’histoire de *Airsoft* à Belfort qui était du pipeau ?

Georges dit, “On dirait que t’as fait ça toute ta vie, des bombes artisanales.”

L’autre dit, “Tu vas pas recommencer ! Passe-moi le sucre, plutôt.”

Là, le mec avait trouvé du désherbant, un gros baril vert en carton, Georges se demandait bien à quoi c’était censé servir dans une boîte de nuit.

Régis, que Georges avait envoyé surveiller l'arrière depuis la sortie de secours, revint leur dire, "Hey, ça s'agite, derrière. Il y en a qui rôdent près des bagnoles."

Hassan dit, "Quand ils approcheront, on lâchera ça, chlorate de soude et sucre. La fumée que ça fait, ils ne verront plus rien. Du coup, on balancera les bombes et là, dans le brouillard, t'en as peut-être certains qui se prendront les punaises."

Et là, dans le noir, derrière eux, ils entendirent une voix répéter : "Les punaises ? C'est pas sympa, dis-moi."

Ils tournèrent la tête et la belle Arabe – Djamila – dirigea la torche en direction de la voix.

Georges vit alors sa sœur, le bras tordu dans le dos par Patrick, le grand Black, collé à elle et derrière eux, un des ex-videurs, le flic ripou et le petit racketteur. La brochette infernale.

Le grand Black dit, "Bonsoir. Ce serait possible de boire un dernier verre ?"

Trente-huit

AH. ÇA Y EST. LA LUMIÈRE ÉTAIT REVENUE.

Le faux Booba avait envoyé deux de ses gars avec des extincteurs s'occuper du *Kangoo* et dit au condé, lui, d'aller remettre le courant et d'arrêter le brouillage des portables. Et puis, tant qu'il y était, checker avec son central si personne n'avait prévenu les pompiers ou une tire de patrouille. Le condé visiblement pas fan de recevoir des instructions devant tout le monde, mais malgré tout sorti avec les autres sans discuter.

En s'éclairant aux portables et à la lampe torche, le faux Booba et les deux lascars restants les avaient tous fait asseoir sur les banquettes. Les mecs pointant chacun un gun sur Hassan et le CRS. Moins sur leurs gardes vis-à-vis des meufes, ou du beau-frère beauf, là, Régis. Lui, le faux Booba lui avait juste agité des clés sous le nez.

“Le jeu que tu cherchais l'autre fois ? Je devais le rendre à Greg et puis j'ai pas eu le temps. Il était mort.” Faisant semblant de les rendre et puis juste quand le beau-frère beauf tendait la main, hop ! les remettant dans sa poche. “Tu sais quoi ? C'est plus simple que je les garde – puisqu'ici, ça va être chez moi.”

Le CRS, lui, restait cool, laissait venir, comme Hassan l'avait toujours vu faire. A ceci près que, si les autres étaient là pour son million, il était dans la merde.

Avec la lumière rétablie, le faux Booba s'était approché du comptoir et inspectait les bouteilles alignées dessus. Il se retourna vers les banquettes et fit une moue impressionnée. “C'était Bagdad, votre affaire !” Hassan le vit pointer dans sa direction. “C'est toi qui as fabriqué ça ? Oui, forcément. Avec ton entraînement.”

Et allez ! C'était reparti.

“T'étais pas bien, là-bas ? Qu'est-ce t'as besoin, venir te foutre dans la merde ici ?”

Comme un keuf en gardave, en fait : laisser le mec parler, attendre qu'il ait fini. Mais là, le Reune sosie de Booba interrompu : le condé et les deux autres videurs étaient de retour.

Le condé dit, “C'est bon. Il y a bien un blaireau qui avait appelé le

standard pour signaler un véhicule en feu sur le parking du Kif, mais j'ai dépluggé à temps en disant que c'était réglé. Qu'il ferait jour demain pour les constatations."

Le Reune dit, "Okay."

Le condé dit, se tournant vers les banquettes, "Dites, vous avez utilisé toutes les bouteilles pour faire des bombes ou il y a encore moyen de boire un coup ?"

Le Reune dit, "Ah oui, tiens ! Pourquoi pas ? Célébrer le changement de direction !"

Le condé dit, "Allez, faites péter les magnums de Dom-Pé !" Claquant dans ses mains, puis faisant tourner son index en l'air.

Le Reune dit, "Attendez, pour trinquer, il faut être au complet, que notre ami Steevy soit là. Où c'est qu'il est Steevy ?"

Le Reubeu debout à un mètre de Hassan, celui qui pointait un Glock vers lui, dit, "Je l'ai vu passer derrière la scène à l'instant."

Le faux Booba tout à coup l'air contrarié de ne plus avoir le Kéké dans son champ de vision. Hassan presque sûr de savoir ce que le Kéké était en train de faire : il cherchait le million. Moyennant quoi, si ça défrisait le grand Reune, c'est que le Kéké l'avait mis au courant. Donc mauvaise limonade. Les autres, eux, non. Rien dans leur attitude n'indiquait qu'ils soupçonnent la présence d'une patate en liquide quelque part dans le bâtiment.

Le grand Reune dit, "Servez à boire. J'arrive."

Il s'en alla le long du podium. Dès qu'il fut éloigné, le condé prit le relais, caïd par intérim. D'abord, il dit aux deux femmes d'aller chercher à boire, accompagnées d'un des lascars, pour surveiller. Puis il vint se planter devant Clounet.

"Tu sais les chiens que je t'ai montrés ? Initialement, c'était pour le défilé. Mais il y a eu un bug, ils ont pas participé. Enfermés dans un coffre depuis, t'imagines ? Je me dis, là, on pourrait les laisser se dégourdir les pattes. Sauf, comme il y a plus les filles, pourquoi ce serait pas toi qui les promènes en laisse ? Juste, sans muselière. Du coup, j'espère, t'as un meilleur feeling avec les bêtes qu'avec les gens, parce que si tu leur fais le même effet qu'à moi, ils vont te déchirer."

Le deux femmes revenaient, la cousine à longs cheveux portait une énorme bouteille noire et verte dans un seau à glaçons géant, l'ensemble devait peser une tonne. La sœur de Clounet, elle, tenait un plateau, avec des coupes dessus. Un, deux, trois... six ! Elle n'avait compté que le condé, les videurs et le Reune sosie de Booba.

Le condé leur montra une table basse au milieu d'un carré de banquettes voisin de celui où le CRS, Hassan et le beau-frère beauf étaient assis.

Les deux videurs qui n'étaient pas occupés à tenir Hassan et le CRS

en joue s'installèrent alors là où les deux femmes étaient en train de disposer la bouteille et les verres – penchées sur la table basse, donc fatalement, les décolletés un peu entrebâillés et le tissu sur les culs un peu plus tendu, les deux mecs à quelques centimètres, fixant ça avec des petits sourires.

L'un des deux, le Reunois, écarta les bras sur le dossier et allongea les jambes avant de dire, "Tu sais quoi ? J'avais toujours rêvé de faire ça."

Le Reubeu à un mètre de Hassan avec le Glock pointé dit, "Faire quoi ?"

"Privatiser une discothèque, comme ça, rien que moi et mes collègues, des meufes qui te servent et tout."

Entre-temps, les deux femmes avaient fini d'installer tout sur la petite table et s'étaient reculées, attendant sans doute le retour du faux Booba pour ouvrir la bouteille. L'autre videur assis dit, "Mais alors, les serveuses, question tenue, il faut qu'elles fassent un effort ! C'est trop coïssos, là !"

Hassan se dit que c'était en train de partir en couilles, là.

Le premier dit, "Ouais ! Dessapez-vous ! Gardez juste la comment ça s'appelle, la lingerie et les pompes !"

Le Reubeu debout près d'Hassan dit, "Ouais, là, faites voir ce que vous avez en dessous."

Et là, peut-être pour montrer aux lascars que s'il voulait, il n'était pas non plus le dernier pour la déconne, le condé dit, montrant la sœur du CRS, "Attends. La vieille cagole, là, ton avis, slip ou string ? Tu paries combien ?"

Ah oui. Là, pas de doute. C'était bien en couilles que ça partait.

AUTANT QUE C'ÉTAIT POSSIBLE avec juste son portable comme lumière, Steeve avait d'abord inspecté sous le comptoir, sous l'évier, même les placards réfrigérés. Zobi. Enfin, zobi, non – l'un des tiroirs, il avait retrouvé le couteau papillon que le bougnoule Al-Qaïda lui avait confisqué, la fois qu'il était venu avec les bidons d'essence. Ça ne réglait pas tout, mais bon. Le sentir dans sa poche, il allait déjà mieux.

Après, il avait regardé dans la petite pièce derrière, là où le CRS dormait. Fouillé l'armoire, sous le lit, et le sac de voyage, mais rien qui ressemble à l'argent. Même pas dans le petit coffre trouvé ouvert avec rien d'intéressant dedans. Dans la réserve, pareil : pas de trace du million. Obligé de faire ça trop vite, c'était le problème. Pour être bien, il aurait fallu tout vider, tout sonder, les cartons, les caisses, les recharges. Par exemple, là, ni dans la piaule, ni dans la réserve, il n'avait trouvé sur quoi monter pour soulever les plaques du faux plafond. Il allait falloir revenir avec un escabeau.

Le seul autre endroit du bâtiment équipé d'un faux plafond était les toilettes. Donc là, il était debout sur le rebord des lavabos, chez les dames, à promener le faisceau de son iPhone sur les câbles et les gaines, sans repérer quoi que ce soit qui ressemble à un sac ou à des paquets de pognon.

Rien chez les dames, ni dans les chasses d'eau, ni au plafond. Donc il passa chez les messieurs. Même topo : inspection des chasses, puis debout sur les lavabos, la pointe des pieds, faire gaffe à pas se viander, soulever une des plaques, la faire glisser, passer la tête, le portable et inspecter.

Regard à droite. Regard à gauche. Et merde. Quelqu'un venait d'entrer.

Il entendit la porte se refermer et la voix du grand Négro dire, "Qu'est-ce t'as à fouiller, depuis tout à l'heure ? Tu crois je te vois pas ?"

Steeve se dégagea la tête du plafond et dit au grand Négro en dessous – pour une fois qu'il était plus haut que lui : "Toi, tu me vois, c'est pas grave. C'est les autres que c'est mieux qu'ils se doutent pas."

Steeve remit la plaque en place. Il descendit des lavabos. Entre-temps, le grand Négro était allé se planter en face d'un des urinoirs. Sans se retourner, tout en pissant, il dit, "Okay. Et donc ?"

"Et donc quoi ?"

"Fais-moi la fiche. D'où-ce que tu sors que le bolos, là, il a un million planqué ?"

"Bon, c'est un peu compliqué, mais en gros, c'est des sales afistes, des intégrissés, si tu préfères – tu sais ceux qui étaient là tout à l'heure, le roux et l'autre. Eux, t'as un mec qui devait leur filer un million pour financer leur truc. Sauf que le mec, le million, cet aprême, il se l'est fait taxer en route. Et il y a de fortes chances que ça soye le CRS qui a fait le coup, à partir d'un tuyau que lui a refile le petit, là, qui était pote avec Greg, Régis."

Le Négro était en train de se la secouer. Il tourna la tête vers Steeve et fit une grimace. "T'as raison : c'est compliqué."

"Je t'avais dit. C'est pour ça, je voulais pas rentrer dans le détail. Qu'en fait, là, le seul truc intéressant, c'est, si le mec a la thune, soit on la trouve, soit on lui fait cracher où c'est qu'il l'a planquée. Mais pour l'instant, autour, on est quand même toujours un peu nombreux, tu vois ce que je veux dire ?"

L'autre s'était rebraguetté et se lavait les mains.

"C'est pour ça, depuis dix minutes, je fais tout pour baisser la tension, repartir du bon pied avec le bolos, tout ça pour que dans une heure, max, on reste seuls avec lui, toi et moi, mais sans que Trillard ou mes gars commencent à flairer un rat. Tu comprends ?"

Le grand Nègro ne dit rien et se mit les mains sous le séchoir. Le truc se mettant à faire un raffut mon pote. Inutile de chercher à discuter tant que ça marchait. Impossible de s'entendre.

Quand il eut enfin les mains sèches, ils sortirent des toilettes et regagnèrent la salle. Sauf que dans la salle, là, c'était juste l'hallu.

Le grand Nègro soupira et dit, "Putain c'est pas vrai ! On peut pas vous laisser seuls deux minutes. Dès que j'ai le dos tourné, tout de suite, ça dégénère."

AU CENTRE HOSPITALIER D'ANTIBES, devant l'entrée des urgences, cette grosse vache de Francine de Souche s'était trouvée bien embêtée avec leurs armes à feu, à elle et son mari. Kader Abdelaziz l'avait aidée à décider. "Tu vas pas entrer dans l'hôpital avec un fusil et une mitraillette, ils vont appeler les flics. Laisse-les là, je te les rendrai demain."

Elle l'avait regardé, l'air méfiant. A côté d'elle, son mari gémissait toujours. "T'as intérêt ce qu'ils soyent pas abîmés ni rien. Francis, son Uzi, même moi il aime pas trop que j'y touche."

"Qu'est-ce tu veux que je les abîme ? Moi et Moktar, on n'est pas des gros ploucs du Mercantour, on chasse pas le porc sauvage à l'arme automatique."

"Oui mais bon. Je sais ce que je dis."

Furieux d'avoir dû les conduire elle et son mec à l'hôpital – tout ça, la faute de Moktar qui avait joué les secouristes –, Kader aurait aimé lui défoncer la tête à coups de crosse, cette truie, voir si ça abîmait le fusil de lui éclater les dents, mais il l'avait laissée dire, du moment qu'elle dégageait enfin avec son grand brûlé et les laissait, Moktar et lui, vite retourner à la boîte de nuit.

Mais même là, dis donc, il avait fallu attendre – Moktar, évidemment, se sentant obligé de donner un coup de main, partant à l'intérieur chercher un fauteuil roulant pour l'autre, prenant ensuite bien son temps pour l'installer dedans. Allez ! Leur faire perdre encore trois ou quatre minutes !

Une fois remonté en voiture, Moktar avait demandé ce que Kader voulait faire. Kader avait gardé son calme et dit qu'ils retournaient à la discothèque – demandant juste, si possible, à ce qu'ils ne traînent plus en route, à partir de maintenant, que chaque minute comptait.

Moktar, à voir, pas enchanté par l'idée, mais démarrant.

Kader lui, trouvait que tout compte fait, les choses ne se goupillaient pas si mal. Les deux ploucs de souche qu'il avait eu la mauvaise idée d'enrôler étaient hors jeu. Donc perdaient tout droit à être rémunérés. Aucune raison d'écorner le million de dix pour cent quand il l'aurait récupéré. Par contre, ils avaient eu la bonne idée de

laisser leurs armes à feu.

Donc là, ils roulaient en direction de Nice sur l'ancienne RN7.

Kader dit, "Ils nous auront bien fait perdre du temps, ces deux crétins !"

Moktar dit, "*Macha' Allah*. Ce qu'Allah a voulu. C'était le *Mektoub*."

Kader préféra ne rien répondre. Après ça, ils roulèrent en silence un petit moment, cette RN7 qui n'en finissait pas, un feu tous les deux cents mètres, rouge à chaque fois. Kader bouillait.

Juste en sortant d'Antibes, Moktar se racla la gorge et dit, "Là, mon frère, ce que je vais dire, tu vas pas être content."

Allons bon. Qu'est-ce que l'autre allait lui sortir, encore ? "Quoi ?"

"C'est pas ma faute, mon frère. On a roulé toute la journée, chaque fois t'étais super pressé, il n'y avait pas le temps de s'arrêter, tu me stressais sur l'heure et tout. C'est vrai ou pas ?"

"Oui et donc ?" Voyant venir le coup et se disant, oh non.

"Là je suis sur la réserve."

Oh si. "Depuis longtemps ?"

"Depuis qu'on est partis du local tout à l'heure pour aller à la discothèque."

"Donc là, les trajets qu'on a faits, il ne doit plus rester...", préférant ne pas finir la phrase.

"Plus beaucoup, non."

"Okay et c'est quoi la station la plus proche ouverte à cette heure-ci ?"

"Ça va être les pompes à carte bleue 24/24 du *Géant Casino* à Villeneuve-Loubet, sur la route du bord de mer."

Ils venaient juste de passer la gare de Biot. Pendant qu'il calculait la distance, Kader trouva qu'il y avait quelque chose de changé, tout à coup, dans le bruit du moteur : il faisait moins de bruit. Il ne faisait *plus* de bruit. La voiture avançait toujours, mais en roue libre à présent.

"Putain, me dis pas..."

Moktar fit une grimace de douleur et hocha la tête.

Kader dit, "Je le crois pas putain."

Encore cent mètres comme ça et Moktar laissa glisser le véhicule sur le bord du trottoir. Regardez-le, ce grand con, bien respectueux du code, qui venait de mettre ses warnings avant de dire, "T'inquiète mon frère. J'ai le bidon cinq litres derrière. On est à quoi ? A peine deux kilomètres. Le temps, faire l'aller-retour, trois quarts d'heure, maximum, on est repartis. Je t'emmène à la discothèque comme tu m'as dit, mon frère, pas de problème."

Pendant que ce crétin parlait, Kader réfléchissait. Avec les deux

armes à feu, il y avait bien la possibilité de *carjacker* une voiture au feu rouge, sortir le conducteur et s'en aller avec son véhicule. Mais en fait, non, tu regardais bien, ça aussi, c'était galère, les flics qui allaient s'y mettre et tout.

Juste quand Moktar ouvrait la portière pour aller prendre le bidon dans le coffre, Kader lui montra le voyant des feux de détresse qui clignotait.

“Eteins ça, putain !”

“Mais non. C'est pour qu'on nous voie de loin, pour éviter de—”

“Eteins ça putain ! C'est quoi l'idée, crétin ? Dans une heure, quand tu reviens avec tes cinq litres d'essence, tu veux qu'elle démarre pas parce que t'as plus de batterie ? Hein ? C'est ça ?”

Moktar soupira, coupa les warnings et descendit de voiture. Kader l'entendit qui prenait les armes sur la banquette arrière pour les ranger dans le coffre. Kader se dit, et si je tuais Moktar, là ? Ça ne m'avancerait à rien. Mais putain, ça me ferait du bien.

Ça y est. Le grand mou avait pris son bidon en plastique rouge et partait devant, à pied, sur le bas-côté, en direction de Villeneuve-Loubet.

Kader laissa échapper un cri de rage, détacha sa ceinture et sortit de la voiture, claquant fort la portière.

L'autre avait déjà bien vingt mètres d'avance, forcément, avec ses grandes guiboles.

Kader l'appela. “Hé !”

Pas de réponse, l'autre continuant à s'éloigner à grandes enjambées.

“Hé ! Attends-moi putain !”

Kader força l'allure, se refusant à courir, par dignité, mais bon ! Si l'autre avait ralenti un peu, aussi ! Au lieu, là, d'augmenter son avance à chaque foulée.

“Putain tu pourrais m'attendre, là, merde ! Tu fais exprès ou quoi ?”

Quand même ! Ça y est. L'autre s'était arrêté et retourné pour regarder Kader rattraper son retard, attendant qu'il soit rendu à sa hauteur pour lui dire, “Excuse-moi, mon frère, je savais pas que tu venais aussi.”

“Ah non ? Tu pensais quoi ? J'allais rester seul comme un con dans ta voiture pourrie ? A ton avis, là, le fait que tu sois si abruti, ça aussi c'est le *Mektoub* ? Ou ça vient un peu de toi, aussi ?”

Moktar ne répondit rien, restant planté là, son bidon rouge à la main. Kader se souvint alors du *hadith* qui disait, “ce quelqu'un qui t'insulte, toi, ne l'insulte pas. Tu seras récompensé et lui en pâtira”. C'est ça, là, que ce grand con était en train d'essayer de lui faire. Le

pousser à bout et se donner ensuite le beau rôle de la victime à ses dépens.

Kader Abdelaziz tendit la main vers le bidon. D'abord surpris, Moktar hésita. Kader agita la main en signe d'impatience. Moktar lui présenta le bidon. Kader l'attrapa et dit, "On partage la corvée. C'est normal. Moi je le porte à l'aller, tu le porteras au retour." Trouvant que ce geste venait compenser les injures qu'il avait proférées. "Allez ! En route." Et tant qu'il y était, il ajouta en fin de sa phrase : "... mon frère." Et se mit à marcher.

Trente-neuf

LE GRAND NÉGRO SOUPIRA ET DIT, “PUTAIN C’EST PAS VRAI ! On peut pas vous laisser seuls deux minutes. Dès que j’ai le dos tourné, tout de suite, ça dégénère.”

De fait, là, Steeve, forcé d’admettre, la scène était *too much*.

Le CRS était debout, un calibre au bout du bras tendu droit devant lui, le bougnoule Al-Qaïda debout, pareil le bras tendu droit devant lui, un gun au bout, les deux, leurs guns pointés dans la même direction : vers le flic et les deux videurs, le Reune et le Feuje, qui eux, pareil, étaient debout, avec leurs calibres sortis, tenus à bout de bras devant eux, pointés en sens inverse, vers le CRS et le bougnoule Al-Qaïda.

Rachid, ce con de bougnoule et Idris, l’abruti de Reunois, avec qui Steeve avait canardé les bouteilles quinze jours avant, étaient par terre à gémir comme des merdes. Rachid, à ce que Steeve pouvait voir, avait l’épaule déboîtée et le coude cassé. Le Reune, lui, juste le poignet pété, apparemment, mais avec la main droite qui pendait comme si c’était juste par la peau qu’elle tenait au bras. C’était gore, putain.

Et pour finir, les deux bonnes femmes, là, la Beurette et la mature bronzée, elles, debout un peu à l’écart. Le seul encore assis, c’était le Régis – du coup, l’air encore plus con que d’habitude, tout seul, au milieu de la banquette, mains sur les cuisses, avec les yeux comme des billes, pendant qu’autour de lui tout se barrait en sucette.

Voilà, c’était ça le tableau quand le grand Négro et Steeve étaient sortis des toilettes et revenus dans la salle.

C’ÉTAIT ALLÉ ASSEZ VITE, mais si Hassan avait dû le reconstituer, ça aurait donné ça :

Le Reunois qui était assis avec le condé et l’autre mec sur la banquette du carré d’à côté avait dit à la sœur du CRS de se déshabiller et de se dépêcher sinon ça allait mal aller pour elle.

Bon.

Logique : juste après qu’il avait dit ça, tout le monde regardait la bonne femme, voir comment elle réagissait, si elle allait le faire.

Tout le monde, sauf le Reubeu chargé de surveiller Hassan qui, lui, continuait à le fixer et à pointer son Glock, à deux mètres de lui, prêt à réagir si Hassan tentait un truc.

Automatiquement, comme le mec le fixait, normal : Hassan soutenait son regard, question de principe, pas être celui des deux qui allait baisser les yeux le premier.

Du coup, il faudrait qu'Hassan lui demande à l'occasion, mais peut-être c'était ça, en réalité, qui avait déclenché le CRS : le fait que l'attention du Reubeu en charge de Hassan soit concentrée sur lui et donc laissait au CRS deux ou trois secondes avec juste "son" Reunois à lui à gérer.

Sauf que du coup, lui, dès l'instant qu'à ce moment-là, justement, il était occupé à soutenir le regard du videur reubeu, Hassan n'avait pas pu voir ce qui s'était passé exactement, entendant juste dans son dos le crac de l'articulation qui céda, sans même tout de suite savoir que c'était ça, et aussitôt après, le hurlement de douleur du Reunois.

Bien sûr, le Reubeu qui tenait Hassan en joue avait entendu aussi et, par réflexe, levé les yeux vers son copain en train de hurler. Autrement dit, relâché sa surveillance juste assez pour que Hassan lui attrape le poignet d'une main, fasse vriller le bras pour orienter le coude vers le haut, et là, mon pote, pile au milieu, de tout son poids, *craaaak* aussi, le bras du mec disloqué au niveau de l'articulation, l'un des cris les plus aigus qu'Hassan avait entendu de sa vie, Hassan récupérant le Glock pendant que le mec tombait.

Jusque-là, que du bon. A ceci près que, le temps que Hassan disloque le coude du mec et récupère son arme, les trois autres, sur le carré à côté, avaient eu celui de réagir au premier cri : les trois s'étaient levés et avaient sorti leurs propres calibres, pointés vers le CRS et donc maintenant aussi sur Hassan, de telle sorte que voilà : là, on va dire, ils étaient ambiance John Woo. Le CRS et Hassan qui braquaient les trois autres et les trois autres qui les braquaient en retour, bras tendu, à pas trois mètres de distance. Manquaient juste les colombes volant au ralenti.

A la place, c'est le Reune sosie de Booba et le petit Kéké qui venaient de réapparaître ensemble et le Reune qui venait de dire : "Putain c'est pas vrai ! On peut pas vous laisser seuls deux minutes. Dès que j'ai le dos tourné, tout de suite, ça dégénère."

Ce que, dans le contexte et vu la puissance de feu accumulée et prête à donner, Hassan ne put s'empêcher de trouver assez cool.

PATRICK, L'EX-CHEF SÉCU, DIT, "Sérieux, là, c'est quoi ce cirque ? A quoi vous jouez comme ça, tous ?"

Sans cesser de fixer le flic ripou en ligne de mire du Sig qu'il avait pris au videur après lui avoir retourné la main, Georges dit, "T'as une remarque à faire, tu la fais à tes gars et ton ami poulet, là. Ils voulaient que les dames se déshabillent, sinon, ils allaient les dessaper de force. Derrière, tu veux mon avis, ils comptaient pas en rester là."

Toujours sans l'avoir dans son champ de vision, Georges entendit le mec soupirer à nouveau avant de dire, "C'est vrai, ça ?"

Il y eut un moment de flottement, avec le flic et les deux videurs qui faisaient soudain penser à des gamins pris en faute, le flingue toujours pointé, mais en fait aucun d'eux pressé de répondre en premier.

Georges entendit l'ex-chef sécu dire, "J'ai posé une question. C'est vrai ce qu'il dit ?"

Là, le flic dut penser que, contrairement aux deux videurs, il était de taille à tenir tête au Black car il finit par dire, "Weuoh, ça va. C'était pour rigoler."

Georges entendit l'ex-chef sécu dire, "Pour *rigoler* ?"

"Oui ben c'est bon. On pensait pas à mal. On lui aurait rien fait. C'était juste comme ça, pour mettre une bonne ambiance."

L'ex-chef sécu ne répondit rien. A la limite de son champ de vision, Georges le vit aller se planter devant Gisèle et l'entendit lui dire, "Excusez-les, madame. C'était abusé, là, l'attitude qu'ils ont eue. Mais vous inquiétez pas : dans deux minutes, vous allez rentrer chez vous avec votre mari. Il y a pas de problème."

Personne pour l'instant n'avait baissé son arme. L'ex-chef sécu vint se placer entre les deux rangées de flingues qui se faisaient face. Casse-cou le mec, soit dit en passant, parce que sur un malentendu, en une seconde, ça pouvait virer Beyrouth. Il tourna d'abord la tête du côté de Georges et de Hassan, puis vers ses deux videurs et le flic, et là, en les fixant, dit, "Vous avez l'intention de rester longtemps comme ça ? A force, quelqu'un va finir par vraiment être blessé, en plus des deux par terre."

Là non plus, personne ne bougea.

L'ex-chef sécu dit au flic et à ses deux sbires, "Allez, rangez-moi ça."

A regrets, avec une lenteur calculée, les deux videurs rangèrent leur arme, glissée dans le pantalon au niveau des lombaires.

Le flic se trouvait à présent seul à pointer une arme vers Georges et Hassan. Il soupira, secoua la tête, leva les yeux au ciel et rengaina dans le petit holster qu'il avait accroché à la ceinture.

L'ex-chef sécu adressa un coup de menton à Georges. Georges baissa son arme. Hassan l'imita.

Le mec dit, "Voilà. C'est bien mieux comme ça. Bon, au départ,

j'étais parti pour trinquer tous ensemble. Mais là, je pense que vous serez d'accord, ça ne veut plus rien dire. Vu comme certains ont gâché l'ambiance." Il marqua un temps. "Donc voilà ce qui va se passer à la place. Monsieur et madame Régis vont tranquillement rentrer chez eux. Allez-y. Vous pouvez partir."

Il y eut un flottement, Régis et Gisèle, chacun son tour, se tournant vers Georges. Il hocha la tête. Régis se leva et alla rejoindre sa femme, lui passant la main sur la joue, puis derrière les épaules pour la reconforter, comme si c'était lui qui avait sauvé la situation.

Gisèle dit qu'elle avait son manteau dans la chambre de Georges. Régis et elle partirent le chercher.

L'ex-chef sécu se tourna vers la belle Arabe. "Toi aussi tu vas pouvoir y aller. Mais d'abord, qu'on soit clairs : tout à l'heure, l'Arménien, j'ai pris sa requête en considération par sens des priorités. Sun Tzu dit, victorieux sera celui qui sait quand combattre et quand s'abstenir. Là, c'était mieux de s'abstenir. Par contre, toi, normalement, comment tu m'as traité d'insultes, je comptais te marquer la face pour faire passer le message. Mais je me dis, en même temps, tu t'es pas rendu compte. T'étais trop au taquet sur ton projet perso. Donc si tu manges ta langue et vas pas dire partout que je t'ai laissée me pourrir sans une sanction derrière, exceptionnellement, je t'amnistie ton mal parler. Elle est pas belle la vie ?"

Georges attendait un peu avant de trop se réjouir.

Quarante

TOUT LE MONDE ÉTAIT BARRÉ. Il ne restait plus que Steeve, le grand Négro et le CRS. Steeve avait le balisong philippin dans sa poche sans que personne le sache, mais ce fumier de CRS, lui, s'était démerdé à récupérer un calibre.

Ça devait chagriner le grand Négro aussi parce que tout de suite, Steeve l'entendit dire à l'autre, "Tu veux pas ranger ton gun, là ? Sérieux, pour discuter, t'as pas besoin. Regarde : est-ce que je suis enfouraillé, moi ?"

Le CRS fit une moue et glissa le Sig Sauer en bas de son dos. Le grand Négro dit, "Tu veux boire un truc ?"

"Ça va, merci. Juste hâte que ce soit fini. Donc je t'écoute."

"Pas de souci. Voilà : dans les affaires, je dis toujours, il faut pas mettre d'ego. Je comprends que pour ton amour-propre, ça soye relou, te retrouver associé, des mecs que t'as pas choisis. Mais qu'est-ce tu préfères ? Prendre dix pour cent sur un business qui tourne ? Ou dire tu lâches rien et garder cent pour cent dans un dépôt de bilan ? Tu suis ou pas ?"

Le CRS leva un sourcil et dit, "Dix pour cent ?"

"Ben oui. Moi, j'en prends cinquante. Après, Steevy, là, vingt, pour les soirs en semaine où il privatise pour ses tournages souvenirs avec des libertins. Ensuite, t'as Trillard – là, ce soir, j'ai bien senti, entre vous, le courant passait mal. Mais tu vas apprendre à l'apprécier. Lui, il nous backe sur tout ce qui est contrôles, les stupés ou des conneries comme ça. Du coup, il reste dix. Je te dis pas que c'est ce que t'avais en tête. Mais l'heure qu'il est, c'est ça le meilleur deal que tu peux espérer. Tu sais ce qu'on dit : s'adapter ou périr. Donc voilà : toi de voir ce que t'aimes le mieux. T'adapter ou périr."

Le CRS soupira et dit, "C'est sûr : des fois, t'es le pare-brise, puis d'autres, t'es l'insecte. Là, c'est clair que les essuie-glaces sont pas de mon côté."

"Le pare-brise ? J'adore. C'est de toi ?"

"Heu non. C'est l'autre, là : Dire Straits."

Le grand Négro secoua la tête. "Connais pas. Mais 'des fois t'es le

pare-brise', je valide. Tu vois qui c'est, Robert Greene ? Les livres sur contrôler sa vie, pas se laisser entuber – dont un avec 50 Cent ? Non ? Parce que là, des bonnes phrases, t'en as plein. Tous les darons de l'ancien temps : Ma-shiavel, Bonaparte, Sun Tzu. Des punchliners, je te dis pas ! Solides."

Pitié. L'autre allait pas recasser les couilles avec ses citations ! Steeve décida de recentrer un peu avant que ça dérive : "Il y a encore un autre truc qu'on lui laisse dix pour cent."

"Ah oui ? Quoi ?"

"Le million en liquide de monsieur Bineladan qu'il a chouré cet aprème." Le Négro ne l'avait pas vu venir, là, le petit coup de turbo. Le CRS non plus. C'était clair à voir leurs têtes. Steeve reprit, kiffant le moment : "Le million, il nous dit de lui-même où il est, on lui laisse dix pour cent. Que, il joue pas le jeu, il nous force à chercher, là, par contre, on prend tout." Se tournant vers le CRS : "Et donc ? Le million, il est où ?"

Le CRS fit une moue et dit, "Je sais pas de quoi tu parles."

Le grand Négro réactif, une fois de plus, percutant sur le changement de braquet, sortant son gun qu'il pointait à présent vers le CRS. Sans cesser de braquer le mec, il s'était déplacé pour venir lui reprendre le Sig en bas de son dos. Dommage, Steeve aurait préféré pouvoir le faire lui-même, ça, et se retrouver à égalité au niveau de l'équipement. Saleté de Négro qui pensait à tout, en train de dire au CRS : "Le prends pas mal, mais au départ, c'est pas à toi, le Sig. Idris, le pauvre, déjà tu lui as cassé le bras, tu vas pas lui carotte son gun en prime !"

Le CRS dit, "Et le tien, là, de calibre, c'est quoi ?"

"C'est au cas où. Par précaution."

Le CRS dit, "Je suis perdu, là. On n'est plus associés ?"

Le Négro dit, "Ben c'est-à-dire, d'après Steevy, là, cet aprème, t'as scoré big – si je me trompe pas, un million cash ? C'est pour ça, dis-toi comme tout à l'heure : sur ce coup-là, t'es l'insecte, nous, on est le pare-brise. Donc vas-y, je t'écoute. Ce million, il est où ?"

GEORGES S'ÉTAIT DIT QU'ILS ALLAIENT LE BOUSCULER pour le faire cracher, mais en fait pas du tout. Du moins, pas pour l'instant. L'ex-chef de la sécu avait dit, "Bon allez, ça suffit, il doit pas y avoir non plus quarante endroits possibles pour planquer un million." Montrant le comptoir. "On commence là derrière."

Le petit mec avait protesté. "Là-bas, c'est pas la peine. J'ai déjà regardé."

"Oui mais t'étais dans le noir. T'as pu rater un truc."

Donc là, Georges était à genoux, doigts croisés derrière la nuque,

tenu en joue par l'ex-chef videur, pendant que le petit mec ouvrait tous les placards, les frigos, vérifiait derrière les bouteilles.

Le petit mec clairement pas extatique d'être le seul à fouiller, passant sa rage sur Georges, disant, "Surtout nous aide pas, enculé." Puis, "Tu pourrais au moins me dire si je suis chaud ou je suis froid. Pas la peine que je me fasse chier pour rien à checker les frigos."

Georges dit, "Je sais pas à quoi vous jouez, donc c'est pas évident de rentrer dans la partie."

Après ça, ils passèrent derrière, la remise et la pièce où Georges dormait, commençant par là. Pareil, Georges à genoux, les mains derrière la nuque, le flingue braqué sur lui à regarder le petit mec.

L'ex-chef videur était en train de dire, "Putain, c'est là que tu dors ? Je le crois pas le plan glauque. On se croirait au placard. Et encore ! En zonzon t'as des mecs – je te parle, des vrais bonhommes –, ils sont mieux installés."

Là, le petit mec prenait moins de gants qu'avec les bouteilles et les verres, éparpillant toutes les affaires de Georges, vidant les placards par terre, retournant le matelas.

Ils ne trouvèrent rien dans la chambre non plus, donc ils passèrent dans la remise. Là, l'ex-chef videur dit au petit mec de faire gaffe à ne rien esquinter, que c'était du stock ou du matos qui allait servir. Le petit mec ouvrit donc les cartons, un à un, les remettant en place après. Il ouvrit la machine à glaçons, plongea la main dedans et la remua de gauche à droite, puis vite la retira quand le froid fut trop douloureux.

Bougeant les doigts pour faire revenir le sang, il dit, "Tu sais quoi ? Ça va pas te plaire, mais c'est la vérité : on aurait dû garder les chiens. Et sa sœur. La sœur, à poil, tu lâches les dogs dessus, je te garantis, ça l'aurait fait parler. Que là, c'est con, on peut plus. Mais à la place, tant pis : lui, je propose qu'on le torture."

Ça se gâtait. Georges étonné, pour tout dire, que ce ne soit pas venu plus tôt.

L'ex-chef videur dit, "D'accord, mais avant ça, je veux qu'il nous vide ce truc. T'as vu la taille ? C'est la planque idéale. Allez ! Sors les glaçons. Vide-le. Je veux être sûr."

Et merde. Mais bon. Comme il avait cru malin de dire plus tôt, parfois t'es le pare-brise. Et puis d'autres...

Il commença donc à vider les glaçons à mains nues. Très vite – ça, sur ce point, au moins, le petit mec ne s'était pas gouré –, la douleur provoquée par le froid sur ses doigts devint intolérable. Le petit mec ricana en voyant qu'il souffrait. "Hé, tu vois enculé ? Ça fait froid, hein ? T'avais qu'à dire où t'as rangé l'oseille. Là, le temps que t'arrives au fond, t'auras les doigts gelés. Va falloir t'amputer."

Quand même pas, mais putain, c'est vrai que c'était douloureux. Il arrivait au dernier tiers. Accélérant la cadence, tout à coup, ne sentant plus ni ses doigts, ni la douleur. L'ex-chef des videurs lui fit signe d'arrêter. Le petit mec allait dire quelque chose mais l'autre lui fit signe de se taire. De fait, quelqu'un marchait de l'autre côté de la cloison. L'ex-chef des videurs ouvrit la porte d'un seul coup et pointa son arme vers la salle. Georges en profita tout de suite pour s'enfouir les doigts sous les aisselles, histoire de les réchauffer un peu. Et juste après, il entendit l'ex-chef videur qui disait, "Ah c'est toi. Un peu plus et je t'en collais une. Qu'est-ce tu fous là ? Pourquoi t'es revenu ?"

Georges entendit une voix qu'il crut bien être celle du ripou dire, "Tu vas voir, quand je vais te le dire, tu vas me dire merci."

L'ex-chef videur dit, "Bon ben viens, on est là."

Le ripou les rejoignit dans la petite remise, découvrant Georges à genoux et tous les glaçons par terre. "Mais qu'est-ce que vous branlez, là ? C'est quoi tous ces glaçons ?"

L'ex-chef videur dit, "T'occupe pas. Dis plutôt pourquoi t'es revenu. Je t'avais dit de rester en dehors."

"Oui ben tu ferais mieux d'être reconnaissant. Tout à l'heure, quand les autres ont foutu le feu au *Kangoo*, t'avais un mec dedans qui s'est arraché vite fait. Tu vois quel mec je veux dire ?"

Le petit mec dit, "C'était Théo, le secrétaire tarlouze."

"Tarlouze, ça, je sais pas. Il est suisse, ce que j'ai compris et, mon avis, il a dû être bien trauma par la soirée parce que, depuis, il est resté à errer dans les rues, sans retrouver son hôtel. Et là juste à l'instant, t'as une sérigraphiée de la municipale qui l'a ramassé. Le mec a raconté son truc et donc t'as deux voitures qui seront là dans quatre minutes. J'ai fait demi-tour pour te prévenir."

L'ex-chef videur dit, "Demi-tour, mes couilles. T'es resté embusqué, attendre voir ce qu'on faisait, c'est ça la vérité !"

"Oui peut-être, mais sans moi, là, les bleus qui déboulent, t'étais marron – si j'ose dire. A ta place, donc, je dégagerais de suite, tu veux pas te retrouver les prochaines vingt-quatre heures, répondre à des questions."

L'ex-chef videur soupira et dit, "Bon ben j'ai envie de dire tout ça pour ça." Rangeant son arme dans son pantalon et rabattant le blouson par-dessus, puis disant à Georges, toujours à genoux au milieu des glaçons, "C'est bon, là, tu peux te relever."

Pendant que Georges se relevait, le petit mec dit, "Qu'est-ce qui se passe avec lui, alors ?"

"Lui ? J'ai envie de dire, c'est lui de voir s'il a le sens des affaires, savoir passer l'éponge, ou s'il est rancunier, genre vouloir se venger que t'as un peu mis du désordre dans sa chambre. Dix pour cent de

quelque chose ou cent pour cent de rien. Donc ce que je propose, là, moi, c'est qu'on va tous dormir et on se reparle plus tard, à comment on dit ? Tête reposée. Qu'est-ce t'en dis, Georges ?”

Georges hocha la tête, sans trop y mettre de cœur non plus. Il était fatigué, soudain.

Le ripou sortit de la remise. Suivi de l'ex-chef videur. A regret, c'était clair, le petit mec fit pareil. Georges entendit le ripou qui disait, “Sérieux : qu'est-ce que vous branliez, là, tous les glaçons partout avec le mec à genoux ?” Et l'ex-chef videur lui dire, “Je t'expliquerai.”

Le bruit de leurs pas cessa. Ils étaient sortis. Dans une minute, au plus, il allait commencer à entendre les sirènes approcher.

Pourtant, il restait là, debout au milieu des glaçons.

La bonne nouvelle, c'est que les deux autres n'avaient pas trouvé l'argent planqué tout au fond de la machine.

Mais la mauvaise, c'est qu'ils ne l'avaient pas trouvé parce qu'il n'y était plus.

Quarante et un

DANS LE RÊVE D'ANNE-DOMINIQUE, quelqu'un s'était introduit dans le jardin et approchait de la maison. L'intrus faisait crisser le gravier. Le bruit alors la réveillait en sursaut. Elle se levait, traversait sa chambre jusqu'à la fenêtre et—

Ça y est. Elle était éveillée. En tout cas sortie du rêve. Elle détestait quand ça faisait ça. Ne pas savoir comment le rêve finissait et en plus, mettre cent sept ans à se rendormir. Et donc, là, même dilemme qu'à chaque fois : ouvrir un œil pour voir l'heure qu'il était et perdre alors toute chance de retrouver le sommeil, ou au contraire, faire le vide dans sa tête et tenter de replonger.

Elle ouvrit l'œil. Le décodeur sous la télé indiquait six heures cinquante-deux. Bien qu'on ne soit pas encore passé à l'heure d'hiver, il faisait à l'évidence encore nuit noire : aucun liseré de lumière ne débordait des rideaux et des occultants. Et là, même sortie de son rêve, elle eut la certitude qu'il y avait bien quelqu'un dans le jardin. Elle se leva et courut sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre. Avec précaution, elle écarta à peine le rideau et ne vit rien d'anormal dehors. Elle se trouva ridicule, comme ça, toute nue au coin de sa fenêtre dans le noir. C'est là qu'elle entendit un bruit de gravier. Très léger, mais distinct. Elle changea de fenêtre. Pareil, en faisant très attention, elle regarda dehors et là, elle vit des jambes et un torse qui dépassaient sous sa voiture. Le cœur battant à toute vitesse, elle alla chercher le téléphone sur son socle et revint se poster à la fenêtre. Elle avait composé le 17 et à présent attendait. Une sonnerie. Deux sonneries. Que faisait ce type allongé sous sa voiture ? Qu'est-ce qu'il bricolait ? Trois sonneries. Quatre sonneries. A tous les coups, il installait une bombe. Clic. Au moment précis où ça décrochait à l'autre bout de la ligne, elle mit fin à la communication. Le type sous la voiture venait de se dégager et elle avait reconnu Hassan, son amant/*slash*/complice. Les questions subsistaient – qu'est-ce qu'il foutait donc là ? Quel besoin avait-il de bricoler quelque chose sous sa voiture à six du ? Mais la police pouvait peut-être attendre pour l'instant.

C'est alors qu'elle repéra, posé à côté de lui, ce qu'elle n'avait

d'abord pas remarqué : tout un tas de paquets. Une forme de brique, mais enveloppés dans du plastique sombre, un peu comme celui des sacs-poubelle. Une bonne dizaine comme ça sur le gravier et il venait d'en sortir encore deux de sa BMW.

En fait, il n'installait rien sous sa voiture, au contraire : il en extrayait quelque chose. Mais quoi, du coup ?

De quoi pouvait-il bien s'agir ?

Des pains de plastic explosif comme on voit dans les films – le, c'était quoi déjà ? Semtex, C4, un nom comme ça. Ou alors de la drogue ? Mais c'était forcément l'un des deux. Un produit illégal. Sinon, il ne s'emmerderait pas à le cacher sous sa voiture à elle.

Sa voiture. A *elle*, nom de Dieu !

Depuis combien de temps cet enfoiré se servait-il de sa voiture comme planque pour ses saletés ? Etait-ce dans son camp d'entraînement au jihad ou juste en grandissant dans sa cité – dans “les *quartiers*” ! – qu'on lui avait appris à aménager des caches, des trappes et des recoins sous les châssis de voitures pour y cacher de la contrebande ? Voitures piégées pour commettre des attentats ou alors chargées de drogue pour les fameux *go fast* ? C'était intéressant, comme alternative. En tout cas, dans un cas comme dans l'autre, ce petit salaud savait y faire, puisque là, il était arrivé au bout de sa manipe sans déclencher l'alarme de la voiture, pourtant sensible. Doué, dans son genre, le fumier.

Occupé, là, à enfourner tous les paquets qu'il avait sortis dans un seul grand sac-poubelle. Voilà. Tous dedans. A présent, il refermait le sac, nouant la petite ficelle. Qu'est-ce qu'il allait faire avec ça ? Le voilà qui partait maintenant en direction de la bordure du terrain, l'à-pic sur le ravin. Il allait jeter le sac dans le vide ? Tout ça n'avait aucun sens. Arrivé près du bord, il venait d'entrer dans la petite borie, le cabanon en pierre sèche. C'est là, alors, dans la petite guérite qui risquait de s'écrouler d'un jour à l'autre, qu'il allait planquer son affaire ? Il ressortait déjà, sans sac à présent, et revenait vers la maison. Pour repartir ? Non. Il marchait vers la terrasse. Il montait les marches. Les baies vitrées étaient fermées. Elle entendit frapper.

Le culot, nom d'un chien, quand t'y penses. A présent, il se permettait de la réveiller. Quel salopard, vraiment. Pour autant elle était curieuse de voir quel bobard il allait avoir le toupet de lui sortir cette fois-ci. Il frappait toujours. Elle alla décrocher son kimono dans la salle de bains, l'enfila et passa dans le living. Il était debout derrière la baie vitrée. Il lui fit signe en la voyant. A présent, à elle de mériter un César et faire semblant de gober ses salades sans qu'il se doute de rien, surtout.

Elle alla déverrouiller la porte vitrée et la fit coulisser.

Elle essaya de prendre un ton encore un peu ensommeillé pour dire : “Mais qu’est-ce tu fous ? T’as vu l’heure ? Qu’est-ce qui se passe ?”

Il dit, “Désolé, j’ai pas de croissants. Je peux avoir un café quand même ?”

Elle s’écarta pour le laisser passer. “Oui enfin, t’es gonflé, débouler comme ça, sans appeler avant. Tu prends des risques, en plus ! Un Arabe dans mon jardin sans avoir été invité. On est passé à ça d’un drame de l’autodéfense.”

“Ah bon ? T’as des armes ?”

“Va savoir. Et puis surtout, excuse-moi, mais j’aurais très bien pu ne pas être toute seule.”

“Ah. Oui, ça, de fait, j’y avais pas pensé.”

“Ben je te le dis, donc à l’avenir, t’es gentil, t’appelles, avant. Et si tu tombes sur messagerie, c’est que je dors.”

Il montra ses paumes toutes noires. “Promis. Mais là, le plus urgent, c’est que je me lave les mains.”

“Qu’est-ce qui t’est arrivé ? C’est quoi tout ce cambouis ?”

“Mon scooter.”

Son scooter. Ben voyons !

Il se dirigeait vers l’évier.

Elle dit, “Non-non-non. Tant que t’y es, lave tout. Va prendre une douche.” Sans lui laisser le temps de discuter, elle commença à lui enlever son blouson qu’elle posa sur le dossier d’une des chaises. Puis le guida à travers le living et la chambre, vers la salle de bains. Là, elle commença à le déshabiller. En levant les yeux après avoir baissé son pantalon et son caleçon, elle surprit un petit sourire salace. A l’évidence, il se méprenait sur ses intentions immédiates. Elle rajusta son kimono qui s’était entrouvert et dit, “Taratata, mon petit bonhomme. Tu ne me touches sûrement pas avec ces mains-là. Donc, *yallah* ! Au kärch, le caillera. Reste longtemps et frotte bien.” Elle le poussa dans la cabine de douche. “C’est simple. Tu ne sors pas de là tant que je ne viens pas te chercher.”

“Ou me rejoindre ?”

“Nettoie-toi comme il faut, déjà. Tu verras bien ce qui se passe ensuite.”

Revenue dans la chambre, elle attendit d’entendre l’eau couler pour passer dans le living, puis sortir dans le jardin. Une fois dehors, surmontant sa peur, elle se mit à courir vers le bord du terrain et la borie accrochée au bord du vide.

VU QU’IL ÉTAIT À PIED, pour partir de la boîte, à choisir entre Trillard et le grand Négro, Steeve était monté avec le grand Négro. Première fois qu’il était à l’avant et voyait l’autre conduire lui-même

le monospace Cadillac.

Et donc, en faisant route vers Saint-Laurent, le grand Négro avait dit, “Bon. C’est quoi, donc, ce million qui devait être là et qui était nulle part ?”

Dans le contexte, Steeve s’était senti un peu obligé de faire le doss – après, sans trop rentrer dans les détails non plus, mais ce qu’il fallait pour que l’autre pense avoir tous les éléments.

Et de fait, Bineladan, les sales afistes, le secrétaire tarlouze, l’histoire avait l’air de plaire. Le grand Négro hochait la tête, ne posait pas de questions.

Juste, quand Steeve arrivait au bout, il dit, “Mais, en fait, je résume, t’as aucune certitude c’est le CRS qui a tapé les autres à la Turbie ?”

“Non, mais, part lui, je vois pas qui ça peut être, cet enculé. C’est pour ça, ça fait trop chier, avoir dû se barrer, lieu de rester le bousculer un peu. Sans déconner, même sans les chiens ou sa frangine, juste toi et moi, je te promets, on le faisait parler.”

“Tu crois ?”

“Clair ! A nous deux, je peux te dire, le mec on l’aurait brisé.”

Steeve, embarqué dans son histoire, n’avait pas fait gaffe, mais là, venait juste de réaliser, il ne savait pas où ils allaient. Roulant vers Nice, il s’était d’abord dit que l’autre allait le larguer chez lui, à Saint-Laurent, mais en fait non. Au lieu de grimper pour enquiller la demi-corniche des Pugets, ils avaient longé le Var jusqu’au pont de la Manda, traversé, et pris ensuite une des petites routes qui partaient de la 202.

“Qu’est-ce que je veux dire – où on va, là, au fait ?”

“On repasse juste vite fait chez le gars qui a prêté les chiens à Franck. Okay, ils ont pas servi, mais le gars, c’est normal, il faut quand même que je le défraye un peu, tu vois ou pas ?”

Franchement, si c’était ça, il aurait pu déposer Steeve au passage, quasiment sur le chemin, pas l’emmener chez un mec qu’il avait rien à foutre.

“Il va être debout à cette heure-ci ?” L’horloge de bord affichait sept heures et demie.

“Mais oui. Il va nous faire le café. La nuit a été longue, non ?”

“T’as raison.” Raison de plus d’avoir hâte que ce soit fini.

Ils quittèrent la route et prirent un chemin de terre dans le maquis. Au bout du chemin, dans une clairière, il y avait une baraque en longueur sans étage et des dépendances. Le *Touran* Volkswagen était garé dans la cour, mais aussi la Peugeot de Trillard, le flic adossé à la carrosserie pour les attendre. Et le videur feuje, Franck, debout en face de lui.

“Voilà. On y est. C’est chez Jean-Mi.”

Ben c’était tout pourri “chez Jean-Mi”. La cour comme une décharge : des trucs, des meubles, un vieux scooter, empilés, laissés là à rouiller.

Un mec sortit du bâtiment, l’air pas trop réveillé, fringué comme pour la chasse en treillis camouflé, gros pataugas et polaire sur le dos. Sale gueule, coupe mulet. Steeve d’emblée dégoûté à l’idée d’entrer dans la maison tellement ça devait être cradot.

Le Négro échangea des signes de tête avec le flic et le Feuje et dit, “Bonjour, ça va ou quoi ?” au mec. Puis le flic dit, “C’est bon, je crois que tu peux aller chercher. On t’attend là.”

Le mec, Jean-Mi, hocha la tête et partit vers les dépendances. Chercher quoi, c’était pas dit. Les cafés, peut-être bien. Mais au moins, pour l’instant, ils restaient dehors. Le flic se tourna vers le grand Négro et dit, “Alors ?”

Le grand Négro dit, “Alors, tu sais ce qu’il m’a dit le petit enculé ?”

“Non.”

“Qu’il y avait un million d’euros cash de planqué à la boîte.” Et là Steeve percutant que le “petit enculé” que le Négro parlait c’était lui, en fait. C’était quoi ce plan ? Qu’est-ce qu’il lui faisait, là, l’autre ? “Et qu’il fallait surtout pas je t’en parle, pour pas être obligé, partager avec toi si on le trouve. Tu le crois, ça, la petite merde que c’est ?”

Steeve dit, “Attends, c’est pas ça qui s’est—”

Mais c’était clair que le flic ne l’écoutait pas, parlant juste avec le Négro, comme si Steeve n’était juste pas là. Le flic disant, “Et alors ? Tu l’as trouvé ?”

“Quoi ? La thune ? Oublie. C’était encore un de ces gros mythos qu’il fait pour essayer de se rendre intéressant.”

Steeve commença à dire, “Mais pas du tout, c’est pas—”, mais toujours comme s’il n’était pas là, le flic dit, “Sauf ça commence à fatiguer à force.”

“Voilà. Donc, je me disais, est-ce que *vraiment* on a besoin, s’associer avec une trompette pareille ?”

Steeve réessaya de les interrompre : “Attendez, là, le million c’est pas de ma faute qu’il y était pas. C’est l’enculé de CRS qui l’a planqué ailleurs. Ou alors okay – peut-être, en fait, c’est pas lui qui l’a chouré. Mais bon, ça va, c’est pas une raison de—”

Le Jean-Mi était de retour, mais pas tout seul. Il avait deux chiens avec lui. Le rott et le pitbull, sans muselières. Bien dressés, en même temps. Là, ils n’aboyaient pas. Juste ils bavaient, avec un petit grognement de temps en temps.

“Putain les mecs c’est quoi, là ? Vous voulez je me retire de l’affaire ? Okay. Suffit de le dire. Pas la peine de—”

Le flic dit, “Il sert à rien comme mec.”

Le grand Négro dit, “Je crois qu’on est d’accord. Donc voilà : moi je vais raccompagner Franck. Je te laisse lui faire comprendre.”

Et là, cet enculé de flic regarda enfin Steeve et dit, “Avec plaisir.”

LA PETITE GUÉRITE EN PIERRE SÈCHE au bord du vide contenait des outils de jardinage et du petit bois recouverts de poussière et de toiles d’araignées, comme de juste dans un cagibi où personne n’était venu depuis l’éboulement, il y a deux ans. Anne-Dominique fut soulagée de voir que l’Arabe menteur ne s’était pas trop cassé la nénette pour cacher le sac-poubelle. Il était posé là, sur le bois. Elle s’imposa de dénouer avec précaution la petite ficelle sans l’abîmer, de façon à pouvoir refaire le nœud ensuite. Une fois le sac ouvert, elle sortit l’un des paquets. Elle fit un petit trou dans le plastique avec l’ongle. Elle trouva encore du plastique, transparent celui-là, et encore dessous, du vert et du blanc : des billets de cent euros.

Pour être sûre, elle fit une petite incision dans l’emballage d’un autre paquet. Pareil : une brique, c’était le cas de le dire, ou plutôt un parpaing, composé de plusieurs liasses de billets de cent euros. Le calcul était vite fait : dix, onze, douze, quinze, dix-neuf, *vingt* paquets. Cinq cents billets chaque. Un million. Elle referma le sac et renoua la petite ficelle. Puis elle sortit de la guérite et rejoignit la maison, sentant le froid sous le tissu du kimono. Une fois revenue à l’intérieur, elle tendit l’oreille. L’eau coulait toujours.

Elle gagna le seuil de la salle de bains et força la voix pour qu’il l’entende par-dessus le bruit de l’eau. “Ça y est ? T’es propre ?”

“Nickel. Tu veux venir vérifier ?”

“Deux minutes. J’arrive. Ne bouge pas.”

Les vêtements qu’il avait sur le dos étaient avec lui dans la salle de bains. Mais son blouson était toujours posé sur la chaise dans la cuisine. Avec précaution, elle glissa la main dans une poche, puis dans l’autre et trouva le bel iPhone tout neuf qu’elle lui avait acheté. En espérant qu’il n’ait pas changé le code qu’elle lui avait installé.

Trois. Quatre. Ça y est : elle était dedans.

KADER-KEVIN PARLAIT TOUT SEUL. Habitué, maintenant, à force, depuis le temps.

“Tu vois, hier soir, quand le secrétaire nous a parlé du proxénète, là, Stéphane qui veut qu’on l’appelle Steeve, si j’avais pu joindre Hassan, j’aurais pas eu besoin d’appeler les deux Français de souche, tu comprends ?”

Moktar, occupé à conduire, ne répondit rien. C’est le contraire qui aurait surpris – voire agacé – Kader.

“Là pareil : ce serait utile de l’avoir avec nous. Sauf que voilà : impossible de le joindre. Toujours sur messagerie. Tu vois ? Je t’avais dit qu’il n’était pas fiable. Eh ben voilà. Là, c’est juste toi et moi. Heureusement qu’on a ça.”

Il brandit la mitraillette qu’il n’avait pas lâchée depuis qu’ils étaient revenus verser de l’essence dans la voiture et avaient redémarré. Savoir que l’arme avait été conçue et fabriquée par des sionistes n’était pas pour rien, il en avait conscience, dans le frisson qu’il éprouvait en la manipulant. Dès que possible il irait voir sur Internet comment débloquer le cran de sûreté.

Moktar commença à ralentir, ils étaient de retour à la boîte de nuit, mais au moment où il s’engageait à l’entrée du parking, Kader posa la main sur son bras et lui dit de ne pas aller plus loin.

Devant le bâtiment, stationnés de chaque côté de la carcasse à moitié calcinée du *Kangoo* des moutonniers, Kader venait de voir deux véhicules de la police municipale de Cinjus-Tésauris. Impossible donc d’entrer dans la discothèque, de la fouiller ou d’interroger qui que ce soit tant que la police serait là.

Visiblement, Moktar hésitait sur la suite à donner : avancer, reculer, rester là. Kader ne put contenir son exaspération au moment de lui dire de reculer et de repartir, comme s’il n’était pas évident que c’était la seule solution pour l’instant. Au passage, en repartant sur la quatre voies, il put voir que plus aucune des voitures garées derrière le bâtiment n’était encore là, ni la Porsche, ni les autres dont il n’avait pas retenu la marque.

Si c’était bien le gérant de la discothèque qui avait volé le million, l’argent était déjà loin à l’heure qu’il était. Kader serrait fort le métal du Uzi, fermant les yeux et s’imposant des exercices respiratoires.

Son téléphone émit une petite note. Il avait un message. Il sortit l’appareil et entreprit de le lire, disant pour lui-même, “Tiens, c’est quoi, ce numéro ?” Puis, à haute voix, à Moktar, “C’est Hassan ! C’est un message d’Hassan, écoute bien ce qu’il me dit !”

SANS DÉCONNER, mettre une cartouche debout sous la douche à la mature FN l’avait achevé. Elle avait eu l’air de kiffer. Alors que lui, déjà, debout, ça n’était pas ce qu’il préférait. Et sous la douche, pour être honnête, peut-être dans les films, ça rendait bien, mais en pratique, c’était pas idéal. Mais bon : il avait fait au mieux et donné à la mature tout ce qui lui restait de force, pensant qu’après, il allait pouvoir dormir dans son beau lit géant avec le sur-matelas moelleux. Sauf que non, juste au moment où, une fois sec, il allait pour se glisser sous la grosse couette, elle dit, “Ah mais non. Je regrette, mais là, ça va pas être possible.” Une phrase de videur de boîte, maintenant ! “Sérieux. Tu ne peux pas rester. J’ai des militants qui passent

travailler ici, une réunion préparatoire à la visite de Marine. Faut pas qu'ils risquent de te croiser. Désolée."

Il la regarda, incrédule. Elle le faisait marcher. Mais non : "Tu m'aurais appelée, je t'aurais dit. Là, il faut même que tu te dépêches de partir."

Dormant debout, il s'était ressapé et avait repris son scooter. La mature FN et lui se disant qu'ils s'appelaient. Oui c'est ça.

Le jour s'était levé. Aucune envie de croiser Kader-Kevin. Il décida donc d'aller plutôt dormir dans le studio de la cité des Colombiers, à Cagnes.

Pendant le trajet, Hassan avait pensé au CRS, se demandant comment il s'en était sorti tout seul à la boîte avec les autres deux heures plus tôt. Et sa tête aussi en ne trouvant plus son magot. En même temps là, arrivé en haut de l'escalier, si Hassan était vraiment curieux de savoir comme le CRS avait géré avec les autres, le plus simple était encore de lui poser la question, puisque le mec était là, assis sur les dernières marches.

Quarante-deux

LE MEC, HASSAN, n'eut pas l'air plus surpris que ça en trouvant Georges et dit, "Justement, je me demandais comment tu t'en étais sorti. Ça a été, avec les autres ?"

"Globalement, oui. Ils n'ont pas trouvé ce qu'ils étaient venus chercher, donc ils sont repartis."

"Ah. Ben tant mieux."

"Moi non plus je ne l'ai pas trouvé. Donc depuis, moi aussi je le cherche."

"Ah."

"Et je me suis dit, peut-être, toi, t'aurais une idée de où ça pourrait être."

Georges sentit le mec hésiter – pas tant chercher un bobard que décider s'il allait bobarder ou pas. Georges laissa faire, pas pressé, au point où il en était. Au bout d'un moment, le mec dit, "Tu veux dire, le million ?"

Voilà. Le mec décidant d'être cash, au lieu de s'embarquer dans des usines à gaz. Georges prit ça comme un bon signe, même si c'était bizarre d'avoir cette conversation assis sur un palier et l'autre trois marches plus bas.

Le mec soupira et dit, "Oui alors, je comprends ta position. Même temps, tu peux aussi considérer, le pognon, en le bougeant, je l'ai mis à l'abri des autres. Donc, d'une certaine façon, que je t'ai rendu service, tu vois ce que je veux dire ? Ben oui, parce que c'est clair que, eux, s'ils l'avaient pris, toi, là, ce serait *walou*. Lieu de quoi, tu traites avec un interlocuteur, on va dire, plus ouvert au dialogue. Et donc, si par exemple, toi-même, tu fais l'effort d'être raisonnable, il y a sûrement moyen, trouver un arrangement. Voilà ce que je pense."

Georges prit une grande inspiration avant de dire, "Vu ce qu'on a dormi l'un l'autre, pourquoi tu vas pas direct à ce que t'as en tête, que je puisse dire ce que j'en pense."

"Eh ben, compte tenu de ce que c'est quand même toi qui t'es fait chier à tamponner le bâtard et sa clique au péage – faudra que tu me racontes, d'ailleurs, ça m'intéresse comment t'as fait –, donc vu que

c'est toi qui es initialement monté au truc tout seul, c'est évident ça mérite une grosse part. Mais pour autant, comme j'ai dit à l'instant, si je l'avais pas emmené ailleurs, l'heure qu'il est, le pognon, il serait dans la poche de Patrick et du Kéké, là : Steeve. Autrement dit, mon intervention à moi non plus, elle n'est pas négligeable et à ce titre, je trouve, mérite d'être récompensée."

"Putain, arrête les phrases, tu me fais mal à la tête. Dis-moi combien tu veux."

"T'as des gars qui abuseraient et essaieraient de tout garder, mais moi, je pense que, chacun sa façon, on s'est bien complétés et donc pour la faire courte—"

"S'il te plaît, oui."

"Je propose fifty-fifty. Comme ça, il y a pas de jalousie après de 'lui il a eu plus alors que c'est grâce à moi' et tout ça. Qu'est-ce que t'en penses ?"

Si Georges faisait le calcul de ce que le neveu Ben Laden lui avait fait perdre avec ses remonte-pentes, même en y ajoutant de très beaux intérêts, il serait encore en dessous du demi-million d'euros, surtout cash et au black. Si bien que même en partageant avec l'Arabe, son épargne se retrouvait rémunérée et lui-même dédommagé de ses émotions des dernières vingt-quatre heures bien au-delà des plus folles espérances qu'il aurait pu avoir. Il soupira.

"Oui, je vois bien l'espèce de 'compromis-chose-due' que tu proposes."

"Et donc ? T'en penses quoi ?"

"J'en pense, comme me disait encore l'autre grand Black tout à l'heure, qu'en affaires, faut savoir être flexible. Parfois t'es le pare-brise et d'autres t'es l'insecte. Là, on est deux pare-brise. Donc si on se collisionne, tout ce qu'on aura gagné, c'est beaucoup de verre cassé. Moralité, je suis d'accord : moite-moite. Allez !" Georges tendant la main en même temps qu'il disait ça.

STEEVE AVAIT DIT AU GRAND NÉGRO, "Attends, attends, me 'faire comprendre' quoi ? De quoi tu parles." Mais l'autre avait déjà fait signe au Feuje et les deux repartaient vers sa voiture. Steeve avait dit, "Non-non-non ! Rien du tout ! Je suis venu avec toi, je repars avec toi." Allant pour rattraper les deux mecs, mais le flic s'était mis en travers, l'empêchant de passer.

"Tss-tss, où tu vas, toi ? Reste ici."

Le grand Négro était déjà au volant, cet enculé, moteur allumé, en train de manœuvrer pour repartir. Steeve le vit s'arracher, comme ça, reprenant le chemin en sens inverse vers la route goudronnée, le laissant du coup seul avec le flic, le mec à coupe mulet et les deux

chiens.

Le mec détacha les laisses des colliers, mais c'est là que, pas à dire, tu voyais que ses dogs étaient trop bien dressés, parce que, même détachés, ils restaient à l'arrêt, juste à baver et montrer leurs crocs. Putain qu'ils étaient laids.

Le mec, Jean-Mi, montra alors à Steeve le chemin de terre qui continuait vers le maquis, de l'autre côté de sa ferme, et dit : "On va jouer à *Cours Forrest*. Toi tu fais Forrest : tu cours."

Courir, même s'il avait voulu, là, l'état de ses jambes, laisse tomber. Déjà que c'était limite qu'elles se mettent à trembler et ne puissent plus le porter.

Le flic dit, "Tu devrais faire ce qu'il dit."

Steeve savait que s'il courait, à supposer qu'il y arrive, les autres allaient lâcher les chiens après lui. Mais en même temps, s'il atteignait les arbustes avant d'être rattrapé par les chiens, hors du champ de vision des deux mecs, du coup, il allait pouvoir sortir le couteau que les deux fils de pute ignoraient qu'il avait. Le top, ç'aurait été de pouvoir le sortir là, tout de suite, et *schlack-schlack-schlack*, ouvrir la gorge du flic, puis le mec à coupe mulet. Mais oublie : les deux, coup sur coup, déjà, c'était pas évident, lui qui n'avait encore jamais planté personne en vrai. Et alors là, avec les deux chiens qui l'attaqueraient dès qu'il aurait sorti sa lame. Non. S'il devait avoir une chance, c'était plus loin, derrière les buissons.

Steeve commença à reculer, refusant d'abord de quitter les autres des yeux. Personne ne bougea. Les mecs le regardaient faire avec un petit sourire. Les chiens, eux, en grondant et bavant. Alors Steeve se retourna et se mit à tracer, mon vieux, à toute blinde à travers la cour jusqu'au chemin de terre et là, pareil, à fond, en direction du maquis.

Dans son dos, par-dessus sa respiration, il entendait les chiens qui grondaient et le dresseur qui lui criait toujours la même pauvre vanne : "Cours Forrest, cours."

Les chiens aboyaient à présent, mais Steeve avait l'impression qu'ils n'avaient pas encore bougé. Au moment où il se disait ça, il entendit le dresseur gueuler un mot bizarre qui n'avait pas de sens pour lui, et aussitôt, sans même avoir besoin de se retourner, rien qu'au changement de volume des aboiements, il sut qu'ils venaient de s'élancer après lui.

Tout en courant, il avait enlevé le gilet assorti à sa combinaison d'intervention et se l'était enroulé autour de l'avant-bras gauche.

Il atteignit les premiers fourrés juste avant d'être rejoint et de sentir la morsure à la jambe, la force du chien le fauchant en pleine course. Il roula par terre, le rottweiler accroché au mollet, les crocs enfoncés profond. Le pitbull, lui, chercha à le mordre au visage, mais

Steeve leva le bras gauche juste à temps pour se protéger. Par contre, au lieu de lui mordre l'avant-bras, là où Steve avait enroulé le gilet, ce connard de chien planta les dents plus haut, dans le biceps.

Coup de bol, deux secondes avant de tomber, il avait réussi à sortir son couteau de sa poche et à présent le tenait dans sa main droite. Coup de bol, parce que, là, par terre, avec la peur et surtout la douleur, ça n'était pas sûr qu'il y serait arrivé. Mais là, avec sa main droite, il passa plusieurs fois la lame sur la gorge du rottweiler, ouvrant une plaie large et profonde et faisant gicler du sang, mais alors, laisse tomber, un arrosage automatique, celui du chien lui éclaboussant la jambe, ça se trouve se mélangeant au sien, au risque de lui filer des maladies. Pendant ce temps, les mâchoires du pitbull lui déchiraient toujours le bras. Steve lui enfonça le couteau dans l'œil et une fois la lame bien au fond du crâne, se mit à la faire tourner à l'intérieur jusqu'à ce qu'il sente la pression sur son bras se relâcher.

Alors, il n'y eut plus ni les grondements des chiens, ni les cris de douleur de Steve. Plus rien.

De l'autre côté des arbustes, le dresseur dut trouver suspect de ne plus entendre ses bêtes, car il se mit à les appeler.

Steve avait mal, mais *mal*, à la jambe et au bras, il saignait comme vache qui pisse, mais dans quelques secondes, le flic et le dresseur allaient débouler. Donc mal ou pas mal, c'était à lui de voir s'il voulait rester là, couché par terre entre les deux chiens morts, à attendre les deux enculés.

ILS ROULAIENT DANS LA PORSCHE, Georges conduisant. Aucun des deux n'avait dit grand-chose depuis qu'ils avaient démarré. C'est l'Arabe qui reparla le premier, disant à Georges, "Ça va. Pas la peine de me regarder comme ça."

"Te regarder comment ? Je te regarde pas. Je regarde la route."

"Oui c'est ce que je dis. Pas la peine de pas me regarder comme ça."

"Je te laisse parler parce que je comprends rien de ce que tu racontes."

"Je raconte que, à ma place, t'aurais fait pareil. C'est juste ça, que je dis."

Georges ne répondit rien. Le mec avait probablement raison. Mais de là à l'admettre.

Le mec reprit : "Mais par contre, je tiens à dire, je suis soulagé qu'on ait trouvé un arrangement. Ça me faisait chier d'aller à la bataille avec toi si t'avais pas voulu transiger à mi-chemin."

Il commençait à lui courir, lui, là, avec son "arrangement". Sans

cesser de regarder la route, Georges dit, “Oui enfin bon, je vois ce que tu veux dire quand tu dis, si t’avais pas bougé la thune, l’heure qu’il est, c’est les autres qui l’auraient. Mais ça n’empêche que toi, quand tu l’as pris, c’était pas pour niquer les autres, c’était pour me le faire à l’envers à *moi*. Donc je remets pas en cause le fait qu’on a topé, mais tu me permettras d’avoir mon opinion sur la façon dont tu t’es comporté et d’être un peu déçu par ce que ça dit de ta mentale.”

Du coin de l’œil, Georges vit le mec avoir une mimique. “Ça me peine que tu penses ça. Ce qu’il faut que tu comprennes, c’est que moi aussi, depuis le début, je suis après ce million. Donc on peut aussi dire, quand tu les as tapés au péage, que c’est toi, le premier, qui as pris un truc qui me revenait – puisque j’avais moi-même tout planifié pour le leur carotter, tu comprends ce que je veux dire ? C’est comme tout : t’as toujours deux points de vue. Pas faire de comparaisons qui n’ont rien à voir, mais c’est comme, si tu veux, la colonisation ou bien dans les banlieues : t’as le point de vue des Blancs, t’as le point de vue indigène. T’as le point de vue des flics, et celui des mecs sans taf parqués dans les quartiers. Chacun voit ça de sa porte, tu vois ce que je veux dire ? Qui a tort, qui a raison, lequel a commencé. Là, c’est pareil : tu dis je t’ai chouré, moi je pourrais dire l’inverse et le seul truc qu’est sûr, c’est toi et moi, on est juste deux voleurs, puisque l’oseille au départ, il est à Albert-Abdel, le bâtard Ben Laden. Donc voilà : on est deux malhonnêtes et toi c’est encore pire du fait que t’es ancien condé.”

Là non plus le mec n’avait pas tort, mais ça non plus Georges n’allait pas le reconnaître. Le mec dit, “Dis-moi plutôt comment t’as fait pour taper le million ? Comment t’étais au courant ?”

Georges, là, résuma dans les grandes lignes la visite à l’hôtel avec Régis, le quiproquo avec le secrétaire et ensuite Régis s’arrangeant pour savoir quel jour la banque allait mettre les liquidités à la disposition du neveu. Georges alors tablant sur le fait que le gars allait repasser en France avec l’argent, donc en toute probabilité s’arrêter au péage.

Le mec dit, “Ouais, le péage, c’était un bon spot. Sauf si le mec a le bip bip qui va bien, le comment ça s’appelle ?”

“Télépéage.”

“Voilà. Là, il passe direct, juste en ralentissant, sans s’arrêter à la machine.”

“J’avais checké l’autre jour, quand je suis allé l’inviter au défilé canin. J’ai inspecté la Rolls, j’ai pas vu le transmetteur derrière le rétro.”

“D’accord.” Le mec hochait la tête avec une moue d’approbation. Georges dit, “Moi aussi je peux te demander un truc ?” L’autre fit signe que oui. “Le blé, là, qu’est-ce qui t’a pris de planquer ça chez ta

copine FN ?”

“Et toi ? Tu l’avais bien caché sous les glaçons. Pardon, tu peux parler !”

“Oui mais moi, les glaçons, j’étais pas obligé de partager avec.”

“Mais moi non plus. Elle sait pas que l’argent est caché sur sa propriété. Tiens, c’est là, au rond-point, la deuxième route qui monte devant. Sérieux, par rapport à ton studio ou à chez mon coloc – où, on va dire, l’un comme l’autre, je manque un peu d’intimité –, là, chez elle, avoue, c’est le dernier endroit où tu penserais à chercher.”

“Ça, de fait. Attends, c’est quoi ça ?”

Un peu plus haut devant eux, la rue était barrée par une voiture de la police municipale. Un attroupement s’était formé, des riverains sortis de chez eux, certains vu l’heure encore en robe de chambre. Deux agents se tenaient devant la voiture.

Georges se rangea sur le côté, coupa le contact et descendit voir. Arrivé devant les deux uniformes – un brigadier-chef et une agent stagiaire à en croire les galons en résine accrochés aux tenues –, Georges adressa un signe de tête à la fille et esquissa un salut réglementaire à l’intention du type.

“Chef, mes respects. J’ai pas ma carte de pêche parce que je suis en vacances, mais je suis de la boîte. Clounet, brigadier-chef, CRS 15. C’est quoi le souci ? AVP ? VMA ? Je peux aider ?”

Le ton, la coupe de douilles, les abrèges d’Accident Voie Publique ou Vol à Main Armée. Un fonctionnaire de police sait en flairer un autre. Sans hésiter une demi-seconde, le flic municipal dit, “Une effraction dans une villa plus haut.”

Effectivement, un autre véhicule était arrêté une vingtaine de mètres plus loin. D’autres uniformes se tenaient devant la haie d’une villa sur la gauche.

“Un voisin a appelé. Deux individus, type maghrébin, introduits dans le jardin.”

Une dame en robe de chambre à trois mètres d’eux dit, “C’est politique, ça. Des Arabes chez madame Sauvin, c’est obligé que c’est politique.”

Le municipal fit comme s’il n’avait pas entendu. Georges dit, “Vous avez harponné les gus ?”

“Non. Quand on est arrivés, ils étaient déjà repartis. Le temps qu’ils sont restés, ils n’ont pas fait grand mal. Même pas pu attaquer la maison principale. Juste le jardin et le cabanon. Mais c’est chez une élue, donc voyez ce que je veux dire ? On attend les OPJ et la propriétaire pour les constates. Votre place, je retournerais au rond-point devant le collège Malraux et je ferais le tour par la route Campanette pour revenir après par la Serpentine.”

Georges remercia comme si ces indications lui disaient quelque chose, puis retourna à la Porsche. Le videur arabe était au téléphone, Georges bien sûr n'avait aucun moyen de savoir avec qui il parlait, mais mon vieux, voir la tête qu'il faisait, ça ne devait pas être le Père Noël.

HASSAN REGARDA LE CRS marcher jusqu'aux deux flics en tenue, pas inquiet sur sa capacité à te les ambiancer comme il faut en deux secondes.

A ce stade, Hassan, lui, de son côté, essayant plutôt de se raisonner et de ne pas s'inquiéter sans raison. Il y avait mille explications possibles à la présence de ces policiers et aucune qui ne soit liée au million qu'il avait caché dans la guérite en pierre.

Car même en admettant que la mature FN ait trouvé le sac, elle n'allait pas être bête au point d'appeler la police. Donc non, c'était autre chose. C'était rien de grave. Il n'avait aucune raison de stresser. Juste attendre que le CRS convainque les keufs municipaux de les laisser passer.

La sonnerie de l'iPhone le prit par surprise. Pensant que c'était elle, justement, qui l'appelait, puisque c'était la seule personne à avoir le numéro, il sortit l'appareil, mais au lieu de celui de la mature FN, il vit s'afficher un numéro qu'il ne connaissait pas.

Il déclencha la communication, mais garda le silence. Il entendit alors une voix à l'autre bout dire, "Hassan ?" Pas la voix de la mature. Une voix de mec. Kader-Kevin, putain ! *Kader-Kevin* ! C'était le rouquin converti en ligne. Hassan dit, "Oui ?" pendant que des questions lui venaient toutes en même temps : qu'est-ce qu'il voulait ? Qu'est-ce qu'il savait ? Comment il avait eu ce numéro ?

"C'est moi, mon frère."

La seule personne qui pouvait le lui avoir donné, c'est la mature. Or, elle ne l'aurait pas fait d'elle-même. Là, c'est que le rouquin l'avait forcée. Où était-il d'ailleurs, à ce moment précis ? Chez elle ? Avec elle ? Comme otage ? C'était ça, les poulets tout autour et la rue bloquée ?

Hassan redit, "Oui ?"

"Je ne voulais pas attendre avant de t'annoncer la bonne nouvelle. Suite à ton SMS, nous avons repris le million du jihad aux Croisés islamophobes du Front national." Suite à quoi ? Repris à qui ? "Allah l'a rendu possible. J'ai hâte que tu me dises comment tu as su où ils l'avaient caché ! Mais là, mon frère, je voulais juste partager avec toi : c'est bon, *hamdoullah*, ensemble, nous avons triomphé du Sheitan français de souche ennemi de nos projets. Avec Moktar, on est en route vers le local. Tu penses pouvoir passer ?"

“Heu, je ne sais pas.” Hassan un peu perdu, là.

“Tu fais au mieux, mon frère. Je ne te mets pas de pression. Je voulais juste pouvoir me réjouir avec toi. *Allah ouakbar* mon frère.”

“*Allah hou akbar.*”

“*Salam*, mon frère. A toute.”

“Oui. *Salam.*”

La communication avait pris fin, mais Hassan restait figé, le téléphone à la main, essayant de récapituler et de comprendre ce qu’il venait d’entendre.

Le CRS venait de se réinstaller au volant. Sans le regarder, Hassan lui dit, “Laisse-moi deviner : les flics, là, c’est parce que deux mecs en djellaba sont entrés dans le jardin de la meufe du FN.”

Quarante-trois

PENDANT LE TRAJET DE RETOUR VERS SAINT-LAURENT, juste après Hassan, Kader Abdelaziz avait appelé le premier adjoint au maire, lui dire que de leur côté tout était okay et que donc maintenant c'était à lui de prévenir quand les papiers seraient prêts. Après avoir raccroché, il avait dit, "Tu vois, mon frère, maintenant, je peux te le dire, qu'Allah le Tout Sachant, le Miséricordieux, me pardonne : avec le stress, la tension, là, de ces derniers jours, j'étais arrivé un point, je, comment dire, je *doutais* de Hassan."

Moktar qui conduisait n'avait comme d'habitude rien dit.

"Si tu préfères, je le soupçonnais de convoiter l'argent du Saoudien à des fins égoïstes. Mais, Allah soit loué, Lui qui détient les clés du mystère que Lui seul connaît parfaitement, j'étais dans l'erreur. J'en suis heureux et c'est bien volontiers que je me repens et Lui demande pardon. Oui pardon d'avoir injustement prêté de mauvaises intentions à Son fidèle serviteur."

Moktar n'avait rien répondu mais Kader Abdelaziz se sentait mieux de l'avoir dit.

A présent, ils étaient au local. Les briques de billets sorties des sacs-poubelle, mais toujours protégées par du plastique transparent, posées sur la table. Vingt paquets. Le mini-Uzi, le fusil à sangliers et le chalik dans sa boîte à côté. Kader se sentait excité face à tout ça comme, dans sa vie d'avant, Kevin avait pu l'être par un spectacle pornographique.

Il donna un coup de menton en direction de la table et dit, "En vérité, la sale chienne du FN a eu de la chance, ne pas être chez elle. Si on l'avait croisée, peut-être, pour la punir d'avoir volé l'argent destiné au service de l'Unique, je l'aurais mise à genoux et je l'aurais rendue *helel* comme une chèvre en Son nom. Mais l'Omniscient a voulu qu'elle vive pour assister à Son triomphe. Qu'elle voie, elle, sur ce qu'elle croit 'sa terre', se dresser bientôt le lieu de culte majestueux que nous allons bâtir !"

Moktar hocha la tête.

Kader fit une grimace. "Mais même sans l'égorger, au moins,

j'aurais dû mettre le feu à la maison. Tu as vu derrière, la terrasse ?”

Moktar hocha la tête.

“Je te parie que cette chienne s’y prélassa sans pudeur, s’y expose en maillot indécent ou même nue, pour faire brunir son teint de diablesse blanche ! Que le soleil brûle ses cellules ! Que le cancer ravage sa peau ! Tu as vu, dans le coin, le Weber 310 ?”

Moktar secoua la tête.

“C’est un barbecue à gaz, convertible en *plancha*. J’avais le même, avant. Sept cents euros, ça vaut. Bref. Le Weber, tu sais ce que ça veut dire ?”

Moktar haussa les épaules avec une moue d’excuses.

“C’est avec ça que cette chienne se fait griller du *porc* ! Du *porc* qu’elle mange ensuite en tenue indécente avec d’autres Français de souche, comme elle mangeurs de *porc*. Ils mangent du *porc* grillé et ils boivent de l’*alcool* ! Du vin, de la bière, du Ricard, du Malibu, de la vodka. Je les vois, là : vieilles putains toutes ridées, chargées d’or, avec leurs seins refaits, trop bronzées. Leurs maris, des gros ventres, rougeauds. Tous buvant du *rosé* ! Du rosé en mangeant du saucisson ou des *mini Knackis*, taille apéros cocktail ! Je les vois ! Je les vois ! Je les vois d’ici !”

Il attrapa le Uzi sur la table et leva les yeux. “Un jour peut-être Dieu m’autorisera à vider un chargeur sur une de ces orgies diaboliques au barbeuque.”

Il brandissait le Uzi, frustré de devoir se retenir de tirer au plafond. Ratata-tata. Ah, sérieux, ç’aurait été si bon. Moktar gâcha tout en disant : “Kader, mon frère – ça va ? T’es sûr ? Peut-être tu devrais t’asseoir ?”

ILS ROULAIENT, Georges par habitude avait pris la direction de la boîte, mais sans d’idée précise de ce qu’il allait y faire. A côté de lui, le videur arabe n’arrivait pas à se calmer.

“Pourtant, je peux te dire, moi j’ai rien envoyé. Mon téléphone, je l’avais en permanence avec moi, à part quand j’ai pris une douche. Et encore, ce moment-là, la seule personne qui aurait pu s’en servir, c’est la meufe du FN. Sauf que pardon, explique-moi l’intérêt pour une Front national d’aider des salafistes à construire une mosquée.”

“Parce que c’est ça l’idée, au départ ? Le million, c’est pour une mosquée ?”

“Oui, le bâtard donne un million à mon coloc, converti intégriste, pour qu’il s’en serve après à obtenir les autorises pour construire une mosquée sur le territoire de la commune.”

“Il cache bien son jeu, le neveu. J’aurais pas cru qu’il était si religieux.”

“C’est justement. C’est pour se faire pardonner ses plans cul.”

“Ah bon ? Et ça suffit ? Un million à ton pote et c’est bon ? Ça efface son ardoise ? C’est pas mal comme système.”

“En tout cas, c’est ça que Kader-Kevin lui a vendu. Au départ j’étais comme toi : je pensais qu’il allait se faire têté. Et en fait pas du tout : le neveu a mordu à l’hameçon. Là, quand tu l’as braqué, il était *vraiment* parti à filer une patate à une tache comme Kader-Kevin.”

“Oui enfin bon, là, nous, c’est pas ça notre problème. Ce stade, nous, la question, c’est savoir si on laisse ton copain partir avec l’oseille ou si on va tout de suite la lui reprendre.”

“Au point où on en est, moi j’aurais envie de dire—”

“D’accord, mais après, le truc, c’est qu’il faut jouer finauds. On va chercher la thune, mais habillés et masqués de telle sorte qu’il nous prenne pour des mecs du FN. Ça devrait marcher, puisqu’il pense déjà que c’est eux qui ont tapé au péage.”

“De fait.”

“Juste, au cas où, faut pas traîner.”

A force de discuter, ils étaient arrivés au Kif.

La police municipale était venue renifler, mais pour l’instant, le *Kangoo* à moitié brûlé était toujours là. Georges rangea la Porsche à côté.

En arrivant devant la porte de la boîte, ils virent que la serrure avait été forcée. L’Arabe dit, “Qu’est-ce c’est encore que ça ?”

“Tous les coups, c’est les excités de la municipale. Ils rappliquaient avec la sirène à fond quand je me suis arraché. Ça a dû les frustrer que personne ne vienne ouvrir et voilà.”

“Ils ont le droit de faire ça, exploser les serrures ?”

Georges haussa les épaules et poussa la porte. “Les municipales, souvent, il y a des cow-boys. Gavés en équipement et lèges en procédure. En même temps, je m’en fous. Elle me sort par le pif, cette boîte, de toute façon.”

L’autre avait sorti son téléphone de sa poche. “J’arrive. Je passe juste un coup de fil.”

Georges entra et alla direct au bar, faisant le tour pour attraper une bouteille de Perrier dans l’un des placards réfrigérés. Après avoir décapsulé la bouteille, il entendit derrière lui l’autre qui le rejoignait déjà. Il avait dû tomber sur une messagerie. Georges dit, “Putain, je le crois pas, la nuit de merde.”

Et là, dans son dos, une voix qui n’était pas celle de l’Arabe dit, “Et encore, attendez ! C’est pas fini.”

REPLIE D’UNE EXCITATION PRESQUE PLUS VIVE ENCORE que s’il s’était agi de sexe, Anne-Dominique remercia le policier municipal et

l'assura qu'elle passerait dès que possible, puis mit fin à la communication. Après ça, elle hurla de joie, plusieurs fois, toute seule dans sa voiture. Non seulement le converti intégriste avait bien reçu le SMS qu'elle avait envoyé avec l'iPhone d'Hassan. Mais surtout, il avait réagi illico. Yesssss ! C'était bon, bonne mère, oh putain que c'était bon. Putain c'était trop bon.

A présent, étape suivante. Pas la moins importante. Comme dirait l'autre, "la meilleure des défenses..." Allez ! Tant qu'on est chaud. Ce qui est fait n'est plus à faire. Une sonnerie. Deux sonneries. C'était parti. "Allô ?"

Lui, à l'autre bout du fil : "T'es où ? T'es chez toi ?"

De l'inquiétude dans la voix. Oh ! Si c'était pas trognon. Voyez-vous ça ! Il avait peur qu'il lui soit arrivé quelque chose. Voleur. menteur. Entubeur. Mais tout de même : un cœur.

"Non, il y a eu un changement de dernière minute, une galère de baby-sitting, on s'est vus chez un autre cadre du mouvement. Heureusement, je vais te dire, parce que la police vient de m'appeler : il y a deux types qui se sont introduits chez moi. Arabes, d'après les témoignages. Ça te dit quelque chose ?"

Gros embarras au bout du fil. Silence, puis tentative de bottage en touche : "Heu... Comment ça 'dit quelque chose' ?"

"Je reformule : tu saurais me dire ce que deux types en djellaba faisaient dans mon jardin à fouiller dans la borie ?"

Là, à l'autre bout, panique à bord. Pareil : silence embarrassé. Puis, "Mais non. Pourquoi je saurais ? Qu'est-ce que t'essayes de—"

"C'était quoi, ton idée, quand tu me les as envoyés ? Je t'ai dit 'réunion avec d'autres cadres pour préparer la visite de Marine', et toi, tout de suite, tu *smeusses* à tes copains de radiner fissa."

Ouh là là ! Le lapsus ! Comment était-elle censée savoir que c'est par SMS que les intrus avaient été prévenus.

"Mais non enfin, arrête, laisse-moi—"

Smeusser. Elle venait de gaffer, là, attention. Surtout ne pas lui laisser le temps de dire ouf ni une chance de s'en souvenir.

"Oui : tu t'es dit, en envoyant des salafistes égorger tout le monde, t'allais décapiter le FN sur la région PACA, c'est ça ? Devenir un héros de l'islam ? Ben c'est raté mon petit bonhomme. Un voisin les a vus, leur a trouvé l'air louche et a appelé les flics. Mais oui ! Tu sais, un affreux Français plein de préjugés, qui se méfie tout de suite s'il voit des Arabes dans sa rue. Ouh, le vilain raciste ! Sauf que là, manque de bol, il est bien tombé, le sale Gaulois, parce que les deux types sont *effectivement* entrés dans mon jardin. Pour y faire quoi, eux seuls et toi peut-être sauraient le dire."

"Mais pas du tout ! S'il te plaît, arrête ça et laisse-moi—"

“Ils ont dû être déçus en ne trouvant personne et en entendant les sirènes approcher. Tous tes plans étaient déjoués.”

“Mais non mais qu’est-ce que tu—”

“Mais bref. Ecoute-moi bien mon ami. Je suis sérieuse : ouvre grand tes oreilles. C’est terminé. Tu m’oublies. Tu ne m’appelles plus. Tu ne m’approches plus. Et fais passer le mot à tes petits copains, qu’ils ne s’avisent pas de remettre les pieds chez moi, parce que je te promets que ça va très très mal se passer – pour eux, bien sûr. Mais aussi pour toi. Tu me connais assez pour savoir que ce n’est pas ce que je préfère dans le mouvement, mais comme tu sais, à la marge, chez nos sympathisants, on trouve des spécimens un chouïa exaltés. Qui n’aiment rien comme d’avoir un prétexte. En temps normal, vois-tu, je m’en tiens à distance. Mais là, ma foi, puisqu’ils existent, autant qu’ils servent. Donc à partir de maintenant, je te conseille de prier le Dieu de ton choix qu’il ne m’arrive rien. Parce que je vais laisser des indications te désignant comme responsable de tout pépin que je pourrais avoir.”

“Putain mais arrête maintenant. Ça suffit ! Qu’est-ce tu déliras, là ! Redescends. Laisse-moi parler, aussi. Je te jure que—”

“Te fatigue pas mon petit père. Garde ta salive pour cracher sur mes affiches quand tu en croieras une. Allez. Salut.”

Et clic ! Elle raccrocha. Imaginant dans quel état largué l’autre devait être au bout du fil. Très vite, son colocataire lui parlerait d’un SMS signé de lui. A partir de là, il ferait le yoyo. La soupçonnant. Refusant d’y croire. Mais si : la soupçonnant. Mais non : quel intérêt aurait-elle eu, etc. Comme ça pendant plusieurs jours. Et puis quand tout serait fini, il comprendrait alors ce qui s’était passé et pourquoi, mais trop tard. Et au besoin, le moment venu, elle lui ferait savoir que les menaces qu’elle venait de proférer tenaient toujours.

Tout ça pour dire que pour l’instant, là, le malheureux, plus d’argent, plus de maîtresse, plus rien. Et se faire pourrir au téléphone en prime.

LE NEVEU BEN LADEN, son secrétaire et son bodyguard étaient installés dans le carré VIP, là où deux heures plus tôt Georges et l’Arabe s’étaient embrouillés avec les ex-videurs. En attendant Georges, ils avaient fait comme chez eux et attaqué le magnum de dom-pérignon resté dans le seau à glace. Rusés, en même temps. Georges n’avait pas vu la Rolls sur le parking. Ils avaient dû la laisser à l’écart pour ne pas trahir leur présence.

Le neveu Ben Laden montra le magnum et dit, “On s’est permis.”

Georges leva sa bouteille de Perrier, comme pour trinquer.

Tout en buvant au goulot, il sortit de derrière le bar et se

rapprocha des banquettes où les autres étaient assis. Il vit alors que le bodyguard, Gunther, avait un gros pansement sur l'œil droit et un pistolet posé sur les genoux. Le neveu Ben Laden dit, "On est venu chercher mon million."

Gunther le bodyguard, posa la main sur son pistolet. D'où il était, Georges crut bien reconnaître un Glock. Il dit, "Alors vous allez rire – ou pas, d'ailleurs : ça n'est pas moi qui l'ai."

Tchick-tchack. Gunther le bodyguard arma le pistolet.

A point nommé, Hassan venait d'entrer. Georges le regarda qui approchait, l'air perdu sans ses pensées. En découvrant le neveu et ses deux acolytes il fit, "Oh non !"

Le neveu Ben Laden dit, "Hé si !", l'air de beaucoup s'amuser, lui. Il se resservit en dom-pérignon sans en redonner aux autres.

Georges dit, "Monsieur Ben Laden est venu me voir pour récupérer son million."

L'Arabe dit, "Ben oui mais bon : c'est juste que c'est pas toi qui l'as."

"Ce que je lui ai dit juste à l'instant."

Hassan se tourna vers le bâtard Ben Laden, secoua la tête et dit : "Sans déconner, je peux vous jurer sur tout ce que vous voulez : là, le million, c'est pas lui qui l'a."

C'EST MAINTENANT QU'IL DÉROUILLAIT SÉVÈRE, en fait, bien plus que sur le moment. Juste quand le chien l'avait mordu et aussitôt après, peut-être la peur ou bien l'adrénaline d'avoir crevé les chiens, il n'avait pas encore trop senti. Ça faisait super mal, mais pas au point de l'empêcher de s'enfuir et d'appeler sa mère – plusieurs fois avant que cette connasse entende sonner, putain, et qu'elle comprenne où venir le chercher, là, *tout de suite*. Pas dans trois heures quand le flic et le dresseur l'auraient retrouvé ! Putain pas envie de tomber dans leurs pattes, là, vénère comme l'autre à coupe mulot devait être avec ses deux chiens sur le carreau.

Et bref, c'était là, maintenant, dans la voiture sur la 202 qu'il se prenait vraiment toute la douleur plein pot. La douleur et en plus, l'autre qui lui parlait, à dire qu'il était encore temps, faire demi-tour vers un des hôpitaux sur Nice.

"J'ai appelé Nadine, elle a arrangé tout, que tu sois pris en charge tout de suite qu'on arrive. Mais même elle, elle m'a dit pourquoi vous allez pas à Nice, les hôpitaux que vous avez, franchement."

Putain, c'était pas la question, elle ne comprenait rien cette conne. Nice, c'est là que les deux autres allaient chercher. Là et chez elle. Il avait dit non, tu m'amènes à Digne. Le centre hospitalier où travaille ta copine. Une rince-pot que Steeve pouvait pas encadrer, mais bon.

“Nice, le CHU, il est arrivé dixième au classement du *Point*. Dixième sur je sais pas le nombre d’hôpitaux en France, excuse-moi c’est pas rien. Je sais pas combien il est classé, à Digne, mais sûrement pas dixième.”

Il ferma les yeux, la tête contre la vitre, essayant de s’isoler, de ne pas l’entendre, ne pas ajouter ça au mal que lui faisaient ses blessures.

Ça y est. Il ne l’entendait plus. A la place, il revivait la décharge, le flash, deux heures avant. D’abord, couper la gorge du rottweiler et juste après piquer l’œil du pitbull et lui touiller dedans avec la lame.

Quarante-quatre

C'ÉTAIT L'HEURE OÙ COURSON, LE PREMIER ADJOINT, était à son bureau en pleine corvée de parapheur. Quand Anne-Dominique entra, il força un sourire et dit, "Anne-Dominique ! Et que puis-je donc pour vous ?"

Elle referma la porte derrière elle, vint s'asseoir en face de lui et dit, "Je me demandais, vous avez communiqué avec vos amis salafistes depuis hier ?"

"Mes amis quoi ?"

Elle sortit son iPhone de sa poche. La photo prise sur le toit du supermarché occupait l'écran.

"Eux." Oh doux Jésus, que c'était bon. Elle avait eu si peur de ne pas avoir l'occasion de le faire. Mais là, pur délice, elle lui colla la photo sous le nez. "Vous sauriez me dire qui sont ces gens avec vous ?"

"Qui a pris cette photo ? Vous me faites surveiller ? Qu'est-ce que c'est que ces méthodes ?"

Elle lui sourit. "Et donc ? Qui sont ces gens ?"

"Je n'ai pas à vous répondre."

"Moi non, mais la DCRI, peut-être. Vos relations avec des terroristes devraient les intéresser."

"Oui alors, pardon – votre haine xénophobe vous brouille le jugement. Aussi incroyable que ça puisse vous paraître, ce n'est pas parce qu'on déroge à l'uniforme européen lambda qu'il s'agit pour autant d'un 'terroriste'. Vous me pardonnerez donc de ne pas avoir les mêmes phobies que vous."

"Vous devriez. L'un est un converti fanatique potentiellement dangereux. L'autre est soupçonné d'avoir suivi un entraînement dans un camp d'Al-Qaïda. Les services de police s'intéressent à lui. Je vous encourage à vérifier."

Il soupira. "Bon. Et en admettant, vous voulez en venir où ?"

"A ma part."

"Votre part ?"

"Oui. Je sais qu'ils vont distribuer des enveloppes au maire et à

certains membres de la commission d'urbanisme pour obtenir la permission de construire une mosquée sur le territoire de la commune. Je fais partie de la commission. Je veux donc ma part. Aucune raison que vous vous la partagiez. Quoi de plus normal, non ?”

“Mais enfin d'où sortez-vous ces sornettes ?”

“Je vous déçois ? Vous pensiez qu'avec mon engagement, de tels tripataillages – pour une mosquée, qui plus est ! – ne pourraient jamais me tenter. Et vous aviez raison. Moi aussi, je me déçois, si vous voulez tout savoir. Quoiqu'il me répugne de me compromettre avec vous, un revers personnel me contraint à envisager cette source de revenu annexe. C'est la mort dans l'âme que je m'y résous, mais que voulez-vous ? C'est comme ça, c'est comme ça. Je n'ai hélas pas le choix. Et oui, je mesure bien la difficulté qu'il y aura ensuite pour moi à dénoncer vos turpitudes à venir. Du coup, vous devriez être soulagé : ma reddition à la corruption ordinaire vous ouvre une autoroute.”

L'autre semblait la croire. Pour l'instant, il n'avait rien confirmé, ni démenti. Il digérait l'info, pesant le pour et le contre. Elle décida de l'aider :

“Et donc ? Vous avez communiqué avec vos amis depuis hier ?”

Il soupira. “Il y a une heure, oui.”

“Et ?”

“Nous devons nous voir aujourd'hui pour mettre au point les détails. En échange d'un bail emphytéotique concernant l'une des friches en bordure de la Pénétrante – celle qui fut un temps considérée comme site d'implantation d'un établissement de jeu –, en échange de ce bail, donc, et d'un accord de principe sur la construction d'un lieu de culte, sous réserve de conformité du projet aux réglementations en vigueur, d'importantes liquidités me seront remises. Charge à moi ensuite de les redistribuer à qui de droit.”

“Excellent. Et comment comptez-vous alors procéder à cette ‘distribution à qui de droit’ ? Où et quand, autrement dit ?”

“Eh bien, je ne sais pas. Je recevrai les élus concernés un par un, comme je suis en train de le faire avec vous.”

“Non.”

“Je vous demande pardon ?”

“Je dis ‘non’. Vous distribuerez tout en même temps à tout le monde. Que chacun sache exactement ce que reçoivent les autres et qu'on soit ainsi sûrs que tout le monde est logé à la même enseigne. Il y a un million à se partager. En plus du maire, nous sommes cinq, vous compris, dans la commission d'étude des permis de construire.”

“Cinq, oui, dont un socialiste, dont je ne sais pas s'il sera favorable à—”

Elle le coupa. “A mon avis, la mosquée, ce bien-pensant prévisible

y serait favorable gratos. Faites-lui donc valoir que certes, 'la vertu est sa propre récompense'. Mais que ça ne la condamne pas à ce que ce soit la seule. Bref, qu'en faisant son devoir d'encarté socialiste, il peut aussi beurrer un peu ses épinards issus de l'agriculture biologique. Je vous fais confiance pour trouver les mots."

L'adjoint prit un moment avant de dire, "Je peux toujours le sonder. Voir comment il réagit."

"Voilà. Donc le maire, plus cinq membres de la commission. Je vous laisse donc faire un calcul qui satisfasse tout le monde – sachant qu'à moins de cent K€, je m'estimerai lésée et soupçonnerai un arrangement en ma défaveur."

"Tout le monde en même temps... Bien... Je vais y réfléchir. Mais je ne sais pas si c'est le plus—"

"C'est très simple. La prochaine réunion de la commission se tient dans une semaine jour pour jour. D'ici là, vous aurez eu le temps de rédiger les papiers et de procéder à l'échange avec les salafistes. Profitez donc de notre réunion. Vous serez sûr que tout le monde sera là et c'est encore ce qui attirera le moins l'attention. Personne ne trouvera suspect de nous voir tous réunis comme chaque mois dans les locaux de la mairie."

Et comme il hésitait encore, elle dit, "Après tout, il s'agit juste d'approuver un permis de construire."

QUAND HASSAN ENTRA DANS LE LOCAL, c'est le million qu'il vit en premier, impossible à rater : les vingt paquets empilés sur la table, avec, à côté, un pistolet-mitrailleur, un fusil de chasse et la boîte en bois où le rouquin rangeait son couteau juif, tout ça trônant avec l'argent, comme des saisies groupées pour les caméras, après un gros coup des stup.

Kader-Kevin et Moktar, eux, étaient assis de chaque côté de la thune, chacun à un bout de la table. En voyant Hassan, le rouquin dit, "Ah mon frère, tu es là ! Regarde ! Regarde si c'est pas beau." Surpris, aussitôt après, en voyant entrer le bâtard Ben Laden, son secrétaire et le garde du corps.

Le bâtard Ben Laden dit, "Ah ben voilà ! En fait, c'est toi qui as le million."

Le rouquin se leva et dit, "Mais oui mon frère. C'est ce qu'Allah a voulu. J'ai repris le million aux croisés du FN qui te l'avaient volé. Tu peux être tranquille : l'argent est à présent entre de bonnes mains et il en sera fait le meilleur des usages."

Pendant que Kader-Kevin parlait, le garde du corps s'était approché de la table. L'air de rien, ramassant le pistolet-mitrailleur, vérifiant le chargeur, puis, passé de l'autre côté du tas de billets,

attrapant le fusil avec l'autre main.

Le bâtard Ben Laden dit, "Le meilleur des usages, tu veux dire, devenir star du rap ?"

Dos au mur, le garde du corps tenait à présent le fusil dans une main, crosse coincée dans le coude, canon pointé vers Moktar, toujours assis, et le Uzi braqué, lui, vers Kader-Kevin, debout.

Le rouquin fixait le bâtard Ben Laden avec les yeux et la bouche grands ouverts. "Mais qu'est-ce qui se passe ? Qui c'est qui—"

"Tais-toi." Le bâtard vint poser la main sur l'épaule du rouquin et le fit rasseoir. "Tu me rackettes de l'argent, tu me dis que c'est pour une mosquée, mais en fait c'est pour faire du rap."

"Mais pas du tout ! Jamais de la vie ! J'ai jamais—"

"T'es vraiment un simplon ! T'as pas compris que c'était mort le disque !"

"Du rap ? Non mais *jamais*—"

"Le 'Eminem français' ? Et ton copain, là, qui ferait Dr Dre."

Le rouquin se tourna vers Hassan. Hassan soutint le regard sans broncher. Même pendant que l'autre lui disait, "Mais non ! C'était façon de parler. Enfin, tu as bien compris ce que je voulais dire ! Tu fais exprès, là ! Pourquoi tu fais ça, mon frère ? Tu sais bien que tout ça, depuis le début, je le fais pour construire une mosquée."

A présent le rouquin faisait l'aller-retour entre Hassan, qui restait impassible, et le bâtard Ben Laden, qui se régalait.

"Une mosquée ? Okay. Vas-y, fais voir les plans."

"Mais je vous les ai fait voir."

"Tu vois : tu continues à mentir. Tu sais très bien que les plans que tu m'as montrés, ça n'est pas ton projet. Montre-nous le plan de ton projet à toi."

"Mais j'en ai pas. Je veux dire, pas encore."

Cette fois, les regards que le rouquin lançait à Hassan étaient haineux. Affolés, désorientés, incrédules, mais haineux.

Le bâtard Ben Laden dit, "Tu nous montres un projet bidon. Après, hier, comme par hasard, on nous hijacke au péage autoroutier. Et le lendemain matin, l'argent est sur ta table. Saurais-tu m'expliquer ça ?"

"Mais c'est pas moi qui vous ai attaqués ! Pourquoi j'aurais fait ça ? L'argent, vous étiez en route pour me le remettre ! Quel intérêt j'aurais eu à aller vous le voler ?"

"L'intérêt que comme ça, personne ne savait que tu l'avais. Donc tu pouvais après nous feinter à en faire l'usage que tu veux, comme du rap."

"Mais non ! J'ai jamais voulu faire de rap ! C'est les Croisés islamophobes du FN qui vous ont agressés pour empêcher la mosquée."

“Oui mais c’est toi qui l’as, maintenant.”

“Mais oui ! Parce que ce matin, Moktar et moi, on est allés le reprendre chez une élue Front national. Demande à Moktar. Ou à Hassan ! Dis-leur, toi ! C’est toi qui m’as dit que l’argent était caché chez elle.”

Hassan écarta les mains. “Ah non. Je ne t’ai rien dit.”

“Non mais, okay, pas ‘dit’, mais tu m’as envoyé un texto.”

“Non plus. Je jure sur le Coran que je ne t’ai envoyé aucun texto ce matin.”

Tout en disant ça, Hassan cherchait à comprendre cette histoire de texto qui le taraudait depuis deux heures. Hypothèse : la mature FN l’avait vu faire pendant qu’il retirait l’argent de la cache dans le pare-chocs arrière de sa voiture. Pendant qu’il était sous la douche, elle était allée voir dans la remise et là, pensant qu’il voulait l’entuber, pour se venger, elle avait textoté à Kader-Kevin.

Le bâtard Ben Laden dit, “Fais voir ton appareil, alors. On verra bien dans l’historique si t’as un texto comme tu dis provenant de son téléphone à lui.”

“Oui mais non. C’était un texto de lui, mais d’un autre numéro.”

“Ben voyons ! Comme par hasard, c’est d’un autre numéro. Tu t’enfonces, là. Arrête donc de mentir.”

“Mais non ! Je ne mens pas ! Quand vous avez été attaqués, j’étais au chantier, à attendre avec eux”, montrant Moktar et Hassan. “Tu peux leur demander.”

Mais non. Ça ne tenait pas en l’air. Quel intérêt pour elle ? Quel intérêt de favoriser la distribution d’enveloppes destinées à construire une mosquée, elle qui militait contre les immigrés, leur religion, leurs lieux de prière ?

“L’argent qui est là, c’est pour corrompre des infidèles et construire une mosquée, je le jure sur le Saint Coran !”

Le bâtard Ben Laden vint se placer juste derrière lui et posa les mains sur ses épaules, comme s’il voulait lui masser les trapèzes. “Alors, là-dessus, au moins, on est d’accord. Maintenant que tu me l’as fait sortir, cet argent va bien aller dans les poches d’infidèles pour qu’il y ait une mosquée. Et tu sais quoi ? Pour être sûr, c’est moi qui vais le distribuer *personnellement* aux infidèles. ‘En mains propres’, si je peux dire. Ça te rassure ?”

Le rouquin se dévissait les cervicales à essayer de tourner la tête pour voir le bâtard debout dans son dos. “Mais oui ! Bien sûr. Pour moi, depuis le début, tout ce qui compte, c’est qu’il y ait une mosquée.”

Le bâtard Ben Laden montra la boîte en bois et dit, “C’est quoi ça ?”

Le rouquin dit, "C'est un chalif. Un couteau de sacrifice juif."

"Ah oui ?" Le bâtard Ben Laden alla prendre la boîte, l'ouvrit et en voyant le couteau à l'intérieur fit une grimace impressionnée. "Pourquoi t'as ça ?"

"Parce que, tu sais bien, avec Moktar, on est grossistes en viande *helel* et sacrificateurs. C'est avec ça que je rends les bêtes licites."

"Licites, hein ? Dis-moi, Moktar, tu es sacrificateur. Explique-moi un peu – moi, comme tu sais, je suis un mauvais musulman, donc, dis-moi comment ça se passe. Vous prenez le mouton..."

Moktar dit, "Ils vont dans un piège, comme un tonneau, qui les bloque. On le renverse. Comme ça, les bêtes, ils ont la tête en bas et les jambes en l'air."

Le rouquin, ça se voyait à sa tête, n'aimait pas le tour que prenait la discussion. A sa place, Hassan n'aurait pas aimé non plus.

Le bâtard Ben Laden dit à Moktar, "Tête en bas, pattes en l'air... Et ?"

"Après, le mieux c'est si on peut, les placer dans la direction de La Mecque."

"Donc d'ici, sud, sud-est. A priori, par là." Le bâtard pointant vers l'un des murs, Hassan pas sûr que ce soit bien orienté, mais laissant pisser.

Le rouquin, lui, flairait une intention chelou derrière les questions du bâtard car il commença à partir dans les tours, "Non, Moktar, arrête, fais pas ça. Moktar ! Regarde-moi ! Moktar !"

Le bâtard dit, "Ils font autant de bruit, les moutons ? J'espère que non, sinon, la fin de journée, tu dois avoir une tête comme ça. Et donc, une fois qu'ils sont les pattes en l'air en direction de La Mecque, tu fais quoi ?"

"Eh ben je dis *Bismillah Allahou Akbar*. Et en même temps..."

"Et en même temps ?"

Moktar dit, mimant le geste avec le pouce, "Et en même temps je tranche la gorge."

"Excellent." Le bâtard Ben Laden montra le couteau. "Eh bien, Moktar, puisque tu es sacrificateur, tu vas utiliser ce couteau sur l'escroc croisé qui utilise le nom d'Allah pour satisfaire sa cupidité." Se tournant vers le rouquin. "C'est bien comme ça que tu dirais, non ?"

"Mais non ! Arrête ! Je te jure sur le Saint Coran ! Fais-moi jurer, tu verras ! Arrête !"

Le bâtard Ben Laden switcha alors à l'arabe pour parler à Moktar, Moktar du coup lui répondant pareil. Visiblement, ça fit encore plus flipper Kader-Kevin.

"Mais qu'est-ce que vous lui dites, putain ? Moktar, les écoute pas !

Moktar ! Moktar, putain, fais pas le con ! Qu'est-ce qu'il t'a dit, putain ? Dis-moi ce que vous dites !”

Hassan dit, “Il a dit : Moktar c'est une façon de te faire pardonner par Allah. Et, en tout cas, par nous.”

“Les écoute pas, Moktar ! Putain, je suis ton ami. Hassan ! Hassan, mon frère, je t'ai accueilli chez moi !”

Moktar avait pris le couteau et l'examinait, l'air ému, presque, de pouvoir le manipuler, à croire qu'il en rêvait depuis un moment sans avoir osé demander. Il dit à Kader-Kevin, “Allah me pardonnera car je suis de bonne foi. Et si toi, tu l'es, Il t'accueillera.”

Le rouquin flippait vraiment à présent.

Le bâtard Ben Laden avait éclaté de rire. “Wowowo ! Du calme, Moktar ! L'accueillir – non, pas tout de suite. On s'est mal compris, Moktar.” Au rouquin : “T'as vu ça : Moktar, lui, direct, slash ! Il était prêt à te trancher la gorge. Non-non-non. Pas si vite, Moktar, je te demande pas de le *tuer*.” A Kader-Kevin. “Tuer, je suis presque sûr, le ‘Saint Coran’ dit que c'est défendu. Et nous, là, on va tout faire comme c'est dit dans le ‘Saint Coran’. Toi qui t'y connais, rappelle-moi ce qu'on leur fait aux voleurs dans la loi islamique ?”

Le rouquin pleurait maintenant. “Non, non, faites pas ça. Faites pas ça.”

“Faites pas quoi ? C'est ça que je te demande. Qu'est-ce qu'il faut pas qu'on fasse ? Tu sais pas ? Mais si ! Ecoute, c'est toi l'expert, mais moi, les voleurs, je crois bien qu'on leur coupe la main.”

“Non, arrêtez ! J'ai rien volé. Hassan, dis-leur la vérité ! Pitié. Dis-leur.”

“Réfléchis bien avant de répondre : en ton âme et conscience, comme disent les chrétiens, es-tu vraiment convaincu que Allah, le Doux, le Très Clément, souhaite *vraiment* voir la charia appliquée à *la lettre* partout sur terre ? Comme j'ai dit, réfléchis bien avant de répondre : crois-tu *vraiment* qu'Allah le Tout Miséricordieux veut *vraiment* qu'on te coupe la main ?” Le bâtard Ben Laden se pencha vers Kader-Kevin. “Ou pas ? Vas-y. Je t'écoute.”

Quarante-cinq

TOUT ADDITIONNÉ, désinfection, points de suture, cicatrisation, observation, Steeve venait de passer une semaine au centre hospitalier de Digne-les-Bains. En chirurgie, bien sûr. Bien séparé de l'aile où ils avaient un gros, gros pavillon psychiatrique. Pas être soigné au même endroit que les dingues.

Sauf que bon, bout de huit jours, pas fâché de s'arracher. Là, à neuf heures quand l'autre était venue le chercher, limite content de la voir. Pas longtemps parce que, dans la bagnole, plus fort qu'elle, il avait fallu qu'elle parle.

“Pourquoi t'as pas voulu que je vienne te voir ?”

“Ils ont dit combien de temps pour t'enlever les fils ?”

“T'en as beaucoup, des comprimés à prendre ?”

“Peut-être, il va falloir que tu recommences pas tout de suite, boire trop d'alcool, que t'attendes un peu, la fin de ton traitement et les antidouleurs.”

“Pourquoi tu réponds pas, là ?”

Sans la regarder, la tête contre la vitre, il avait dit, “Je suis fatigué. Ça me saoule de discuter.”

“Mais oui. C'est normal. Arrivé à la maison tu vas bien te reposer. Et puis quand tu seras un petit peu requinqué, là, on pourra parler.”

Parler de quoi ? Qu'est-ce qu'ils étaient en train de faire là ?

“Parler de quoi ?”

“Non, tu viens de me dire que t'étais fatigué. Je préfère si t'es bien concentré sur ce qu'on dit. C'est pas à cinq minutes.”

Une fois à l'appart, premier truc, il se changea – les fringues propres qu'elle lui avait apportées, bonjour, rien qui allait ensemble. Que là, c'était mieux, déjà, dans le miroir : sapé mode décontracté, mais classe, un peu de gel et voilà, prêt à tourner, moteur, action !

Juste quand il allait pour sortir elle dit, “Ben qu'est-ce tu fais ?”

“Ton avis ? Ça se voit pas ?”

“Ben je croyais t'étais fatigué, qu'il fallait tu te reposes ?”

“Oui mais là ça va mieux, c'est bon. T'inquiète pas.”

“Ah oui mais bon, si ça va mieux, ce moment-là, tu t'en vas pas

tant qu'on s'est pas parlé. Là, tu t'en vas maintenant, après, je sais comment ça va faire : ça va repartir tout pareil comme avant, ça sera jamais le moment. Donc, là, on se parle, être sûrs qu'on est d'accord sur comment ça va être à partir de maintenant."

Steeve dit, "Être sûrs qu'on est d'accord ? Pas de souci. Où c'est tu veux faire ça ?"

"Ici, on est bien." Montrant le canapé et les deux fauteuils assortis dans le salon.

"Ici ? Pas de problème."

Et là, mon vieux, vlan ! Une grande tarte dans sa gueule. Mais alors, je te mens pas, force 9, un truc à lui dévisser la tronche. L'autre faisant un cent quatre-vingts, manquant même de se casser la gueule tellement la mandale était puissante. Maintenant, elle le regardait avec des larmes plein les yeux, la lèvre qui saignait et la main sur sa joue déjà toute rouge.

Steeve dit, "Voilà. On s'est parlé. Tout cas, moi, j'ai dit ce que j'avais à dire. Donc je pense on est d'accord. Allez. A ce soir. Et tâche me faire un truc que j'aime. Parce que, l'hôpital, je te dis pas la bouffe."

C'ÉTAIT L'UN DES JOURS DE LA SEMAINE où le "marché provençal" occupait la place devant l'hôtel de ville. Hassan ignore les étalages de spécialités artisanales et produits bio entre lesquels flânaient les touristes et des ménagères et alla direct à l'entrée principale du bâtiment, celle avec les grandes portes vitrées qui coulissaient.

L'idée, c'était de profiter de la réunion de la commission des permis de construire pour enfin aborder la mature FN. Hassan s'était souvenu de la date et s'était dit qu'une fois dans la mairie, ses deux gorilles la colleraient peut-être d'un peu moins près – voire, coup de bol, resteraient à l'extérieur. Du coup, pour peu que lui, il soit déjà dedans, il pouvait peut-être la croiser à l'improviste sans avoir dans les pattes son binôme de sécu rapprochée.

Ah oui parce que les deux, pardon ! David Douillet en brosse sur le dessus, la nuque quasi rasée en dessous, lunettes noires et blazers. Pascal Brutal et son cousin Patrick Bourrin qui se la jouaient *Secret Service*. Et en même temps, prudence, pas juste s'arrêter au look et à leurs simagrées. Sous le cinoche mytho, ils semblaient bien savoir ce qu'ils faisaient, de sorte que dans le concret, depuis le fameux matin où Kader-Kevin était venu chercher le million qu'Hassan avait planqué, il lui avait été impossible de s'approcher de la mature. Les deux l'accompagnaient partout, tandis que la nuit, c'était la tire de la police municipale qui prenait le relais, stationnée devant chez elle.

Macache aussi pour lui parler au téléphone. Depuis le coup de fil

où elle l'avait engueulé, elle ne prenait plus ses appels, ne décrochant même pas quand il l'avait appelée depuis un autre numéro.

Il entra dans le hall et vit avec satisfaction qu'il y avait du monde. Trois personnes au guichet de l'accueil et deux autres assises sur les banquettes.

Pour faire genre le mec qui a rendez-vous dans un service, il trimbalait deux gros dossiers. La fille du guichet d'accueil étant débordée, il stoppa un employé en chemise à manches courtes qui traversait le hall et apprit comme ça que la commission se réunissait au premier dans un petit quart d'heure. Il prit alors l'ascenseur jusqu'à l'étage. Là, il repéra l'escalier, les toilettes, situées au-dessus de celles du rez-de-chaussée et trouva au bout du couloir un renforcement où il allait pouvoir se poster et voir si la mature arrivait seule ou si ses deux gorilles poussaient le zèle jusqu'à l'accompagner à la porte de la salle de réunion. En ce cas, il aurait fait tout ça pour rien. Mais au moins, il pourrait se dire qu'il avait essayé.

Il redescendit vite fait par l'escalier et prit position à l'entrée du hall, près des portes vitrées, de façon à pouvoir surveiller les gens qui approchaient du bâtiment. Bien sûr, si la mature avait l'habitude d'entrer dans l'hôtel de ville par une autre issue, il était ken, mais bon. C'était le risque à prendre.

Debout, faisant semblant d'écrire sur son portable, il regardait les gens traîner dans les allées du marché, ceux installés tout autour en terrasse des cafés et ceux qui passaient devant l'entrée.

Au fil des minutes, il eut tout le temps de se dire qu'il faisait ça pour rien, qu'elle n'allait peut-être pas venir, qu'il était ridicule. Cinq puis bientôt dix minutes comme ça, à décider de partir pour en fait se dire, non, encore une, ne rien voir venir, se fixer une dernière, dernière limite, se dire, c'est bon là, ça suffit, et rallonger encore le délai d'une minute, pour finalement, youpi, voir la Peugeot avec Brutal et Bourrin à l'avant et la mature à l'arrière s'arrêter une vingtaine de mètres plus loin, bloquée par les étals du marché.

Voilà : elle descendait de voiture. Très bien : Brutal restait au volant. Oui mais Bourrin venait de descendre aussi. Et merde.

Oh mais attends, là, qu'est-ce qu'elle fabriquait ? Elle ne se dirigeait pas vers la mairie. Elle partait dans l'autre sens. C'était quoi encore ce plan ?

LE GRAND BRUN AU VOLANT S'APPELAIT SERGE et le costaud plus trapu à côté, c'était William. Anne-Dominique, elle, assise à l'arrière de la 306 qu'ils avaient jugée plus *safe* que sa BM décapotable, avait pris goût, tout compte fait, à cette garde rapprochée.

Serge et William. William et Serge. Anciens militaires, les deux.

Reconvertis en membres du Département Protection Sécurité local, le service d'ordre du mouvement. Très pros. Très très bas du front aussi, soit dit en passant et sans mauvais jeu de mots. Mais bon, à la guerre comme à la guerre. Et puis, le front bas et la psychorigidité chez un malabar chargé de ne laisser approcher personne, c'était presque rassurant.

En attendant, du coup, elle n'avait plus eu de nouvelles de "son" vigile arabe depuis le coup de fil où elle l'avait incendié sans le laisser en placer une. Peu probable cependant qu'il se contente de ça et ne cherche pas à obtenir certaines explications. Là, le dispositif le tenait à distance. Mais la seconde où il serait levé, il ressurgirait comme par magie. Or, qu'il s'agisse des deux "patriotes" ou de la voiture de patrouille stationnée devant chez elle la nuit, tout en principe s'arrêtait le lendemain. Ce qui eût été inquiétant si elle n'avait pu se dire, comme là, qu'a priori, une fois le scandale déclenché, elle n'aurait aucun mal à faire prolonger, voire renforcer sa protection.

A ce propos, compte tenu de ce qui allait se passer dans l'heure à venir, elle se demanda, pour la énième fois depuis deux jours, si elle n'aurait pas dû contacter la présidente du mouvement, la prévenir, par courtoisie. Sauf que déjà, à supposer que ce soit une bonne idée de le faire, comment la joindre ? Quand bien même elle n'y faisait allusion qu'en l'appelant par son prénom, "Marine" et elle n'étaient pas à proprement parler intimes. Anne-Dominique l'avait croisée trois fois depuis son adhésion, chaque fois noyée au milieu d'un groupe de militants que la présidente saluait à la chaîne. La dernière fois, c'était deux mois plus tôt, à l'Acropolis, à Nice, après son discours de clôture des "journées d'été", mais aucune chance que l'autre s'en souvienne. Bref, faute d'un numéro de portable direct, elle aurait dû passer par des intermédiaires, des assistants, qui auraient fait leur boulot d'assistant avec zèle et demandé de quoi il s'agissait. Et là, si elle avait dû commencer à dire qu'un neveu caché d'Oussama Ben Laden fournissait à des salafistes de quoi corrompre un maire de la Côte d'Azur dans le but de construire une mosquée, les types l'auraient prise pour une folle, ou une provocatrice radiophonique. Ils auraient raccroché.

Et puis, pas d'inquiétude. Une fois le scandale provoqué, l'autre allait vite trouver le moyen de radiner ventre à terre pour s'incruster sur la photo. Bref, c'était mieux dans cet ordre et dans ce sens-là.

William dit, "Madame, avec le marché, on ne peut pas aller plus près, mais je vais sortir avec vous. Serge va rester ici avec le véhicule."

"Pas de problème."

Une fois hors de la voiture, elle repéra les journalistes qu'elle avait convoqués installés en terrasse de l'autre côté de la place. Un peu plus loin, elle vit Trillard, debout contre sa Peugeot de fonction. Une

voiture de patrouille était garée plus loin. Elle fut soulagée de voir qu'il ne manquait personne.

“Juste, William, si ça ne vous ennuie pas, d'abord, je dois aller saluer les journalistes là-bas, vous voyez, la terrasse du glacier ?”

DONC AU LIEU DE MONTER LES MARCHES et d'entrer tout de suite dans la mairie, Hassan l'avait vue traverser le marché, suivie par le gorille, pour ressortir de l'autre côté de la place et rejoindre un petit groupe attablé en terrasse.

Certains gardaient près d'eux du matériel de tournage, caméras et micro accroché à une perche. Autrement dit, des équipes télé. En même temps, ils étaient nombreux pour juste deux caméras. Les autres avaient des looks de journalistes aussi, mais devaient bosser pour des radios, ou alors presse écrite.

Là, elle, en bonne professionnelle de démagogé électoral, avait serré les mains et à présent pointait dans la direction de l'hôtel de ville. Elle regarda sa montre. Deux journalistes firent pareil. Maintenant, elle semblait rentrer un numéro de portable dans le sien. Bref : Hassan n'avait pas le son, mais à l'image, ça ressemblait bien à des gens qui se coordonnaient et convenaient d'une marche à suivre. Tous ces gens étaient là pour elle. Juste, elle, pourquoi avait-elle donné rendez-vous à la presse ?

Ah. Ça y est. Elle s'éloignait des journalistes et cette fois, longeant les stands du marché, allait trouver... mais non. Ça par exemple : le condé, dis donc. Il était là aussi, lui. Décidément, de plus en plus étrange.

Non mais, parce que, pour elle, sérieux, explique-moi l'intérêt de convoquer la presse et les keufs juste le jour où elle était censée recevoir un pot-de-vin. Ça n'était pas non plus comme si elle allait leur montrer les billets en sortant et faire une déclaration—

Heu, attends... Rembobine, là...

Oh putain, la cinglée.

“Ce que j'aimerais, tous c'est leur mettre le nez dans leur pipi, à la mairie et même dans mon parti...”

Oh putain, la cinglée.

“Te les déboulonner de leur poste et prendre leur place pour leur montrer qu'on peut faire autrement, gérer une ville et militer d'une autre façon.”

Oh putain, la oufè que c'était pas ! Le plan de la mature, en fait, c'était de favoriser la distribution d'enveloppes pour ensuite faire exploser le truc en vol et devant tout le monde. C'était faire d'une pierre je sais pas combien de coups : embarrasser les musulmans de la commune. Discrediter la municipalité actuelle. Devenir une héroïne de

la “laïcité” et de la “moralisation de la vie publique”. Monter en grade dans son parti de merde. Partir en favorite aux élections suivantes. La grosse maligne, putain. C’était le diable, cette meufe !

Eh ouais, là, c’était ça, son plan : la presse pour jouer les Erin Brockovich devant les caméras. Les keufs ensuite pour emballer tout le monde. Grande “patriote”. Héroïne nationale. Notoriété instantanée. Jeanne d’Arc !

Mais oui ! C’était ça l’idée. Bien sûr.

Ça allait donc être très très chaud.

La question, du coup, c’était : est-ce qu’il se démerdait pour l’accoster avant, ou bien après sa réunion ? Compte tenu de ce qu’elle aurait en tête après, c’était peut-être mieux s’il s’arrangeait pour la choper avant, non ?

Sauf, ça, ça dépendait du gorille avec elle – celui qu’Hassan avait surnommé Patrick Bourrin. Savoir si le mec restait en bas ou bien montait avec elle à l’étage. Et ça, cousin, c’était Allah qui allait voir. Ça, ça serait le *Mektoub*.

Quarante-six

ALORS, ELLE N'ALLAIT PAS SE MENTIR NON PLUS : comme presse, ça n'était ni le G8 ni le Festival de Cannes. Mais tout de même : ça allait en principe suffire à amorcer la pompe – plutôt allumer la mèche, Anne-Dominique trouvant cette image-là plus adaptée. Comme télé, il y avait le gars qu'elle connaissait au décrochage France 3 local. Bas d'échelle, mais pas grave : une fois en boîte, ça passerait au national sans problème, avant d'être repris en boucle par la concurrence, pas de souci là-dessus. Il y avait Nice-Azur, la chaîne associative locale. Menu fretin à ménager toutefois car on ne savait jamais. Deux radios. Son copain de *Nice-Matin*. La fille d'un gratuit niçois. Les mêmes que d'hab en fait. Qui là ne le savaient pas encore mais qui, pour le coup, allaient se voir récompensés de leur fidélité. Charge ensuite à eux de ne pas se faire piquer le ballon par leurs collègues.

Elle commença bien sûr par les remercier tous d'être venus et, oui, admettre que tout cela était inhabituel, elle en avait bien conscience. Mais si tout se passait comme prévu, les assurer qu'ils ne regretteraient pas de lui avoir fait confiance.

Le gars de France 3, peut-être grisé par la préséance du service public qui l'employait sur les moindres médias que représentaient ses collègues, se crut alors tenu de jouer les mâles alpha et demanda quel était le "programme exact", mais en prenant un petit ton qui déplut à Anne-Dominique.

Le "programme" ? Le *programme*, mon petit bonhomme, cent fois, mille fois, elle se l'était joué dans sa tête depuis huit jours.

Elle, à l'issue de la réunion, sortant de l'hôtel de ville, trouvant à l'attendre micros tendus et caméras braquées, faisant signe aux autres membres de la commission de la rejoindre. Tous n'obtempérant pas forcément, mais au moins deux ou trois, curieux, ravis d'être filmés, même sans savoir de quoi il allait s'agir.

Et là, elle, déclarant, "En tant que membre de la commission d'examen des permis de construire, je suis au regret de vous annoncer que nous venons de participer à un trafic d'influence. Le maire, via son adjoint, vient de nous remettre à chacun une enveloppe de cent

mille euros en espèces, censés acheter notre accord à l'implantation d'une mosquée salafiste sur le territoire de la commune.”

Là les membres de la commission qu'elle aurait attirés auprès d'elle tenteraient bien sûr de s'éloigner, mais c'est là que Trillard et ses agents intervenaient, les obligeaient à rester où ils étaient, leur demandant de vider leurs poches et, tatatin, trouvant des enveloppes identiques à la sienne, les caméras n'en perdant pas une miette. Et à partir de là, ça s'enchaînait comme dans un rêve exquis. Perquise à la mairie. Feu d'artifice. Mais pour l'heure, il fallait d'abord s'assurer de la présence des journalistes au bon endroit au bon moment.

Elle leur recommanda de se mettre en place dès qu'elle serait entrée, se déclarant incapable de dire avec précision combien de temps la réunion allait durer, mais sachant juste que tout irait très vite une fois qu'elle sortirait et qu'il fallait alors qu'ils soient tous prêts.

Toujours avec le même petit ton, le type de France 3 se déclara favorable à cette rapidité, car lui et son cadreur auraient dû se trouver à Cagnes à l'heure qu'il était pour les préparatifs du Palais Gourmand – “le salon qui met l'eau à la bouche” – à l'hippodrome, et donc, oui, si elle pouvait faire en sorte que son mystérieux scoop ne tarde pas trop à se matérialiser.

Elle ne releva pas et conclut en assurant que leurs rédactions en chef les féliciteraient d'avoir préféré ça à des stands de gastronomies régionales.

Sur ce, elle les planta là et, ce bon William suivant un mètre derrière, se dirigea cette fois vers Trillard, collé contre sa Peugeot, en pleine conversation téléphonique.

Par politesse, elle resta en retrait, attendant qu'il ait fini une conversation qui, pour ce qu'elle en captait, concernait un taré qui avait tabassé sa mère. La pauvre femme venait de porter plainte et le type était recherché.

Ça y est. Trillard avait fini sa communication, disant avant de raccrocher, “Surtout, surtout, laissez-le-moi. Il est pour moi.” L'appel l'avait visiblement mis à cran. Il lui adressa un coup de menton et dit – pas bonjour, pas ça va, pas je te claque la bise ni rien. Juste : “Bon, dis, toi, les ‘fais-moi confiance tu le regretteras pas’, c'est bien joli, mais ça suffit, là, maintenant. Comme tu peux voir j'ai du boulot. Donc, si je peux me permettre, ça t'écorcherait réellement les ovaires de me dire ce que je fous là ?”

STEEVE ÉTAIT DE RETOUR SUR LA TERRASSE DU BUNGALOW de monsieur Bineladan. Le mec, en train de lui dire mais sans le regarder : “Mais non, tu fais erreur. Ça n'était pas ‘pour rien’. Là, je te ferai remarquer, tout se déroule conformément à l'accord initial que j'ai

passé avec ces types : il va y avoir une mosquée et c'est grâce à mon argent. Le responsable va s'arranger pour faire remonter l'info jusqu'à des intérêts saoudiens. Donc de mon point de vue, c'est réglé. La suite dira si je vois un retour sur mon investissement. Mais pour l'heure, je ne regrette pas."

Là, sur le plateau que la fille du room service avait posé face à la mer, t'en avais tout compris pour quarante-cinq euros. Quarante-cinq euros rien que de petit déjeuner pour une personne – le mec ne proposant rien à Steeve, même pas un verre d'eau. Tandis que lui, le café, le jus frais pressé, les pâtisseries maison, le miel, la taxe room service, TVA, et voilà : quarante-cinq eus tranquille.

Steeve là assis dos à la mer en face du mec – enfin pas tout à fait en face, justement, le mec lui ayant demandé de se décaler un peu de façon à ne pas boucher la vue. Du coup le mec regardait la mer droit devant au lieu de Steeve en biais pendant qu'ils parlaient. Le mec à poil, rien mis pour venir prendre son petit dèj, bien faire comprendre à Steeve qu'il ne justifiait pas qu'il enfile un peignoir. Là, en train de dire la bouche pleine comme un porc, "Et donc où tu étais depuis huit jours ? Je m'inquiétais."

Ouais c'est ça. T'as raison. Tu t'inquiétais, connard. Trempant son bout de minipain au chocolat juste après l'avoir dit pour montrer qu'en réalité, il en avait juste rien à foutre. Steeve ne fit pas gaffe et dit, "J'ai dû m'absenter. D'ailleurs, pour être bien, là, il faudrait je me réabsente encore un petit peu. Donc c'est pour ça, je m'étais dit, vu le fait que, d'un sens, c'est un peu, pas 'de votre faute', mais quand même un peu, comment je veux dire, en rapport avec vous – oui voilà : 'en rapport avec vous', que je me retrouve dans certaines embrouilles –, je me disais, peut-être vous auriez pu me faire une petite avance sur des services que je vais rendre plus tard quand tout se sera calmé, de façon que je puisse m'absenter dans des bonnes conditions, voyez ce que je veux dire ?"

Le mec mit son bout de pâtisserie gorgé de café dans sa bouche avant de parler – autrement dit, faisant exprès d'avoir la bouche pleine au moment de dire, "Pas bien, non. 'En rapport avec moi', qu'est-ce que tu entends par là ?"

Le mec avait maintenant du café qui lui coulait au coin de sa bouche et je te passe les miettes de pain au chocolat tout autour de la tasse. Steeve se retint de grimacer et dit, "Ben 'rapport avec vous', je veux dire, le fait que votre secrétaire m'a soupçonné à tort. Il s'en est, comment dire, *résulté* un certain nombre de désagréments pour moi et ma maman, que je vous passe le détail, mais des choses qui se font pas. Et personne nous a remerciés de notre compréhension, ni s'est vraiment excusé ou quoi pour toute la gêne occasionnée."

"Ecoute, je suis désolé. Même si, personnellement, je n'y suis pour

rien. Quand tout ça s'est passé, moi-même, j'étais à l'hôpital à me faire soigner les yeux. Quant à t'avoir 'soupçonné pour rien', le 'pour rien' peut être débattu, tu ne crois pas ?”

“Peut-être, mais là, comme débat, je trouve plus intéressant de voir si peut-être ça mérite pas un petit dédommagement.”

“Je ne crois pas, non.”

“Ah non ? Moi, j'aurais dit que—”

“Non. Estime-toi donc heureux que je passe l'éponge sur les projets qu'il semble que tu as eus, concernant mon million, même si à l'arrivée tu n'as pas eu le loisir de les mettre à exécution. Du coup, à ta place, je réfléchirais avant de venir encore réclamer de l'argent. Si je calcule combien tu me prends pour me fournir des filles qui pourraient me coûter tellement moins cher – un billet au concierge et c'est réglé : le soir, je trouve un 'oreiller'. Là, je passe par toi parce que tu me fais rire. Et puis je me dis, toi, peut-être que tu vas avoir des connexions qu'un employé d'hôtel n'a pas, comme par exemple m'arranger la soirée avec Dominique. Mais si tu es trop gourmand, ça peut tout aussi bien s'arrêter dans la seconde, tu comprends ce que je te dis ?”

Steeve préféra ne rien dire. Même s'il aurait adoré faire à ce fils de pute pareil comme aux deux chiens l'autre matin. Le couteau à beurre, là, dans l'œil, bien au fond, ou lui ouvrir la gorge avec.

Putain, tous ces gens qui lui parlaient mal, là, ils se rendaient pas compte comment ils allaient prendre bientôt. Bineladan, le Négro, le CRS – le CRS en premier, d'ailleurs. Lui, Steeve avait une super idée pour bien lui gâcher la vie, cet enculé. Et tout de suite, en plus !

Regardant toujours la mer à l'horizon, l'autre dit, “Alors ?”

“Alors rien, monsieur Bineladan. Qu'est-ce vous voulez je vous dise ? C'est votre façon de voir, je peux pas vous obliger. Là, du coup, il me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne journée. Moi, j'ai des trucs à faire.”

LES MEMBRES DE LA COMMISSION ÉTAIENT INSTALLÉS autour de la table dans la salle de réunion du premier, en plus d'Anne-Dominique, trois hommes et une femme qui s'efforçaient d'avoir l'air naturel, innocent, chacun sachant très bien pourquoi il était là, ce qui allait se passer, en quoi ce jour était différent, mais tout le monde faisant comme si de rien n'était en attendant que Courson se joigne à eux et commence la distribution.

Anne-Dominique regardait ces gens, une opticienne mère de trois enfants, un prof d'histoire-géo à la retraite, un vendeur d'encre pour imprimante et le propriétaire de plusieurs boutiques de fleurs, tous à cent lieues d'imaginer ce qui allait leur tomber dessus, en prime des

cent mille euros espérés. Même s'ils n'écopaient pas du max – dix ans et cent cinquante mille euros assortis de cinq ans de déchéance des droits civiques – et s'en tiraient juste avec des sursis, leurs vies allaient dans quelques instants basculer de façon irrévocable. Elle les regardait, sans sadisme, mais sans compassion non plus, vivre leurs dernières minutes de respectabilité et se dit que ces gens n'auraient après tout que ce qu'ils avaient mérité. Il fallait bien commencer le grand nettoyage quelque part.

Elle fut sortie de sa réflexion par la porte qui s'ouvrit sur, non seulement Courson, mais, avec lui, le maire en personne. Ça par exemple ! Mais c'était juste magnifique ! Il allait ainsi joindre sa voix à ce que l'iPhone d'Anne-Dominique était en train d'enregistrer. C'était, mais *tout à fait* inespéré. C'était parfait. Ça en devenait presque trop facile.

Le maire s'assit et dit, "Avant que vous n'entamiez le cours normal de votre séance, je voudrais évoquer avec vous le dossier particulier d'un projet de mosquée."

Les membres de la commission échangèrent des regards furtifs avant de revenir se fixer sur le maire. Tous avaient conscience du caractère exceptionnel de l'instant.

"Je voulais en personne vous mettre au courant de la dernière trouvaille de nos amis de l'Organisation des musulmans de Cinjus-Tésauris."

Le cœur d'Anne-Dominique battait. Elle vivait un moment unique. Une exaltation que seuls certains préliminaires plus insolites ou corsés que d'habitude avaient pu jusqu'ici provoquer, mais qu'elle devait pour l'heure contenir et cacher.

"Déjà, le point positif, c'est qu'ils vont cesser de nous faire leurs prières dans le local de la rue Christian-Lebrun. Le collatéral de ça, c'est qu'ils ont jeté leur dévolu sur un autre emplacement."

Voilà. On y était. Elle sentit les autres participants se raidir, retenir leur souffle, excités eux aussi, pour d'autres raisons qu'elle.

"Figurez-vous que ces emmerdeurs ont acheté – enfin, acheté, c'est tout comme : très exactement, ils ont signé un bail emphytéotique de quatre-vingt-dix-neuf ans pour un loyer mensuel d'un euro symbolique."

Exactement ce qu'avait annoncé Courson. L'échange avait donc bien eu lieu. Tout se passait comme prévu.

L'opticienne dit, "Signé ça avec la municipalité, donc."

Le maire dit, "La municipalité ? Mais non. Quelle idée ! Avec une SCI à Monaco."

Attends, c'était quoi, ça. Normalement, c'est avec la mairie que le deal devait se faire. Ce vieux filou avait pris la précaution de

camoufler ça derrière une société écran ? Grand bien lui fasse. Pas de problème. Ce qui comptait, c'était la distribution d'enveloppes.

Le marchand d'encre dit, "Ah bon. Et le local est où, donc ?"

Le maire se tourna vers Anne-Dominique. "Madame Sauvin va être contente, elle qui se plaignait des nuisances provoquées par la discothèque *Le Kif*. Eh bien elle va fermer. Ça c'est la bonne nouvelle. L'autre nouvelle que je vous laisse le soin de qualifier à votre guise, c'est qu'à la place de la discothèque, le bâtiment va devenir une mosquée."

"Quoi ?" C'était sorti tout seul. "Mais pas du tout. Il faut les empêcher !"

"Ça va être difficile, madame Sauvin. Le lieu est conforme à toutes les réglementations propres aux établissements destinés au public. Il y a un grand parking, la capacité d'accueil, des sanitaires en nombre suffisant. Vraiment, je ne vois pas sous quel prétexte on pourrait contester la requalification."

Le prof d'histoire-géo à la retraite dit à son voisin le marchand d'encre, "Ils ont même une licence IV ces saligauds. Si ils veulent, ils peuvent ouvrir une buvette et servir du gris de Boulaouane."

Ça n'était pas le moment de rire. Anne-Dominique dit, "Il faut amener ça devant le tribunal administratif."

"Si vous voulez, mais on est quasi sûrs de perdre."

"Vous voulez dire que la municipalité va laisser faire ?"

Elle tenta d'accrocher le regard de Courson, lire quelque chose sur son visage de traître, mais il détourna les yeux. Le maire dit, "Tout à fait. C'est pourquoi ce matin, je voulais vous prévenir que non seulement, je ne pensais pas m'y opposer, mais, après réflexion, que je vais même faire valoir à nos concitoyens les avantages que présente cette nouvelle situation : les prières et les rassemblements de fidèles se dérouleront désormais sur un site excentré, sans vrai risque de nuisance, dès lors qu'il n'y a pas de voisinage immédiat. C'est ce que notre président appellerait du gagnant-gagnant. Mieux que ça ! Du gagnant-gagnant-gagnant : les riverains de la rue Christian-Lebrun n'auront plus de raisons de se plaindre. Les musulmans de la commune ne pourront plus se dire discriminés. Et, cerise sur le gâteau, la discothèque ferme. Tout le monde est content. Oui. Madame Sauvin, même vous, vous pouvez vous réjouir et considérer que vos efforts ont porté leurs fruits. Vos protestations ont fini par être entendues. J'en suis ravi pour vous."

Il se foutait de sa gueule, le salaud ! Il la narguait. C'est ça qu'il était venu faire. La narguer. Elle se sentit rougir. Elle qui, il y a tout juste deux minutes, éprouvait une excitation quasi sexuelle réprimait à présent des larmes de rage.

Cette fois, Courson ne se déroba pas et soutint son regard. Comme il devait jubiler, être fier de l'avoir bien baisée. Il avait pris sa part, lui, forcément.

Oui parce que, gagnant, ça dépendait pour qui. Là, telle que l'affaire se présentait, aucune enveloppe n'allait être distribuée à quiconque. Aucune corruption n'allait pouvoir être révélée. L'argent des salafistes était allé, soit dans les poches des propriétaires de la boîte de nuit, soit dans celles du maire, mais l'accord de la commission avait cessé d'être nécessaire. Ses membres pouvaient donc se brosser. Non, c'était la cata : une mosquée et pas de scandale. Son carrosse vers la gloire redevenait citrouille. Dieu merci, elle n'avait pas tenté de prévenir "Marine". C'eût été le pompon, ça, devoir expliquer que non, tout compte fait, son complot, elle l'avait rêvé.

Elle avait besoin d'air.

Elle rassembla ses affaires et d'une voix étranglée réussit à dire, "C'est une honte. Je ne veux pas être mêlée à cette capitulation."

Elle se leva et, évitant de croiser le regard de quiconque, gagna la porte et sortit de la pièce.

LE GORILLE ÉTAIT CONSCIENCIEUX, PUTAIN ! D'où il était, le renforcement à l'autre bout du couloir, Hassan vit le mec accompagner la mature jusqu'à la porte de la salle de réunion, checker dedans avant qu'elle entre et après ça rester planté devant.

Et donc là, Hassan dit basta. Tant pis. Pas la peine d'insister. Il prit l'escalier et descendit au rez-de-chaussée.

Putain, Dieu lui était témoin que jusqu'au bout, il aurait essayé de lui dire au revoir proprement, à la cinglée FN.

Mais bon. Là, qu'est-ce tu veux ? Tant pis pour elle, après tout. Ça lui apprendrait, cette conne, ne pas le prendre au téléphone. Elle aurait décroché il y a huit jours, il lui aurait dit pour le deal du CRS avec Albert-Abdel et la boîte transformée en mosquée. Elle aurait su, du coup, qu'il n'y avait plus aucun pot-de-vin à espérer pouvoir dénoncer.

Une fois dehors, il vit les journalistes qui s'étaient postés en embuscade juste devant la sortie. Les mecs ne le savaient pas encore mais ils perdaient leur temps. La mature n'allait pas avoir grand-chose à leur annoncer.

En tout cas, lui, il avait la réponse à la question qu'il s'était posée toute la semaine – pourquoi elle avait fait ça, dire à Kader-Kevin où venir chercher l'argent. A présent, c'était bon, il n'avait pas très envie de rester pour assister au fiasco et à l'humiliation de cette bonne femme avec qui, FN ou pas FN, il s'était quand même bien éclaté.

Du coup, si tu faisais le compte, il ne restait personne à prendre

congé : elle, il avait renoncé à lui parler. Samir, c'était bon. Il avait dit au revoir et merci avec un petit billet. Le CRS, c'était fait. Au revoir et merci aussi. Bonne chance avec ton camping. Kader-Kevin, c'était pas nécessaire. Et donc, ben c'était bon, là. Plus rien ne le retenait sur cette Côte d'Azur de merde.

Il prit la petite rue qui longeait la mairie, s'éloignant de la place, assez pour ne plus être gêné par le bruit et s'assit sur un petit muret en pierre.

Il fit le numéro, se surprenant à avoir le cœur qui battait plus vite, d'un seul coup. Ça décrocha. Il entendit, "Oui ?"

"C'est Hassan. Hassan Bourokba."

"Has-san ! C'est pas possible !" Le mec parlant à quelqu'un d'autre : "C'est Hassan ! Si ! La vie de ma mère !" Puis de nouveau à Hassan : "Hassan, ça alors ! Tu sais qu'on était inquiets, là, plus avoir de nouvelles ? On disait, quelqu'un a vu Hassan ? Quelqu'un sait où il est, qu'est-ce qu'il fait ? Tu vois pas qu'il lui est arrivé quelque chose ? Tais-toi ! Tout l'argent qu'il nous doit, ce serait vraiment dommage. C'est vrai ça, la façon que t'es parti, t'es parti comme... – c'est quoi l'expression déjà ? Comme un *voleur*. C'est ça : en fait t'es parti comme un voleur. J'ai pas raison ?"

Hassan dit, "Je sais. Je suis parti parce que je pouvais pas rendre ce que je vous devais. Et là, j'appelle parce que ça y est : j'ai réussi à réunir de quoi rembourser, donc voilà, j'appelle pour voir avec vous si c'est bon."

"Si c'est bon quoi ?"

"Si une fois que je vous ai remboursé ce que je dois, que c'est bon, on est quittes."

"Ça dépend ce que t'appelles rembourser. Tu parles de quoi, là ? Le capital, les cinquante mille ?"

"Oui."

"Tu les as ?"

"Oui."

"Okay. Mais bon, ça, moi, juste le capital, t'es au courant que j'en ai rien à foutre. Moi, ce qui m'intéresse dans prêter l'argent à des crevards qui ont besoin, c'est plus les intérêts. Donc t'as les intérêts aussi ? Depuis le temps, t'imagines bien, ça chiffre."

Dix pour cent par mois. Plus de quatre mois qu'il était parti. Six qu'il avait cessé de rembourser. Les intérêts non réglés s'ajoutant chaque mois au capital. A ce compte-là, sauf erreur de calcul, il devait donc en tout quatre-vingt-dix-sept mille quatre cents. "Peut-être pas tout, mais une belle partie et justement c'est là-dessus que j'aimerais qu'on se mette d'accord. Voir si on peut trouver un arrangement sur le montant des intérêts, à titre exceptionnel."

“Qu’est-ce t’appelles une partie ?”

“Je dois pouvoir arriver à trente mille.”

“Trente mille, tu veux dire trente mille en plus des cinquante mille de capital ? Quatre-vingt mille en tout ? C’est une somme, ça, dis donc ?”

“Oui.”

“Ben oui ! Comment t’as fait, toi, Hassan, tout d’un coup, pour subitement avoir ce genre d’oseille ?”

“J’ai rendu des services dans le Sud.”

Un temps puis l’autre dit, “Et donc, là, tu me rendrais quatre-vingt mille tout rond et en échange, moi j’efface ton ardoise.”

“S’il vous plaît. Oui. Avec en plus mes plus sincères excuses. Et mes remerciements pour la faveur que vous me faites.” Au téléphone lécher les boules, c’était moins pénible qu’en vrai.

“T’es un malin toi, Hassan, non ?”

“Non.”

“Ah non ? T’es pas malin ? T’es sûr ?”

“Non. Si j’étais malin je me serais pas retrouvé là, dans cette situation.”

Devoir lâcher quatre-vingt à ce gros enculé au bout du fil, en plus d’avoir déjà dû partager avec le CRS.

Encore que, le CRS, lui, on peut dire ce qu’on veut – peut-être, sa vie d’avant, en Robocop, le mec avait fait des crasses, démonté des lascars menottés et tout ça. Mais là, fallait être juste, le mec s’était comporté au-delà du régle. Sur la patate du bâtard, juste cent mille de côté pour son beau-frère et le reste part à deux avec Hassan, quatre cent cinquante chacun.

Donc le CRS, c’était clean. C’était l’autre fils de pute, là, qui faisait mal à l’anus. Mais bon. C’était ça ou jamais pouvoir remonter à Paris.

Donc, là, quatre-vingt mille, tant pis. Pouvoir recommencer sur Paname sans constamment regarder dans son dos, ça valait ça. Et avec ce qui restait, voir un peu venir. Réinvestir. Après, start-up, kebab, c’était open. C’était—

Mais attends. Là, c’était quoi, de l’autre côté de la rue ?

Quarante-sept

LA BELLE ARABE, DJAMILA, était surprise de le voir, mais agréablement, il semblait bien, lui disant de s'asseoir dans le canapé et s'installant elle dans un fauteuil en face.

Georges, une fois assis, disant le truc qu'il avait préparé et répété cent fois dans sa tête, "Voilà : là, en fait j'ai l'argent pour mon camping à Contis, mais avant de signer, je voulais vous voir."

"Ah oui ?"

"Oui, parce que, je me disais, après tout, j'ai pas regardé, mais des campings, il doit forcément y en avoir qui se vendent aussi dans la région."

"Oui. Je sais pas. Sûrement."

"Non, je dis ça parce que du coup, si par exemple, au lieu de partir dans les Landes, j'en achetais plutôt un par ici..."

Laissant la phrase en suspens. Et là, elle, disant, "Oui, c'est sûr. Forcément, pour nous, ce serait plus commode."

Georges adorait comment elle disait ça. *Pour nous*. Se repassant le moment où elle le disait. Se demandant ce qu'elle allait dire en vrai. Si elle disait ça, ce serait un signe, ça, non ?

Bref, là, Georges, tout en roulant vers chez elle, se faisait la conversation telle qu'il aimerait bien qu'elle ait lieu. Georges, bien sûr, nettement meilleur qu'en vrai dans les conversations qu'il se faisait dans sa tête. Là, super loquace et tout. Des bonnes répliques comme dans un film. Non, ça, tant que c'était dans sa tête, Georges avait tout ce que tu veux, comme sens de la repartie.

Et donc en vrai, eh ben ma foi, on allait voir très vite.

L'adresse était à Cagnes-sur-Mer, le long de la voie ferrée et tout en conduisant, il se demandait comment ça allait être arrangé. Et comment elle y était, elle – dans quel genre de tenue. Elle, toujours si sexy à la boîte, décolleté ou court si c'était une jupe, ou près du corps taille basse si c'était un jean, avec dans ces cas-là toujours la ficelle d'un string minuscule qui dépassait au-dessus des bords du pantalon. En tenue de travail, on pourrait dire. Mais chez elle, au naturel, pour traîner, au réveil, qu'est-ce qu'elle portait ? Fute de jogging et vieux

sweat délavé. Ou juste un T-shirt trop grand et des leggings. Ou bien genre, un peignoir en éponge. Ou une grande djellaba. Après tout, comme sape d'intérieur, c'était quand même les Arabes qui avaient conçu le plus confort.

Une djellaba. Sans rien dessous, alors. Elle lui ouvrait la porte, surprise de le voir, mais agréable, la surprise. Il s'excusait de débouler comme ça à l'improviste mais disait qu'il avait besoin de lui parler. Elle le faisait entrer et lui disait de s'asseoir.

Une fois assis, il disait, "Voilà : là, en fait j'ai l'argent pour mon camping, mais avant de signer, je voulais vous voir."

Et ainsi de suite.

UN DRAP DE BAIN ENROULÉ AUTOUR DU CORPS et une autre serviette en turban sur les cheveux, Djamila sortit de la salle de bains et là, VLAM, sans l'avoir vu venir, un coup au visage, une gifle, mais si forte qu'elle perdit l'équilibre et se retrouva par terre, sur le dos, jambes écartées, portant la main à sa joue, découvrant au-dessus d'elle Steeve Le Bris un couteau de cuisine à la main.

Elle referma les jambes et se recroquevilla de son mieux pour être moins exposée et entendit l'autre connard dire un truc débile :

"T'inquiète. Ta tenue est toute excusée. Je vois bien que tu sors de la douche."

C'était quoi le rapport, franchement.

"Ça fait trois semaines que tu dois me deepthroater, tu te souviens ? Donc tu vas le faire maintenant. Mais il y a un truc que je veux faire avant. Et pour ça, je voudrais ton avis."

Et là, avec la main qui ne tenait pas le couteau, le taré allant chercher dans sa poche de derrière une tondeuse. "Pet Clipper. Tête de coupe en inox, batterie rechargeable. Il paraît que c'est très robuste. Tu confirmes ?"

SUR LE PALIER, WILLIAM L'ATTENDAIT devant la salle de réunion, mais Anne-Dominique l'ignora. Passant devant lui, elle fonça tout droit vers l'escalier, entendant qu'il s'était mis à la suivre et lui parlait – madame ? Ça va, madame ? Tout va bien ? Sans se retourner, elle leva la main et l'agita pour lui faire signe de la laisser, de s'en aller, de ne pas la suivre. Il redit, "Madame ?"

Tout en marchant elle lui cria de s'en aller, de lui ficher la paix, de la laisser tranquille.

Elle descendit par l'escalier. Il lui parlait toujours mais restait à l'étage. C'est bon. Elle en était débarrassée.

Voilà. Elle était dans le hall. Tous ces crétins de journalistes

mange-merde allaient l'attendre dehors. Et là, franchement, elle n'avait pas la force.

Il y avait une autre issue à la mairie. La porte de service. Par-derrière. Pour les poubelles et les livraisons. Voilà. Tant pis. C'est par là qu'elle allait sortir. Au point d'humiliation et de déconsidération où elle en était, une lâcheté de plus ou de moins ne changerait pas grand-chose.

Pourvu que ce ne soit pas fermé à clé, qu'elle ne soit pas obligée de demander à quelqu'un de lui ouvrir. Obligée de parler. De grâce, pitié, qu'il lui soit épargné de parler à quiconque, là. C'est tout ce qu'elle demandait.

Dieu merci, la porte était ouverte. Elle sortit, heureuse de trouver la rue déserte et se mit à marcher sans but, la tête douloureuse à force d'être traversée par des pensées désordonnées, des phrases du maire, d'autres de Hassan, d'autres qu'elle se souvenait, elle, d'avoir prononcées.

Et c'est là qu'elle le vit, de l'autre côté de la rue. Assis sur un petit muret en pierre blanche, parlant au téléphone, puis se levant, rangeant le téléphone dans sa poche et ça y est, la voyant, lui aussi. Et là, la prenant par surprise, écartant les mains en signe d'impuissance tout en lui adressant une mimique désolée.

Puis tournant les talons et partant dans la direction opposée.

Suffoquée, elle s'entendit l'appeler.

Il fit demi-tour et répéta le même geste, mains écartées, avec la même mimique où se combinaient impuissance, excuses, et aussi disculpation peut-être, mélange de "j'y peux rien", "désolé" et "c'est pas ma faute", puis compléta son tour sur lui-même et recommença à marcher, déjà loin à présent.

Et là, dans la rue déserte, son vigile arabe sur le point de tourner au coin de la rue – ça y est, il avait disparu –, plus personne en vue, là, elle craqua : plantée, toute seule sur le trottoir, Anne-Dominique se mit à pleurer.

STEEVE, KIFFANT SA RACE MAIS COMME T'AS PAS IDÉE, dit à la Beurette, "T'as compris ? Je vais te toiletter, comme tu fais à tes chiens. Tu seras plus présentable, après. Toute cette tignasse, l'entretien que ça doit être. Pense comme tu vas être bien avec les cheveux courts. Plus emmerdée à les sécher pendant une heure ni rien. Donc vas-y, enlève la serviette. Enlève les deux, va. Je t'ai déjà vue toute nue, je te signale. T'inquiète, je ferai pas de réflexion. Par contre, faut pas que tu bouges. Parce que, le couteau devant la figure, tu bouges, je te fais pas de dessin. Tu vas te crever un œil, mais ce sera de ta faute. Moi, je t'aurai prévenue. Allez. C'est parti."

Avec le pouce, il mit la tondeuse en marche et s'approcha, savourant le BZZZZZZZ que faisait l'appareil et les yeux horrifiés que faisait la Beurette recroquevillée par terre.

GEORGES S'ÉTAIT GARÉ CHEMIN DE LA MINOTERIE et là, ça allait faire une ou deux minutes qu'il était planté sur le trottoir, le dos à la voie ferrée, devant ce qu'il pensait être le bon pavillon, en hésitation sur ce qu'il devait faire maintenant qu'il était là.

Si près du but, tout à coup, il avait peur de mal tomber, en fait. De tout planter à vouloir passer en force comme ça. Chez elle, pas invité. Même pas appelé pour s'annoncer.

Mais bon, les filles ne faisaient rien non plus pour simplifier la tâche. Dures à suivre, je te dis pas. D'un côté n'aimant pas les gros bourrins machos qui se croyaient tout permis. Mais quand même, par moments, appréciant les gars entreprenants, sachant ce qu'ils veulent – surtout, sachant ce que *elles*, elles voulaient –, et du coup capables d'activer les choses, pas juste attendre que ce soit elles qui cèdent. Autrement dit, pile-poil l'endroit où Georges avait toujours buté, ne sachant jamais où était la frontière entre la drague ringarde et la virilité qui paie.

Non, là, il allait repartir. C'était le mieux.

Et en même temps, il fallait bien qu'il sache.

Donc tôt ou tard, qu'il se déclare.

Oui mais bon. Peut-être c'était mieux, faire ça un autre moment.

Dans les règles, tout bêtement. L'inviter à dîner.

Voilà. Là, il allait repartir, attendre qu'il soit midi et l'appeler pour lui demander ce qu'elle faisait ce soir.

Et en même temps, il était là, c'était un peu con.

Et puis merde ! Autant être fixé et que ce soit réglé, d'une façon ou d'une autre.

Faute de repérer une sonnette ou un interphone, il ouvrit la petite porte grillagée et traversa le jardinet jusqu'à la porte d'entrée. Elle était entrouverte. Il frappa. Pas de réponse. Il appela, disant son prénom à elle, trois fois. Pas de réponse non plus.

Tant pis. Au point où il en était, il poussa la porte, le cœur battant à tout berzingue, préparant sa phrase d'excuses de déranger comme ça, priant pour qu'elle, une fois remise de sa surprise de le trouver comme ça chez elle, elle ait l'air – *contente*, peut-être pas, mais bon, au moins, pas *trop* fâchée de le voir.

REMERCIEMENTS

En plus des deux, décisifs, sans qui ces élucubrations n'auraient jamais pris forme et à qui elles sont, moindre des choses, dédiées, la liste est longue des gens qui m'ont accordé du temps et leur confiance lors de mes repérages et recherches préparatoires. J'espère que sera courte celle des déçus parmi eux qui le regrettent à présent au vu du résultat.

Merci donc, et du fond du cœur, à :

Alex Audebert, Jean-Louis Boulard, Denis Bourgueil, Jasmine Cavenel, Mohamed Djadi, Abdallâh El Batlawi, Razak Fetnan, Bernard Foucré, Gilles Galud, Marc-Antoine Jamet, Alexandre Le Bars, David Le Bars, Michel Lepoix, Pascal Queslin.

Jean-Christophe Brochier, comme à chaque livre depuis le premier.

Et, pour la dernière fois, ô combien hélas, Vincent Lutreau.

DU MÊME AUTEUR

FUCK, Grasset, 1991.

ANNE FRANK 2 : LE RETOUR !, Grasset, 1994.

NEUILLY BRÛLE-T-IL ?, Grasset, 1997.

UPTOWN, Florent Massot, 1997.

TOPODOCO !, *roman pour hommes*, Grasset, 1998.

MOI ET "BOBBY MCGEE", Grasset, 2003.

MAURICE LE SIFFLEUR, Grasset, 2006.

LES ARNAQUEURS AUSSI, Grasset, 2007.

EN AMÉRIQUE, Grasset, 2009.

UN MEC SYMPA, Grasset, 2009.

BONUS, Grasset, 2010.

www.facebook.com/laurentchalumeaupro

ISBN : 978-2-246-85482-1

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2014.*